



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





Vet. Fr. II A. 1126



ZAHAROFF
FUND





Bought from Librairie Henri IV, Lyon

{ 1 frontispice
16 figures de J.B. Scotin ?

Edition originale et 1^{re} tirage

2 vol.

L. Cordier, 'Essai bibliographique sur
les oeuvres d'Alain-René Lesage,

1910, No. 20

Lacks plate facing p. 46, Tome 1

" " " p. 243, Tome 2

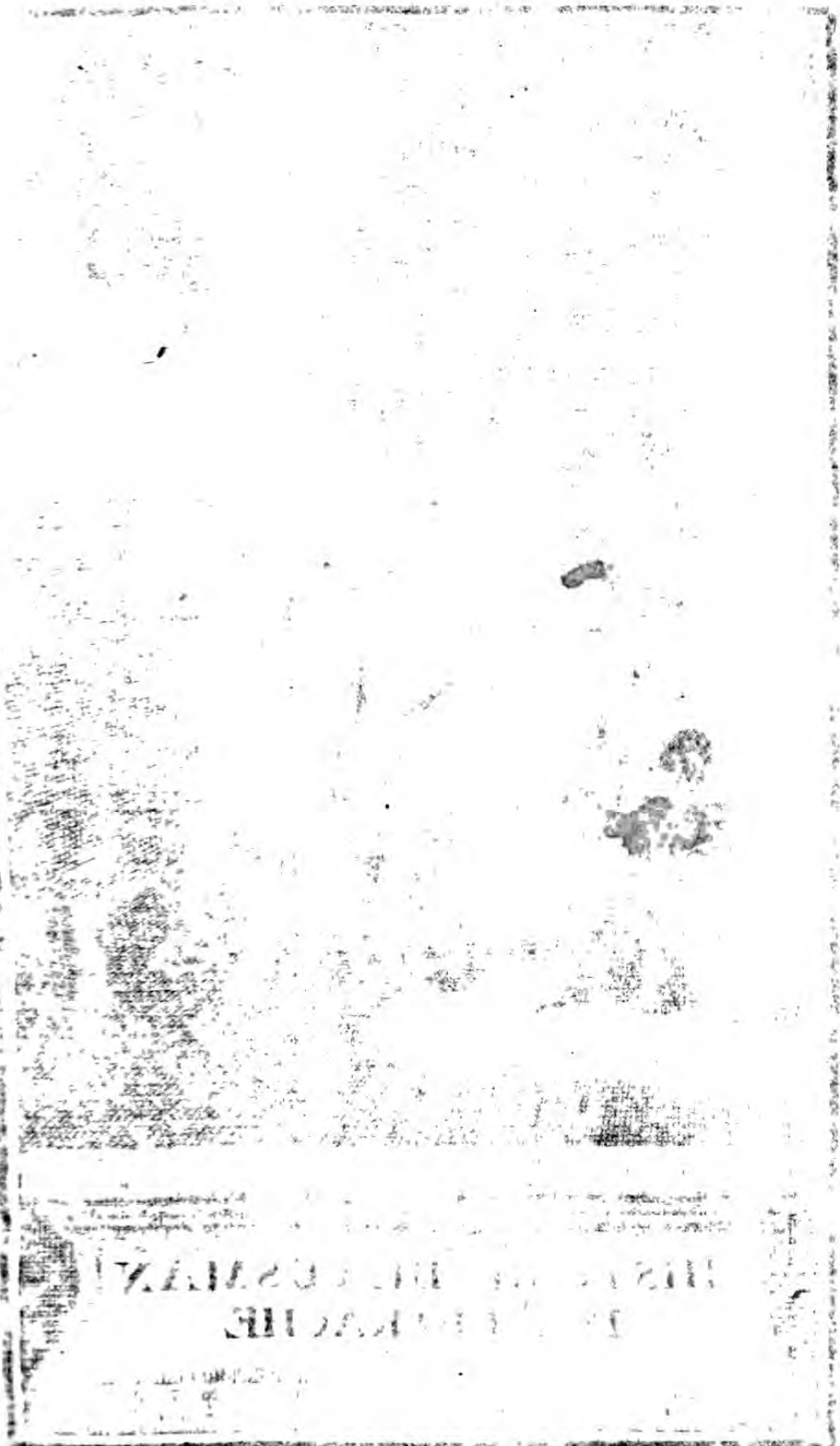
plates facing pp. 93, 164 of Tome 1

have been transferred to Tome 2, to

which, according to Cordier, they belong

plate facing p. 318, Tome 2 as

apparently from another ed.



UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LIBRARY



HISTOIRE DE GUSMAN
D'ALFARACHE

J.B. Scouin Sculp.

HISTOIRE

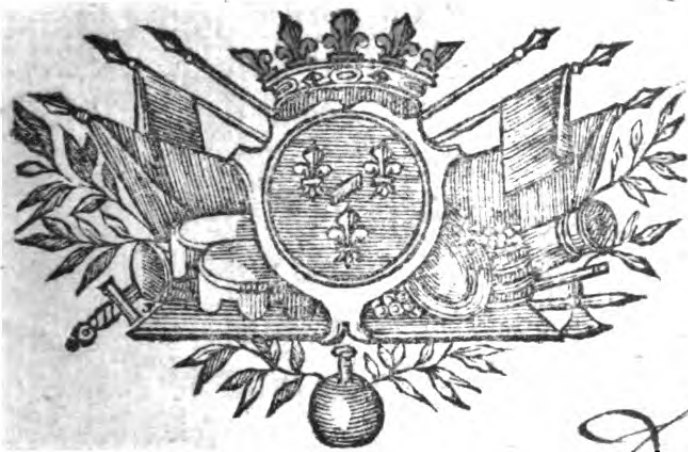
DE

G U Z M A N D'ALFARACHE,

NOUVELLEMENT TRADUITE,
& purgée des moralitez superfluës.

Par Monsieur L E S A G E.

TOME PREMIER.



A P A R I S ;

De Boyet

Chez ETIENNE GANEAU, rue S. Jacques, près
la rue du Plâtre, aux Armes de Dombes.

M. DCC. XXXII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

TAYLOR UNIVERSITY
- 6 MAR 1974
OF CHICAGO
LIBRARY



P R E F A C E

DU TRADUCTEUR.

LES Auteurs Espagnols mettent presque toujours à la tête des Productions d'esprit qu'ils donnent au Public, des Sonnets ou des Accrostiches, ou bien des Eloges en Prose, qui leur sont adressez par leurs amis; ce qui d'ordinaire ne fait pas plus d'effet sur les Castillans, que les obligeantes Approbations de nos Livres en font sur les François.

On a suivi cet usage, lorsqu'on a imprimé l'Histoire de Guzman d'Alfarache. Nous voyons au commencement de la premiere Partie, un long Discours à la louange de ce Roman & du celebre Mateo Ale-

man, son Auteur. Ce Discours est d'un certain Alfonse de Barros, qui s'efforce de faire concevoir une grande opinion de cet Ouvrage. Il louë d'abord les Peintres qui gardent avec autant de soin dans leurs cabinets les Portraits des insignes fripons, que ceux des hommes vertueux. Il prétend que les premiers ne sont pas moins propres que ceux-ci à la correction des mœurs, parce que si les uns par leur vertu nous excitent à les imiter, les autres par leurs mauvaises actions nous inspirent de l'horreur pour le vice. *L'Histoire de Guzman d'Alfarache*, dit-il ensuite, parlant par enthousiasme, est admirable par la vraisemblance dont elle ne sort jamais, & par la variété des bonheurs & des disgraces qui arrivent successivement au Heros. Il ajoûte que Mateo Aleman mérite les titres d'excellent Historien & de prudent Philosophe, par les instructions politiques & morales qu'il cache en ha-

P R E F A C E. v

bile Peintre sous des ombres ; & qu'enfin, il a mêlé l'utile & l'agréable, selon le conseil d'Horace.

A la tête de la seconde Partie, il y a un autre Eloge d'Aleman, composé par Loüis de Valdés Enseigne de la Garde Espagnole. Ce nouveau Panégyriste nous apprend que ce fameux Auteur étoit des environs de Seville : Qu'après avoir exercé pendant plus de vingt années la Charge de *Contador de resultas*, sous le règne de Philippe II. il quitta la Cour, & fit entr'autres Ouvrages, l'Histoire fabuleuse de son Guzman.

Si l'on en croit ce Valdés, lorsqu'elle parut pour la première fois en Espagne, elle y fut reçüe si favorablement, qu'on appella par excellence son Auteur, le *divin Espagnol*. Il en a été fait depuis ce tems-là vingt-six éditions. Elle a été traduite en Italien, en François, en Allemand, & elle n'a guere moins plû dans toutes ces Langues que dans la

sienne. Il ne faut pas s'en étonner : Tous les Romans de cette espece , pour peu qu'ils ayent de sel & de gayeté , ont ordinairement une approbation générale.

D'où vient cela ? C'est que les faits qu'ils contiennent, sont des tableaux de la vie civile , des Portraits qui corrigent sans qu'on s'en aperçoive , en offrant aux yeux des images , qui , passant dans l'ame y font plus d'impression que n'en pourroient faire tous les préceptes de la morale. En un mot, ils instruisent par l'exemple ; & *instruire ainsi* , comme dit si joliment Mr. Dacier , * *c'est la fine fleur de la Philosophie.*

Véritablement , il y a dans l'Histoire de Guzman d'Alfarache beaucoup d'instructions de cette nature là. Tantôt par la peinture fidelle d'une action humaine , on vous avertit en vous divertissant que vous ne

* Mr. Dacier dans ses Remarques sur la Satyre 9. du Livre 1. d'Horace.

ſçauriez être trop en garde contre les femmes, & tantôt dans un caractère ridicule vous vous voyez comme dans un miroir. Mais l'Auteur devoit s'en tenir à ces Leçons ingénieufes, que Perſe appelle parfaitement bien *une * règle qui trompe*, & ne pas couper à tout moment le fil des aventures de ſon Heros, pour ſe jeter dans de longues déclamations contre les mœurs. D'où il arrive que la plûpart des Lecteurs qui veulent ſuivre l'Avanturier, voyant qu'il s'arrête à chaque pas, pour leur faire eſſuyer un Sermon, l'abandonnent comme un babillard qui les fatigue & les ennuye, malgré tout ſon eſprit & la vivacité de ſes cenſures.

Il me ſemble qu'un pareil Précepteur de morale, quoiqu'en puiſſe dire Alfonſe de Barros ſon ami, n'eſt pas un de ces habiles Peintres qui cachent leurs Leçons ſous des ombres, & que ce n'eſt point de cette

* *Fallere ſolens regula.* Perſe. Sat. v.

façon qu'Horace veut qu'on mêle l'utile avec l'agréable. *Quidquid præcipies, esto brevis*, dit ce grand Poëte. Que vos Discours instructifs soient courts ; autrement on ne les retiendra point. *Omne supervacuum pleno de pectore manat*. Tout ce qu'il y a de trop s'écoule. C'est autant de bien perdu. Au lieu qu'une instruction laconique ne faisant que donner matière à des réflexions, laisse aux Lecteurs le secret plaisir de les faire.

Aleman a donc trop chargé de moralitez son Guzman d'Alfarache. Pour surcroît d'ennui, Mr. Bremont qui l'a traduit, les a encore augmentées. Surtout dans les endroits qui regardent les Gens de Justice ; il ne finit point. Quand il tient par exemple, un Juge ou un Greffier, il ne les lâche point, qu'il n'en ait dit tout le mal qu'on en peut penser. Mais il faut le lui pardonner : on sçait qu'il a fait sa Traduction dans les Prisons d'Hollande ; Un Prisonnier s'égayé

volontiers aux dépens de ces Messieurs, cela le soulage. Il n'est donc pas étonnant que les trois quarts & demi du monde perdant patience en lisant cet Ouvrage, demeurent dégoûtés d'un Livre qui deviendrait plus utile & plus amusant, si sans lui rien ôter de ce qu'il a de solide, on pouvoit le dépouiller de son air dogmatique.

C'est ce que j'ai voulu essayer après avoir été excité à ce travail par plusieurs Personnes d'esprit, qui m'ont enfin déterminé à l'entreprendre, en m'assurant que je ferois plaisir au Public de lui donner une Traduction de Guzman d'Alfarache, purgée des moralitez superflues. Il m'a fallu pour cet effet abréger, ou même retrancher, les écarts de morale qui font perdre de vûë le Heros ; Mr. Bremont auroit bien dû nous les ôter, mais il aimoit trop lui-même le verbiage, pour pouvoir se résoudre à nous rendre ce service ; car ce n'é-

x P R E F A C E.

toit pas un Traducteur assez timide pour respecter ce qui lui auroit déplû dans son Original. Comme on le peut voir par sa Préface où il s'aplaudit des changemens qu'il a faits. *J'ai, dit-il, passé le rabot sur plusieurs choses, & ajouté de petites façons, qui, sans vanité, n'ont pas gâté l'Ouvrage. Ce n'est pas une petite affaire, que d'un habit à l'Espagnole, en faire un à la Françoisise, & surtout d'un habit vieux.*

Il est constant que la difference des génies des deux Nations peut justifier une grande partie des licences qu'il a prises. Sa Traduction n'auroit pas été supportable, si elle eut été litterale. Aussi ne l'est-elle point du tout; & au lieu de ce qu'il a dit, il devoit plutôt dire qu'il a coupé en plein drap. Examinons en quoi consistent *ces petites façons* qu'il se sçait si bon gré d'avoir ajoutées à son Original. Premièrement, il s'écarte presque à tout

moment du texte , pour y faire des supplémens , qui sont , à la vérité , quelquefois si nécessaires , qu'il faut lui en tenir compte , quoiqu'il les fasse le plus souvent d'une manière trop diffuse.

Il est vrai que Mateo est quelquefois trop concis. S'il s'étend presque toujours plus qu'il ne faudroit lorsqu'il moralise ; il rabat cela sur les actions comiques qu'il raconte trop succinctement. On diroit qu'il apprehende que ses Lecteurs ne lui sçachent mauvais gré de chercher à les divertir. Il revient vîte à ses réflexions sérieuses. Le Copiste, pour éviter ce défaut, tombe dans un autre , en mettant beaucoup du sien dans les aventures comiques. Ce qui va souvent si loin , que le *divin Espagnol* n'y a que la moindre part. J'en veux donner un exemple. C'est le tour que Fabia , Dame Romaine , jouë à Guzman , quand il va lui parler

la nuit de l'amour que l'Ambassadeur d'Espagne a pour elle. Mr. Bremont en a fait l'Epouse du Comte Gabrieli des Ursins , & oubliant sa qualité de Traducteur , il a composé l'aventure à sa fantaisie. J'ai été plus scrupuleux que lui. J'ai copié Aleman dans cet endroit. Je croi que le Public n'y perdra point assez pour m'en faire un reproche.

Je ne pense pas non - plus qu'il s'avise de me chicaner sur la suppression de l'Histoire de Don Louïs de Castro , & de Don Rodrigue de Montalve. Comme Mr. Scaron l'a tirée du Livre de Guzman d'Alfarache , & qu'il en a fait une de ses meilleures nouvelles , il me feroit mal d'être plus hardi que Mr. Bremont , qui , malgré *les petites façons* qu'il sçait donner aux Ouvrages Espagnols , n'a pas osé courir le risque de la comparaison.

A l'égard de l'Histoire de Da-

raza , quoiqu'il ne l'ait pas fidellement traduite , on ne laisse pas d'y reconnoître presque partout son modele , & même il l'a fort embellie en l'augmentant de quelques incidens agréables que j'ai conservés ; mais pour me servir de ses propres termes , *J'ai* passé à mon tour le *rabot* sur ses Additions.

Pour l'Histoire de Dorido & de Clorinia , qu'il appelle le Comte de Palviano & Eleonore , il l'a chargée de tant d'évenemens de son invention , que ce n'est plus l'Ouvrage de l'Auteur Espagnol , c'est le sien. Cependant cette Histoire , telle que Mateo l'a écrite , toute simple qu'elle est , ne me paroît pas avoir besoin d'être plus composée. Aussi l'ai-je traduite presque à la lettre , & l'on jugera peut-être après qu'on l'aura lûë , que M^r. Bremont auroit pû se passer de l'allonger.

Ce n'est pas que je fasse peu de

xjv P R E F A C E.

cas des choses qui y sont ajoutées par ce Traducteur : Au contraire , j'avouë qu'elles sont ingénieusement imaginées , & qu'il a répandu partout un goût galant. Je dirai même encore à sa gloire que sa Traduction en général , est fort égayée & remplie d'expressions si heureuses , que si j'eusse affecté de les éviter toutes , mes Lecteurs n'y auroient pas gagné. Je lui rends cette justice , & je déclare que je me suis moins attaché à parler autrement que lui , qu'à faire un Ouvrage où les faits de Guzman fussent détaillés tout de suite , sans être interrompus par les dogmes éternels dans lesquels ils sont noyés.

C'est cela que je me suis proposé. Je n'ignore point qu'en retranchant toute la morale superflue de mon Auteur Espagnol , je m'expose à revolter les esprits singuliers , qui ne manqueront pas

de me faire un crime d'avoir hazardé une si grande operation. J'en connois entr'autres quelques-uns , qui n'aiment rien dans Guzman d'Alfarache , que les moralitez. Au lieu que , presque tous les Lecteurs les sautent , pour suivre les Aventures du Heros ; Ils passent eux les aventures , pour en venir aux déclamations. Vous avez beau combattre leur goût , bien loin de vouloir se laisser persuader , ils ne vous font pas même l'honneur de se défier de leur sentiment. Encore ceux-ci font-ils du moins de bonne foi , puisqu'ils disent ce qu'ils pensent. Il y en a d'autres qui vantent les tirades de morale , quoiqu'ils n'ayent jamais eu la patience de les lire.

Mais qu'il me soit permis de représenter à ces Messieurs , que je n'ai point fait pour eux ma Traduction. Qu'ils s'en tiennent à la première , qui , certainement a de-

xvj *P R E F A C E.*

quoi les contenter ; & qu'ils souffrent sans murmure que la mienne amuse toutes les autres Personnes qui ne sont pas de leur goût, c'est-à-dire, tout le reste du monde,



□ *A P P R O B A T I O N.*



A P P R O B A T I O N .

J'Ay lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux , un Manuscrit qui a pour titre , *Histoire de Guzman d'Alfarache , nouvellement traduite , & purgée des moralitez superflûes , par Mr. le Sage.* L'Histoire de Guzman amuse depuis long-tems le Public; mais je crois que cet Ouvrage lui plaira encore davantage , par la maniere vive dont il est nouvellement traduit. FAIT à Paris , ce dixième Février mil sept cent trente-un.

DANCHET.

P R I V I L E G E G E N E R A L .

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement , Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel , Grand Conseil , Prevôt de Paris , Baillifs , Sénéchaux , leurs Lieutenans Civils , & autres nos Justiciers qu'il appartiendra , SALUT. Notre bien amé

ETIENNE GANEAU Libraire à Paris , ancien

Adjoint de sa Communauté, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main un Manuscrit qui a pour titre, *Histoire de Guzman d'Alfarache nouvellement traduite, & purgée des moralitez superflues, par le Sieur le Sage*; qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & en beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Presentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Livre, ci-dessus spécifié, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notre dit contrescel, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi à tous Libraires-Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Livre ci-dessus exposé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation desdits Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans; dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant,

& de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs ; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixième Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbatation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVÉLIN ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVÉLIN : Le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses Ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement ; Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le premier jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cent trente-un

& de notre Regne le seizième. Par le Roy en son
Conseil, SAINSON.

*Registré sur le Registre VIII. de la Cham-
bre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris,
N°. 132. fol. 134. conformément aux anciens
Réglemens, confirmés par celui du 28. Février
1723. A Paris, le quatre Mars mil sept cent
trente-un. P. A. LE MERCIER.*



T A B L E

DES CHAPITRES contenus au Tome premier.

LIVRE PREMIER.

- C**HAPITRE I. *Avant-Propos.* Page 1.
- C**HAPITRE II. *Quels furent les parens de Guzman, & particulièrement son pere.* page 6.
- C**HAP. III. *Guzman raconte comment son pere fit connoissance avec une Dame, & ce qu'il en arriva.* page 14.
- C**HAP. IV. *Le pere de Guzman se marie, & meurt peu de tems après son mariage. Suites de cette mort.* page 30.
- C**HAP. V. *Guzman quitte sa mere, & sort de Seville. Sa premiere aventure dans une Hôtellerie.* page 37.
- C**HAP. VI. *Il rencontre un Anier & deux Ecclesiastiques. De la conversation qu'ils eurent ensemble, & de quelle façon l'Anier & lui furent régalez dans une Hôtellerie à Cantillana.* page 43.
- C**HAP. VII. *L'Hôte vôle le manteau de Guzman,*

T A B L E
grande rumeur dans l'Hôtellerie.

- page 63.
CHAP. VIII. *Il arrive un nouveau malheur à
Guzman & à l'Anier.* page 70.
CHAP. IX. *Histoire d'Ozmin, & de la belle
Daraxa.* page 83.
-

L I V R E II.

- CHAPITRE I. *Guzman se fait garçon
d'un Maître d'Hôtellerie.* page 208.
CHAP. II. *Il se dégoûte de sa condition, abandonne
l'Hôte & l'Hôtellerie, & se rend
à Madrid, où il s'associe avec des
gueux.* page 231.
CHAP. III. *Il s'engage au service d'un Cuisi-
nier.* page 236.
CHAP. IV. *Du Service du Cuisinier, il repas-
se au métier de gueux, & vôle un
Apotiquaire.* page 254.
CHAP. V. *De la rencontre qu'il fit d'un jeune
homme en allant à Toledé, & de ce qui
se passa entr'eux.* page 265.
CHAP. VI. *Il arrive à Toledé. Il y fait le per-
sonnage d'un homme à bonne fortune.
Détail de ses aventures galantes.*
page 272.
CHAP. VII. *Suite des galanteries de Guzman,
& quelle en fut la fin.* page 292.

DES CHAPITRES.

CHAP. VIII. *Guzman prend une fausse allarme , & sort brusquement de Toledo. Origine de ce Proverbe : A Malagon , dans chaque maison un larron , & dans celle de l'Alcalde , le pere & le fils.*
page 302.

CHAP. IX. *Guzman se presente, pour servir dans une Compagnie de nouvelles levées. Comment il est reçu du Capitaine , & de quelle façon ils vivent ensemble.*
page 309.

CHAP. X. *Guzman se rend avec la Compagnie à Barcelône : Il y joue un tour à un Orphèvre , & s'embarque pour l'Italie.*
page 321.

LIVRE III.

CHAPITRE I. *Guzman arrive à Genes , prend la résolution d'aller se présenter devant ses parens. De quelle maniere ils le reçoivent.*
page 331.

CHAP. II. *Du parti qu'il prit en sortant de Genes.*
page 342.

CHAP. III. *Les Loix de la Gueuserie. pag. 349.*

CHAP. IV. *De l'avanture desagréable qui arriva au pauvre Guzman en gueusant dans la Ville de Rome pendant la Meridienne.*
page 356.

TABLE DES CHAPITRES.

- CHAP. V. *De l'agréable vie que Guzman menoit, avec ses Confreres. Relation du Voyage qu'il fit à Gaëte. Histoire d'un Gueux qui mourut à Florence.* page 365.
- CHAP. VI. *De la compassion que Guzman fit à un Cardinal, & quelle en fut la suite.* page 375.
- CHAP. VII. *Il devient Page de son Eminence, & fait mille espigeries.* page 383.

Fin de la Table des Chapitres du Tome premier.

HISTOIRE



HISTOIRE DE GUZMAN D'ALFARACHE, LIVRE I.

CHAPITRE I.

AVANT-PROPOS.

CURIEX Lecteur, j'avois tant d'impatience de te conter mes aventures, qu'il s'en est peu fallu que je n'aye débuté par là, sans faire aucune mention de ma famille. Ce que quelques pointilleux Dialecticien n'auroit pas manqué de me reprocher : N'allons pas si vite, ami Guzman, m'auroit-il dit : commençons, s'il vous plaît, par la dé-

finition , avant que d'en venir au défini. Apprenez-nous d'abord quelles gens furent vos parens ; ensuite vous nous entretenez à loisir de ces beaux faits dont vous avez une si grande demangeaison de parler.

Hé bien , pour faire les choses dans l'ordre , je vais donc mettre sur le tapis mes parens. Si je te racontois leur histoire , je suis seur que tu la trouverois plus réjouissante que la mienne ; mais ne t'imagines pas que j'aie me donner carrière à leurs dépens , reveler tout ce que je sçais d'eux : Qu'un autre batte, s'il veut , les cartes & se nourrisse de corps morts , comme la Hiëne; pour moi, je prétends par respect pour la memoire de mes parens , passer sous silence les choses qu'il ne me conviendroit pas de dire. Je veux même farder si bien celles que je rapporterai, qu'on dise de moi : *Beni soit l'homme qui couvre ainsi les défauts de ses proches.*

Véritablement leur conduite n'a pas toujours été irréprochable , & quelques-unes de leurs actions , entr'autres , ont fait tant de bruit dans le monde , que j'entreprendrois en vain de les rendre blancs comme neige. Je démentirai seulement les gloses qui ont été faites sur le texte ; car Dieu-merci , on aime aujourd'hui à com-

menter. Tout homme qui fait un conte, soit par malice, soit par vanité, y mêle ordinairement du sien, & toujours plus que moins. Telle est la bonne nature de notre esprit : Il faut qu'il ajoute des choses de son propre fonds à celles qu'on attend de lui. Je veux t'en citer un exemple.

J'ai connu à Madrid un Gentilhomme étranger qui aimoit les Chevaux d'Espagne. Il en avoit deux fort beaux : un aubere & un gris-pommelé. Il auroit souhaité de les emmener dans sa patrie ; mais il ne lui étoit pas permis ni même possible, à cause qu'il étoit d'un país trop éloigné ; il voulut du moins les emporter en peinture pour sa propre satisfaction & pour les montrer à ses amis. Il chargea deux Peintres fameux d'en peindre chacun un, leur promettant, outre le prix dont ils conviendroient, de faire un présent à celui qui s'en acquitteroit le mieux.

L'un de ses grands ouvriers peignit l'aubere merveilleusement bien & remplit le reste de sa toile de clairs & d'ombres. L'autre Peintre ne tira pas le gris-pommelé avec tant de perfection, mais en récompense il orna le haut de son tableau d'arbres, de nuages, d'admirables lointains, d'édifices ruinez ; & il peignit au bas une

campagne pleine d'arbrisseaux, de prairies & de précipices. On voyoit encore dans un endroit un tronc d'arbre d'où pendoit un harnois de Cheval & au pied une selle à la genette, si bien représentée, que l'art ne pouvoit aller plus loin.

Quand le Gentilhomme vit ces deux tableaux, il fut avec raison plus frappé de l'aubere que de l'autre, & commençant par payer celui-là, il donna sans marchander, ce que l'ouvrier lui demanda, avec une bague par-dessus le marché. L'autre Peintre voyant l'Etranger si liberal & croyant meriter encore mieux d'être récompensé que son Confrere, mit son ouvrage à un prix excessif. Le Cavalier en fut surpris & lui dit : mon ami, vous n'y pensez pas. Pourquoi voulez-vous que j'achete plus cher votre tableau, qui sans contredit est audeffous de l'autre ? Audeffous, répondit le Peintre ! A la bonne heure pour le Cheval. Mon Confrere peut m'avoir surpassé en cela ; mais les seuls arbrisseaux & les ruines qui sont dans mon tableau valent autant que le sien. Il n'étoit pas besoin, répondit le Gentilhomme, que vous fissiez ces arbres & ces bâtimens ruinez ; il n'y a que trop de tout cela dans mon país. En un mot, je ne vous ai ordonné que de peindre mon Cheval.

La dessus le Peintre lui voulut persuader qu'un Cheval tout seul n'auroit pû faire qu'un très-mauvais effet dans un si grand tableau, au lieu que les ornemens dont il l'avoit accompagné lui donnoient beaucoup de relief. D'ailleurs, ajoûta-t'il, je n'ai pas cru devoir laisser le Cheval sans selle & sans bride, & celles que j'ai faites sont telles que je ne les troquerois pas contre d'autres toutes d'or. Encore une fois, dit l'Etranger, je ne vous ai demandé qu'un Cheval, & je veux bien vous payer le vôtre comme bon. A l'égard de la selle & de la bride, vous n'avez qu'à les vendre à qui vous voudrez. Ainsi l'ouvrier, pour avoir plus fait qu'on n'avoit exigé de lui, ne fut pas payé de sa peine.

Qu'il y a de Peintres semblables dans le monde ! On ne leur demande simplement qu'un Cheval, & ils veulent absolument faire une selle & une bride. Encore une fois les Commentaires sont à la mode & l'on n'épargne personne. Juge Lecteur, si l'on a respecté mes Parens.



CHAPITRE II.

Quels furent les Parens de Guzman & particulièrement son Pere.

MES Ayeux & mon Pere étoient originaires du Levant; mais je les appellerai Gencis, attendu que s'étant venu établir à Genes, ils y furent agregez à la Noblesse. Ils s'attachèrent au Négoce du Change & du Rechange, Emploi ordinaire des Nobles de cette Ville. Il est vrai qu'ils s'en acquitterent de façon, qu'ils furent bientôt décriez. On les accusa d'usure. Ils prétendoient, disoit-on, de l'argent à gros intérêts sur de bonne argenterie pour un tems limité, passé lequel, les gages, si l'on n'avoit pas été exact à les retirer, leur restoient: Quelquefois même ils payoient de défaites les personnes qui venoient pour les reprendre dans le tems marqué, & l'on étoit presque toujours obligé de les appeler en Justice pour les r'avoir.

Mes Parens s'entendirent plus d'une fois reprocher ces infamies; mais comme ils étoient prudens & pacifiques, ils alloient toujours leur train. Ils laissoient parler les médifans. En effet, quand on fait bien pourquoi s'embarasser du reste? Mon Pere frequentoit les Eglises, portoit un Ro-

faire de quinze dixaines & dont les grains étoient plus gros que des noizettes. Il falloit le voir à la Messe. Humblement prosterné devant l'Autel, les mains jointes & les yeux tournez vers le Ciel, il pouffoit des soupirs avec tant d'ardeur qu'il inspiroit de la dévotion à tous ceux qui se trouvoient autour de lui. N'est-ce pas lui faire une horrible injustice que de croire sur de si beaux dehors, qu'il étoit capable des vilain trafics dont on l'accusoit. Ce n'est point aux hommes, mais à Dieu seul qu'il appartient de juger du cœur d'un homme. J'avoüe que si pendant la nuit je voyois un Religieux armé d'une épée entrer par une fenêtre dans une maison suspecte, je pourrois le soupçonner de n'avoir pas de bonnes intentions ; mais que l'on taxe d'hypocrisie un homme en lui voyant faire des actions Chrétiennes ; c'est une malignité que je ne puis souffrir.

Quoique mon Pere se fût bien promis de mépriser tous les bruits qu'on faisoit courir de lui dans Genes, il n'en eut pourtant pas toujours la force. Pour les faire cesser, ou du moins pour ne les plus entendre, il résolut de s'éloigner de cette Ville. Il eut encore, à la verité, un autre sujet de prendre cette résolution : Il aprit que son Correspondant à Seville

A iiiij



venoit de faire banqueroute & lui emportoit une somme assez considerable. A cette fâcheuse nouvelle , voulant courir après le fripon , il s'embarqua sur le premier Vaisseau qui partit pour l'Espagne. Mais pour son malheur il rencontra des Corsaires d'Alger qui le firent Esclave avec toutes les personnes qui étoient avec lui.

Le voilà donc dans les fers fort affligé d'avoir perdu la liberté & de se voir hors d'espérance de rattraper son argent. Dans son desespoir il prit le Turban, & par des manieres insinuantes qui produisent par tout un bon effet , ayant eu le bonheur de plaire à une riche Dame d'Alger, il l'épousa.

Cependant on apprit à Genes qu'il avoit été enlevé par des Pyrates , & cette nouvelle parvint jusqu'aux oreilles de son Correspondant à Seville. Ce voleur en eut d'autant plus de joye qu'il crut le Genoïs en esclavage pour toute sa vie. Ainsi se regardant comme débarassé d'un homme qui étoit son principal Créancier & se voyant de l'argent de reste pour satisfaire les autres , tant bien que mal , il ne tarda guere à s'accommoder avec eux. De sorte qu'après avoir payé ses dettes , suivant le tarif des banqueroutiers, il setrouva plus en état que jamais de reprendre son premier train.

D'une autre part, mon Pere sans cesse occupé de la banqueroute de son Correspondant, ne manquoit pas d'écrire en Espagne toutes les fois qu'il en avoit occasion. Il aprit un jour que son débiteur avoit rajusté ses affaires & qu'il étoit dans une plus belle passe qu'auparavant. Cela réjoüit un peu notre Captif, qui se flatta dès ce moment d'en tirer pied ou aïfle. Il est vrai qu'il avoit endossé l'habit Turc & pris pour femme une Algerienne ; mais rien ne lui paroïssoit plus aisé que de sortir de cet embaras. Il commença par persuader à la Dame de faire de l'argent comptant de tous ses effets, parce qu'il avoit envie, lui dit-il, de se mettre en état de commercer. A l'égard des Pierreries qu'elle pouvoit avoir, il n'étoit nullement en peine de les lui ravir, sans qu'elle eût le moindre soupçon de son dessein.

Lorsqu'il eut tout disposé pour faire son coup de ce côté là, il ne songea plus qu'à s'assurer de quelque Capitaine Chrétien qui voulût bien par compassion & pour quelque argent le jeter sur les côtes d'Espagne, & il fut assez heureux pour en rencontrer un. C'étoit un Anglois, homme très-pitoyable & fort pieux, comme ceux de sa nation le sont pour la plûpart. Ils prirent ensemble de si justes mesures que

mon Pere étoit déjà bien loin avec son trésor, avant que sa femme s'aperçût de sa fuite. Pour surcroît de bonheur, le Vaisseau alloit à Malaga, d'où il n'y a jusqu'à Seville que trois petites journées. Mon Pere s'imaginait tenir déjà son banqueroutier, & cette imagination lui caufoit une joye qui devint parfaite quand il fut à terre. Il se reconcilia d'abord avec l'Eglise, moins peut être de peur d'être puni de sa faute en l'autre monde, que d'être obligé d'en faire penitence en celui-ci.

Dès qu'il se vit hors d'une affaire si importante, il s'occupait tout entier de celle de Seville, où il ne manqua pas de se rendre en diligence. On avoit eu nouvelle dans cette Ville qu'il avoit embrassé le Mahometisme & son Correspondant en étoit si persuadé qu'il jouïssoit de son argent sans avoir la moindre crainte d'être un jour contraint à le lui restituer. Aussi c'est une chose plaisante à se représenter que la surprise où il fut de voir le Genoïis un beau matin entrer chez lui d'un air & sous un habillement qui ne sentoient point l'Esclave. Il crut pendant quelques momens que c'étoit un fantôme qui lui apparoissoit sous la figure de son principal Créancier; mais ayant reconnu malgré lui que c'étoit mon Pere en chair & en

os, il demeura bien sot. Il fallut en venir, aux éclaircissimens. Alors le Banqueroutier payant d'audace, convint qu'il étoit juste de compter; mais ils avoient eu ensemble un si grand commerce, que cela demandoit une longue discussion. J'ajouterais même, & je le puis hardiment, que dans ce commerce ils avoient fait l'un & l'autre mille friponneries dont eux seuls avoient connoissance. Et comme les tours de passe passe ne se marquent pas sur les livres, mon scelerat de Correspondant eut la hardiesse d'en nier les trois quarts, contre cette bonne foy que les Voleurs se gardent si religieusement les uns aux autres.

Que te dirai-je, enfin? Après bien des papperasses lûes & réliées: Après une infinité de demandes & de réponses accompagnées de reproches & d'injures réciproques, l'accommodement fut, que le Banqueroutier rendroit une partie & que son Créancier ne perdroit pas tout. De l'eau tombée on en ramasse ce qu'on peut, & certainement mon Pere avoit agi fort prudemment de s'être fait guerir à Malaga de sa galle d'Alger. S'il n'eut pas pris cette précaution, il ne tenoit rien. Il n'auroit pas touché une Blanque de sa dette. Un homme du caractère de son Correspondant auroit bien pû lui jouer quelques

mauvais tour à Seville. Peut être eut-il donné la moitié de sa dette aux bons Religieux de la sainte Inquisition , pour lui faire faire son procès. On peut juger de la disposition où il étoit à son égard par tous les bruits désavantageux qu'il répandit de lui dans cette Capitale de l'Andalousie. Quelles sottises ne dit-il pas à tous les Marchands du Change , au sujet de deux misérables banqueroutes que le Genoïs avoit faites & qui véritablement avoient été un peu frauduleuses ; mais les Négocians en font-ils d'autres ? Et faut-il tant crier contre un malheureux Commerçant qui pour raccommo-der ses affaires dérangées à recours à une petite Banqueroute ? Ce n'est rien entre Marchands. Ils ne font que se le prêter & se le rendre les uns aux autres. Dans le fonds , si c'étoit un si grand mal , la justice ne prendroit-elle pas soin d'y remédier ? Sans doute. Nous la voyons bien quelquefois , tant elle est severe , faire fouetter & envoyer des Pauvres aux Galeres pour moins de cinq ou six Réaux.

Notre enragé de Correspondant ne fut pas satisfait d'avoir diffamé mon Pere en divulgant les deux Banqueroutes , il poussa la malignité jusqu'à vouloir lui donner un ridicule dans le monde , en disant qu'il avoit plus de soin de sa personne qu'une

vieille Coquette , & que son visage étoit toujours couvert de rouge & de blanc. Je conviens que mon Pere se frisoit & se parfumoit. Il étoit idolatre de ses dents & de ses mains. Enfin, il s'aimoit & ne haïssant pas les femmes , il ne négligeoit rien de tout ce qu'il croyoit devoir leur rendre sa personne agréable. Il donna par là beau jeu à notre Correspondant , qui lui fit d'abord quelque tort; mais sitôt que mon Pere fut un peu plus connu dans Seville , il scût effacer toutes les mauvaises impressions que la médifance avoit faite. Il se conduisit d'une maniere si honnête, & affecta de montrer dans ses actions tant de droiture & de bonnefoi , qu'il gagna l'estime & l'amitié des meilleurs marchands de cete Ville.

Il pouvoit bien avoir en tout la valeur de quarante mille livres , tant de ce qu'il avoit arraché des griffes de son Correspondant, que de ce qu'il avoit apporté d'Alger. Ce qui n'étoit pas une petite somme pour lui, qui scavoit à merveille trancher du gros Négociant. Personne à la Bourse ne faisoit autant de bruit que lui. Si bien qu'après quelques années , il fut en état d'acheter une maison à la Ville & une autre à la Campagne. Il les meubla toutes deux magnifiquement , sur tout sa maison

de plaifance qui étoit à Saint Jean d'Alfarache, dont j'ai pris la Seigneurie. Mais comme il aimoit fort les plaifirs, cette Maifon le ruina par les frequentes occasions qu'elle lui fournit de faire de la dépenfe. Infenfiblement il négligea fes affaires, s'en reposa fur des Commis, & pour foutenir la figure qu'il faisoit, il s'avifa de jouer & de faire jouer chez lui de riches Marchands qu'il engageoit au jeu, après les avoir regalez, & qui avoient toujours le malheur de perdre leur argent.

CHAPITRE III.

Guzman raconte comment son Pere fit connoissance avec une Dame & ce qu'il en arriva.

T Elle étoit la vie que menoit mon Pere, lorsque se trouvant un jour dans la place du Change, avec plusieurs de ses Confreres, il découvrit de loin un Baptême qui alloit à S. Sauveur & qui paroiffoit être de personnes de condition. Tout le monde s'emprefsa d'abord à le voir passer, & cet emprefsement venoit de ce qu'on difoit tout bas que c'étoit un Enfant de qualité qu'on portoit à l'Eglife pour y être baptisé à petit bruit.

Mon Pere le suivit comme les autres

jusques dans S. Sauveur. Il s'approcha des
 Fonts de Baptême, moins pour être spec-
 tateur de la cérémonie qui se préparoit,
 que pour observer une Dame qu'un vieux
 Commandeur conduisoit & qui selon tou-
 tes les apparences devoit nommer l'En-
 fant avec ce Cavalier suranné. La Dame
 avoit la taille belle & très-bon air. Le Ge-
 nois en fut frappé. Quoiqu'en négligé,
 elle avoit des graces qu'il admiroit; &
 comme elle se découvrit un instant, il vit
 un visage qui acheva de le charmer. Aussi
 n'y avoit-il point à Seville de femme plus
 aimable. Il eut toujours la vûe attachée
 sur la Dame, qui s'en apperçût avec plai-
 sir, car les Belles ne sont pas fachées qu'un
 homme les regarde, quand il seroit de la
 lie du peuple. Elle examina de son côté
 le Marchand avec beaucoup d'attention
 & ne le jugeant pas indigne d'être favorisé
 d'un tendre regard, elle lui en lança un
 qui fit sur lui tout l'effet qu'elle desiroit.
 Il en fut si troublé, si hors de lui-même,
 qu'il ne sçavoit plus où il en étoit. Il n'ou-
 blia pas néanmoins, malgré le désordre
 où il se trouvoit, de la faire suivre après
 la cérémonie, pour être informé de sa de-
 meure & de sa condition. Il aprit qu'elle
 étoit la Maîtresse de ce Commandeur qui
 la logeoit chez lui & l'entretenoit à grands

frais du bien des Pauvres, je veux dire des biens Ecclesiastiques qu'il retiroit de deux ou trois gros Benefices qu'il possédoit.

Mon Pere fut d'autant plus satisfait de cette heureuse découverte, qu'il étoit persuadé qu'une pareille Comere ne pouvoit pas être fort contente de son vieux Comere. Dans cette pensée, il chercha toutes les occasions de la revoir & de lui parler; Mais il eut beau tous les matins courir les Eglises dans l'espérance de la retrouver, il ne put jamais la rencontrer sans son amoureux Vieillard, qui ne pouvoit la perdre de vûe. Toutes ces difficultez ne servirent qu'à irriter les feux du nouveau Galand & qu'à lui aiguiser l'esprit. Il fit si bien, à force de présens & encore plus de promesses, qu'il gagna une Duegne telle qu'il la lui falloit pour réüssir dans son entreprise. C'étoit une bonne vieille, qui entroit librement chez le Commandeur, à la faveur d'un Rosaire qu'elle avoit toujours à la main. Tout vieux routier qu'il étoit, il ne se défioit nullement d'elle. Cette fausse dévote, vrai suppost de Satan, mit le feu aux étoupes en parlant sans cesse à la Dame de l'amour & de la persévérance du Genois, dont elle ne manquoit pas de lui exagerer le mérite. La Dame n'étoit pas Tigresse : elle prêta volontiers

l'oreille aux discours de la vieille & la chargea même de dire au nouvel Amant qu'il pouvoit tout esperer. Il est constant qu'elle penchoit plus de ce côté-là que de l'autre. Le Commandeur étoit un personnage fort dégoutant, incommodé de la gravelle & souvent de la goutte; & le Marchand paroissoit un jeune gaillard alerte & vigoureux. Il n'y avoit point à balancer entre eux pour une jolie femme. Mais comme la prudente Dame aimoit encore plus par intérêt que par tendresse de cœur, elle ne laissa pas de se trouver embarrassée. Elle faisoit trop bien ses affaires avec son Vieillard pour avoir envie de perdre sa pratique, & en même tems se voyant jour & nuit obsédée de ce jaloux, elle desespéroit de pouvoir impunément entretenir un commerce secret avec le Genoïs.

Cependant cette Dame & celui-ci convinrent de leurs faits par l'entremise de la Duegne. Après quoi, il ne fut plus question que du moyen dont ils se serviroient pour avoir une entrevûe & de l'endroit où ils l'auroient. Mais rien n'est impossible à l'amour. Dès que deux amans sont d'accord, les montagnes même se séparent pour leur ouvrir un passage. La Dame qui étoit une maîtresse femme, imagina l'expédient que je vais te rapporter. Elle proposa au bon

Commandeur de s'aller promener à Gelves, où il avoit une maison de plaisance, & d'y passer la journée. C'étoit dans le beau tems. Le Galand suranné accepta la proposition, moins par complaisance, que parce qu'elle étoit fort de son goût. Ils avoient déjà fait tous deux cette partie plus d'une fois & le Vieillard se plaisoit infiniment à cette Campagne. L'Andalousie sans contredit est le plus agréable pays de toute l'Espagne, & l'Andalousie n'a point de quartier si charmant, ni qu'on puisse à plus juste titre appeller le Paradis Terrestre, que Gelves & S. Jean d'Alfarche, qui sont deux Villages voisins, que le Guadalquivir arrose de ses eaux. Cette fameuse Riviere fait tant de détours autour d'eux, qu'on diroit qu'elle s'en éloigne à regret. Aussi trouvez-vous là des Jardins, des fleurs, des fruits, des bocages, des fontaines, des grottes, des cascades, en un mot tout ce qui peut délicieusement flatter la vûë, le goût & l'odorat.

La partie faite on en arrêta le jour, & quand il fut arrivé, on envoya de grand matin des Domestiques à Gelves pour y préparer toutes choses. Quelques heures après, le Commandeur & la Mignone se mirent en chemin avec la Duegne, qui étoit de toutes les festes & qui ne fut point





J.B. Scotin Sculp.

de trop à celle-là , tous trois montez sur de pacifiques Mules & suivis de deux Valets. Lorsqu'ils furent à quatre ou cinq cens pas de la Maison de plaisance de mon Pere , devant laquelle il falloit passer , il prit tout à coup à la jeune Dame une colique de commande si violante , qu'elle pria le Vieillard d'ordonner qu'on fit alte là, s'il ne vouloit la voir mourir ; puis se laissant aller de dessus sa selle tout doucement à terre, comme une personne à demi-morte, elle demanda d'une voix foible qu'on la délassât , en disant qu'elle n'en pouvoit plus. Le vieux soupirant qui faisoit assez connoître la vive douleur dont son ame étoit saisie , ne sçavoit que dire ni encore moins que faire pour secourir sa Maîtresse. Mais la vieille jouant alors son rolle , représenta d'un air prude à la Dame que la bienscéance ne permettoit pas de la soulager sur un grand chemin ; outre que le lieu n'étoit pas commode pour cela : Qu'il valoit beaucoup mieux qu'elle se trainât comme elle pourroit ou se laissât porter jusqu'à la maison qu'ils voyoient assez près de là, & qui selon toutes les apparences appartenoit à d'honnêtes gens ; Qu'ils ne refuseroient pas , s'ils étoient Chrétiens, de donner quelque secours à une Dame qui en avoit si grand besoin. Le Com-

mandeur approuva l'avis de la Duegne; & la bonne piece de malade dit la-dessus, qu'on fit d'elle tout ce qu'on voudroit; mais qu'il ne lui étoit pas possible avec les cruelles douleurs qu'elle sentoit de marcher jusques-là. Aussitôt les deux Valets la prirent entre leurs bras pour la porter, tandis que le Vieillard affligé alloit devant pour parler aux personnes de cette Maison & les engager par ses prieres à y recevoir sa Dame pour quelques heures.

Je t'ai déjà dit, ami Lecteur, que cette Maison étoit celle de mon Pere. Il y avoit dedans une vieille Gouvernante à laquelle il en avoit confié le soin & qui en sçavoit pour le moins aussi long que lui. Il n'eut pas besoin de lui donner d'amples instructions sur ce qu'elle devoit faire pour le servir. D'abord qu'elle entendit frapper à la porte, elle y courut, & feignant d'être étonnée de voir un homme qu'elle ne connoissoit point, elle lui demanda, comme en tremblant, ce qu'il souhaitoit. Je voudrois, lui répondit le Cavalier, qu'une Dame que je conduis à Gelves & qui vient de se trouver mal à quelques pas d'ici, pût, sans vous incommoder, se reposer un moment chez vous, & que vous nous permiffiez de la soulager par quelque remede. S'il ne s'agit que de cela, reprit la Gou-

vernante, vous aurez tout lieu d'être content. Il n'y a dans cette maison que des gens de bien & qui se plaisent à exercer la charité. Comme elle achevoit ces paroles, la prétendue Malade, que les deux Valets apportoit, arriva. Vous la voyez, s'écria douloureusement le Commandeur. Il vient de lui prendre tout à l'heure une maudite colique dont elle est prête à mourir. Entrez, Seigneur Cavalier, entrez, Madame, dit la Gouvernante. Soyez tous deux les bien venus. Je suis fâchée seulement que mon Maître ne soit pas ici pour vous recevoir. Il n'épargneroit rien pour vous traiter de la manière dont vous paroissez mériter de l'être; mais en son absence, je vais remplir, le mieux qu'il me sera possible, les devoirs de l'hospitalité.

La première chose que fit la Gouvernante, fut de faire porter la Malade dans une fort belle chambre, où il y avoit un magnifique lit, qui n'étoit qu'à demi garni, & qu'on avoit exprès mis en cet état pour ôter au vieux jaloux tout sujet de soupçonner le tour qu'on lui jouoit. Mais tout étant prêt, draps parfumez, oreillers fins & couvertures de satin piquées, on eut bientôt préparé le lit & couché dedans la Dame, qui ne cessoit de se plaindre de l'opiniâtreté de son mal. La Gouvernante

& la Duegne également disposées à faire de bonnes œuvres, commencerent, comme à l'envie, à chauffer des linges, que la malade pouffoit doucement vers ses pieds, à mesure qu'on les lui mettoit sur le ventre. Sans quoi elle auroit été indubitablement incommodée de cette chaleur, puisque malgré tout le soin qu'elle prenoit de s'en défendre, peu s'en fallut qu'elle n'eût des vapeurs. On lui fit aussi avaler du vin chaud, dont elle se seroit fort bien passée; de sorte que pour prévenir quelque autre remede qui auroit pû lui être encore plus defagréable, elle témoigna qu'elle se sentoit foulagée & que si on la laissoit en repos seulement un quart-d'heure, elle seroit entierement guerie. Le bon Vieillard fut bien aise qu'elle eût envie de reposer. Cela lui parut une marque certaine qu'elle se portoit mieux. Ainsi pour lui donner la satisfaction qu'elle demandoit, il sortit de la chambre, dont il n'oublia pas de fermer la porte, recommandant aux Domestiques de ne point faire de bruit. La Duegne seule demeura par son ordre auprès de la malade comme une garde dont elle pourroit avoir affaire. Pour lui, il alla se promener dans le jardin, en attendant l'heureux moment de revoir sa chere Maîtresse délivrée de sa colique.

Il est, je crois, inutile de te dire que mon Pere pendant ce tems-là étoit dans cette maison, où je puis t'assurer qu'il ne dormoit pas. Il se tenoit caché dans un cabinet, d'où après avoir entendu tout & apperçû par une fenêtre le Commandeur dans le jardin, il se glissa dans la chambre de la jeune Dame par une petite porte que couvroit une tapisserie. La Duegne de peur de surprise, se mit en sentinelle d'un côté, tandis que de l'autre la Gouvernante, suivant les ordres qu'elle avoit reçûs, observoit le vieux Jaloux. Alors les deux Amans croyant n'avoir rien à craindre eurent ensemble une tendre & vive conversation, qui dura deux bonnes heures & à laquelle, si je ne me trompe, je dois la naissance.

Déjà le Soleil commençoit à se faire sentir dans le jardin malgré l'ombrage des bosquets & la fraîcheur des eaux. Le vieux Galand n'y pouvant plus résister, & avec cela plein d'impatience d'apprendre des nouvelles de sa Nymphé, prit le parti de regagner la maison; mais il y retourna d'un pas si grave, que les deux surveillantes eurent tout le loisir d'en avertir le Genois, qui se renferma promptement dans le cabinet. La Dame, que je puis désormais appeller ma Mere, fit semblant d'être en-

core toute endormie, quand le Vieillard entra dans sa chambre; & comme si le bruit qu'il avoit fait en entrant l'eut réveillée, elle se plaignit de ce qu'il n'avoit pas la complaisance de la laisser reposer un quart-d'heure. Comment un quart-d'heure, s'écria-t'il! Par vos beaux yeux, ma mie, il y a plus de deux mortelles heures que vous dormez. Non, non, répliqua-t'elle, il n'y en a pas seulement une demie. Il me semble que je ne fais que de m'endormir. Mais quelque tems qu'il y ait ajouta-t'elle, je sens que je n'ai jamais eu plus besoin de repos. Peut-être disoit-elle la vérité, quoiqu'elle ne parlât ainsi que pour mentir. Elle prit pourtant un air gay en assurant le Commandeur qu'elle se portoit beaucoup mieux, graces aux remedes qu'on lui avoit donnez. Ce qui causoit une joye infinie au bon homme. Il proposa lui-même à sa fidelle Maîtresse de passer la journée en cet endroit, attendu que la chaleur étoit devenue trop grande pour qu'ils osassent se remettre en chemin, & que d'ailleurs ils se trouvoient dans une maison plus jolie que celle où ils avoient compté d'aller. La Dame fut assez complaisante pour y consentir, à condition toutefois que les personnes du logis l'auroient pour agréable.

La dessus

La dessus le vieux Galand en demanda la permission à la Gouvernante, qui lui répondit qu'il pouvoit faire dans cette maison tout ce qu'il jugeroit à propos : Que son Maître, bien loin de le trouver mauvais, en seroit ravi. Les voila donc résolus de s'arrêter là. Aussi-tôt ils envoyèrent un de leurs Valets à leur maison de Gelves, avec ordre de dire aux autres Domestiques qui y étoient déjà, de se rendre auprès d'eux avec leurs provisions.

Tandis que le Commandeur s'occupoit de ces soins, mon Pere sortit de la maison à la dérobée, monta vite à cheval & piqua vers Seville, pour se montrer seulement à la Bourse & s'en revenir ensuite souper & coucher à S. Jean d'Alfarache. Ce qu'il avoit coûtume de faire presque tous les soirs. Le tems lui parut un peu long; mais outre qu'il devoit être assez content de sa journée, il hâta son retour & arriva sur les six heures à sa maison de plaisance. Son Rival suranné s'empressa d'aller au devant de lui pour le prier d'excuser la liberté qu'il avoit prise. Grands compliments de part & d'autre, sur tout de celle de mon Pere, à qui les belles paroles ne coûtoient rien, & qui par ses manieres honnêtes & polies enleva tout à coup le cœur du vieillard. Ce bon homme le con-

duisit lui-même à la Dame , qui venoit d'entrer dans le jardin, où , si l'on ne pouvoit pas encore se promener , on n'étoit pas du moins fort incommodé du Soleil. Le rusé Marchand la salua comme une personne qui lui auroit été inconnue, elle le reçût avec tant de dissimulation , qu'on eût dit qu'elle ne l'avoit vû de sa vie.

En attendant l'heure de la promenade , ils entrèrent tous trois dans un cabinet de verdure , où il faisoit d'autant plus frais , qu'il étoit sur le bord de la Rivière. Ils se mirent à jouer à la Prime, & la Dame gagna ; le Genoïse étant trop Galand pour ne pas se laisser perdre. Après le jeu, ils firent plusieurs tours d'allées , & le plaisir de la promenade fut suivi d'un bon souper , qui dura si long-tems , qu'il ne se leverent de table que pour s'en retourner par eau à Seville ; dans une petite barque ornée de feuillages & de fleurs. Cette barque appartenoit à mon Pere , qui l'avoit fait ajuster ainsi pour se rendre plus agréablement de sa maison de campagne à la Ville. Ce qui lui arrivoit quelquefois. Pour comble de satisfaction , ils entendirent des concerts de musique admirables , formez par des Chanteurs & des Joueurs d'Instrumens , qui descendoient comme eux le Guadalquivir dans un bateau qui suivoit-

le leur. Enfin la Dame & son vieux Galand , après s'être fort réjouis , remercièrent le Marchand de la généreuse réception qu'il leur avoit faite. Le Commandeur particulièrement en étoit si pénétré de reconnoissance, qu'il s'imaginoit ne pouvoir assez le lui témoigner; & je crois qu'il n'auroit jamais pû se résoudre à le quitter, sans l'esperance qu'il avoit de le revoir le lendemain, tant il avoit conçu d'amitié pour lui dès ce jour-là.

Cette amitié fut si bien ménagée par la Dame & par le Genois , qu'elle ne finit qu'avec la vie du Commandeur ; lequel , à la vérité n'alla pas loin depuis ce tems-là. C'étoit un corps usé , un vieux pécheur qui avoit fait un usage immodéré des plaisirs , sans s'embarasser si l'on trouveroit cela bon dans ce monde & sans craindre qu'on le trouvât mauvais dans l'autre. J'avois déjà quatre ans quand il mourut ; mais je n'étois pas son seul héritier au logis. Le bon homme avoit eu d'autres enfans de quelques Maîtresses qu'il avoit entretenües avant ma Mere , & nous étions tous chez-lui comme des pains de dîmes, chacun de sa fournée. Dans le fonds peut-être n'étoit-il pas plus leur Pere que le mien. Quoiqu'il en soit , comme j'étois le plus jeune de mes freres & que la foi-

blesse de mon âge ne me permettoit pas de me servir de mes mains aussi bien qu'eux, j'aurois eu peu de part à l'heritage du défunct, si je n'avois pas eu dans ma Mere une personne fort propre à suppléer à ce défaut. Mais c'étoit une femme d'Andalousie, c'est tout dire. Elle n'avoit point attendu, pour faire son paquet, que le vieillard fût mort. Dès qu'elle l'avoit vû abandonné des Medecins, elle s'étoit saisie du plus beau & du meilleur, ne laissant à mes coheritiers que des guenilles. Etant maîtresse dans la maison & ayant les clefs de tout, il lui avoit été facile de divertir les effets les plus précieux. Le jour qu'il mourut, on fit un ravage effroyable dans sa maison. Dans le tems qu'il rendoit l'ame, on lui prit jusqu'aux draps de son lit. Dans ses derniers momens tout fut pillé & enlevé. Il ne restoit que les quatre murailles, lorsque les Parens arriverent la gueule, comme on dit enfarinée. Ils eurent beau regarder par tout, ils virent bien qu'on les avoit prévenus, & il leur fallut encore par honneur faire les frais des funerailles. Elle furent, je l'avouë, très modestes & l'on n'y répandit point de larmes. On ne pleure pas les morts qui ne laissent rien. C'est aux heritiers seuls à paroître affligez. Ils sont payez pour cela.

Les Parens du Commandeur avoient pourtant compté sur une riche succession. Ils ne pouvoient comprendre comment un homme qui avoit plus de quinze mille livres de rentes en Bénéfices mouroit dans un état si misérable. Ils avoient vû sa maison meublée d'une maniere convenable à sa qualité. Ils ne douterent point qu'on n'eût volé ses effets. Ils firent faire , sur cela de grandes informations. Peine inutile ! Ils eurent recours ensuite aux Monitoires qui furent affichez aux portes des Eglises où ils sont encore. Les Voleurs ont l'estomac bon , ils ne rendent jamais ce qu'ils ont pris. Les Excommunications ne les épouvantent point. Après tout , ma Mere avoit une très-bonne raison pour posséder sans inquietude les nippes du Commandeur : Car peu de tems avant qu'il mourut , il lui disoit quelquefois quand il visitoit son coffre-fort ou ses bijoux , ou qu'il faisoit emplette de quelque beau meuble : *Tenez , mon cher cœur , tout ceci vous appartient.* Quand ces donations , qu'elle regardoit comme faites en bonne forme , n'auroient pas été capables de lui mettre la conscience en repos , elle croyoit qu'une jolie femme qui avoit pû se résoudre à passer quelques années avec un vieillard dégoûtant , méritoit bien d'en

être l'héritière. Aussi d'habiles Docteurs qu'elle consulta sur ce point leverent tous ses scrupules, en l'assurant que c'étoit une chose qui lui étoit dûë.

CHAPITRE IV.

*Le pere de Guzman se marie & meurt
peu de temps après son mariage.*

Suites de cette mort.

APRE'S la mort du Commandeur, à qui Dieu fasse misericorde, sa chaste veuve eut un galand & moi un pere tout retrouvé dans la personne du Genoïs; qui devint à son tour le patron de la case. Cette habile femme avoit eu l'adresse de leur persuader à tous deux en particulier que j'étois leur fils, tantôt en disant à l'un que j'étois sa vivante image, & tantôt en disant à l'autre que lui & moi nous nous ressemblions comme deux œufs. Heureusement je ne pouvois manquer d'être d'un sang noble, soit que je dussé mon existence au Commandeur, soit que je fusse de la façon du Genoïs. Pour du côté maternel, je suis d'une noblesse incontestable. J'ai cent fois oüï dire à ma mere que mon ayeule qui toute sa vie s'étoit piquée

de chasteté comme elle, comptoit parmi ses alliez tant d'illustres Seigneurs, qu'on auroit pû faire de sa famille un arbre généalogique aussi grand que celui de la Maison de Toledé.

Malgré tout cela, je ne voudrois pas jurer que ma discrete mere n'eût point un troisième galand de race roturiere : une femme qui ne se fait pas une affaire de tromper un homme, est bien capable d'en tromper deux. Mais par instinct ou sur la bonne foi de ma mere, j'ai toujours regardé le noble Genoïs comme le véritable auteur de ma naissance. Je puis t'assurer que de son côté, mon pere ou non, il nous aimoit ma mere & moi avec une extrême tendresse. Il le fit assez connoître par la résolution hardie qu'il s'avisa de prendre : il resolut d'épouser cette Dame, que l'on appelloit dans Seville la Commandeuse. Il n'ignoroit pas la réputation qu'elle avoit, ni qu'il alloit se faire montrer au doigt dans la Ville. Qu'importe ? c'étoit un homme qui sçavoit bien ce qu'il faisoit. Dès le tems qu'il lia connoissance avec elle, ses affaires commençoient à se gâter, & cette galanterie ne servit pas à les améliorer. La Dame qui étoit fort ménagere & encore plus friponne, avoit si bien sçu mettre à profit les faveurs qu'elle avoit accordées,

qu'elle possédoit au moins dix mille bons ducats. Avec une somme si considérable mon pere se sauva d'une nouvelle banqueroute, qu'il étoit sur le point de faire, & se trouva plus en état que jamais de figurer parmi les gros Négocians. Il aimoit le faste, l'éclat & le bruit. C'étoit là sa passion dominante; mais comme il ne pouvoit la satisfaire long-temps sans retomber dans le même embarras d'où l'argent de ma mere l'avoit tiré, il arriva quelques années après son mariage, qu'il se vit obligé de faire sa dernière banqueroute. Je dis sa dernière, car se voyant alors sans ressource & dans l'impuissance d'entretenir sa famille sur un bon pied, il aima mieux se laisser mourir de chagrin, que de survivre à sa prospérité.

La vie eut plus de charmes pour ma mere, qui soutint avec assez de fermeté le changement de notre fortune. Cependant la mort de mon pere l'affligea vivement. Nos maisons n'étoient plus à nous : il avoit fallu les abandonner aux Créanciers. Il ne nous restoit de tous nos biens que quelques bijoux avec une grande quantité de meubles assez beaux, ma mere en fit de l'argent & prit le triste parti de se retirer dans une petite maison pour y vivre tranquillement. Ce n'est pas qu'elle n'eût pû soutenir encore notre ménage par de

nouvelles galanteries. Quoiqu'elle eût déjà quarante ans, elle s'étoit toujours si bien conservée, que ce n'étoit pas une conquête à dédaigner ; mais elle auroit été obligée de faire les avances, & c'est à quoi elle ne pouvoit se résoudre, après avoir vû toute sa vie les hommes rechercher ses bonnes grâces avec empressement. Cette noble fierté s'accordoit si mal avec nos affaires domestiques, qu'elles empiraient à vûe d'œil.

Je ne doute pas que ma mere n'ait mille & mille fois souhaité d'avoir une fille au lieu de moi, & véritablement cela eût été plus avantageux pour elle ; une fille lui auroit servi de support, comme elle avoit elle-même été celui de ma grand-mere, dont il faut que je te fasse un éloge détaillé. Mon ayeule maternelle étoit dans ses beaux jours une des plus belles personnes du Royaume ; elle avoit beaucoup d'esprit & entendoit son monde parfaitement bien. Elle ne recevoit ordinairement dans sa maison que de jeunes Seigneurs qui avoient envie de se polir, & l'on pouvoit dire qu'ils sçavoient vivre quand ils avoient pris de ses leçons pendant quelques années. Mais ce qu'on doit le plus admirer, c'est qu'elle avoit le rare talent de faire regner entre ses Ecoliers une parfaite union ; ils n'a-

voient jamais ensemble le moindre démêlé. Pendant qu'elle s'attachoit à façonner ces jeunes gens, il arriva qu'elle eut ma mere par un coup de hazard ; elle ne manqua pas de leur en faire honneur à chacun en particulier, & de trouver que sa fille leur ressembloit à tous par quelque endroit : voilà votre bouche, disoit-elle à celui-ci ; voilà vos yeux, disoit-elle à celui-là ; vous ne sçauriez desavoïer cet enfant. Pour mieux le leur persuader encore, lorsqu'elle tenoit ma mere entre ses bras, elle affectoit toujours de l'appeller du nom du Cavalier qui étoit present, & supposé qu'il y en eût deux, ce qui n'étoit pas extraordinaire, elle l'appelloit tout court *Dona*, *Marcella*, qui étoit le nom propre de ma mere ; il y auroit aussi de l'injustice à lui contester le *Dona*, puisqu'on ne peut la soupçonner de n'être pas une fille de qualité. Mais pour t'apprendre quelque chose de plus positif touchant sa naissance, tu sçauras que ma grand-mere parmi ses galands en avoit un qu'elle aimoit plus que tous les autres ; & comme ce Seigneur étoit un Guzman, elle jugea qu'elle pouvoit en conscience faire descendre sa fille d'une si grande Maison. C'est du moins ce que mon ayeule a dit confidemment à ma mere en l'assurant même qu'elle la croyoit fille d'un Seigneur parent fort proche

des Ducs de Medina Sydonia.

Tu vois donc bien que ma grand-mere étoit une femme admirable pour les intrigues d'amour ; néanmoins aimant autant la dépense qu'elle l'aimoit, bien loin d'amasser des richesses immenses dans le trafic des plaisirs, elle auroit couru risque dans sa vieillesse de sentir l'indigence, si la fleur de la beauté de sa fille n'eut commencé d'éclorre à mesure que celle de la sienne se flétrissoit. La bonne Dame avoit beaucoup d'impatience de voir sa petite Marcelle assez formée pour être établie, & la trouvant à douze ans fort avancée pour son âge, elle ne différa point à la pourvoir. Un Marchand nouvellement arrivé du Perou, & plus riche qu'un Juif, en devint le premier possesseur, moyennant quatre mille ducats dont il fit présent à mon ayeule, qui donnant chaque jour au Marchand quelque successeur liberal, vécut par ce moyen toute sa vie dans l'abondance.

Il eut donc fallu à ma mere une fille à ma place, ou du moins avec moi, ma sœur nous auroit servi de port dans notre naufrage, & nous aurions bientôt fait fortune avec une pareille marchandise à Seville, où il y a des Marchands pour tout. C'est la retraite deshonnêtes gens qui n'ont

pour tout bien que de l'esprit ; c'est la **mere** des orphelins & le manteau des pécheurs. En tout cas si cette Ville eut trompé notre attente , nous aurions été tout droit à **Madrid** , où l'on peut dire qu'on est en fond quand on possède un semblable joyau. Si d'abord nous n'eussions pas trouvé à le vendre , nous aurions pû du moins le mettre en gage & faire toujours à bon compte une chere de Princes. Je ne suis pas plus mal à droit qu'un autre , & je crois qu'avec une jolie sœur je n'aurois pas manqué de parvenir à quelque bon emploi ; mais enfin le Ciel en voulut ordonner autrement & me rendre fils unique pour mes pechez.

J'entrois alors dans ma quatorzième année , & comme j'avois déjà du sentiment , la misere dont nous étions menacés me fit prendre la résolution d'abandonner ma mere & ma patrie pour aller chercher fortune ailleurs. Je me proposai de voyager pour apprendre à connoître le monde , & j'avois raison de vouloir commencer de bonne heure. Ma plus grande envie toutefois étoit de passer à Genes pour y voir mes parens paternels. Si bien qu'un beau jour ne pouvant resister plus longtemps au desir qui me pressoit d'executer mon dessein , je sortis de Seville la tête pleine de chimeres & la bourse presque vuide d'argent.

CHAPITRE V.

Guzman quitte sa mere & sort de Seville. Sa premiere Avanture dans une Hôtellerie.

COMME je me souvenois d'avoir ouï dire qu'il importoit aux aventuriers de se parer de noms de consequence, sans quoi ils passoient pour des miserables dans les pais étrangers ; je me donnai le nom de Guzman que portoit ma mere, & qui sans doute étoit le plus honorable de notre Maison, j'y ajoutai la Seigneurie d'Alfarache. Cela me sembla fort bien imaginé, & me voilà déjà dans mon esprit l'illustre Seigneur Guzman d'Alfarache.

Ce Seigneur de fraîche datte ne s'étant mis en chemin que l'après-dînée, n'alla pas fort loin le premier jour, quoiqu'il marchât aussi vîte que si on l'eut poursuivi, ou qu'il eût cru ne pouvoir assez tôt s'éloigner de Seville. Effectivement je bornai ma journée à la Chapelle de saint Lazare, à une demie lieuë de cette Ville. J'étois déjà las ; je m'assis sur les degrez de l'Eglise, où remarquant que la nuit aprochoit, je commençai à m'attrister &

à sentir quelque inquietude sur ce que je deviendrois. Là dessus il me vint une *idée* pieuse que je contentai ; j'entrai dans la Chapelle où je me mis à prier Dieu de m'inspirer. Ma priere fut fervente, mais courte, car on ne me donna pas le temps de la faire longue. L'heure de fermer l'Eglise arriva, l'on m'obligea de sortir & on me laissa sur le perron où je demurai fort en peine de ma personne.

Represente-toi en effet pour un moment à la porte de cette Chapelle un enfant de famille aussi cheri qu'un fils de Marchand de Toledé, & nourri dans l'abondance. Considere que je ne sçavois où aller, ni à quoi me déterminer. Il n'y avoit là, ni près de là aucune Hôtellerie ; je ne voyois que de l'eau claire qui couloit à quelques pas de moi : le mauvais commencement de voyage ! Pour comble de misere, mon ventre m'avertissoit qu'il étoit temps de souper. Je connus alors la difference qu'il y a entre un homme qui a faim & un homme rassasié : entre celui qui se voit à une bonne table, & celui qui n'a pas un morceau de pain à manger. Ne sçachant donc que faire, ni à quelle porte aller fraper, je me resolus à passer la nuit sur le perron, puisque la necessité le vouloit ainsi. Je m'y couche tout de mon long,

le nez & les yeux couverts de mon manteau, mais non sans apprehension d'être dévoré par les loups, que je m'imaginois quelquefois entendre autour de moi.

Le sommeil pourtant vint suspendre mes inquietudes, & se rendit si bien maître de mes sens, que je ne me reveillai que deux heures après le lever du soleil; encore ne fut-ce qu'au bruit que firent avec des tambours plusieurs païssannes qui alloient en chantant & en dansant aparemment à quelque fête. Je me levai promptement, n'ayant aucune peine à quitter mon gîte, & trouvant en cet endroit divers chemins qui m'étoient également inconnus, je choisis le plus beau, en disant: puisse cette route, que je prens au hazard, me conduire tout droit au Temple de la fortune. Je faisois comme cet ignorant Medecin de la Manche, qui portoit ordinairement un sac rempli d'ordonnances, & qui quand il étoit auprès d'un malade, en tiroit la premiere qui se rencontroit sous sa main & disoit: *Dieu te la donne bonne.* Mes pieds faisoient l'office de ma tête, & je les suivois sans sçavoir où ils me conduisoient.

Je fis deux petites lieuës cette matinée; ce n'étoit pas peu pour un garçon qui n'en avoit jamais tant fait; je croyois déjà être

arrivé aux Antipodes , & avoir découvert un nouveau monde , comme le fameux Christophe Colomb. Ce nouveau monde pourtant n'étoit rien autre chose qu'une misérable Taverne , où j'entrai tout en sueur , couvert de poussiere , fatigué & mourant de faim. Je demandai d'abord à dîner , on me dit qu'il n'y avoit que des œufs frais : Des œufs frais m'écriai-je ! Soit , je m'en contenterai ; hâtez-vous de m'en accommoder une demi - douzaine ; faites-m'en une omelette. L'hôtesse qui étoit une effroyable vieille , se mit à me considerer avec attention. Elle vit bien que j'étois un cadet de haut appetit ; & je lui parus si neuf , qu'elle jugea qu'on pouvoit impunément me servir pour œufs frais des demi-poussins. Dans cette confiance , elle s'approcha de moi , & me riant au nez ; d'où êtes-vous , mon fils , me dit-elle d'un air gai ? Je lui répondis que j'étois de Seville , & je la pressai de nouveau de m'ap-prêter les œufs ; mais avant que de faire ce que je lui disois , elle me passa sa vilaine main sous le menton , en disant : & où va le petit badin de Seville ? En même-tems elle voulut me baiser , mais je détournai la tête brusquement pour esquiver l'accolade. Je ne fus pourtant pas assez adroit pour l'éviter entierement : La vieille me fit sentir son

haleine , & il me sembla qu'elle venoit de me communiquer sa vieillesse & ses infirmités ; heureusement je n'avois que du vent dans l'estomac , sans cela je lui aurois rendu des poires pour des prunes.

Je lui dis que j'allois à la Cour , & je la priai de me donner promptement à manger. Alors elle me fit asseoir sur une escabelle boiteuse devant une table de pierre , qu'elle couvrit d'une nappe , qui avoit tout l'air d'un écouvillon de four ; ensuite elle me présenta quelques grains de sel dans le cul d'un pot de terre cassé , & de l'eau dans un vaisseau de la même matiere , où ses poules bûvoient ordinairement , avec un morceau de gâteau aussi noir que la nappe. Après m'avoir fait attendre un bon quart d'heure , elle me servit sur une assiette plus noire que de l'encre une omelette , ou pour mieux dire un cataplâme d'œufs. L'omelette , l'assiette , le pain , le pot , la saliere , le sel , la nappe & l'hôtesse , paroissoient de la même couleur. Mon cœur auroit dû se soulever contre des choses si dégoûtantes ; mais outre que j'étois un Voyageur tout neuf , il falloit entendre le bruit que mes boyaux faisoient dans mon ventre creux ; on eût dit qu'ils s'entre-mangeoient ; cependant malgré la mal-propreté du couvert & le mauvais assaisonnement des œufs , je

me jettai sur l'omelette , comme un cochon sur le gland ; j'eus beau la sentir deux ou trois fois croquer sous mes dents , quoique cela dût me devenir suspect , je ne laissai pas de passer outre ; néanmoins , lorsque j'en fus aux derniers morceaux , il me sembla que cette omelette n'avoit pas tout-à-fait le même goût que celles qu'on mangeoit chez ma mere. Ce que j'attribuai bonnement à la difference des climats ; m'imaginant que les œufs pouvoient n'avoir pas la même qualité dans tous les pays , comme si j'eusse été à cinq cens lieues du mien. Enfin , quand j'eus expédié cet excellent mets , je me sentis tout autre que je n'étois auparavant , & je m'estimois trop heureux d'avoir fait ce repas. Tant il est vrai qu'à bon appetit il ne faut point de fausse.

Le pain m'amusa plus long-tems que les œufs , attendu qu'il étoit très-mauvais , & que pour l'avalier , il falloit en dépit de moi y aller lentement , ou bien j'aurois joué à m'étrangler ; il n'y avoit pas de milieu , surtout lorsqu'après avoir mangé la croute , ce que je fis d'abord , je voulus en venir à la mie , qui étoit encore toute en pâte , j'en sortis pourtant à mon honneur ; mais ce fut à l'aide du vin , qui dans ce quartier-là est délicieux. Je me levai de table d'abord que j'eus achevé de dîner , je payai mon hôtesse

& me remis gayement en chemin. Mes pieds qui avoient commencé à refuser le service en arrivant à l'hôtellerie, reprirent une nouvelle vigueur.

J'étois déjà pour le moins à une bonne lieuë de la Taverne , & tout alloit bien jusques-là , quand la digestion , qui se faisoit , excita peu à peu dans mon estomac un tumulte , qui fut suivi de rapports dont je tirai un très-mauvais augure ; je repassai dans mon esprit la résistance que mes dents avoient trouvée en broyant les œufs , & je fis là-dessus des réflexions qui me mirent au fait ; je ne doutai plus que je n'eusse mangé une omelette amphibie. Aussi ne pouvant la porter plus loin , je fus obligé de m'arrêter pour me soulager.

CHAPITRE VI.

Il rencontre un Anier & deux Ecclésiastiques : De la conversation qu'ils eurent ensemble , & de quelle façon l'Anier & lui furent régalez dans une hôtellerie à Cantillana.

JE demurai quelque tems appuyé contre une muraille qui servoit d'enclos à une vigne ; j'étois pâle & abattu des efforts

que j'avois faits. Il passa par cet endroit un Anier avec plusieurs ânes qui n'étoient point chargez , il s'arrêta pour me regarder ; & touché de compassion en me voyant dans l'état où j'étois , il me demanda ce que j'avois : je lui contai l'accident qui venoit de m'arriver ; mais je ne lui eus pas si-tôt dit que je l'imputois à certaine omelette que j'avois mangée dans la dernière hôtellerie , qu'il se mit à rire , mais à rire d'une si grande force , que s'il ne se fût pas tenu à deux mains au bast de son âne , mon homme en seroit infailliblement descendu la tête la première.

Quand nous sommes affligés , nous n'aimons pas qu'on se mocque de nôtre affliction. Mon visage qui étoit plus pâle que la mort , devint plus rouge que le feu : je regardai de travers ce Maraudeur , & lui fis connoître par un petit air mécontent que son procédé ne me plaisoit point du tout ; je ne fis par-là que l'exciter à continuer ses ris : alors jugeant que plus je me fâcherois , plus il auroit envie de rire , je le laissai s'en donner tout son saoul ; aussi-bien je n'avois ni épée ni bâton pour en venir avec lui aux voyes de fait , & je crois qu'à coups de poings, je n'aurois pas été le plus fort ; cette considération fut cause que je filai doux , en quoi je marquai bien de la prudence. Il

est d'un homme d'esprit , quelque offensé qu'il soit , de ne pas faire le brave pour s'en repentir ; d'ailleurs , je voulois ménager l'Anier à cause de ses ânes , dont je comptois bien que quelqu'un me porteroit jusqu'à la couchée , qui étoit encore assez loin de là. Néanmoins , je ne pûs m'empêcher de lui dire : Hé bien , mon ami , pourquoi tous ces éclats de rire ? Est-ce que j'ai le nez de travers ? Pour toute réponse à ces paroles , le voilà qui renouvelle ses ris immo- derez.

Il plut pourtant à Dieu que cela finît. L'Anier n'en pouvant plus , reprit peu à peu son sérieux , & me dit tout essoufflé : Mon petit Seigneur, je ne me mocque point de vôtre aventure , elle est assurément bien triste pour vous ; mais c'est qu'en me la racontant , vous m'avez fait ressouvenir d'une autre qui vient d'arriver dans la même hôtellerie à cette vieille Sorciere qui vous a si mal traité. Deux soldats qu'elle a régalez comme vous , lui ont fait payer le tout ensemble ; puisque nous allons le même chemin , ajouta-t-il , vous n'avez qu'à monter sur un de mes ânes , & je vais à loisir vous conter cette histoire. Je ne me le fis pas dire deux fois ; je montai sur un de ces animaux , & me préparai à entendre ce que l'Anier avoit à me dire de ces deux sol-

dats , que j'avois effectivement vû entrer dans l'hôtellerie dans le tems que j'en sortois.

Ces deux grivois , me dit-il , ont demandé à l'hôtesse ce qu'elle avoit à leur donner. Elle leur a répondu ainsi qu'à vous , qu'elle n'avoit que des œufs ; là-dessus ils ont ordonné qu'on leur fît une omelette , & la vieille leur en a peu de tems après apporté une ; ils ont voulu la couper , & trouvant quelque chose qui résistoit au couteau , ils l'ont examinée attentivement ; ils ont aperçû trois petits paquets qui ressembloient fort à trois têtes mal formées de poussins , & dont les becs déjà un peu fermes , ne permettoient nullement de douter de ce que c'étoit. Les soldats après avoir fait une si belle découverte , sans en rien témoigner , ont couvert l'omelette d'une assiette , & demandé à l'hôtesse si elle n'avoit pas quelque autre chose qu'ils pussent manger ; elle leur a proposé deux ruelles d'une Alause qu'elle venoit de faire griller , ils les ont acceptées & expédiées à la sausse blanche ; après cela , l'un des deux grivois s'étant approché d'un air doucereux de la vieille , comme pour compter avec elle , lui a appliqué sur le visage l'omelette qu'il tenoit dans sa main , & lui en a si bien frotté les yeux & le nez , qu'elle s'est mise à pousser

de grands cris. Alors , l'autre soldat feignant de blâmer son camarade , & d'avoir pitié de cette malheureuse femme , a couru à elle , sous prétexte de la consoler , & lui a passé sur la face ses mains barbouillées de luye ; ensuite , ils sont sortis tous deux de la Taverne en chargeant encore d'injures la vieille , qui n'a point reçu d'eux d'autre paiement. Je vous assure , poursuivit l'Anier , que c'étoit une chose à voir que l'hôtesse en cet état , & les mines agréables qu'elle faisoit en pleurant & en criant.

Le recit de cette ridicule aventure me consola un peu de la mienne , & me fit oublier les ris de l'Anier , qui ne manqua pas de se remettre à rire aussi-tôt qu'il eut achevé de parler ; sans cela , il n'auroit pas été content de sa narration. Pendant ce tems-là , nous avancions toujours ; nous rencontrâmes deux Ecclésiastiques , qui , nous ayant apperçûs de loin , nous attendoient pour profiter de la commodité des ânes. Ces bons Prêtres , qui étoient fatiguez , en avoient un très-grand besoin pour se rendre à Caçalla , où ils alloient aussi-bien que l'Anier. Ils eurent bien-tôt fait leur marché avec lui. Ils monterent chacun sur un âne , & nous continuâmes tous quatre nôtre chemin.

Le Maître des montures étoit encore

trop occupé du plaisir qu'il avoit eu dans l'hôtellerie de la vieille , pour n'en plus parler. Il ne put s'empêcher de dire qu'il y avoit dans cette histoire à rire pour lui pendant le reste de ses jours ; & moi , m'écriai-je en l'interrompant brusquement , je me repentirai toute ma vie de n'avoir pas fait pis que ces soldats à cette vieille empoisonneuse ; mais patience , elle n'est pas encore morte , & tout se paye à la fin. Les Ecclésiastiques prirent garde à la vivacité avec laquelle je prononçai ces paroles , & furent curieux de sçavoir pourquoi je les avois dites ; l'Anier qui ne demandoit pas mieux que de recommencer cette histoire , pour avoir une nouvelle occasion de rire , en fit part à ces Messieurs ; & comme il étoit en train , il leur conta aussi la mienne , ce qui ne fut pas un petit sujet de mortification pour moi.

Les Ecclésiastiques desapprouverent fort la conduite de la vieille hôtesse , & ne blâmerent pas moins mon ressentiment : Mon fils , me dit le plus âgé des deux , vous êtes jeune , un sang bouillant vous emporte & vous ôte l'usage de la raison ; sachez que c'est un aussi grand crime d'être fâché d'avoir manqué l'occasion d'en commettre un , que de l'avoir commis en effet. Le Prêtre ne borna point là sa remontrance ,
il

il me fit un long discours sur la colere & sur le desir de se venger. Il sembloit que ce fût un Sermon ; je suis persuadé même que ç'en étoit un , qu'il avoit prêché plus d'une fois , & qu'il étoit bien-aise de répéter , pour s'en rafraîchir la mémoire. Il est certain que la plûpart des choses qu'il me debita étoient au-dessus de ma portée & de celle de nôtre Anier , qui , toujourns plein de sa vieille , rioit sous cape , pendant que le Prédicateur perdoit son tems à me prêcher. Enfin , nous arrivâmes à Cantillana ; les deux Ecclésiastiques mirent pied à terre , prirent congé de nous jusqu'au lendemain matin , & allerent loger chez un de leurs amis.

Pour moi , je n'abandonnai point l'Anier , qui me dit : Je vais vous mener dans une des meilleures hôtelleries de cette Ville : l'hôte est un excellent Cuisinier , & l'on ne nous donnera point là des œufs couvez ; cette assurance me fit d'autant plus de plaisir , que mon estomac avoit besoin d'un bon repas pour se rétablir ; nous allâmes descendre à la porte d'une maison d'assez belle apparence , & dont le Maître vint nous accabler de civilitez : c'étoit bien le plus grand fripon qu'il y eût peut-être dans ces quartiers-là , & je ne fis que sauter , comme on dit , de la poêle à frire dans le

feu ; l'Anier conduisit ses bêtes à l'écurie où il demeura quelque tems à pourvoir à leurs besoins , & moi je me couchai par terre comme un homme qui avoit les cuisses rompuës & la plante des pieds enflée , pour avoir été trois ou quatre heures sur un âne sans étriers. Je me reposai dans cette situation jusqu'à ce que l'Anier m'étant revenu joindre , me dit : voulez-vous bien que nous soupions ? j'ai résolu de partir demain dès la pointe du jour pour arriver avant la nuit à Caçalla : je serois bien-aise de me coucher de bonne heure : je lui répondis que je ne demandois pas mieux que de me mettre à table , pourvû qu'il voulût bien m'aider à me relever & même à marcher , attendu que je ne pouvois me soutenir ; il me rendit ce service avec une complaisance dont je lui scûs très-bon gré.

Nous appellâmes l'hôte , à qui nous dûmes que nous avions envie de bien souper : Messieurs , nous répondit le matois , il ne tiendra qu'à vous de faire bonne chere , vous n'avez qu'à parler , j'ai chez moi d'excellentes provisions ; sa réponse fut fort de mon goût , mais il avoit l'air fourbe , & paroissoit hableur en diable ; il n'importe , dis-je en moi-même , qu'il soit tout ce qu'il lui plaira , & qu'il nous serve bien ; il faisoit aussi le plaisant & l'homme de belle

humeur. Souhaitez-vous , poursuivit-il , que je vous présente une partie de la fressure d'un veau que je tuai hier ? je vous en ferai un ragoût des Dieux ; c'étoit un veau , ajouta-t-il en me prenant les mains d'une maniere caressante , le meilleur petit veau que vous ayez jamais vû. J'ai été fort mortifié d'être obligé de lui ôter la vie , mais je n'ai pû faire autrement ; il me coûtoit trop à nourrir dans ce tems de sécheresse. Pour imposer silence à ce maudit babillard , nous le priâmes , si la fressure étoit aprêtée , de nous en apporter promptement un morceau ; elle est prête , nous dit-il , & toute assaisonnée : à ces mots , il courut à la cuisine en faisant des gambades , & revint quelques momens après avec deux plats , dans l'un desquels il y avoit de la salade , & dans l'autre une partie de la fressure de ce bon petit veau si regretté.

Je laissai mon compagnon se jeter sur la salade dont je ne me souciois gueres , & je commençai à manger de la fressure , elle n'avoit pas mauvaise mine , & ce qui m'en déplaisoit , c'est que je trouvois qu'il y en avoit bien peu pour deux ventres affamez ; j'avois plûtôt avalé un morceau que je ne l'avois dans la bouche , & la faim ne me permettoit pas de juger de ce que je mangeois. L'Anier remarquant à la façon dont

je m'y prenois , que bien-tôt il n'y auroit plus rien dans le plat de viande , quitta la salade , pour venir du moins me disputer les derniers morceaux , qui disparurent dans le moment ; nous demandâmes encore de la fressure , le bourreau d'hôte nous en apporta moins que la première fois , pour irriter nôtre appetit & nous en faire souhaiter davantage : en effet , le second plat ne nous amusa pas long-tems , & fut suivi d'un troisième.

Il n'en fut pas tout-à-fait de celui-ci comme des deux autres ; étant alors à demi rassasié , j'y allois un peu plus doucement , & je pouvois rendre plus de justice à la fressure ; je ne la trouvai plus si bonne , & je dis à l'hôte que s'il avoit quelque autre mets à nous servir , je le priois de nous l'apporter ; il répondit que si nous voulions de la cervelle du même veau , il nous en feroit dans un instant un ragoût exquis ; & qu'en attendant il nous donneroit une andouille faite des trippes & de la fraise de la même bête ; ce qui , disoit-il , étoit un morceau très-friand ; je n'en portai pas un jugement si favorable lorsque j'en eus goûté ; elle sentoit si fort la paille pourrie , que j'en fis d'abord la grimace ; je ne m'en plaignis pourtant point : je me contentai de lâcher prise & de laisser faire mon camarade , qui

mangeant toujours de la même force , devora l'andouïlle en moins de rien.

Enfin , la cervelle arriva , j'espérois qu'elle réveilleroit mon appetit ; elle étoit accommodée avec des œufs , de maniere que c'étoit une espece d'omelette ; ce que l'indiscret Anier n'eût pas si-tôt remarqué , qu'il fit un éclat de rire , cela me chagrina ; je m'imaginai que c'étoit pour me dégoûter de cette omelette en me faisant souvenir de celle de la dînée : je lui reprochai sa malice , mais il n'en rabattit pas un ris , ce qui produisit une assez plaisante scene : car l'hôte qui ne sçavoit pourquoi l'un rioit tant , ni pourquoi l'autre se fâchoit , nous écoutoit en homme qui se croyoit intéressé dans cette affaire ; ne se sentant pas la conscience nette sur la cervelle , non plus que sur l'andouïlle & la fressure ; il se troubla comme un criminel à qui tout fait peur , & son trouble redoubla quand il m'entendît dire en colere à l'Anier , que s'il continuoit à se mocquer de moi , je jetteroïis la cervelle contre le mur : L'hôte pâlit à ces paroles , il lui sembla qu'on lui reprochoit son crime ; mais voulant paroître ferme & résolu , il affecta de nous envisager tous deux , & de nous dire d'un air de fureur en enfonçant son bonnet : Vive Dieu ! il ne faut point tant rire ; je vous soutiens &

vous soutiendrai toujours que c'est une bonne cervelle de veau ; si vous ne voulez pas m'en croire , je m'offre à vous le prouver par témoins , il y a plus de cent personnes qui m'ont vû tuer le veau.

Nous ne fûmes pas peu surpris mon compagnon & moi de cet emportement d'un homme à qui nous ne pensions point du tout ; ce fut pour l'Anier un sujet de rire sur nouveaux frais , & pour le coup je ne pûs m'empêcher de suivre son exemple , quoique d'ailleurs je n'en eusse aucune envie ; nous achevâmes par là de déconcerter nôtre hôte , qui ne doutant plus que nous n'eussions découvert la mèche , en devint plus furieux ; il ôta brusquement le plat de dessus la table , en nous disant : allez rire & manger ailleurs , je ne loge point de gens qui se moquent de moi à ma barbe , vous n'avez qu'à me payer & sortir de ma maison : après quoi , je vous permets de rire tant qu'il vous plaira.

Mon camarade qui se sentoit de l'appétit , ne vit pas sans peine emporter le plat ; il prit son sérieux , & dit à l'hôte d'un ton aigre-doux : A qui en avez-vous , cousin ? Qui vous demande vôtre âge ? & qui vous appelle grosse tête ? grosse tête ou non , repliqua l'hôte , je dis que c'est une tête de veau bien fraîche & des meilleures ; il pro-

nonça ces mots avec toutes les démonstrations d'un homme qui se préparoit à nous battre ; mais l'Anier qui le connoissoit mieux que moi , & qui étoit bon pour lui , se leva de table , & faisant à son tour le rodomont : Par S. Jacques , s'écria-t-il , est-ce qu'il y a quelque ordonnance qui règle de quoi l'on doit rire dans cette hôtellerie ? ou si l'on a mis une taxe là-dessus ? je ne vous dis pas cela , répondit l'hôte d'un air radouci : je dis seulement que je ne souffrirai pas qu'on me tourne en ridicule chez moi , ni qu'on me fasse passer pour un homme qui traite mal ses hôtes. Qui vous parle de mauvais traitement, reprit l'Anier ? Qui songe à se moquer de vous ? Remettez promptement sur la table cette cervelle , vous verrez que ce n'est point de cela que nous rions. Croyez-moi , laissez rire & pleurer les gens chez vous , sans y trouver à redire.

Ce discours de l'Anier fit son effet , le délicieux ragoût qui nous avoit été comme arraché des mains nous fut rendu , & nous voilà tous d'accord. Mon compagnon reprit sa place , & continuant de parler à l'hôte : Apprenez , lui dit-il , que si je me mocquois de vous , je ne vous en cacherois pas la cause , tant je suis franc ; c'est mon caractère : ce n'est donc pas de vous que

nous rions ; c'est de cette façon d'omelette que vous nous donnez là , elle m'a fait souvenir de certaine aventure que mon petit camarade que vous voyez a eüe aujourd'hui dans une Taverne où nous avons dîné ; si l'Anier en fût demeuré là , j'en aurois été quitte à bon marché ; mais il me fallut avoir la patience d'essuyer pour la troisième fois l'histoire des deux soldats & la mienne , dont il fit impitoyablement le recit à nôtre hôte dans des termes , & avec de si grandes démonstrations de joye , qu'il sembloit se baigner en eau rose en faisant cette narration.

L'hôte eut tout le loisir de reprendre ses esprits pendant un si long détail , & jugeant qu'il avoit pris l'allarme mal à propos , il s'avisa de jouer un autre personnage. Il interrompoit à tout moment l'Anier par des *sainte Vierge ! Grand Dieu du Ciel !* & autres semblables exclamations dont toute la maison retentissoit & qu'il accompagnoit de grimaces hypocrites : *Que Dieu punisse* , dit-il , quand l'autre eut cessé de parler , *Que Dieu punisse toute personne qui fait mal son devoir !* Comme le sien étoit de voler & qu'il s'en acquittoit fort bien , il ne se croyoit pas apparemment intéressé dans cette imprécation. Après avoir achevé ces mots , il se tut & se promena quel-

ques momens dans la salle , puis tout à coup reprenant la parole d'une voix tonnante : *Comment est-il possible , s'écria-t'il , que la terre n'ait pas encore englouti cette méchante vieille , & que sa maison ne soit pas abîmée ? Il n'y a pas un voyageur qui ne se plaigne de cette creature là , & de ce qu'elle donne à manger. Il ne sort pas de chez elle un passager qui ne la maudisse & ne fasse serment de ne plus s'arrêter dans sa taverne. Si les Officiers de justice qui par le devoir de leurs charges sont obligez de mettre ordre à ses friponneries , les souffrent sans rien dire , ils sçavent bien pourquoi. O ciel ! Dans quel temps vivons-nous !*

Cet honnête homme en cet endroit poussa un profond soupir & garda le silence , mais d'un air à nous persuader qu'il en pensoit encore plus qu'il n'en avoit dit. Je comptois qu'il ne nous étourdiroit plus de pareils discours ; je comptois sans mon hôte. Il se remit de plus belle sur la friperie de la vieille , & sans exageration , nous en eûmes pour une grosse demi-heure. Après quoi , il finit en disant : Je rends un million de graces au Ciel de ne pas ressembler à cette maudite Hôtesse , & d'être un homme de bien & d'honneur. Je vais tête levée par tout le monde , sans craindre que quelqu'un m'ose faire le moindre reproche. Tout pauvre que je suis , il ne se fait point

de semblables trafics dans ma maison. Toute chose, dieu merci, s'y vend pour ce qu'elle est : un Chat n'y passe pas pour un Lièvre, ni une vieille Brebis pour un Agneau. Que personne ne songe à tromper les autres. C'est s'abuser soi-même. Qui mal fait, mal trouvera.

Heureusement pour l'Anier & pour moi l'Hôte manquant d'haleine fut obligé de s'arrêter là, je saisis ce moment pour lui demander s'il n'avoit point de fruits, il répondit qu'il lui étoit arrivé depuis peu de très-bonnes olives, tandis qu'il nous en alla chercher, mon camarade acheva de devorer la cervelle, j'avois fait peu d'honneur à ce ragoût, ne l'ayant pas trouvé meilleur que l'Andouille, cela n'empêcha pas qu'il ne fût expédié comme tout le reste. Jamais Loup affamé n'a mangé avec tant de fureur que l'Anier; il ne pouvoit se rassasier, il y avoit pour le moins une heure que nous étions à table, & l'on eut dit, à le voir, qu'il ne faisoit que de s'y mettre. Pour moi je m'accommodai fort bien des Olives qui étoient excellentes de même que le vin. A l'égard du pain, quoi qu'assez méchant, il pouvoit passer pour bon en comparaison de celui de la dinée.

Tel fut nôtre souper : comme nous de-

vions partir de grand matin le jour suivant, nous recommandâmes à nôtre Hôte de nous préparer de bonne heure à déjeuner. Ensuite nous allâmes nous coucher sur de la vieille paille , après avoir étendu dessus quelques Couvertures pour nous servir de Matelats. La fatigue de la journée & la quantité de vin que j'avois bû me procurerent un sommeil si profond , que les puces dont je fus la proie toute la nuit n'eurent pas le pouvoir de le troubler ; je crois que j'aurois dormi jusqu'au lendemain au soir, si l'Anier ne m'eût reveillé au lever de l'Aurore pour m'avertir qu'il étoit tems de songer à notre départ. Je fus bientôt prêt , je n'eus qu'à me secoüer & qu'à ôter de mes cheveux les brins de paille dont ils étoient mêlez , j'avois tout l'air d'un petit monstre dans l'état où les puces m'avoient réduit. Elles m'avoient tellement défiguré le visage , qu'on m'auroit pû prendre pour un garçon qui avoit la rougeole ; si dans ce moment là j'eusse été transporté dans la Place de Seville, je doute que quelqu'un m'eût reconnu.

Ce jour là étoit un Dimanche , nous commençames par aller entendre la Messe, puis nous revînmes à l'Hôtellerie , où mon gourmand de camarade n'oublia pas le déjeuner , ce fut le premier soin dont il s'em-

barrassa : Messeigneurs , nous dit l'hôte , j'ai mis en ragoût un morceau de ce même veau dont vous avez soupé hier au soir , & je puis dire que j'ai employé tout mon art pour en composer un plat digne de vous être présenté : l'Anier à qui ce discours faisoit venir l'eau à la bouche , courut se mettre à table , & se jetta sur le ragoût qui lui parut aussi bon que s'il eut été de chair de Paon , je demurai quelques momens à le regarder , sans me sentir la moindre envie de l'imiter , soit que mon appetit ne fut pas ouvert de si bon matin , soit que j'eusse encore mon souper sur l'estomac ; mais il y alloit d'une maniere à persuader qu'il mangeoit la meilleure chose du monde. Outre cela , craignant de me repentir à la dînée de n'avoir pas profité d'un si bon déjeuner , je fis un effort pour avaler quelques morceaux , bien loin de trouver le veau aussi ragoutant que mon camarade le disoit , le goût m'en parût désagréable , quant à la sauce , comme l'hôte avoit eu ses raisons pour y prodiguer le poivre & le sel , elle prenoit si fort à la gorge , qu'il m'y fallut renoncer aussi-tôt que j'en eus tâté ; de plus la viande étoit si dure , que je ne pus m'empêcher de dire : voilà un veau bien coriace ; j'ajoutai même qu'il n'avoit pas le goût de son espece.

Notre Hôte qui m'entendoit prit la parole en rougissant un peu malgré son impudence , ne voyez vous pas , dit-il , qu'il n'est pas assez mortifié ; l'Anier croyant ce qu'avançoit l'Hôte , ou du moins que j'avois tort d'être si délicat , s'écria d'un ton railleur : ce n'est pas cela , c'est que notre jeune cadet de Seville a toujours été nourri d'œufs frais & de craquelins , toute autre chose est mauvaise pour lui.

Je haussai les épaules à ce trait de mon camarade , & ne dis pas un mot ; ne sachant si j'en'étois pas effectivement trop difficile , ou plutôt m'imaginant être déjà dans un autre monde ; cependant je ne pus me résoudre à mettre la main au plat , & je commencai à faire des reflexions qui n'étoient pas d'un homme de mon âge. Je me rappelai l'emportement de l'Hôte lorsqu'il nous avoit vû rire le soir au souper ; le serment qu'il nous avoit fait sans nécessité , & comme toute personne qui veut se justifier avant qu'on l'accuse se rend suspecte , je jugeai qu'il y avoit de la friponnerie là dedans. Dès que mon imagination fut une fois prévenue contre lui , la vûe & l'odeur de son vilain veau commencerent à me faire mal au cœur , je ne pus demeurer plus long-tems à table , & je me levai en attendant qu'il plût à l'Anier d'en faire

autant ; ce qui arriva bientôt. Quoique le morceau de veau fût une piece de resistance , mon compagnon n'en fit qu'un fort léger repas : après quoi, je lui dis de compter avec l'Hôte pour sçavoir ce que nous devions ; mais il me répondit d'un air honnête que c'étoit si peu de chose , qu'il se chargeoit de le satisfaire , que je ne devois point m'embarrasser de cela.

Ce procedé noble d'un Anier me surprit extrêmement , ou pour mieux dire me charma , si j'eusse été bien en especes , je me serois sans doute piqué d'honneur : je n'aurois pas souffert qu'il eût payé pour moi , mais ma bourse étoit si platte , qu'il ne me convenoit point de disputer de générosité ; je le laissai donc sans façon faire tous les frais ; par reconnoissance je l'aidai à étriller , à frotter , à mener boire ses ânes , à leur faire manger leur orge , & à les accommoder. Il n'y avoit rien que je ne fusse prêt à faire , pour lui marquer jusqu'à quel point j'étois pénétré de ses belles manieres à mon égard.



CHAPITRE VII.

*L'Hôte vole le Manteau de Guzman ,
grande rumeur dans l'Hôtellerie.*

Pour être plus propre à rendre service à mon ami l'Anier , & mieux l'aider à mettre ses ânes en état de partir , je fis un paquet de mon manteau que je posai sur un banc ; mais peut-être un quart d'heure après , ayant jetté la vûe de ce côté-là , je m'aperçûs que mon manteau n'y étoit plus : cela m'allarma d'abord , néanmoins je ne m'en mis pas fort en peine , croyant que l'hôte ou l'Anier l'avoient caché exprès pour me le faire chercher , & se divertir un peu de l'inquiétude que cela me causeroit.

Je ne pouvois soupçonner que ces deux hommes de m'avoir fait ce tour , attendu qu'il n'y avoit qu'eux qui fussent entrez dans l'écurie , où mon manteau avoit été pris. Je le demandai premierement à mon camarade , qui me dit qu'il ne s'amusoit point à ces sortes de jeux. Je m'adressai ensuite à l'hôte , qui d'abord eut recours aux sermens , pour me persuader qu'il n'avoit aucune part au vol dont je lui parlois ; là-dessus je me mis à chercher mon manteau

dans la maison , je la parcourus depuis le bas jusqu'en haut , sans oublier le moindre endroit qui pouvoit le receler ; j'accusois de ce larcin dans le fond de mon ame nôtre Hôte , dont la seule phyfionomie justifioit mon accusation.

J'entrai par hazard dans une arriere-cour, dont je n'ouvris pas sans peine la porte , & là j'apperçûs des objets qui détournèrent pour quelques instans ma pensée de mon manteau ; je vis sur le pavé une grande marre de sang fraîchement répandu , & à côté la peau d'un jeune mulet étenduë avec les quatre pieds qui y tenoient encore, aussi-bien que les oreilles & la tête qu'on avoit ouverte , pour en tirer la cervelle & couper la langue ; je considerai ce spectacle , non sans horreur , & je dis en moi-même : voilà donc la dépoüille de nôtre excellent veau : il est juste que mon compagnon la voye de ses propres yeux , il y a pour le moins autant d'interêt que moi : j'allai vîte à l'écurie retrouver l'Anier ; à qui je dis tout bas que je voulois lui faire voir quelque chose qui en valoit bien la peine ; il me suivit : je le menai à l'arriere-cour , où lui montrant les restes des deux bons repas que nous avions faits : Hé bien , mon ami , lui dis-je : que pensez-vous de tout ceci ? est-ce que je ne me nourris que de craquelins & d'œufs

frais ? contemplez avec volupté ce veau délicat dont l'hôte vous a fait ces ragoûts que vous avez trouvez si friands. Voyez de quoi cet habile cuisinier nous a régalez.

Le bon Anier demeura si honteux qu'il ne put me répondre ; c'est donc là , poursuivis-je , cet homme de bien qui ne vend pas des chats pour des lièvres , ni des brebis pour des agneaux ; mais qui ne se fait pas un scrupule de nous donner du mulet pour du veau ; mon compagnon triste & rêveur régagna l'écurie , & moi je cherchai l'Hôte pour lui parler vigoureusement ; je m'imaginois que pour l'obliger à me restituer mon manteau , je n'avois qu'à lui faire connoître que j'avois tout découvert , & le menacer d'en avertir la Justice : comme en effet , il est deffendu par une Loi expresse & sous de grosses peines en Andalousie d'avoir chez soi de pareilles bêtes , & de faire couvrir les jumens par des ânes ; il se soucioit peu d'observer cette Loi , ayant eu depuis huit jours un mulet d'un âne & d'une petite Jument galicienne , qu'il mettoit sur leur bonne foi dans la même écurie ; il s'étoit imaginé qu'il pouvoit impunément le présenter pour du veau à des Passagers qui d'ordinaire ne manquent pas d'appetit.

Je le rencontrai dans la cour auprès du puits où il s'occupoit à laver une pièce du

veau supposé, il la cacha si-tôt qu'il m'aperçût ; je l'abordai d'un air d'assurance, & lui dis d'un ton ferme de me rendre mon manteau, ou bien que j'irois me plaindre à la Justice ; à ces mots qui ne l'épouvantèrent point, il me regarda d'un œil méprisant, m'appella petit fat, & me dit qu'il me donneroit le foïet.

Je fus moins sensible à la perte de mon manteau qu'à la maniere dont il me traitoit, je m'abandonnai à mon ressentiment, & sans avoir égard à l'inégalité de nos forces ; je lui répondis qu'il n'étoit qu'un voleur & qu'un fripon, que je le défiois d'oser mettre la main sur moi : il parut picqué de ma réponse, & s'avança comme pour me maltraiter ; mais sans attendre ce géant, car ç'en étoit un par rapport à moi ; je lui jettai à la tête une pierre que j'avois ramassée, par bonheur pour lui elle ne fit que friser ses oreilles : alors, au lieu de me venir joindre pour m'accabler du poids de son corps, il courut à sa chambre, d'où il revint un instant après avec une longue épée nuë à la main ; loin de fuir devant ce Matamore, je me mis à l'apostropher dans des termes injurieux, jusqu'à le traiter de lâche & de poltron, qui n'avoit pas honte de se servir d'une rapiere contre un enfant qui n'avoit point d'autres armes que des pierres pour se deffendre.

Au bruit de mon apostrophe , les valets & les servantes accoururent , & furent tout effrayez de voir leur maître armé d'une épée ; d'un autre côté , mon camarade irrité contre le fripon auquel il en vouloit pour les ragoûts détestables qu'il lui avoit fait manger , vint à mon secours avec une fourche ; de sorte que l'Anier & moi d'une part ; l'hôte , sa femme , ses enfans & ses domestiques de l'autre , nous faisons un vacarme de tous les diables ; on eût dit de dehors qu'indubitablement il se passoit une sanglante scene dans l'hôtellerie , tous les voisins en font en peine , tout le monde accourt , on frappe à la porte qui étoit encore fermée , on l'enfonce pour être plutôt au fait de cet effroyable bruit qu'on entend ; une troupe de Gens de Justice paroît , des Archers , des Greffiers & des Alcaldes , car pour les péchez des habitans , il y avoit deux Juges dans la ville de Cantillana.

Ces Alcaldes ne furent pas plutôt dans la maison avec toute leur sequelle , que chacun d'eux prétendit que la connoissance de cette affaire lui appartenoit , ce qui forma deux partis. Les Greffiers & les Archers se divisèrent aussi selon leurs divers intérêts , & leur partage sur la compétence excita une furieuse dispute entre eux. Nouvelle guerre , nouveau bruit , on ne s'en-

tend plus : voilà les Juges & les *Greffiers* qui s'échauffent les uns contre les autres ; ils se font des reproches , se disent d'horribles vérités ; ils en viennent aux injures , & des injures , ils en seroient peut-être venus aux mains , si quelques honnêtes Bourgeois de la ville , qui étoient entrez avec eux dans l'hôtellerie , pour sçavoir de quoi il s'agissoit , ne se fussent entremis pour les accorder : ce qui ayant été fait , Dieu sçait comment , il ne fut plus question que de nôtre querelle ; on débuta comme de raison par me saisir : c'est toujours par l'endroit le plus foible que la corde se rompt. J'étois un Etranger sans appui & sans connoissance , la Justice ne pouvoit manquer de commencer par moi.

Il faut pourtant que je rende justice à ces Alcaldes : ils voulurent bien m'entendre avant que de me faire emprisonner ; je leur contai tout naturellement le sujet de mon démêlé avec l'hôte pour mon manteau : ensuite les ayant tirez à part , j'ajoutai à cette histoire celle du mulet ; je leur dis qu'ils trouveroient encore la peau de cet animal dans l'arriere-cour , & quelques morceaux en étuvée dans la cuisine. Sur ce dernier article de ma déposition les Juges laisserent là mon manteau , pour courir à l'arriere-cour , après avoir par provision

fait arrêter l'hôte , qui n'en fit que rire , s'imaginant que c'étoit au sujet du manteau , que personne ne lui avoit vû prendre ; mais lorsqu'on lui produisit la peau du mulet avec toutes les autres pièces justificatives , il devint pâle comme un criminel confondu , & dans l'interrogatoire qu'on lui fit subir , il en dit plus qu'on ne lui en demandoit , il ne marqua de la fermeté que sur mon manteau ; le scelerat , par un esprit de vengeance , ne voulut jamais convenir qu'il l'eût volé.

Les Alcaldes envoyerent ce miserable en prison , ce qui me causa quelque joye au milieu de mes peines : je dis au milieu , car je n'étois pas encore au bout ; les Greffiers , gens aussi humains que désintéressés , jugeant que j'étois un garçon de famille , & que je pouvois avoir un pere riche , conseillerent chrétiennement aux Juges de me faire arrêter aussi à tout hazard ; ce conseil , qui se trouva fort du goût des Alcaldes , alloit être suivi , si les Bourgeois qui étoient presens ne se fussent opposés à une si grande injustice , en disant tout haut que si cela s'exécutoit le battu payeroit l'amende ; les murmures de ces honnêtes gens l'emporterent pour le coup sur la bonne volonté des Officiers de Justice , qui me firent grace par politique.

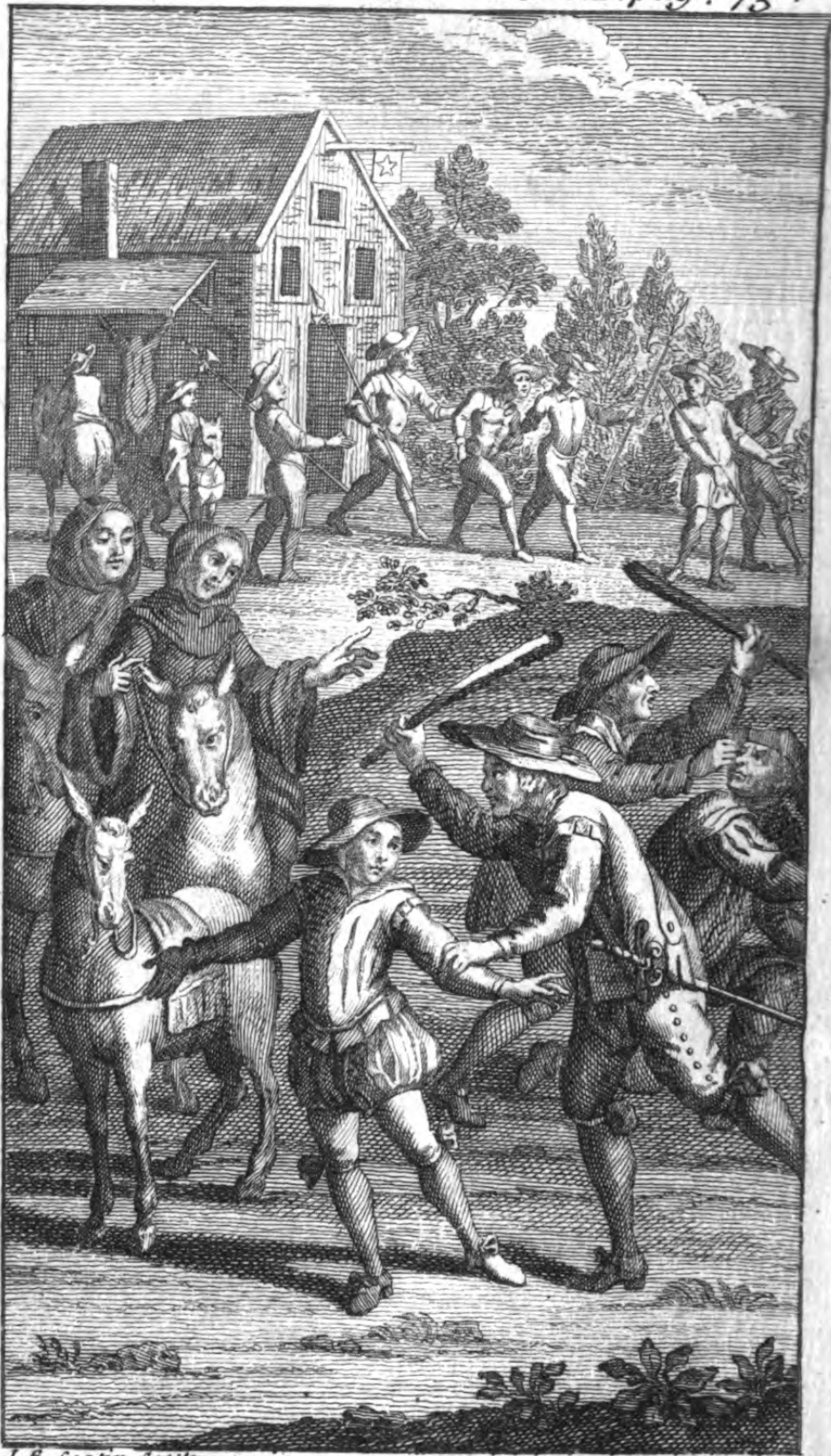
D'une autre part , l'Anier , triste témoin de tout ce qui se passoit , & mourant de peur qu'on ne se fâisît de ses ânes & de lui , me dit à l'oreille de nous éloigner promptement de ce pays de bénédiction , où le moindre malheur qui pouvoit arriver à un homme de bien étoit de perdre son manteau ; j'approuvai fort son avis , nous montâmes à la hâte sur nos bêtes , & nous sortîmes de l'hôtellerie.

CHAPITRE VIII.

Il arrive un nouveau malheur à Guzman & à l'Anier.

Nous avions tant d'envie d'être hors de la ville , que nous commençames à donner du talon à nos ânes qui servirent bien nôtre impatience ; il sembloit qu'à nôtre exemple ils eussent pris en aversion cette hôtellerie , & qu'ils craignissent d'y laisser leur peau ; mais quand nous fûmes dans la campagne , nous n'allâmes plus qu'au petit pas ; tous deux gardant un profond silence , & chacun occupé de ses pensées ; il faisoit beau voir alors la contenance de mon ami l'Anier , il n'avoit plus envie de rire depuis qu'il avoit vû la dépouille





J. B. Sautin Sculp.

du mulet , il n'étoit nullement tenté de me railler sur nos admirables repas , il craignoit trop les reparties que j'aurois pû lui faire , il avoit mangé six fois plus que moi de l'andoüille & de la cervelle ; & pour le ragoût du matin , il l'avoit encore tout entier dans le ventre : Enfin , j'aurois eu de quoi triompher s'il se fût avisé de vouloir plaifanter , mais il étoit bien éloigné d'y penser.

S'il avoit sujet de rêver defagréablement , je n'étois pas plus satisfait des images qui venoient s'offrir à mon esprit. O Ciel ! disois-je , quelle étoile malheureuse m'a tiré de la maison de ma mere ? à peine ai-je mis le pied dehors , que tout m'est devenu contraire ; un malheur n'a fait que m'en présager un autre : Pour premier gîte , il m'a fallu coucher à la porte d'une Chapelle , & cela fans souper ; le lendemain j'ai dîné d'une omelette aux poussins , & l'on m'a régalé le soir de divers ragoûts de mulet travesti en veau ; la nuit , j'ai été devoré des puces : heureusement je n'en ai rien senti ; aujourd'hui il n'a tenu qu'à moi de faire aussi bonne chere , & qui pis est , on m'a volé mon manteau ; il ne me manquoit plus que d'aller en prison tenir compagnie au voleur , & il n'a pas tenu aux Greffiers que cela ne me soit arrivé.

Toutes les fois que je pensois à ce vol , je soupirois amèrement , son souvenir m'affligoit plus que tout le reste : en effet , j'avois bien raison d'en être touché ; l'estomac peut se remettre d'un mauvais repas , une desagréable nuit est réparée par une bonne ; mais le moyen de reparer la perte d'un manteau , quand on a aussi peu d'argent que j'en avois ; néanmoins , le mal étant sans remede , je me résolus à prendre patience ; j'avois oüi dire que la vie de l'homme étoit un mélange de bonheur & de malheur , de plaisir & de peine ; si cela est , disois-je : console-toi , Guzman , tu es sur le point de trouver quelque bonne fortune , puisque tu n'as éprouvé que des disgraces depuis ton départ de Seville.

Plein d'une si douce esperance , je commençois à reprendre courage , lorsque deux hommes qui avoient assez l'air de ce qu'ils étoient , & qui venoient derriere nous au grand trot sur des mules , nous ayant atteints , me considererent avec attention , comme des gens qui cherchoient quelqu'un qui me ressembloit , leur figure toute seule n'étoit que trop capable de me troubler ; jamais la S^{te} Hermandad , dont ils avoient l'honneur d'être Membres , n'a peut-être eu de Confreres d'une mine plus effroyable. Je leur parus surpris , & même un peu effrayé /

effrayé de ce qu'ils me regardoient entre deux yeux : il ne leur en fallut pas davantage pour sauter à terre ; en même-tems ils vinrent fondre sur moi l'un & l'autre, ils me jetterent à coups de poing de mon âne en bas, puis me saisissant par un bras, l'un des deux me dit d'un ton d'Archer : Ah ! te voilà fripon de voleur ! nous te tenons enfin : Allons, petit misérable, rends cet argent ; rends ces pierreries, ou bien nous te pendrons tout-à-l'heure à cet arbre que tu vois à deux pas d'ici. A ces mots, quelque chose que je pusse dire pour ma deffense, ils se mirent à me houspiller & à me souffleter de maniere qu'un soufflet n'attendoit pas l'autre.

Le trop charitable Anier, touché de compassion de me voir traiter si cruellement, voulut représenter à ces furieux que sans doute ils se méprennoient : il fut fort mal payé de sa remontrance ; ils lui tomberent sur le corps, & quand ils furent las de le battre, ils lui dirent qu'il étoit mon receleur, & l'arrêterent avec tous ses ânes, en lui demandant où il avoit mis cet argent & ces pierreries : comme il ne pouvoit leur répondre autre chose, sinon qu'il ignoroit de quel argent & de quelles pierreries ils nous parloient, ce fut un nouvel orage de coups de bâton qui creva sur lui. Je con-

fesse ici ma mauvaise inclination , je ressentis une maligne joye en voyant maltraiter ainsi ce pauvre Diable , à qui je portois guignon ; je m'imaginois que c'étoit à lui que je devois imputer la perte de mon manteau & notre horrible souper. Après qu'ils nous eurent bien étrillez , ils nous fouillèrent exactement ; & ne trouvant pas ce qu'ils cherchoient , ils nous lièrent les mains avec des cordes dans le dessein de nous mener en lessé à Seville ; nous étions déjà tous deux attachez comme des Levriers , lorsque celui des Archers qui m'avoit lié les mains , dit avec surprise à son compagnon : Holà , ho , camarade , nous faisons les choses avec bien de la précipitation ; je crois Dieu me pardonne que nous nous sommes trompez : le drole que nous poursuivons n'a point de poulce à la main gauche , & il ne manque pas un doigt à celui-ci ; l'autre Archer sur cela s'avisa de tirer de sa poche leurs instructions , & de les lire à haute voix ; le voleur après lequel ils couroient y étoit peint d'une façon qui ne s'accordoit point avec ma figure : outre qu'il y étoit marqué qu'il lui manquoit un poulce , il étoit dit qu'il avoit dix-neuf à vingt ans & des cheveux noirs & longs qui lui tomboient sur le dos en queue de cheval ; au lieu qu'on ne pouvoit me donner

tout au plus que quatorze ans , & que j'avois des cheveux très-courts , roux & crépez ; ils virent bien qu'ils avoient fait un *qui-pro-quo* ; ils nous délièrent , prirent pour leurs vacations quelques Reaux que l'Anier avoit dans sa poche , nous firent des excuses en nous riant au nez , & remonterent sur leurs mules , laissant les battus tout roüez de coups , principalement mon ami l'Anier, dont les épaules épaisses & robustes avoient été moins ménagées que les miennes : En récompense , j'avois la bouche pleine de sang , & les dents ébranlées des coups de poing que j'avois reçûs.

Cela ne nous empêcha pourtant pas de nous remettre sur nos ânes & de continuer notre route ; mais aussi tristement que tu le pourrois faire dans une semblable conjoncture ; quand nous fûmes à un quart de lieuë du village del Pedoso , nous apperçûmes & joignîmes nos deux Ecclésiastiques , qui marchaient pas à pas en nous attendant.

Je leur appris le sujet de notre retardement : car dans l'état où étoit l'Anier , il n'avoit pas le courage de déferrer les dents. Les bons Prêtres nous plaignirent fort ; la dernière de nos aventures sur tout leur parut la plus fâcheuse , & donna occasion à un de ces Messieurs de dire : Dieu garde

tout honnête homme de trois Saintes qui sont en Espagne ; sçavoir la sainte Inquisition , la sainte Hermandad & la sainte Cruzada. Dieu préserve un innocent particulièrement de la sainte Hermandad : Il y a encore quelque espérance de justice avec les deux autres , mais tout ce que je puis dire de celle-là : bien-heureux sont ceux qui ne tombent point entre ses mains.

L'Ecclésiastique qui m'avoit régélé d'un Sermon le jour précédent , & qui se sentoit une grande demangeaison de prêcher encore , fit adroitement rouler la conversation sur les plaisirs du monde , pour avoir occasion de nous dire qu'il n'y en a que de faux sur la terre , & que si l'on en vouloit trouver de véritables , il falloit les aller chercher au Ciel : Que toutes les fêtes même où l'on se promettoit les plus grands plaisirs , étoient toujours accompagnez ou suivis de quelques chagrins. Monsieur le Bachelier , ajouta-t-il , en s'adressant à son camarade , souhaitez-vous que je vous raconte à ce propos une fable qui me semble digne d'être écoutée ? vous ne serez pas fâché de la sçavoir. La voici : en même-tems il la debita dans ces termes , sans attendre la réponse de son compagnon.

» Jupiter n'étant pas content d'avoir créé
» pour les hommes tout ce qui se voit sur la

» terre, par un excès d'amour pour eux,
 » envoya dès les premiers tems le Dieu du
 » plaisir résider dans ce bas monde, unique-
 » ment pour les réjoüir. Mais les hommes,
 » & encore plus les femmes, s'attachant à
 » ce nouveau Dieu qui les charmoit par ses
 » attraits, résolurent de ne reconnoître que
 » lui pour leur Divinité; ils se flatterent
 » qu'il avoit dequoi combler tous leurs
 » vœux: ainsi croyant pouvoir se passer de
 » tous les autres Dieux du Ciel, ils com-
 » mencèrent à les oublier: Les Prières, les
 » Sacrifices, les Victimes, tout ne fut plus
 » que pour le Dieu du plaisir. Jupiter,
 » comme le plus offensé, fut si sensible à
 » l'ingratitude de ses créatures, qu'il crut
 » devoir se venger d'elles: il assembla les
 » Immortels pour les consulter, de peur
 » qu'on ne l'accusât de n'avoir écouté que
 » sa colere.

» Tous les Dieux en général blâmerent
 » le procédé des hommes plus ou moins,
 » selon les sentimens que chacun avoit
 » pour eux: Les plus débonnaires repre-
 » senterent à Jupiter que les Mortels n'é-
 » toient que des Mortels, c'est-à-dire des
 » créatures foibles, pleines de deffauts, &
 » desquelles on ne devoit attendre que de
 » l'imprudence & de l'indiscretion: Que le
 » Maître des Dieux, bien loin de voir leur

» foiblesse d'un œil irrité, il lui convenoit
 » plutôt d'en avoir pitié, & de leur pardon-
 » ner au lieu de songer à les punir. Si nous
 » étions hommes comme eux, ajoutèrent-
 » ils, nous ne nous conduirions pas autre-
 » ment, peut-être même ferions-nous pis ;
 » D'ailleurs, considerez quel Dieu vous
 » leur avez donné ? Voyez de quelle sorte
 » il en use avec eux, il ne les abandonne
 » point, il flatte leurs desirs, & a des ma-
 » nières ravissantes dont ils sont enchantez.
 » Vous, au contraire, vous ne vous mon-
 » trez que de tems en tems, & presque tou-
 » jours la foudre en main : En un mot, vous
 » les effrayez, & vous ne devez pas être
 » étonné s'ils vous aiment moins qu'ils ne
 » vous craignent : au reste, ils peuvent se
 » corriger & rentrer en eux-mêmes, quand
 » on les aura sérieusement avertis du tort
 » que fait aux Immortels, & principale-
 » ment à vous, l'aveugle attachement qu'ils
 » ont pour cette Divinité.

» Lorsque les Dieux pacifiques eurent
 » fait cette remontrance à Jupiter, Momus
 » qui haïssoit les hommes, lui en voulut
 » faire une autre toute contraire, mais il la
 » commença dans des termes si libres, que
 » le Souverain des Cieux lui ferma la bou-
 » che en lui disant qu'il parleroit à son tour.
 » D'autres Divinitez qui n'étoient pas

» mieux intentionnées pour le genre hu-
 » main que Momus , voulurent persuader
 » au fils de Saturne qu'il devoit détruire les
 » hommes ; que c'étoient des Etres inutiles,
 » & dont les Dieux n'avoient pas besoin.
 » D'autres Immortels moins emportez ,
 » croyant lui donner un avis admirable , lui
 » conseillèrent de réduire en poudre ces
 » coupables humains, & d'en créer d'autres
 » plus parfaits , puisque c'étoit une chose
 » qu'il pouvoit faire d'un soufflé : alors ,
 » Apollon demanda permission de parler ,
 » & dit avec cet air de douceur qu'on lui
 » attribué ces paroles au pere des Dieux.

» Jupiter , Divinité remplie d'amour &
 » & de bonté , tu es si justement irrité con-
 » tre les hommes , que quelque vengeance
 » cruelle qu'il te prît envie d'en tirer , au-
 » cun Habitant de l'Olympe n'oseroit s'op-
 » poser à ta volonté : il n'est pas moins de
 » l'interêt de tous les Dieux en general que
 » du tien , que les Mortels ne payent pas
 » d'ingratitude les graces & les bienfaits
 » qu'ils reçoivent de nous tous les jours.
 » Mais après tout , je ne puis m'empêcher
 » de te remontrer que si tu fais périr les hu-
 » mains , c'est ton propre ouvrage que tu
 » détruit. Ce monde que tu as créé & em-
 » belli de mille choses admirables que tu y
 » as fait naître , ne sera plus d'aucune uti-

» lité , nous ne quitterons pas le Ciel pour
» aller l'habiter. De détruire les hommes
» pour en faire de nouveaux, cela ne te fera
» point d'honneur ; on dira que tu ne peux
» qu'en deux fois rendre tes œuvres parfaites :
» laisse le genre humain tel qu'il est ,
» il y va de ta gloire de le maintenir comme
» tu l'as créé ; je ne sçais pas même s'il
» seroit de l'intérêt des Dieux que les hommes
» n'eussent aucune imperfection ; s'ils
» n'étoient pas foibles & pleins de misere ,
» auroient-ils besoin de nous ?

» Cependant , poursuivit-il , ce sont des
» ingrats qu'il faut punir ; tu leur as fait
» présent du Dieu du plaisir , & ils s'y sont
» trop attachez : hé bien , il n'y a qu'à le
» leur arracher , & leur envoyer à sa place
» le Dieu du déplaisir son frere : ce sera les
» châtier par le même endroit qu'ils t'ont
» offensé ; ils reconnoîtront bien-tôt leur
» faute , & tu les verras recourir à ta bonté,
» pour la supplier de leur pardonner leur
» aveuglement ; tu seras alors pleinement
» vengé , & tu pourras leur faire grace ou
» les abandonner à la tyrannie de leur nouvelle
» Divinité. Voilà , Grand Jupiter , ce
» qui me semble convenir à ta gloire en
» cette occasion ; mais le Maître du Ciel &
» de la terre sçait mieux que moi quelle
» résolution il doit prendre.

» Apollon cessa de parler , & Momus
 » qui avoit préparé un discours que sa hai-
 » ne pour les hommes lui avoit suggeré ,
 » voulut aggraver leur faute , il ne laissa
 » pas toutefois d'être la duppe de sa mau-
 » vaise volonté ; tous les autres Immortels
 » qui connoissoient son aversion pour les
 » humains , rejetterent son avis , & furent
 » de celui d'Apollon. Mercure suivant le
 » résultat de l'Assemblée celeste , fendit
 » l'air aussi-tôt , & descendit sur la terre ,
 » où il trouva les hommes occupez , char-
 » mez , possédez du Dieu du plaisir ; mais
 » quand il se mit en devoir d'exécuter l'or-
 » dre qu'il avoit de le leur enlever , ce fut
 » un soulèvement général , tant du côté des
 » femmes que de celui des hommes , on ne
 » vit jamais une telle fureur ; ils se range-
 » rent tous autour de leur Divinité chérie ,
 » en protestant qu'ils mourroient tous plû-
 » tôt que de souffrir qu'on la leur ôtât.

» Mercure remonta au Ciel en diligence ,
 » pour informer de ce desordre Jupiter ,
 » dont la mauvaise humeur contre les hom-
 » mes fut augmentée par cette nouvelle ;
 » néanmoins Apollon qui les aimoit tou-
 » jours , interceda pour eux encore auprès
 » de lui , & fit si bien qu'il l'empêcha de lan-
 » cer la foudre sur ces malheureux : Maître
 » de l'Olympe , lui dit-il , ayez pitié de ces

» foibles créatures : au lieu de laisser tom-
 » ber vôtre tonnerre sur ces infensez , per-
 » mettez que je vous propose un moyen de
 » les rendre plus raisonnables ; trompons-
 » les par un tour d'adresse : arrachons-leur
 » le Dieu du plaisir sans qu'ils s'en apper-
 » çoivent , en mettant à sa place & sous sa
 » figure le Dieu du déplaisir.

» Le stratagême fut approuvé , & Apol-
 » lon voulut lui-même s'employer à le faire
 » réüffir ; Il descendit sur la terre avec le
 » déplaisir déguisé , il trouva les femmes &
 » les hommes en armes auprès du plaisir
 » pour le deffendre envers & contre tous ;
 » Il leur fascina les yeux , & fit aisément
 » l'échange qu'il avoit dessein de faire :
 » après quoi , il retourna vers les Immor-
 » tels pour rire avec eux de l'erreur où il
 » venoit de jeter les humains , qui depuis
 » ce tems-là , croyant avoir encore le
 » Dieu du plaisir , sacrifient à son frere sans
 » le connoître.

Cette Fable fut applaudie du Bachelier ,
 qui convint avec l'Ecclésiastique qui venoit
 de la conter , qu'effectivement les plaisirs
 de la vie nous séduisent par de belles appa-
 rences sans avoir aucune réalité. Helas ,
 disois-je en moi-même pendant qu'ils rai-
 sonnoient là-dessus , cela n'est que trop vé-
 ritable. Quand je me suis mis en tête de

voyager , je me formois une idée charmante de mon voyage , je me repaissois l'esprit de mille agréables images dont je ne connois déjà que trop la fausseté. Après que les Ecclésiastiques eurent assez long-tems moralisé sur cette matiere , le Bachelier dit à son compagnon : Pour égayer un peu l'entretien , & nous desennuyer sur la route , je vais , si vous voulez bien me le permettre , vous raconter une histoire du tems de nos guerres avec les Maures. L'autre Ecclésiastique parut curieux de l'entendre , & autant qu'il m'en peut souvenir , le Bachelier en fit le recit à peu près de cette maniere.

CHAPITRE IX.

Histoire d'Ozmin & de la belle Daraxa.

Pendant que leurs Majestez Catholiques Ferdinand & Isabelle assiégeoient Baëza , l'on peut dire que les Mores donnerent bien de l'occupation aux Chrétiens , & qu'il se fit de part & d'autre des actions de la dernière valeur. La Place avantageusement située & en bon état , étoit défendue par une Garnison composée des

meilleures Troupes du Roi de Grenade , Mahomet surnommé *El Chiquito* , c'est-à-dire le très-petit , & avoit pour Gouverneur un homme fort expérimenté dans la guerre. Isabelle à Jaën s'occupoit à faire pourvoir de munition l'Armée des Chrétiens que Ferdinand commandoit en personne , & qui étoit partagée en deux corps, dont l'un faisoit le siège , tandis que l'autre le soutenoit.

Comme les Mores n'épargnoient rien pour rendre difficile la communication des deux Camps , il ne se passoit point de jour qu'il n'y eût quelque escarmouche , qui devenoit toujours sanglante. Il arriva dans une de ces occasions que les Assiégés combattirent avec tant de fureur , qu'ils auroient entièrement défait les Assiégeans , si la chose eût été possible ; mais ceux-ci animés par la présence & par l'exemple de leur Roi , qui s'étoit mis de la partie , & renforcés à tout moment par de nouveaux secours , firent prendre enfin la fuite aux Infidèles , & les poursuivirent si vivement, qu'ils entrèrent pêle-mêle dans le Fauxbourg de Baëza.

Le Gouverneur n'auroit pas manqué de profiter de l'ardeur indiscrette des Chrétiens , s'il eût eu assez de monde pour faire alors une vigoureuse sortie ; mais voyant

alors sa garnison trop affoiblie pour oser l'entreprendre, il se contenta prudemment de faire feu sur eux pour les empêcher de se loger dans le Fauxbourg; ensuite il fit fermer les portes de la ville, de peur qu'elle ne fût emportée d'assaut. On eut beau lui venir dire que sa fille unique étoit malheureusement allé prendre l'air dans un jardin qu'il avoit au Fauxbourg, & qu'il étoit à craindre qu'elle ne tombât entre les mains des ennemis, il répondit en Consul Romain qu'il aimoit mieux perdre sa fille, qu'une Place dont son Roi lui avoit confié la défense.

Parmi les Seigneurs de l'Armée Chrétienne qui entrèrent dans le Fauxbourg avec les Mores, Dom Alonse de Zuniga fut un de ceux qui se signalèrent le plus. Ce Cavalier, qui pouvoit avoir dix-huit ans, faisoit sa première campagne; il aimoit la gloire, & il ne venoit au Siège de Baëza que pour mériter l'estime de Ferdinand par quelque action d'éclat; la fortune favorisa son dessein: comme il poursuivoit les ennemis, passant au fil de l'épée ceux qui vouloient lui résister; il arriva près d'une maison de fort belle apparence, qu'il jugea devoir appartenir à une personne de qualité; curieux de sçavoir ce qu'il y avoit dedans, il fit enfoncer les portes à coups de haches;

il se présenta d'abord une douzaine d'hommes armez seulement de sabres pour en deffendre l'entrée ; mais quatre ou cinq d'entr'eux ayant été jettez par terre , abattirent le courage des autres , qui se sauverent par dessus les murs du jardin.

Les Cavaliers de Dom Alonse ravis de trouver une maison richement meublée , ne songerent qu'à la piller ; pour lui , qui ne cherchoit que l'occasion de la gloire , il parcourut cette maison l'épée à la main avec cinq ou six de ses Gens , brifant & enfonçant toutes les portes fermées , pour voir s'il ne rencontroit pas quelque More qu'il fallût combattre ; comme il alloit ainsi d'appartement en appartement , il entendit des cris & des gémissemens à l'entrée du dernier ; en même temps il apperçut cinq femmes dont quatre toutes en pleurs & fort effrayées vinrent tomber à ses pieds en le conjurant de leur sauver l'honneur & la vie ; mais la cinquième qui faisoit assez connoître par son air & par ses habits qu'elle étoit la maîtresse des autres , au lieu de s'humilier devant son ennemi , tenoit un poignard , & gardoit une contenance assurée. Arrête, lui dit-elle fierement en langue Castillane , lorsqu'il voulut s'approcher d'elle , ce fer punira l'insolent qui osera mettre la main sur moi.

Dom Alonse n'eut pas si-tôt envisagé la Dame qui venoit de lui adresser ces paroles courageuses , qu'il fut ébloüi de sa beauté ; il sentit les premiers mouvemens que l'Amour excite dans les cœurs qu'il foumet à son empire ; & déjà tout enflammé de son ardeur naissante , il leva la visiere de son casque , remit son épée , & dit à la Dame avec autant de douceur que de respect ; qu'une personne comme elle n'avoit rien à craindre d'un Cavalier tel que lui , qu'il étoit bien mortifié de l'alarme qu'il lui causoit ; mais qu'en même tems il s'estimoit trop heureux que le sort l'eût conduit auprès d'elle pour la sauver des malheurs qui la menaçoient ; qu'il la supplioit seulement de prendre une entiere confiance en lui , & de souffrir qu'il l'emmenât promptement pour prévenir la fureur du soldat , qui dans ces occasions , ne reconnoissant aucune autorité , pourroit le mettre hors d'état de la préserver de toute sorte d'outrages.

A ces mots , dont elle ne sentit que trop la force , elle accepta le secours qu'il lui offroit ; aussi-tôt il ordonna aux gens de sa suite d'avoir soin des autres femmes , & de leur laisser emporter tout ce qu'elles jugeroient pouvoir leur être utile : après quoi , il présenta la main à sa captive , qui mal-

gré le trouble où étoient ses esprits , ne laissoit pas d'être un peu rassurée par la politesse & par la vûe de ce jeune Cavalier ; il est vrai que tout armé qu'il étoit , à voir son beau visage , & ses longs cheveux qui flottoient par boucles sur sa cuirasse , on l'auroit plutôt pris pour une fille que pour un homme de guerre.

La charmante More , qui sans contredit étoit la plus piquante beauté du Royaume de Grenade , se nommoit Daraxa : c'étoit la fille du Gouverneur de la Place ; dès qu'elle avoit appris que l'on repoussoit les Mores jusques dans le Fauxbourg , elle avoit voulu regagner la ville ; mais en ayant trouvé les portes fermées , elle avoit été obligée de revenir au jardin.

Quoique ce fût une grande consolation pour elle d'être tombée entre les mains de Dom Alonse , néanmoins elle ne pouvoit penser qu'elle devenoit esclave des Chrétiens , sans en être pénétrée de douleur. Malgré toute sa fermeté , cette réflexion lui arrachoit des larmes ; elle n'eut pas la force de répondre au discours obligeant de son généreux ennemi , elle lui donna seulement la main pour lui marquer sa confiance. Le jeune Guerrier attendri par les pleurs de sa Prisonniere , n'oublioit rien de tout ce qu'il croyoit propre à la consoler ; & comme il

parloit de l'abondance du cœur , ce qu'il disoit avoit un caractere de tendresse qui auroit fait plus d'impression sur sa belle Captive , si elle eût été moins accablée de son malheur ; mais quoiqu'elle fût sensible aux efforts qu'il faisoit pour adoucir son infortune , les marques de reconnoissance qu'elle en donnoit ne répondoient guere à la vivacité du consolateur.

D'abord qu'il fut averti qu'on battoit la retraite par ordre du Roi , & que déjà les Chrétiens commençoient à défilier pour regagner leur Camp , il ceda son cheval à la Dame qui monta dessus legerement sans le secours de personne , & fit bien voir qu'elle sçavoit manier un cheval ; il rassembla ensuite à la hâte la meilleure partie de ses Cavaliers , au milieu desquels il plaça la belle More avec ses femmes ; puis s'étant mis à la tête de ce petit Corps , qui avoit plutôt l'air d'un cortège que d'une escorte , il suivit les autres troupes qui défiloient.

Il n'étoit pas encore arrivé au Camp , que le Roi sçavoit déjà son aventure ; il l'avoit apprise avec d'autant plus de joye , qu'il affectionnoit particulièrement ce Cavalier , qui lui paroissoit un jeune homme d'une grande espérance. Ce Monarque impatient de voir une Prisonniere de la race des Rois de Grenade , & pour lui faire plus d'hon-

neur alla au devant d'elle , aussi-tôt qu'il scût qu'elle s'approchoit de sa tente avec Dom Alonse qui l'amenoit pour la lui présenter : Elle aborda le Roi d'un air si majestueux & avec tant de grace , qu'elle charma tous ceux qui en furent témoins : elle voulut se prosterner devant lui ; mais il s'y opposa si poliment , & la reçut d'une manière dont elle fut tellement satisfaite , qu'elle lui dit avec une espece de transport : Ah ! Seigneur , que l'honneur de saluër le grand Ferdinand auroit de charmes pour moi , si le Ciel ne l'eût point attaché au plus cruel de tous les malheurs qui me pouvoient arriver. Madame , lui répondit le Roi d'un air gracieux , vous ne devez point regarder comme un malheur d'être devenue prisonniere de Dom Alonse de Zuniga ; c'est un aimable Cavalier qui aura pour vous tous les égards qu'on vous doit , il n'épargnera rien pour vous consoler de vôtre disgrâce ; & de mon côté , je vous prépare de si bons traitemens , que vous cesserez peut-être bien-tôt de vous plaindre de la fortune.

Le Monarque , après lui avoir parlé dans ces termes , ajoûta qu'il lui permettoit d'écrire au Gouverneur son pere , pour l'assurer qu'elle seroit toujourns traitée avec toute la consideration que méritoit une fille de sa

naissance. Ensuite il dit à Dom Alonse en souriant : continuez d'avoir soin de Daraxa , menez-la sous ma propre tente , qu'elle s'y repose cette nuit avec ses femmes , & demain vous la conduirez vous-même à Jaën ; elle sera plus agréablement auprès de la Reine que dans un Camp.

Tous les Officiers de l'Armée qui avoient vû la belle-More , en parlerent aux autres si avantageusement , qu'ils leur donnerent envie de la voir ; pour cet effet , ils s'adresoient tous à Zuniga , de qui cela dépendoit ; le Roi lui en ayant confié la garde : mais Dom Alonse jaloux de son bonheur , refusoit de satisfaire leur curiosité , & les écartoit de la Tente Royale par des défaites ; ils le persécuterent vivement pour obtenir de lui cette satisfaction , & il n'avoit pas peu de peine à se deffendre de la leur accorder : heureusement la persécution ne dura que ce jour-là. Dès le lendemain , suivant l'ordre de Ferdinand , il partit pour Jaën où il arriva le soir avec sa charmante Captive , qu'il alla presenter à la Reine : cette Princesse à qui le Roi avoit envoyé un Courier la nuit précédente , étoit déjà informée de tout ; elle fit un accueil très-gracieux à Daraxa , & prit un extrême plaisir à la voir ; elle lui trouvoit dans les yeux un feu brillant qu'on avoit de la peine à soute-

nir, & elle n'admira pas moins son esprit que sa beauté lorsqu'elle l'eut entretenue quelque tems, de sorte qu'elle ne pouvoit se lasser de la regarder ni de l'entendre.

Cependant Dom Alonse s'étant acquitté de sa commission, se vit obligé de s'en retourner à l'Armée : il sentit alors pour la premiere fois que si l'amour a des douceurs, il est aussi accompagné de chagrin ; & que ce Dieu fait payer bien cher ses moindres plaisirs : il ne pouvoit penser sans une extrême douleur, qu'il alloit se séparer de sa belle More ; mais ce qui faisoit sa plus grande peine, c'étoit de ne lui avoir pas encore découvert ses sentimens, quoiqu'il en eût eu plus d'une occasion favorable, soit par une timidité qu'ont quelquefois les Amans les plus hardis, soit que faute d'expérience il eût pris le parti de ne faire paroître son amour que par ses actions ; néanmoins comme il sçavoit que c'étoit aux hommes à parler les premiers, il résolut enfin de se déclarer, il n'étoit plus embarrassé que de la maniere dont il feroit cet aveu, il y rêva long-tems, & n'étant pas satisfait de ce qui lui venoit sur cela dans l'esprit, il se proposa de faire ce que sa passion lui inspireroit.

Dans ce dessein, il se rendit chez la Reine, pour recevoir ses ordres & lui deman-

der la permission de dire adieu à Daraxa ; la Reine qui se doutoit bien que ce jeune Seigneur n'avoit pû voir impunément pendant deux jours une personne aussi aimable que la belle More , voulut avoir le plaisir d'être témoin de leur séparation ; ce que vous souhaitez est juste , dit-elle à Dom Alonso , puisque Daraxa est votre prisonniere ; mais elle est sous ma garde : je dois veiller sur toutes ses actions , & vous ne pouvez l'entretenir qu'en ma présence ; ces paroles le troublèrent , & lui ôtèrent presque toute espérance de faire connoître à sa Captive , qu'en s'éloignant d'elle , il alloit s'éloigner de ce qu'il avoit de plus cher au monde.

Il arriva toutefois que ce qu'il envisageoit comme un obstacle à l'accomplissement de ses desirs , servit plutôt à les satisfaire. La Reine ayant fait venir la belle More , lui dit : Ma fille , car c'est ainsi qu'elle l'appelloit déjà par amitié , vous voyez un jeune Guerrier que je crois plus à plaindre & plus prisonnier que vous ; il se fait un devoir de prendre congé de sa Captive avant que de retourner au Camp , je suis de ses amies , & je lui permets de découvrir devant moi les tendres sentimens qu'il peut & doit avoir conçûs pour elle : Daraxa rougit à ce discours ; elle avoit été

jusqu'alors tellement occupée de son malheur, qu'elle ne s'étoit point encore attachée à démêler les mouvemens de Dom Alonso, ou si elle y avoit fait quelque attention, elle s'étoit imaginée que la pitié qui n'est jamais sans tendresse, la faisoit agir toute seule : outre cela, elle avoit le cœur prévenu pour un autre, elle ne pouvoit voir Zuniga que d'un œil indifférent.

Elle ne laissa pas de répondre à la Reine : qu'elle n'oublieroit jamais les obligations qu'elle avoit à ce Cavalier, & que n'étant pas en état de le reconnoître autrement que par des vœux, elle souhaittoit qu'il n'eut pas le malheur d'être fait prisonnier ; ou que si cette infortune lui arrivoit, il fût du moins aussi bien traité qu'elle l'étoit. La Reine curieuse d'entendre la réponse que Dom Alonso feroit à ce compliment, ne voulut point repliquer, pour lui donner lieu de parler ; mais ce jeune Seigneur dont on admiroit tous les jours à la Cour les reparties brillantes demeura comme embarrassé, soit que l'amour dans ce moment l'agitât avec trop de violence, soit qu'il fût gêné par la présence de la Reine. Il répondit seulement à Daraxa, que quelque disgrâce qu'il pût éprouver, il se croiroit trop heureux s'il pouvoit avoir l'honneur de se dire son Chevalier, & qu'il

venoit avant son départ la prier de lui accorder cette grace. Cela ne le refuse point dans ce pais-ci, dit alors la Reine, tant pour échauffer la conversation, que pour faire plaisir à Zuniga; & Daraxa pourroit trouver en elle-même plus d'une raison pour y donner son consentement: Madame, répondit la belle More, j'en trouverois de reste à prendre pour mon Chevalier, un homme du mérite & de la qualité de Dom Alonse; mais si les loix de la Chevalerie sont les mêmes chez les Chrétiens & chez les Mores, comment voulez-vous que je m'intéresse pour un guerrier qui va porter les armes contre ma patrie?

Quoique cette réponse parût judicieuse à la Reine, cette Princesse ne laissa pas de retourner à la charge, en représentant à la belle More que c'étoit un cas particulier: qu'elle pouvoit sans scrupule prendre part à la gloire & à la fortune d'un Cavalier à qui elle croyoit avoir de grandes obligations; que cela lui serviroit d'excuse: De plus, qu'elle engageroit par là Dom Alonse à traiter avec plus de douceur les Mores qui pourroient tomber entre ses mains. Zuniga étoit charmé de voir la Reine entrer avec tant de bonté dans ses intérêts, & Daraxa craignant de se trop découvrir, si elle s'o-

pinâtroit à combattre les raisons de cette Princesse, aima mieux garder le silence, comme si par respect elle eut consenti à ce qu'on attendoit d'elle.

Ce n'est pas tout, reprit la Reine, pour achever son ouvrage, quand une Dame chez les Chrétiens choisit un Chevalier, elle a coutume de lui donner une marque de son choix, comme une écharpe, son portrait, un mouchoir, un ruban, ou quelque autre semblable galanterie. C'étoit bienaussi la coutume des Mores, mais Daxara ne vouloit point s'engager si avant : Neanmoins comme les desirs de la Reine étoient pour elle des Loix, elle fit present à Dom Alonse d'un nœud de ruban qu'elle avoit sur sa tête, d'un beau tissu à la Moresque : Ce Cavalier le reçut un genou à terre & en baisant la main qui le lui presentoit ; après quoi, suivant l'usage des amants de ce tems-là, il jura de ne jamais rien faire qui fût indigne de l'honneur de servir sa Dame. Ensuite de cette cérémonie, qui fit un extrême plaisir à la Reine, cette Princesse dit à Zuniga qu'elle ne doutoit nullement qu'il ne se signalât bien-tôt par de glorieux faits d'armes, pour prouver qu'il méritoit bien la faveur dont il venoit d'être gratifié. Il répondit que c'étoit à la fortune à lui en fournir les occasions, & que

que s'il les manquoit ou qu'elles fussent malheureuses pour lui, ce ne seroit pas du moins par la faute de son cœur.

Après qu'il eut parlé de cette sorte, il remercia la Reine de toutes ses bontez, puis s'adressant à la belle More, il la supplia de vouloir bien se souvenir quelquefois d'un Chevalier qui mettoit toute sa gloire à servir le Roy Catholique son Maître, & à se rendre digne d'être estimé d'elle. A ces mots, il se retira & partit pour l'armée.

Il apprit en arrivant que les Rois Ferdinand & Mahomet avoient eu ensemble une entrevûe; que Bæza venoit de capituler, & qu'il étoit dit par un article de la capitulation que tous les prisonniers faits pendant le siege seroient relâchez de part & d'autre. Cette nouvelle affligea l'amoureux Dom Alonse, qui dès ce moment là se crut privé pour toujours de la vûe de la belle More, Mais comme si la Reine eut entrepris de faire le bonheur de ce Cavalier, elle ne voulut point se défaire de Daraxa, pour qui elle avoit conçu une amitié si forte, qu'elle ne pouvoit plus vivre sans cette aimable personne. Le Gouverneur More son pere eut beau la demander avec de grandes instances, cette Princesse lui fit écrire dans des termes si obligeans pour le

prier de la lui laisser , que malgré la tendresse qu'il avoit pour sa fille , il ne put se défendre de la lui abandonner , bien persuadé qu'il n'auroit pas sujet de se repentir de cette complaisance.

Le Roy voyant la campagne finie , prit la résolution d'aller passer l'hyver à Seville. Il manda son dessein à la Reine , qui s'y rendit deux ou trois jours avant lui. Jamais la Cour de ce Monarque n'avoit été plus magnifique ; tous les Seigneurs à l'envi se mirent en dépense pour y faire une brillante figure : D. Alonse surtout qui en étoit un des plus riches & dont l'absence avoit irrité l'amour , n'épargna rien pour avoir un train & un équipage dignes du *Chevalier de la belle More* ; nom qu'il s'étoit donné , & dont il se faisoit honneur à la Cour , de même que du nœud de ruban qu'il avoit reçu de cette Dame , & qu'il portoit à son jupon avec un cordon d'or en forme d'Ordre.

Ce qu'il y avoit de malheureux pour lui , c'est que tout cela étoit compté pour rien par Daraxa , qui le traitoit avec autant d'indifférence que les autres Seigneurs qui étoient aussi devenus ses Amans ; comme Dom Rodrigue de Padilla , Dom Juan de Uréna , & Dom Diegue de Castro. Ce que Dom Alonse avoit par-dessus ses Rivaux ,

c'étoit la liberté de voir sa Maîtresse, & de lui parler plus souvent qu'eux, avantage dont il étoit redevable aux seules bontez de la Reine, qui désirant avec ardeur que la belle More se fit Chrétienne pour la marier ensuite dans sa Cour & l'y retenir, avoit jetté les yeux sur lui comme sur le parti le plus avantageux pour elle.

La Reine ayant donc dessein d'engager cette Dame à changer de Religion, en cherchoit tous les moyens; elle lui dit un jour: ma chere Daraxa, j'ai une curiosité: Je serois bien-aïse de vous voir vêtue à l'Espagnole, je m'imagine que cet habit vous feroit encore mieux que le vôtre, je vous en donnerai un que j'ai porté moi-même, je crois que pour me faire plaisir vous voudrez bien l'essayer; cette Princesse esperoit par là lui inspirer insensiblement l'envie d'aller plus avant. Daraxa qui trouvoit l'habillement des femmes Espagnoles fort à son gré, & qui ne cherchoit qu'à plaire à la Reine, consentit de bonne grace à lui donner cette satisfaction, elle enchantoit Ferdinand & toute sa Cour, lorsqu'elle y parut sous ces nouveaux habits; elle effaça un assez grand nombre de belles personnes qui en faisoient tout l'ornement. Qu'elle causa de jalousies & d'infidelitez! Mais plus les yeux des hommes lui furent favo-

rable , plus elle déplut aux femmes qui lui trouverent autant de défauts qu'elle avoit de charmes.

Quoiqu'elle n'ignorât pas l'envie qu'elle leur causoit, elle n'en devenoit pas plus vaine , au contraire, on eût dit qu'elle en étoit mortifiée ; elle négligeoit jusqu'à sa parure ; la Reine quelquefois lui en faisoit la guerre & lui envoyoit tous les jours de nouveaux ajustemens pour l'obliger à prendre plus de soin de sa personne ; elle s'en paroît une fois seulement par complaisance , après quoi elle n'y pensoit plus : ce qui étonnoit tout le monde , c'est qu'elle étoit presque toujours plongée dans une profonde mélancolie que rien ne pouvoit dissiper. Elle se plaisoit à être seule , & le plus souvent on la surprenoit toute en pleurs , ce qu'on ne manquoit pas d'aller rapporter à la Reine qui en étoit vivement affligée ; cependant cette Princesse croyant qu'elle n'étoit triste qu'à cause qu'elle se voyoit éloignée de ses parens , se flattoit que cette tristesse ne dureroit pas long-tems. D'un autre côté le Roi pour contribuer au divertissement de son illustre prisonniere & à celui de tant d'Officiers qui l'avoient si bien servi dans cette dernière campagne , fit une partie de course de Taureau & de jeux de *Cânas* , ailleurs appelez des Caroufels , Il les publia

pour avertir les Cavaliers, qui souhaiteroient d'en être, de s'y préparer.

Il est tems que je vous dise la cause de la mélancolie de la belle More, cette Dame aimoit un jeune Seigneur de Grenade qui descendoit aussi-bien qu'elle des Rois Mores, & dont la valeur avoit éclaté dans plusieurs occasions : pour les qualitez personnelles, il les rassembloit toutes ; en un mot c'étoit le premier Cavalier de la Cour de Grenade, on l'appelloit Ozmin : Daraxa & lui s'aimoient dès leur plus tendre enfance, & leurs peres qui étoient intimes amis, avoient résolu de les unir ensemble pour resserrer encore davantage les nœuds de leur amitié. A la veille de ces nœces, dans le tems qu'on n'attendoit plus pour les célébrer à Baëza qu'Ozmin qui étoit à Grenade, il arriva que Ferdinand fit tout à coup investir cette premiere place, ce qui fut executé avec tant de secret & de diligence qu'on n'en eut pas le moindre soupçon à la Cour du Roi Mahomet.

A cette nouvelle si importante pour les Mores, Ozmin poussé par l'amour & par la gloire, entreprit de se jeter dans Baëza où il étoit attendu ; il se mit à la tête de deux cens Cavaliers, la plupart de ses amis ou de ses créatures, qui voulurent suivre sa fortune & servir leur Roi. Ils rencon-

trèrent en moins de trois heures deux parti^s qu'ils battirent, mais un troisiéme composé de six cens hommes vint à une demie lieüe de la Ville leur tomber sur le corps & les envelopper en leur criant de se rendre, s'ils vouloient qu'on leur fit quartier. Ozmin sans s'effrayer de l'inégalité du nombre, forma de sa troupe un escadron, au milieu duquel il mit ses blessez ; puis fondant sur les ennemis avec autant de vigueur que s'il n'eût pas eu déjà deux affaires assez-vives, il tint pendant plus d'une heure la victoire incertaine ; déjà même plus de la moitié du parti Chrétien étoit hors du combat, & le reste ébranlé alloit prendre la fuite, sans un nouveau secours de deux cens hommes qui leur arriva fort à propos. Les choses alors changerent de face, & Ozmin blessé en trois endroits, ne songea plus qu'à sauver le reste de ses Cavaliers en se retirant ; ce qu'il fit en si bon ordre & avec des voltefaces si heureuses, que les Chrétiens perdirent bientôt l'envie de le poursuivre. Il entra dans la Ville de Grenade avec cent dix hommes dont douze seulement n'étoient pas blessez.

Ce combat passa pour une des plus rudes rencontres qu'on eût jamais vûes, & le nom d'Ozmin devint fameux parmi les troupes Chrétiennes. Ce Cavalier en arri-

vant chez-lui, fut obligé de se mettre au lit. Le Roy Mahomet son parent charmé de la gloire qu'il s'étoit acquise par une si belle action, lui donna mille loüanges & l'honora d'une visite pour récompenser sa valeur; mais ce qui combla de joye ce jeune More, fut une lettre qu'il reçut de sa chere Daraxa, elle lui mandoit qu'elle prenoit plus de part à ses blessures qu'à l'honneur qu'elles lui faisoient, qu'elle aimoit moins en lui le Heros que l'Amant, & qu'enfin elle le conjuroit de se ménager davantage à l'avenir; elle accompagnoit cette lettre d'un grand mouchoir en broderie à la façon des Mores, auquel elle avoit travaillé elle-même & qui devoit être d'autant plus agréable à son Amant, que c'étoit la premiere faveur qu'elle lui eût faite.

Le brave Ozmin avoit une impatience mortelle d'être guéri de ses blessures & de faire une seconde tentative pour s'introduire dans Baëza; il ne pouvoit plus vivre sans sa future épouse, il falloit qu'il fût auprès d'elle ou qu'il mourût de langueur & de désespoir. Le Gouverneur de cette place ayant été informé de son dessein, trouva moyen de lui faire sçavoir qu'il ne lui conseilloit pas de s'y prendre par la force des armes, les passages étant trop bien gardez pour qu'il pût passer: Que son avis

étoit plutôt qu'il s'habillât à l'Espagnole & qu'une nuit dont ils conviendroient entr'eux, il partît pour arriver le lendemain à la pointe du jour auprès de Baëza, où il pourroit entrer à la faveur d'une sortie qui seroit faite exprès pour cela. Le Gouverneur se servoit d'un fidele domestique d'Ozmin pour faire tenir des lettres à Grenade & pour en recevoit. Ce domestique nommé Orviedo, avoit été quatorze ans prisonnier chez les Chrétiens, il en avoit pris les manieres & il en parloit si bien la langue qu'il pouvoit facilement passer pour Espagnol; ajoûtez à cela que c'étoit un homme adroit & qui sçavoit parfaitement les chemins.

Si-tôt qu'Ozmin fut en état d'exécuter son projet, il sortit de Grenade la nuit qui lui fut marquée, suivi seulement d'Orviedo, tous deux habillez à l'Espagnole; quoiqu'ils eussent de très-bons chevaux, ils furent obligez de prendre tant de détours pour éviter les partis Chrétiens & les passages gardez, qu'ils ne purent arriver avant le jour auprès de Baëza; ils en étoient encore à une lieuë quand l'aurore parut. A mesure qu'ils s'avançoient, ils voyoient s'élever de la poussiere & bientôt ils aperçurent les troupes Chrétiennes qui faisoient de tous côtez de si grands mouvemens,

qu'ils jugerent qu'il y auroit ce jour-là quelque action considérable , comme en effet ce fut dans cette journée que Dom Alonso enleva la belle More. Nos deux Grenadins entrèrent dans un bois où ils s'arrêterent, de peur de s'aller jeter dans quelque fâcheux embarras ; Orviedo en homme de guerre accoûtumé à trouver des expédiens convenables aux conjonctures , dit à son maître : Seigneur , si vous m'en voulez croire , vous demeurerez ici caché, pendant que seul & à pied j'irai reconnoître la disposition des Chrétiens , & me couler si je puis dans la place , pour avertir le Gouverneur du lieu où vous êtes , si je ne viens pas vous rejoindre dans deux heures , ce sera une marque certaine que je serai entré dans la Ville & que tout sera préparé pour vous y recevoir.

Ozmin approuva ce conseil , Orviedo attachâ son cheval à un arbre & marcha vers Baëza ; son maître malgré toute l'impatience qui l'agitoit , l'attendit plus de deux heures , après quoi s'imaginant qu'il étoit tems de s'approcher de la place , & que suivant ce qu'Orviedo lui avoit dit , il trouveroit des gens qui seconderoient ses intentions , il poussa son cheval jusqu'à un quart de lieuë de la Ville par le chemin le plus court.

Il découvrit une troupe de Cavaliers Mores qui venoient de son côté à bride abattue ; il crut que c'étoit la sortie qu'on devoit faire pour l'amour de lui , mais ces Cavaliers le desabusèrent assez desagréablement ; comme ils le prirent pour un Chrétien à son habit à l'Andalouse , ils tirèrent sur lui , & ils l'auroient tué sans doute , si par bonheur un Officier qui étoit à la tête de la Troupe & qu'il appella , ne l'eût reconnu à la voix ; s'ils furent étonnez de le voir , il ne le fut pas moins quand ils lui dirent que toute l'Armée des Chrétiens commandez par Ferdinand en personne , étoit venue fondre sur deux ou trois mille hommes sortis de la place ; qu'après un rude combat où la plûpart des Mores avoient péri ; les ennemis en poursuivant le reste jusqu'au Fauxbourg , y étoient entrez pêle-mêle , & s'en étoient emparez : Enfin , qu'il ne falloit plus se flatter d'entrer dans la ville ; que c'étoit vouloir de gayeté de cœur être prisonnier ou se faire tuer. Ozmin vivement touché de ce rapport , & plus encore de la nécessité où il se voyoit de se sauver avec les autres , fit un corps de ces fuyards , qui étoient au nombre d'environ trois cens , & s'en retourna avec eux à Grenade , plus mortifié que la premiere fois de n'avoir pû réussir dans son entreprise.

Ces tristes nouvelles jetterent la terreur dans l'ame du Roi Mahomet , qui jugeant bien que la garnison de Baëza devoit être fort affoiblie après une pareille action , desespéra de secourir cette Place dont la prise lui parut prochaine. Ce qui lui caufoit d'autant plus d'inquiétude , qu'après cette Ville , il ne lui en restoit plus qui fussent capables de soutenir un Siège , que Grenade , la Capitale de son Royaume , & sa dernière ressource. Toute la Cour More , à l'exemple de son Souverain étoit dans la consternation.

Pour Ozmin , il en pensa mourir de douleur ; mais un jour après son retour à Grenade , ayant appris que les Chrétiens qui étoient entrez avec les Mores dans le Fauxbourg de Baëza , avoient été obligez de l'abandonner ; il ne lui en fallut pas davantage pour ranimer son espérance , & le déterminer à se remettre en campagne pour la troisième fois. Comme il se disposoit à partir , Orviedo son Ecuyer zélé , revint de cette ville chargé d'un paquet du Gouverneur pour le Roi , & d'une Lettre pour Ozmin , dans laquelle étoit tracé le malheur arrivé à Daraxa.

La lecture de cet événement fut un coup le foudre pour cet amoureux Grenadin ; ii demeura d'abord immobile , & s'il reprit

ensuite ses esprits , ce ne fut que pour se livrer à des fureurs qu'on ne peut exprimer ; c'étoient des sanglots, des transports, des convulsions ! Après des mouvemens si violens , il tombe dans un état où il ne peut plus se plaindre , ni s'affliger ; la fièvre le prend , les forces lui manquent , on croit à tout moment qu'il va mourir ; mais l'Amour, ce grand Médecin si habile , sur tout pour les maux qu'il a causez lui-même , vient tout à coup le rappeler à la vie , en lui inspirant un dessein consolant & facile à exécuter ; dès cet instant le malade changeant à vûe d'œil , commença de se mieux porter ; il reprit ses forces & se rétablit en peu de tems.

Baëza s'étoit rendu : l'on sçavoit que le Roi Catholique tenoit déjà sa Cour à Seville , & qu'il y devoit passer l'hyver avec la Reine. Ozmin ne doutant point que Daraxa ne fût auprès de cette Princesse , résolut d'aller à cette Ville avec Orviedo , tous deux déguisez en Cavaliers Andalous ; outre qu'ils parloient l'un & l'autre si bien la langue Castillane , qu'il étoit mal-aisé de les reconnoître pour Mores , il étoit persuadé que dans une Ville où la confusion ne pouvoit manquer de regner , on ne prendroit seulement pas garde à eux ; il communiqua son nouveau projet à son cher

Orviedo , qui ne trouvoit jamais rien de difficile , & dont la belle passion étoit de tenter des aventures ; le Maître & l'Ecuyer sortirent donc secrettement une nuit de Grenade , montez sur des chevaux comparables pour l'allure & pour la vîtesse aux plus fameux coursiers des Paladins , & munis d'une assez grande quantité de pierres , sans parler de quelques bourses d'or , dont ils n'avoient pas oublié de se charger.

Ils s'attendoient à faire quelque mauvaise rencontre en traversant tous les quartiers de Chrétiens par où ils devoient passer , & ils ne furent pas trompez dans leur attente. Le lendemain à une lieuë de Loja , ils trouverent en leur chemin le Grand-Prevôt de l'Armée avec ses Archers qui poursuivoient des Deserteurs ; il examina nos deux Cavaliers , qui ne lui sembloient pas à la vérité avoir l'air de ce qu'il cherchoit , mais ils lui parurent trop bien montez pour des gens qui n'étoient pas richement vêtus , & il les arrêta pour leur demander d'où ils venoient & où ils alloient. Orviedo répondit qu'ils étoient du quartier du Marquis d'Astorgas , & que quelques affaires les appelloient à Seville. Là-dessus le Prevôt voulut voir leur congé ; & comme ils n'en avoient point , il étoit dans la résolution de les conduire au quarties

dont ils se disoient. Au deffaut du congé , Ozmin tira d'un de ses doigts un fort beau diamant qu'il presenta à Monsieur le Prevôt , qui charmé du present , leur fit mille excuses de les avoir arrêtez , & voulut absolument les accompagner jusqu'à Loja , pour leur montrer qu'il sçavoit vivre , & qu'il avoit un cœur très reconnoissant.

Ils arriverent à Seville , sans avoir eu d'autre aventure que celle-là ; ils allerent loger au Fauxbourg qui est au de-là du Guadalquivir ; mais quoique ce quartier soit le plus écarté de la ville & le plus obscur , il étoit alors si plein de monde & d'équipages , qu'à peine y pûrent-ils trouver un logement ; & il ne faut pas s'en étonner , puisque c'étoit huit jours avant la course des Taureaux , dans le tems que chacun s'occupoit des préparatifs superbes qui se faisoient pour cette fête. Nos Mores pour être bien instruits de tout ce qui se passoit à la Cour , n'eurent qu'à écouter les Domestiques de divers Seigneurs dont leur Hôtel-lerie étoit pleine , ainsi que celles de la ville.

Ces Domestiques en apprirent à Ozmin plus qu'il n'en auroit voulu sçavoir : ils lui dirent entr'autres choses , que Dom Alonse s'appelloit le Chevalier de la belle More ; qu'elle avoit plusieurs autres Amans , mais

que celui-ci l'emportoit sur tous ses Rivaux ; & que si cette Dame , comme il y avoit toute apparence, embrassoit le Christianisme , le bruit couroit que Zuniga l'épouserait. Pour comble de tourmens , ils prirent la peine de lui peindre ce Cavalier avec des couleurs capables de desoler un galand délicat & aussi passionné que ce malheureux More ; il eut besoin d'un confident tel qu'Orviedo , pour l'empêcher de retomber dans les fureurs qui avoient pensé lui causer la mort. Cet adroit Ecuyer le rassura peu à peu , en lui représentant que ses allarmes offensoient Daraxa , qui l'aimoit trop pour cesser de lui être fidelle ; qu'au reste il n'étoit pas surprenant qu'une personne si charmante eût inspiré de l'amour dans une Cour où regnoit la galanterie. Orviedo acheva de calmer les agitations de son Maître en lui faisant faire réflexion, que la fête qui se préparoit lui fourniroit une belle occasion de juger par lui-même du mérite de ses Rivaux , comme de l'attention que sa Maîtresse pouvoit avoir pour eux ; & qu'ensuite il se régleroit sur ses observations. Ozmin se rendit à ses raisons , & principalement à la dernière , il se promit de bien observer Daraxa ; en même tems pour montrer à cette Dame la différence qu'il y avoit de lui à ses Rivaux,

& faire éclater sa force & son adresse aux yeux de la Cour Catholique ; il résolut de se mettre de la course des Taureaux. Il chargea son Ecuyer du soin de faire préparer tout ce qui leur étoit nécessaire pour cet exercice inventé par les Mores , & pour lequel sans contredit Ozmin étoit le premier Cavalier de cette Nation.

Le jour de la fête enfin arriva ; jamais on n'a vû tant de magnificence , tout étoit en ordre dès le matin , on ne voyoit que de riches meubles & de belles tapisseries dans les ruës par où Ferdinand & Isabelle devoient passer avec leur Cour pour aller à la grande Place destinée aux jeux de cannes & aux courses de Taureaux. Il y avoit dans cette Place un nombre prodigieux de toutes sortes de personnes assises sur des amphithéâtres qui régnoient tout autour ; & l'on appercevoit de tous côtez aux fenêtres & aux balcons une infinité de Dames & de Cavaliers habillez si superbement , que les spectateurs formoient un premier spectacle qui charmoit les yeux.

Sur les trois heures après midi , le Roi & la Reine se rendirent à leur balcon , qui étoit orné magnifiquement ; & dans un autre à côté se plaça la belle More avec plusieurs Dames & quelques vieux Seigneurs qui n'étant plus propres à ces courses , en

laissoient à regret aux jeunes tout l'honneur. On commença suivant la coutume par le combat des Taureaux , on en lâcha d'abord un qui n'étoit pas des plus terribles, aussi fut-il bien-tôt terrassé.

Nos deux Mores étoient déjà sur la place , ils se tenoient hors de la carrière parmi plusieurs autres personnes à cheval , pour voir comment les Chrétiens s'y prenoient. Il ne faut pas demander si Ozmin chercha des yeux sa Maîtresse , il la démêla facilement , & sa surprise fut extrême , quand il s'aperçut qu'elle étoit vêtue à l'Espagnole , il en conçut un malheureux présage ; cependant quoiqu'il ne la considérât que de loin , il ne laissa pas de remarquer qu'elle avoit un air triste : en effet , elle s'interressoit si peu à cette fête , qu'il lui avoit fallu un ordre exprès de la Reine pour l'obliger à se parer ; encore ne s'en étoit-elle acquittée qu'avec beaucoup de négligence ; le coude appuyé sur le balcon , & la tête sur sa main , elle promenoit indifféremment sa vue de toutes parts , ou pour mieux dire , elle ne voyoit rien , tant elle étoit occupée d'autres choses.

Quoique sa mélancolie fût susceptible de différentes interprétations , Ozmin par un reste d'espérance l'expliqua en sa faveur , & en sentit un secret plaisir que les amans

déliçats font seuls capables de sentir. Tandis qu'il observoit avec tant d'attention Daraxa, le grand bruit que fit le peuple en voyant lâcher un second Taureau plus fort & plus méchant que le premier, détacha ses yeux & son esprit du balcon qui les occupoit. Il regarda dans la carrière, il vit que la bête donnoit bien de l'exercice aux Cavaliers qui combattoient contre elle; comme il ne vouloit point montrer ce qu'il sçavoit faire qu'après la mort de ce second Taureau, il sembloit, quoiqu'Orviedo & lui fussent magnifiquement équippez, qu'ils n'eussent pas dessein de se mettre de la partie, ce qui ne manqua pas d'étonner les spectateurs qui étoient autour d'eux: Pourquoi, se disoient-ils hautement les uns aux autres, ces deux Champions demeurent-ils ainsi hors de la barriere? Ne sont-ils donc venus ici que pour voir les courses: N'oseroient-ils entrer? Ont-ils peur de recevoir des coups de cornes! Ne portent-ils une lance que pour la prêter à quelque Cavalier plus digne qu'eux de s'en faire honneur.

Ces railleries si ordinaires au peuple qui n'épargne personne en pareille occasion, étoient entendues du Maître & de l'Ecuyer qui les méprisoient, ils n'étoient attentifs qu'à l'issuë de la course du Taureau qu'on

voit dans la carrière. Ce fier animal avoit déjà mis hors de combat deux Cavaliers , & devenu plus furieux par deux legeres blessures que Dom Alonse lui avoit faites , il s'en vengea sur son cheval qu'il jeta roide mort sur la place ; mais alors Dom Rodrigue de Padilla l'un des plus forts Cavaliers de la troupe , frappa si rudement le Taureau, qu'il n'eût pas besoin d'un second coup pour l'achever.

On alloit en lancer un troisiéme , quand le Seigneur More qui s'en apperçût fit signe à Orviedo de marcher & de faire ouvrir la barriere ; ils avoient tous deux trop bonne mine pour qu'on leur refusa l'entrée. Ils ne furent pas sitôt dans la carrière, que tout le monde eût les yeux sur eux , il regna d'abord dans la place un silence applaudissant, chacun prenoit plaisir à considerer la richesse de leurs armes , le goût galant de leur équipage & plus encore le grand air qu'ils avoient à cheval , Ozmin sur-tout s'attiroit les regards de l'assemblée par la grace & la noblesse de son maintien, ils avoient l'un & l'autre le visage couvert d'un crêpon bleu , pour marquer qu'ils ne vouloient pas être connus. L'Ecuyer portoit la lance de son Maître d'une autre maniere que les Espagnols , & Ozmin avoit à son bras gauche le mouchoir brodé dont sa

maîtresse lui avoit fait present , & qui n'étoit pas non plus une galanterie à l'usage du pays , ce qui faisoit juger que s'ils n'étoient pas étrangers ils vouloient du moins le paroître ; mais on ne les soupçonnoit nullement d'être Mores : Ferdinand ne fût pas des derniers à jeter la vûë sur eux , & il les fit remarquer à la Reine , qui ne prit pas moins de plaisir que lui à les regarder. Tous les Cavaliers qui étoient dans la carriere se rangerent pour les laisser passer & concûrent du Maître la plus avantageuse opinion.

Daraxa seule ne prenoit point garde à ces deux nouveaux Champions , peut-être même n'auroit-elle pas arrêté ses regards sur eux, si le vieux Dom Louis Marquis de Padilla , pere de Dom Rodrigue , après lui avoir fait la guerre sur son humeur sombre & rêveuse , ne l'eût pas obligée à tourner enfin la tête de leur côté ; elle eut d'abord un peu d'émotion, sans sçavoir pourquoi , en appercevant les deux Grenadins ; elle trouvoit en eux un air étranger qui lui donna la curiosité de demander à Dom Louis qui ils étoient. C'est ce que j'ignore , Madame , lui répondit-il ; le Roi même n'a pû l'apprendre ; cependant Ozmin s'étoit approché du balcon de cette Dame ; elle attacha sa vûë sur le mouchoir qu'il

portoit au bras & dans le moment elle sentit une palpitation de cœur qui lui dit bien des choses. Néanmoins elle ne pouvoit croire encore que ce fût le même mouchoir qu'elle avoit envoyé à son Amant lorsqu'il étoit blessé, ni que ce fût ce cher Amant lui-même qui se présentoit à ses yeux ; mais comme il s'arrêta devant le balcon & qu'elle eut tout le loisir de l'examiner, son cœur lui dit que ce ne pouvoit être un autre.

Elle alloit s'abandonner à la joye quand le troisiéme Taureau, qui dès sa sortie avoit causé de grands desordres dans la carrière, vint troubler des momens si doux en s'avancant du côté d'Ozmin. Ce redoutable animal étoit de Tarita, on ne se souvenoit point d'en avoir vû un si monstrueux. Il pouffoit des mugissemens qui répandoient la terreur dans la place ; quoiqu'il n'eût pas besoin d'être animé, on ne laissoit pas suivant l'usage de lui jeter des pieux, ce qui irritoit tellement sa fureur, que Dom Rodrigue, Dom Alonse & les autres Cavaliers n'osoient se présenter devant lui avec cette intrépidité qu'ils avoient montrée devant les deux autres.

Cette terrible bête couroit donc vers Ozmin qui ne songeoit alors à rien moins qu'à se mettre en défense ; mais averti du péril par Orviedo qui lui donna promptement sa lan-

ee, & animé de la vûë de ce qu'il aimoit, il fit fierement face au Taureau, lui passa sa lance entre le col & l'épaule avec tant de vigueur qu'il le cloüa à terre où il demeura comme s'il eût été frappé de la foudre, avec plus de la moitié de la lance dans le corps, après quoi ce brave Champion jeta dans la carriere le tronçon qui lui étoit resté dans la main & se retira.

Une action si hardie & si vigoureuse excita l'admiration de la Cour & du peuple, la place retentit de cris de joye & d'acclamations, on n'entendit par tout pendant un quart d'heure que, *vive le Cavalier à l'écharpe bleüe, le plus fort & le plus courageux mortel de son siècle.* Tandis qu'on célébroit ainsi dans la place la valeur d'Ozmin, la timide Daraxa que la vûë du Taureau avoit épouvantée pour son Amant, étoit encore si hors d'elle-même, qu'elle croyoit voir l'animal en fureur; elle reprit pourtant peu à peu ses esprits au bruit des applaudissemens des Spectateurs. Elle chercha des yeux dans la carriere son cher More, & ne l'y découvrant point, ses sens furent saisis d'un nouveau trouble, elle demanda ce qu'il étoit devenu, on le lui montra déjà bien loin hors de la barriere & suivi d'une foule de peuple, qui ne pouvoit se lasser de voir un homme qui venoit de faire un si beau coup de lance.

La nuit étant arrivée pendant ce tems-là, toute la place en un instant parut éclairée d'une infinité de flambeaux qui faisoient une fort belle illumination, bientôt les Jeux de Cannes commencerent ; on vit approcher douze Quadrilles avec leurs trompettes, leurs fifres & leurs timbales, elles avoient à leur suite leurs gens de livrée & douze valets chargez de faisceaux de Cannes. Les chevaux de main des Cavaliers avoient des Caparaçons de velours, chacun de la couleur de sa Quadrille, brodez d'or & d'argent & les armes de chaque chef étoient par dessus ; non-seulement ces deux métaux brilloient dans leurs équipages, mais les pierreries même n'y étoient point épargnées. Avant que d'entrer dans la place ils se mirent en marche de la manière suivante.

Les Ecuyers de chaque Chef de Quadrille alloient les premiers & conduisoient les équipages ; douze chevaux qui portoient à l'arçon de devant les armes de ces Chevaliers dont les devises qui pendoient à l'arçon de derriere étoient à la tête des autres qui n'avoient que leurs Caparaçons avec des sonnettes d'argent qui faisoient grand bruit. Les gens de livrée marchoient après les chevaux, ils firent le tour de la place & sortirent par une autre porte que

celle par où ils étoient entrez , pour éviter la confusion. Les Quadrilles conduites par leurs Chefs commencerent ensuite leur entrée en deux files avec tant de grace & d'adresse que tous les Spectateurs en furent charmez ; ce qui n'est pas surprenant , puisque les Cavaliers les plus habiles pour ces sortes de jeux , sont sans contredit ceux de Seville , de Cordouë , & de Xerés de la Frontera. On voit dans ces Villes jusqu'à des enfans de huit à dix ans manier des chevaux & les pousser d'une façon admirable.

Lorsque les Quadrilles eurent couru quatre fois par les quatre faces de la place , ils en sortirent par la même porte que leurs équipages , & y revinrent bientôt avec leurs écus au bras & les Canes ou Roseaux à la main. Elles commencerent leurs combats de douze contre douze , c'est-à-dire Quadrille contre Quadrille. Quand elles avoient combattu un quart d'heure , il en venoit deux autres de deux côtez différens , lesquelles sous prétexte de les séparer , faisoient entr'elles un nouveau combat.

Tandis que cela se passoit , Ozmin & Orviedo s'étant démêlé de la foule du peuple qui les suivoit , regagnerent promptement leur Hôtellerie , & après s'y être
désarmez

désarmez ils revinrent dans la place où l'amoureux Ozmin traversant la presse , perça jusques sous le balcon de la belle More. comme il étoit fort simplement vêtu, on ne pouvoit, malgré sa bonne mine, le prendre pour un homme de grande importance : Daraxa qui se doutoit bien qu'il ne manqueroit pas de paroître encore devant elle, le cherchoit par tout des yeux ; mais quoiqu'il fût fort proche d'elle & qu'il la regardât , elle ne les arrêtoit point sur lui. Elle tenoit un très-beau bouquet garni de rubans que Dom Alonse lui avoit envoyé ce jour-là , ce bouquet lui échappa des mains par hazard & tomba justement aux pieds d'Ozmin, qui s'empressa de le ramasser; cet incident fut cause que la Dame baissa la vûe & qu'elle reconnut son cher More: dès ce moment elle ne détourna pas les yeux de dessus lui. Comme quelques personnes du peuple dont il étoit environné vouloient de gayeté de cœur l'obliger à rendre le bouquet par force , Daraxa leur cria de le lui laisser & ajouta même qu'il étoit en bonnes mains : à ces mots qui terminèrent le différent, l'heureux Ozmin devenu possesseur paisible d'une faveur qu'il croyoit plutôt devoir à l'amour qu'au hazard, l'attacha par galanterie à son chapeau.

Après cela nos deux amans commencent.

rent à se faire des signes qui formoient un langage muet & très-commun entre les Mores ; ce que les Espagnols ont depuis appris d'eux , aussi-bien qu'une infinité d'autres choses qui font passer aujourd'hui notre Nation pour la plus galante de l'Europe. Ozmin & sa maîtresse s'entrenoient donc de cette sorte , sans que personne y prît garde , tous les Spectateurs étant trop attentifs aux combats des Quadrilles pour faire une pareille remarque. D'ailleurs, qui pouvoit s'imaginer que la belle More qui se montroit si peu sensible aux soins des plus aimables Seigneurs de la Cour , eût trouvé dans la foule du peuple un objet digne de l'occuper.

Mais des momens si doux ne durèrent que jusqu'à la fin des Jeux de Canes , car dès qu'ils furent achevez , on lâcha comme on fait ordinairement pour couronner la Fête, le dernier Taureau qui n'étoit pas moins redoutable que celui qui avoit été tué par Ozmin. L'animal en entrant dans la carriere fit assez connoître par ses mouvemens qu'il vendroit bien cher sa vie. Dom Rodrigue de Padilla , Dom Juan de Castro , Dom Alonse & plusieurs autres Cavaliers descendirent de Cheval à l'envi pour combattre à pied la bête , qui fit bientôt sentir la dureté de ses cornes à deux ou trois d'entre eux. Il y en eut même un qu'il fallut emporter &

qui étoit à-demi-mort , cela rallentit un peu l'ardeur des autres.

En effet on ne pouvoit, sans être un véritable Chevalier errant , prendre un fort grand plaisir à se battre contre un Taureau dont la vûë inspiroit de l'effroi ; il écumoit de rage , grattoit de son pied la terre & regardoit en face chaque Champion, comme s'il eut voulu en choisir un pour se jeter sur lui. Dom Alonso poussé par son amour souhaitoit néanmoins au péril de sa vie de faire quelque action d'éclat aux yeux de la belle More. Dans ce dessein , pour être mieux remarqué d'elle , il s'avança vers son balcon , & là pendant qu'il attendoit que l'animal vint de son côté , il apperçut Ozmin qui étoit tout seul en cet endroit , la peur en ayant écarté le peuple qui étoit autour de lui auparavant. Il n'avoit pas tenu à Daraxa que ce jeune More n'eut aussi pris la fuite ; mais elle lui avoit vainement fait signe de se retirer ou du moins de monter sur un échaffaut : il ne s'étoit pas laissé vaincre aux allarmes de cette Dame ; le vainqueur du Taureau de Tarita auroit crû se déshonorer s'il eut paru en appréhender un autre.

Zuniga considéra fort attentivement ce Cavalier ou plutôt le bouquet qu'il avoit sur son chapeau & qu'il reconnut facile-

ment à la clarté des flambeaux dont toute la place étoit éclairée. Il ne fut pas peu surpris de ce qu'il voyoit & pour être encore plus assuré qu'il ne se méprenoit point, il aborda Ozmin, qui ne lui sembla qu'un homme du commun : Mon ami, lui dit-il d'un air fier mêlé de chagrin, qui peut vous avoir donné ce bouquet ? Quoique le More jugeât bien de l'intérêt que ce Cavalier qui lui parloit y pouvoit prendre, il lui répondit sans s'émouvoir, il me vient de fort bonne part, mais je ne le dois qu'à la fortune. Je ne sçai que trop d'où il vous est venu, répliqua Dom Alonse d'un ton de voix plus élevé, rendez-le moi tout-à-l'heure, il n'a point été fait pour vous. Je n'accorde rien par force, lui répartit Ozmin sans s'échauffer : encore une fois, dit Zuniga, donnez-moi ce bouquet, ou je vous apprendrai mon petit compagnon à qui vous avez affaire. Je suis fâché, lui dit Ozmin avec quelque agitation, que nous soyons ici devant le Roy ; si nous étions ailleurs je ne me contenterois pas de vous refuser le bouquet, je vous arracherois ce nœud de ruban que je vois à votre jupon. C'étoit ce même nœud dont la belle More avoit fait présent à Dom Alonse en le recevant pour son Chevalier, & qu'Ozmin qui l'avoit envoyé à cette Dame ne reconnoissoit que trop ; & ce Seigneur More voyant par-

là que le Cavalier qui lui parloit devoit être le plus redoutable de ses rivaux, cette découverte le mettoit dans une fureur qu'il n'avoit pas peu de peine à retenir. Dom Alonse encore plus emporté que lui perdit patience en s'entendant menacer par un homme qu'il croyoit d'une condition fort au dessous de la sienne; il le traita d'insolent, & poussant entre les nœuds des rubans du bouquet un bâton pointu qu'il avoit, & dont les Champions se servent pour irriter les Taureaux, il alloit enlever le bouquet & le chapeau, si l'adroit & vigoureux Ozmin ne lui eût pas en même tems ôté le bâton comme à un enfant.

Qui pourroit exprimer la rage dont le fier Zuniga fut saisi après avoir reçu un pareil affront aux yeux de sa maîtresse & devant le Roy même. Il ne se posséda plus, & sans avoir égard à ce qu'il devoit à la présence de leurs Majestez, il tira son épée; mais dans le moment qu'il se préparoit à fondre comme un Lion sur son ennemi, qui de son côté l'attendoit sans le craindre, le Taureau arriva sur eux & les obligea bien à se séparer. Cet animal attaqua Dom Alonse & le jeta d'un coup de corne à quatre ou cinq pas de lui blessé cruellement à la cuisse; ce qui excita dans la place un cri general de terreur. Pour comble d'infortune

la bête plus en furie que jamais ne s'attachant qu'à ce Cavalier, se dispoſoit à retourner à la charge ; mais Ozmin par une généroſité digne des Guerriers de ce tems-là, ne balança point à voler au ſecours de ſon Rival, malgré ce qui venoit de ſe paſſer entre eux. Avec le même bâton qu'il lui avoit arraché, il piqua rudement le Taureau, qui, tournant toute ſa fureur contre lui, baiffa la tête pour lui enfoncer ſes cornes dans le corps. Le More ſaiſit cet inſtant pour lui décharger ſur le col un revers de ſon épée dont il connoiſſoit la trempe, & telle fut la force du coup, que l'animal en tomba roide mort ſur la place, au grand étonnement de tous les ſpectateurs.

Ce que le Cavalier à l'écharpe bleuë avoit fait, ne paſſa plus que pour un petit exploit en comparaifon de celui-ci, que le deſavantage de combattre à pied rendoit plus glorieux ; auſſi les acclamations en durèrent plus long-tems. Ozmin ſe déroba par une prompte retraite à la curioſité des perſonnes qui cherchèrent à le connoiître. Le Roy même eut beau demander à le voir, on fut obligé de lui dire qu'il venoit de diſparoître & qu'on ne ſçavoit qui il étoit.

Parlons à preſent de Daraxa : Cette Dame attentive à la querelle des deux Rivaux, avoit été ſur le point d'en avertir leurs Ma-

jestez pour en prévenir les suites, au hazard de faire perdre la liberté à son cher More ; mais la frayeur dont elle avoit été tout à coup saisie en voyant le Taureau prêt à se jeter sur eux , lui avoit ôté la parole & le sentiment. Cependant les nouvelles acclamations qui se faisoient entendre dans la place , la tirèrent peu à peu de cet état ; c'est ainsi que cette tendre Amante passoit successivement de la joye à la douleur & de la douleur à la joye. L'Amour n'en fait pas d'autres , il se plaît à faire sentir ses peines aux cœurs qu'il comble de plaisirs.

Comme l'aventure du bouquet étoit arrivée presque sous les yeux de la Reine , cette Princesse y avoit pris garde, & curieuse d'en sçavoir toutes les circonstances, elle en demanda dès le soir même le détail à la belle More & à Doña Elvira de Padilla , qui avoient été toutes deux l'une auprès de l'autre pendant la Fête. Daraxa jugeant à propos de laisser parler Elvire, quoiqu'elle eût pû mieux qu'un autre rendre raison de ce différent, dit qu'elle y avoit fait peu d'attention. D. Elvire fut donc obligée de raconter ce qu'elle avoit vû & entendu ; mais comme elle laissoit plus à la Reine à souhaiter d'apprendre qu'elle ne lui en apprenoit , cette Princesse esperant que Dom Alonso pourroit entierement satisfaire sa

curiosité, envoya chez-lui le vieux Marquis d'Astorgas, aussi-tôt que la blessure de ce jeune Seigneur lui permit de voir du monde. Voici de quelle maniere le Marquis, homme de bonne humeur, s'acquitta de sa commission.

Hé bien ! Seigneur Chevalier sans peur, dit-il à Zuniga en entrant dans sa chambre, que pensez-vous de ces vilains animaux cornus qui ont si peu de respect pour les beaux garçons ? Vous m'avoüerez qu'il ne fait pas bon d'avoir affaire à eux. Il y a long-tems, lui répondit en souriant Dom Alonso, que vous le sçavez aussi-bien que moi : Mais, reprit le Marquis d'un air sérieux, ne me direz-vous point qui est le vaillant homme qui vous a secouru si à propos ? Il est étonnant que de tant de braves qu'on voit à la Cour, aucun ne s'est montré assez de vos amis, pour vouloir lui disputer cet honneur. Cependant on assure que vous étiez prêt à vous battre contre un Cavalier si généreux : Je sçais mieux que personne ce que je lui dois, répondit Zuniga, & le peu de sujet que je lui avois donné de me tirer d'un si grand péril. Tout ce qui me fâche, ajoûta-t-il, c'est que je ne le connois point, je suis si charmé de sa valeur & du procédé qu'il a eu avec moi, que je ne puis être content, que je n'aye trouvé

l'occasion de découvrir qui il est & de m'acquiescer envers lui.

Si vous n'avez pas d'autre chose à m'apprendre, dit alors le Marquis, la Reine auroit bien pû se passer de m'envoyer ici, elle n'en sera pas plus avancée. Elle n'ignore pas le sujet du démêlé que vous avez eu avec l'inconnu, la belle More & Doña Elvira l'en ont instruite; Elle croyoit que vous en sçaviez davantage, & toute la Cour avec elle est justement étonnée que deux Cavaliers, après avoir fait deux actions si glorieuses, prennent autant de soin de se cacher que les autres en ont ordinairement de se faire connoître. Ferdinand même qui leur destine des récompenses, voudroit bien qu'ils se montrassent, & sur-tout le dernier, qu'on s'imagine n'être pas un homme d'une condition distinguée. Non si l'on en juge par l'habit, s'écria Dom Alonse, j'en ai porté d'abord le même jugement, & je suis persuadé que je ne lui ai pas rendu justice; quoiqu'il en soit, c'est un grand homme & c'est tout ce que j'en puis dire. Le Marquis d'Astorgas ne pouvant tirer de Zuniga d'autres lumières là-dessus, s'en retourna auprès de la Reine.

On crut à la Cour que tout cela n'étoit pas sans mystère, & que Dom Alonse par un retour de générosité ne vouloit pas déce-

ler un Cavalier qui souhaitoit d'être inconnu. Pour Daraxa, elle ne fut soupçonnée d'aucune intelligence, & l'on n'attribua le trouble qu'elle avoit fait paroître pendant les courses qu'au seul malheur de Dom Alonse. On crut, & l'on trouva cela fort juste, qu'elle avoit la bonté de s'interresser pour un jeune Seigneur, qui étoit son Chevalier & qui l'aimoit éperduëment. Elle jouïssoit toute seule du secret plaisir de sçavoir ce qui se passoit, mais ce plaisir étoit accompagné d'une inquiétude qui en corrompoit la douceur. Elle avoit entendu ce qu'Ozmin avoit dit à son Rival au sujet du nœud de ruban : elle connoissoit la délicatesse des Mores sur cette matiere, si bien qu'elle se reprochoit l'imprudence qu'elle avoit eüe de donner à Zuniga une chose qui lui venoit d'une main si chere ; elle ne pouvoit se consoler d'avoir fait cette faute, quoique son cœur n'y eût eu aucune part. Elle ne pouvoit non plus écrire à Ozmin, ne sçachant où il étoit logé ; il falloit bien qu'elle attendit que cet Amant trouvât moyen de lui donner de ses nouvelles. Elle passa quelques jours dans cette attente si douce & si cruelle tout ensemble ; tantôt pensant avec plaisir que son futur époux étoit dans la même ville qu'elle, & tantôt devorée par des impatiences mortelles de

le revoir : mais enfin , le tems amene tout.

Vous avez été apparemment dans les Jardins du Palais de Seville, & vous sçavez ce qu'on appelle le haut & le bas du Jardin, ce sont deux Jardins l'un sur l'autre ; celui d'enhaut soutenu par des arcades est au niveau du premier étage, & ne peut passer que pour un parterre. Celui d'enbas qui est le plus grand, n'étoit alors ouvert qu'aux hommes de la Cour, qui avoient la liberté d'y entrer à certaines heures. Le haut Jardin n'étoit que pour les Dames qui s'y promenoient pour se faire voir aux Seigneurs, avec qui elles s'entrenoient quelquefois de dessus la balustrade qui regne à hauteur d'appui tout autour de ce Jardin ; mais ces conversations n'étoient permises que dans l'absence de leurs Majestez ; il falloit dans un autre tems se contenter du langage des signes. Il n'étoit pas défendu aux hommes de chanter, même en présence du Roi & de la Reine, pourvû que le Cavalier qui chantoit eût la voix belle. On y faisoit aussi de petits concerts d'instrumens dont l'exécution étoit ordinairement ravissante.

Un soir la belle More se promenoit avec D. Elvire son amie ; elles n'eurent pas fait deux tours d'allée, qu'elles entendirent la voix d'un homme, lequel, à ce qu'il leur parut, chantoit assez agréablement

pour mériter qu'on l'écoutât. Elles se cachèrent derrière des Orangers qui bordaient la balustrade, & de-là se trouvant vis-à-vis du personnage, elles eurent tout le loisir de le considérer. Elvire remarqua qu'il avoit fort bonne mine, & Daraxa reconnut que c'étoit Ozmin. Ce Cavalier assis sur un lit de gazon, & la tête appuyée négligemment contre un arbre, chantoit ces paroles en Castillan.

Voulez-vous me donner la mort,
 Impitoyable jalousie,
 En troublant nuit & jour le repos de ma vie ?
 Je sçaurai bien sans vous finir mon triste sort.
 L'absence n'est que trop cruelle
 Pour un Amant bien enflammé :
 Je mourrai de langueur si j'aime une infidelle,
 Ou je mourrai d'ennui quand je serois aimé.

Cet illustre More avec toutes ses autres belles qualitez, avoit celle de bien chanter ; mais au lieu de s'en faire honneur, il prenoit soin de la cacher. On ne se picquoit pas seulement à la Cour de Grenade de parler bon Espagnol. On y chantoit aussi en cette langue ; il y avoit même des Mores qui composoient des Vers Castillans que les Poètes Espagnols admiroient. Ceux

qu'Ozmin venoit de chanter étoient de la composition d'un Auteur Grenadin , & un Musicien de la même Nation en avoit fait l'air. Daraxa ne manqua pas de s'appliquer cette chanson , & voulant profiter de l'occasion pour y répondre , elle tira de sa poche des tablettes dont elle déchira une feuille , après avoir écrit dessus les mots suivans :

Plus d'inquiétude pour le nœud de ruban ; le don en a été fait sans la participation du cœur. Quand on aime comme Daraxa , on ne peut aimer qu'une fois en sa vie. N'en doutez nullement , & si vous souhaitez d'en apprendre davantage , Laida se trouvera demain à neuf heures du matin à la porte du Palais.

Elle roula doucement la feuille & la jetta dans le Jardin d'enbas au travers des branches de l'Oranger , qui ne la cachoit pas si bien , que le Seigneur More ne pût la voir. Il remarqua qu'elle venoit de laisser tomber quelque chose , ce qu'elle avoit fait si adroitement que son amie ne s'en étoit point aperçue. Il est vrai qu'Elvire étoit si attachée à regarder le Cavalier & à l'entendre , qu'elle ne songeoit qu'à cela. Il n'eut pas si-tôt achevé de chanter son air , qu'elle lui cria de recommencer pour l'amour des Dames. Il auroit eu volontiers cette complaisance , si le Roi ne fût alors revenu de

la chasse ; mais le retour de ce Monarque obligea la belle More & son amie à r'entrer promptement dans le Palais , au grand regret de celle-ci , qui auroit bien voulu ne pas si-tôt abandonner le terrain.

D'abord que les Dames se furent retirées , Ozmin curieux de sçavoir ce que sa chere Amante avoit jetté dans le Jardin bas , alla au-dessous de l'endroit où il avoit remarqué qu'elle s'étoit mise pour l'écouter , & ayant trouvé le billet roulé , il ne s'arrêta pas plus long-tems dans le Jardin , il en sortit avec la joye de n'y être pas venu pour rien , & avec l'envie d'y revenir plus d'une fois.

Le billet de Daraxa rendit la vie à ce tendre More , qui ne manqua pas le lendemain d'envoyer Orviedo à la porte du Palais. Cet Ecuyer y trouva Laïda , qui pour n'être pas connue , s'étoit couverte d'une Mante noire des plus épaisses. Dès qu'elle l'apperçut , elle l'aborda & lui remit une Lettre de la part de sa Maîtresse. Orviedo lui en donna une autre de la part d'Ozmin , & avant qu'ils se séparassent , ils eurent ensemble une assez longue conversation pour avoir de quoi faire chacun de son côté un rapport très-satisfaisant. La Lettre du Seigneur More ne contenoit que des plaintes , & celle de Daraxa , que des protestations

d'innocence & de fidélité. Ils furent tous deux bien-tôt d'accord. Il y a de la volupté dans les querelles amoureuses ; mais il ne faut pas qu'elles durent long-tems : Il est bon encore qu'elles ne soient pas fréquentes autrement elles peuvent produire de mauvais effets.

Quelle consolation pour nos Amans d'avoir trouvé moyen d'établir entr'eux un commerce de Lettres , & de se voir même quelquefois. La belle More auroit bien voulu se promener toute seule dans les Jardins du Palais , pour épier l'occasion de parler en liberté à Ozmin ; mais c'étoit trop risquer. Ils se seroient perdus l'un & l'autre, si quelques personnes de la Cour les eût vûs s'entretenir ensemble. D'ailleurs , Elvire , à qui le Seigneur More avoit donné dans la vûe , ne quittoit point son amie , & ne cessoit de lui parler du Cavalier à la belle voix. Elle lui proposa même dès le jour suivant d'aller dans les Jardins , en lui disant qu'elles pourroient le rencontrer là. Nôtre complaisante More , qui ne demandoit pas mieux , accepta la proposition.

Les voilà toutes deux dans le Jardin haut, d'où elles n'eurent qu'à regarder dans le Jardin bas , pour y démêler l'homme qu'elles cherchoient. Il venoit d'arriver , & il étoit assis au même endroit que le jour

précédent. Doña Elvire qui pouvoit passer pour une des plus charmante de la Cour, ne se contenta pas de se montrer au Cavalier, elle obligea son amie à suivre son exemple. Ozmin affecta de paroître surpris de leur vûë, & fit semblant de vouloir se retirer par respect; mais Elvire pour l'arrêter, lui adressa la parole: il répondit, & insensiblement ils s'engagerent tous trois dans un entretien qui fut vif, & cela sur le pied d'un inconnu avec deux Dames inconnuës.

Le Seigneur More fit remarquer dans cette occasion qu'il avoit beaucoup d'esprit, & Doña Elvire n'y brilla pas moins. Animée des mouvemens d'une passion naissante, elle disoit mille jolies choses qu'elle n'auroit pas dites de sang froid, quoiqu'elle fût naturellement très-spirituelle. Pour Daraxa, elle se divertissoit à les écouter comme une fille qui avoit son compte. Enfin, chacun étoit fort content, & les momens s'écouloient avec la rapidité dont ils passent ordinairement quand ils sont agréables. S'il parut que le Cavalier ne les trouvoit pas longs, les Dames de leur côté firent assez connoître qu'elles ne s'ennuyoient point avec lui, puisque le Roi venoit de r'entrer dans le Palais, & qu'elles ne songeoient nullement à se retirer. Il fal-

lut que le Jardinier vint avertir Ozmin qu'il étoit tems de sortir : Encore Elvire avant la séparation voulut - elle s'assurer d'une nouvelle entrevûe , qui fut fixée au premier jour que Ferdinand iroit à la chasse.

Cette Dame , après cette conversation , demeura si charmée d'Ozmin , qu'en le quittant elle ne put s'empêcher de dire à Daraxa , qu'elle n'avoit jamais vû de Cavalier si parfait. Toute autre que la belle More eût été allarmée d'un aveu si franc , mais elle n'en fit que rire , tant elle comptoit sur la fidelité de cet Amant. Cependant son amie , qui la croyoit la plus insensible personne de son sexe , loin de lui faire un mystere du goût qu'elle se sentoit pour l'Inconnu , lui en parloit à tout moment dans les termes les plus vifs. Oüi , lui disoit-elle , je suis touchée du mérite de ce Cavalier ; mais je voudrois bien sçavoir qui il est , & pourquoi un homme fait comme lui ne se montre point à la Cour. Je vous conjure , ma chere Daraxa , de le lui demander vous-même , quand nous le reverrons. Ozmin fut bien-tôt informé de tout cela par sa Maîtresse , qui lui manda que la situation ne laissoit pas d'être délicate : Qu'il ne devoit point abuser du penchant d'Elvire , & encore moins trahir sa

fidelle Daraxa : Qu'en amour tout faisoit de la peine , jusqu'aux plus legeres apparences ; & qu'enfin , lorsqu'on possedoit un cœur , on étoit bien-aïse d'être l'objet de tous ses desirs.

Il crut de bonne foi que sa Dame ne lui écrivoit ainsi que pour se réjoüir , & dans cette opinion , il lui fit une réponse badine. Il poussa même la chose plus loin : A la premiere entrevüe , il prodigua les douceurs à Doña Elvire , qui les reçut fort bien à bon compte , ou plutôt qui les lui rendit avec usure. La belle More , comme son amie l'en avoit priée , interrogea l'Inconnu sur son pais , sur sa naissance & sur l'état present de sa fortune. Il répondit , sans hésiter , qu'il étoit Arragonois , & qu'il se nommoit Dom Jaymé Vivés : Qu'après avoir été pris par les Mores , & remis en liberté par la capitulation de Baëza , il attendoit que sa Famille lui envoyât l'argent dont il avoit besoin pour se mettre en état de se produire à la Cour. L'histoire étoit simple & vraisemblable. Elvire n'en demanda pas davantage , & s'étant toutefois informée s'il y avoit une Maison de Vivés en Arragon , elle apprit avec un extrême plaisir que c'en étoit une des plus nobles.

Ce commerce galant devint peu à peu très-incommode aux deux Amans Mores.

Doña Elvire s'enflamma tout de bon , & son amour les embarrassoit à mesure qu'il prenoit de nouvelles forces. Dès qu'Ozmin s'apperçût que ce n'étoit plus un jeu , il changea de ton : il n'eut plus pour la Dame que des manieres honnêtes & polies ; mais il avoit affaire à une fille qui s'échauffoit d'elle-même. Daraxa très-satisfaite de la conduite de son Amant , avoit pitié de sa Rivale , & l'auroit volontiers desabusée , si elle n'eût pas craint de lui donner de la jalousie en faisant cette démarche. Ce qu'elle croyoit devoir plus apprehender dans la disposition où étoient les choses , que de hazarder une partie de son bonheur.

Le Printems arriva pendant que tout cela se passoit , & la Cour changea de face. Ferdinand résolut d'ouvrir la Campagne par le siege de Grenade , & les Mores qui s'y attendoient se préparoient à bien defendre une Place si importante. Il y avoit dedans une garnison de quinze mille hommes des meilleures Troupes du Roi Mahomet ; c'est ce que n'ignoroit pas le Monarque Catholique : Aussi avoit-il prudemment fait solliciter , tant par ses Ministres que par l'entremise du Pape , les autres Princes Chrétiens , pour qu'ils l'aidassent à exécuter une entreprise où il s'agissoit de chasser d'Espagne tous les Infidelles. Plu-

seurs Princes lui avoient promis du secours, & quand il fut assuré que leurs Troupes s'avançoient, il se mit lui-même en marche avec le plus de diligence qu'il pût, pour surprendre les Mores, & ne leur pas donner le loisir de se fortifier davantage.

Comme la Reine jugea bien qu'un Siège si considerable demandoit beaucoup de tems, elle prit la résolution d'y accompagner le Roi, & de faire la Campagne avec lui. Le bruit s'en étant répandu, nos deux Amans en eurent d'autant plus de joie, qu'ils espererent que dans la confusion où seroit l'Armée, ils pourroient avec l'industrie d'Orviedo trouver jour à se jeter dans Grenade, mais ils comptoient sans la fortune : La Reine la surveillance de son départ dit à Daraxa qu'elle ne seroit pas du voyage. Pour avoir moins d'embarras, ajouta cette Princesse, je ne menerai avec moi que les femmes dont je ne puis absolument me passer. Je prétends laisser mes Filles d'honneur à Seville entre les mains de leurs parens ou de personnes de distinction à qui je les recommanderai. Pour vous, ma chere Fille, vous tomberez en partage à Dom Loüis de Padilla. J'ai fait choix de ce Seigneur, à cause qu'il est pere d'Elvire votre amie. Outre cela, je crois que vous serez chez lui plus agréablement qu'ailleurs.

Ozmin fut au desespoir quand sa Maîtresse lui manda cet ordre de la Reine. Il voyoit par-là toutes ses mesures rompuës , & son esprit flottant entre une infinité de pensées & de résolutions différentes que l'Amour & la Gloire lui inspiroient tour à tour , étoit dans une étrange perplexité. Néanmoins la belle More écrivit à cet Amant des Lettres si tendres & si passionnées , qu'enfin elle fixa ses irrésolutions. Je ne vous rapporterai qu'une de ses Lettres de peur de vous ennuyer. La voici :

Votre Ecuyer m'a fait dire que vous vouliez vous laisser mourir de regret de n'être point à Grenade. Partez Ozmin , partez : Votre cœur sacrifie plus à la Gloire qu'à l'Amour. Je ne vous retiens plus : je sçai bien que votre départ me coutera la vie ; mais ma plus grande peine sera de mourir pour un ingrat qui m'abandonne dans le tems que j'ai le plus besoin de lui. Je croyois vous être plus chère que toute chose au monde. Quelle étoit mon erreur ! A qui dois-je m'en prendre ? Est-ce à moi pour vous avoir cru, ou bien à vous pour me l'avoir persuadé ? Si l'amour que j'ai pour vous ne m'aveugle pas , votre vie est à moi. Vous me l'avez dit cent fois , vous me l'avez juré. Pourquoi donc sans mon aveu voulez-vous disposer de mon bien ? Pourquoi songez-vous à l'employer à ce qui ne regarde pas mon service ? Ah ! Ozmin que vous sçavez peu aimer !

*Que vous êtes encore loin du terme où l'amour a
scû m'amener ? On peut acquérir de la gloire par-
tout , & l'on trouveroit si on vouloit , des gens qui
mettroient la leur à partager les peines d'une Infor-
tunée plutôt qu'à servir tous les Monarques de la
terre.*

Il ne fut pas possible à l'Amoureux Grenadin de résister à la passion de Daraxa : Quelque envie qu'il eût de rendre sa valeur utile à sa Patrie ; & l'Amant dans cette conjoncture l'emporta sur le Heros. La Cour partit donc pour l'Armée , & la belle More se retira chez le Marquis de Padilla , qui la reçut avec tous les honneurs qu'il auroit pû faire à la Reine même. Doña Elvire qui aimoit tendrement son amie , & qu'un intérêt encore plus vif que son amitié obligeoit à se réjoüir d'avoir cette Dame pour sa compagne inséparable , étoit ravié de ce changement. Daraxa auroit été assez contente de son sort , si elle eût eu dans cette maison un peu plus de liberté ; mais on lui en donna beaucoup moins qu'elle n'en avoit eu à la Cour. Véritablement elle étoit chez Dom Louïs comme une Esclave. Premièrement , il ne falloit point qu'elle se flatât non plus qu'Elvire de sortir jamais pour quelque raison que ce pût être. Tous leurs passe-tems se bornoient à se prome-

ner le soir dans un Jardin à certaine heure réglée , & comme si cette promenade n'eût pas été un divertissement assez ennuyeux pour elles , le vieux Marquis prenoit la peine de les accompagner toujours , ou si quelquefois il n'avoit pas le tems de les fatiguer de sa fâcheuse compagnie, Dom Rodrigue son fils se chargeoit de ce soin-là. Elles ne gagnoient rien au change. Ce n'est pas tout : Les Appartemens de ces Dames n'avoient vûë que sur le Jardin , aucune fenêtre sur la ruë. Ajoûtez à cela qu'elles ne voyoient personne de dehors , ni hommes ni femmes ; & des gens même de la maison , il y en avoit très-peu qui eussent le privilege de leur parler.

Tous ces desagrémens gâtoient fort les honnêtetez que Dom Louïs faisoit à la belle More. Cependant à entendre ce vieux Courtisan , il n'en usoit avec elle ainsi que par respect , & que pour lui marquer l'extrême consideration qu'il avoit pour elle. Cette Dame n'en étoit pas la duppe , & perdant toute esperance d'avoir des nouvelles de son Amant , elle alloit s'abandonner à ses chagrins , si Doña Elvire ne s'en fût mêlée. Celle-ci ne pouvant plus vivre sans son cher Dom Jaymé , dit à Daraxa qu'elle vouloit écrire à ce Cavalier. Eh ! comment , répondit la belle More , lui ferez-

vous tenir votre Lettre ? Une de mes femmes, repliqua Elvire, a trouvé par hazard un homme de dehors qu'elle a gagné. Il assure qu'il connoît parfaitement Vivés, & promet de lui remettre le billet en main propre. La tendre Amante d'Ozmin ne manqua pas d'applaudir à cette résolution. Elles composèrent toutes deux une Lettre de concert. La fille de Dom Louïs l'écrivit, & la Dame More y ajouta ces mots en sa langue. *Tout le bonheur des Amans consiste à se voir : Tout leur malheur est d'être séparés. Je languis dans l'attente de vos nouvelles. Je suis morte si je n'en reçois au plutôt.*

Elvire demanda ce que signifioient ces paroles & Daraxa lui répondit : Je mande à Dom Jaymé que sa maîtresse ne peut soutenir plus long-tems son absence & va succomber à ses ennuis, s'il ne trouve moyen de les soulager. C'est ainsi que deux bonnes amies en usent ordinairement ensemble lorsqu'elles sont rivales.

La lettre fut fidèlement renduë au Seigneur More qui la lut avec d'autant plus de joye, qu'il avoit inutilement jusques-là employé l'adresse de son Ecuyer pour découvrir ce qui se passoit chez Dom Louïs, comme un bonheur, dit le Proverbe, ne vient jamais sans l'autre, il arriva deux jours après qu'Orviedo se presenta devant
lui

lui sous un habit d'ouvrier. Ozmin eut d'abord de la peine à le reconnoître, & lui demanda la cause de ce déguisement : C'est ce que je vais vous apprendre, répondit l'Ecuyer. Je me suis ainsi travesti pour aller roder aux environs de la maison du Marquis de Padilla, dans l'esperance de rencontrer une des femmes Mores de Daraxa, ou de faire connoissance avec quelque domestique de Dom Louïs. Je me suis arrêté par hazard devant un endroit du Jardin où des Ouvriers s'occupent à réparer le mur. Le Maître Maçon me voyant attentif à leur travail, s'est mis à me considerer. Il m'a pris pour un homme de son métier : Mon ami, m'a-t-il dit, j'ai besoin de Manœuvres pour finir promptement cet Ouvrage, voulez-vous me servir ? Je lui ai répondu que j'étois employé ailleurs, mais que j'avois un Camarade qui ne cherchoit qu'à vivre & qui ne demanderoit pas mieux que de lui rendre service. Amenez-le moi, a répliqué le Maître Maçon, quand il ne seroit propre qu'à mener la broüette, il ne me sera pas inutile & je le payerai bien. Là-dessus je l'ai quitté, ajoûta Orviedo en souriant pour venir vous proposer ce bel emploi, que l'amour sans doute vous offre lui-même pour vous faire passer le tems moins défagréablement que vous ne faites.

Toute ridicule que parut une pareille idée au Seigneur More, il étoit trop amoureux pour la rejeter. Il accepta le parti, s'habilla comme un Manœuvre & se laissa conduire par son Ecuyer, qui dit au maître Maçon : *Señor Maestro de obra*, voici mon camarade Ambroise, Soldat malheureux, qui après avoir été quatre ans prisonnier chez les Mores, se voit réduit à travailler pour subsister. Le marché fut bientôt fait & Ambroise arrêté pour commencer dès le lendemain. Notre nouveau Manœuvre pour montrer qu'il avoit le cœur à la besogne, se rendit de grand matin auprès de son Maître, qui le mena dans le jardin, & lui mettant la broüette entre les mains, l'instruisit de ce qu'il avoit à faire. De la maniere que s'y prit Ambroise, il sembloit qu'il eût fait ce métier toute sa vie, aussi son Maître en fut si content, qu'il lui donna des loüanges & l'assura qu'il seroit un jour un fort bon Ouvrier.

Personne ne paroïssoit encore dans la maison; mais sur les dix heures notre Manœuvre remarqua quelques femmes Mores aux fenêtrés de l'appartement de Daraxa, & peu de tems après cette Dame elle même, ainsi que D. Elvire. Dès ce moment il trouva cette aventure toute réjoüissante; il se fit par avance un plaisir de la surprise

où seroient les Dames , lorsqu'en se promenant dans le Jardin elles viendroient à le reconnoître & à faire attention à son déguisement. Il esperoit même que sous cette forme il pourroit quelquefois leur parler sans péril. Il ne sçavoit pas quel homme c'étoit que le Seigneur Dom Louïs.

Outre que Daraxa lui avoit été recommandée par la Reine d'une maniere qu'il auroit crû trahir la confiance que cette Princesse avoit en lui , s'il n'eut pas veillé jour & nuit sur les actions de cette Dame ; il n'ignoroit pas qu'elle avoit des Amans ; il la croyoit aussi sensible qu'une autre. Les femmes Mores en ce tems-là n'ayant pas la réputation d'être ennemies de l'amour. Mais il craignoit plus les entreprises du dehors que la sensibilité du dedans : les Cavaliers amoureux , que l'objet aimé. Il appréhendoit principalement Dom Alonse, qu'il regardoit comme le Galand favorisé. Quoiqu'informé que ce jeune Seigneur n'étoit point encore en état de sortir , ni par conséquent de songer aux moyens d'entretenir la belle More, cela ne le rassuroit point. Un commerce de billets doux ne lui sembloit gueres moins dangereux qu'une conversation. Pour se mettre l'esprit en repos là-dessus, il pressoit sans cesse le maître Maçon d'achever son ouvrage , de peur que

quelqu'un de ses Manœuvres n'eût la hardiesse de se charger de quelque commission amoureuse : ce qui l'inquiétoit terriblement & l'obligeoit à observer tous les ouvriers.

Sur-la fin d'une journée, en les voyant travailler, il s'avisa de considérer attentivement Ambroise, auquel il n'avoit point encore pris garde, & qui lui parut un garçon fort délibéré. Cet examen ne plut guere au jeune More, & le fit pâlir de crainte d'être découvert. Néanmoins il en fut quitte pour la peur. Tout susceptible que le vieillard étoit de soupçons & de défiances, il ne vit dans Ambroise qu'un Manœuvre, & ce faux Maçon, lorsqu'il en fût tems, se retira avec les véritables, n'ayant eu d'autre bonheur dans toute sa journée que de voir passer sa Maîtresse avec Dom Rodrigue qui étoit son Rival. Quelle patience il faut avoir quand on aime, quoique l'amour soit la plus violente des passions ! Ozminne l'avoit déjà que trop éprouvé. Aussi loin de se rebuter, il se trouvoit assez bien payé de sa peine puisqu'il avoit vû sa chere Amante. Cela suffisoit à un More comme à un Castillan, pour s'estimer heureux.

La fortune lui fut bien plus favorable le jour suivant ; Il revint au travail avec une

nouvelle ardeur. Il faisoit rouler sa broüette d'une grande force , & comme en chariant de la pierre , il étoit obligé quelquefois de passer sous les fenêtres de l'appartement de Daraxa , il se mit à chanter un air champêtre en langue More. Les Maçons qui le regardoient comme un gaillard qui avoit été long-tems prisonnier chez les Infideles , ne furent pas surpris qu'il eût retenu quelques-unes de leurs chansons. Mais Laïda l'entendit de sa chambre , & curieuse de sçavoir qui pouvoit être l'homme qui chantoit si bien une chanson de son pays , descendit au Jardin , où elle reconnut d'abord le personnage.

Elle fit semblant de cuëillir des fleurs pour sa Maîtresse , ce qu'elle faisoit presque tous les jours ; & le Grenadin s'étant apperçû qu'elle l'observoit du coin de l'œil , la première fois qu'il passa près d'elle en pouffant sa broüette , il laissa tomber à sa vûë une lettre qu'il tenoit toute prête dans son sein, sans s'arrêter ni regarder Laïda, qui courut la ramasser aussi-tôt & la porter à Daraxa.

Vous vous imaginez bien quelles furent la joye & la surprise de cette Dame. Elle étoit encore au lit. Elle se leva & s'habilla promptement pour jouïr de sa fenêtre du plaisir de revoir un Amant si cher. Elle fut touchée de l'état miserable auquel il n'a-

voit pas honte de se réduire pour lui marquer l'excès de son amour. Et toutefois il y avoit dans cette bizarre mascarade un je ne sçais quoi qui la ravissoit. Elle fit à sa lettre une réponse qu'elle remit à l'adroite Laïda, qui sçut si bien prendre son tems qu'elle la rendit sans que personne s'en aperçût. Un commencement si heureux donna du goût au Seigneur Ambroise pour le métier de Maçon. Effectivement Daraxa se tint presque tout le jour à sa fenêtre pour le voir passer & repasser ; de sorte qu'en allant & en revenant, c'étoit toujours quelque petits signes qui avoient mille charmes pour deux Amans si délicats.

Les choses demeurerent quelques jours dans cette situation ; Dom Louïs ne manquoit pas tous les soirs d'aller exciter par sa présence les Ouvriers à travailler, & il remarquoit qu'Ambroise étoit celui de tous qui s'épargnoit le moins. Il conçut de l'affection pour lui à cause de cela, & croyant qu'il en feroit un bon valet, il s'approcha du Maître Maçon pour lui demander qui lui avoit donné ce Manœuvre. Un Artisan de la Ville me l'a amené, répondit le Maître, & j'en suis très-content. Sur ce témoignage, le Marquis tirant à part Ambroise auquel il n'avoit point encore parlé, l'interrogea pour sçavoir

d'où il étoit. Notre Manœuvre lui répondit de l'air le plus grossier qu'il put affecter, qu'il étoit Arragonois d'origine; & lui fit une Histoire qui ne démentoit point celle qu'Orviedo avoit déjà faite au Maître Maçon. Dom Loüis y trouva beaucoup de vrai-semblance & il lui sembla même que ce garçon avoit pris l'accent de ce Pays-là. Qui étoit votre Patron à Grenade, lui demanda-t-il encore, & à quoi vous employoit-il? Seigneur, repartit Ambroise, j'y servois un gros Marchand qui avoit un fort beau Jardin & j'avois soin de ses fleurs. Vous sçavez donc cultiver les fleurs, s'écria le Marquis? J'en suis ravi. J'ai besoin d'un homme pour les miennes, & il y a plus de trois mois que j'en fais chercher un, attendu que mon Jardinier ne s'entend point à cela. Ainsi, mon ami, je vous donnerai de bon gages, si vous voulez me servir, & j'aurai soin de votre fortune, pourvu que vous soyez fidele & que vous remplissiez votre devoir avec exactitude.

A ces mots, notre feint Arragonois témoigna par des démonstrations plutôt que par des paroles, qu'il étoit très-sensible aux bontez de ce Seigneur, & qu'il s'attacheroit à les mériter par sa bonne volonté. Cette affaire fut bientôt conclüe & Dom Loüis dit à son nouveau Domestique: vous

n'avez qu'à quitter votre tablier & prendre congé de votre Maître. Venez ici demain & l'on vous fournira tout ce qui sera nécessaire pour la culture de mes fleurs.

Ambroise n'est donc plus Maçon : il est Jardinier du Marquis de Padilla, qui ne le vit pas plutôt arriver le jour suivant, qu'il se mit à lui prescrire la conduite qu'il avoit à tenir pour demeurer long-tems dans sa maison. Il s'étendit particulièrement sur le respect infini qu'il lui recommandoit d'avoir pour les Dames & sur le soin qu'il devoit prendre d'éviter tout commerce avec les femmes de service. Il appuya d'autant plus sur cet article, qu'il trouvoit ce garçon bien fait de sa personne, malgré les mauvais airs qu'il affectoit de se donner.

Le Patron, après toutes ces leçons, qui ne faisoient que trop connoître qu'il étoit terriblement Espagnol sur le chapitre du beau sexe, il fit travailler devant lui son nouveau Jardinier, pour juger de sa capacité, étant lui-même assez habile pour cela. Heureusement Ozmin avoit aimé les fleurs & il sçavoit aussi-bien les cultiver qu'un Fleuriste de profession. Dom Louïs n'eut pas besoin d'un long examen pour être persuadé qu'il avoit fait une bonne acquisition. Il s'en applaudit & il en demeura si occupé, qu'il ne put s'empêcher d'en par-

ler pendant le dîner. Il dit qu'il étoit charmé d'avoir enfin rencontré un Jardinier pour ses fleurs, & que Dieu merci son Parterre seroit désormais bien entretenu. Rien n'est plus plaisant ajouta-t-il : Je remarque parmi mes Ouvriers un jeune gaillard qui mene la broüette, je le questionne & je découvre que ce Manœuvre est un garçon consommé dans l'art de cultiver les fleurs.

Daraxa ne laissa pas tomber ce discours, & ne doutant point que le nouveau Jardinier ne fut Ozmin, elle s'en réjouit dans l'esperance qu'elle auroit occasion de le voir plus souvent & la liberté entiere de lui écrire. Après le dîner, cette Dame mena dans son appartement Elvire, & se mettant toutes deux à une fenêtré, elles commencerent à promener leurs regards sur le Jardin. Ambroise étoit alors au milieu du grand Partere vis-à-vis d'elles. La belle More l'ayant reconnu & voulant se divertir le montra du doigt à son amie : voilà lui dit-elle, le Jardinier dont votre pere à tant vanté l'habileté pendant que nous dînions. Considérez-le bien : votre cœur ne vous dit-il rien pour lui ? Ne sentez-vous point quelque émotion ?

Doña Elvire fit un éclat de rire à ces paroles, qui lui parurent échappées par plaisanterie. Mais regardant cet homme à bon

compte avec attention , elle soupçonna la vérité. Cependant la crainte de se méprendre & d'apprêter à rire à ses dépens , l'empêcha de dire ce qu'elle pensoit , jusqu'à ce que Daraxa la pressant de lui répondre , & l'appellant insensible , confirma ses soupçons. Ce fut alors du côté d'Elvire un emportement de joye , une évaporation , qui marqua bien l'excès de son amour pour Dom Jaymé. La prudente More se scût bon gré de ne lui avoir pas fait plus longtemps un mystere de la métamorphose de ce Cavalier: Ma chere Elvire , lui dit-elle , j'ai bien fait comme vous voyez , de vous prévenir. Helas ! si par malheur Dom Jaymé se fut présenté devant vous en présence de Dom Loüis ou de Dom Rodrigue , votre surprise nous auroit tous perdus. Mais maintenant que vous êtes préparée à sa vûë , j'espere que vous vous ménagerez de façon , que vous ne gâterez point nos affaires. Doña Elvire le lui promit. Après quoi , ces deux Dames s'entretinrent du faux Ambroise.

La fille de Dom Loüis ne pouvoit assez admirer comment il étoit parvenu à tromper son pere , le plus défiant de tous les hommes ; & elle lui tenoit un grand compte de s'abaisser pour l'amour d'elle à un si vil emploi. Si elle eût scû tout ce que son

amie sçavoit là-dessus , elle auroit bien rabattu de sa reconnoissance.

Dès ce moment les plaisirs & les intrigues commencerent à regner depuis le matin jusqu'au soir entre ces deux Dames , & ce galant Jardinier. Clarice & Laïda leurs confidentes étoient des filles d'esprit , qui les servoient avec autant d'adresse que de zele. Ambroise de son côté ménageoit si adroitement les Maîtresses, qu'elles étoient l'une & l'autre très-contentes de lui. Jamais affaire n'a été mieux conduite. Elvire découvroit son cœur à son amie , & son amie lui cachoit le sien avec toute la dissimulation que la conjoncture exigeoit d'elle. Ces Rivales avoient chacune sa cache dans le Jardin. Les billets alloient & venoient. C'étoit une poste galante , & parfaitement bien réglée. Quand ils en seroient demeurez là , n'auroient-ils pas eu lieu d'être contents d'une vie si agréable ? Mais si l'Amour s'arrêtoit lorsqu'il est en si beau chemin , il cesseroit d'être l'Amour. Les mêmes plaisirs l'ennuyent ; il en veut toujours de nouveaux. L'Espagnole trop passionnée voulut des entretiens, & somma par un billet Dom Jaymé de se rendre à minuit aux fenêtres de la galerie d'en-bas , dont Clarice s'étoit chargée d'avoir une clef. Quoique la belle More n'aprouvât

guere ce rendez-vous nocturne , elle n'eut pas la force de s'y opposer.

Ambroise logeoit chez le Jardinier au fond du Jardin , dans une maison dont la porte , par ordre de Dom Louïs, se fermoit à l'entrée de la nuit , & ne s'ouvroit que le matin à l'heure qu'il falloit aller au travail. Cette difficulté n'embarrassa point le Cavalier , qui eut bien-tôt fait une échelle de cordes pour descendre de sa chambre dans le Jardin & pour y monter. Il fit réponse aux Dames , & les assura que dès la nuit prochaine il se trouveroit au lieu marqué. Avec quelle impatience n'attendirent-elles pas ce moment ; & quand il fut arrivé , quelle satisfaction pour elles de pouvoir entretenir en liberté leur cher Ambroise. Elvire sur tout laissoit éclater la sienne sans moderation , & celle de son amie, pour être secrète , n'en étoit pas moins vive. Les fenêtrés de la galerie étoient basses , & l'on pouvoit aisément passer le bras entre les gros barreaux de fer qui les grilloient. L'amoureuse Espagnole , que l'obscurité de la nuit rendoit encore plus hardie , avançoit par là ses mains pour se les faire baiser ; ce qui faisoit grand mal au cœur à Daraxa. Ozmin qui connoissoit la délicatesse des femmes de son país sur cette matiere , pour consoler cette Dame de la nécessité où elle

étoit de souffrir ces petites libertez , lui donnoit à la dérobée toutes les marques de tendresse qu'il pouvoit , de sorte que c'étoit pour la tendre More un peu de bien & beaucoup de mal : Malgré la possession du cœur de son Amant , elle se croyoit fort à plaindre. Elle n'avoit que des plaisirs mêlez ; au lieu que son amie , sans être aimée , goûtoit des plaisirs purs. La première ne connoissant pas son bonheur , étoit malheureuse ; & l'autre ignorant son malheur , étoit parfaitement heureuse.

Ils se séparèrent enfin , après deux heures de conversation. Ambroïse regagna sa chambre , & les Dames se retirèrent différemment affectées de cette entrevûe : Si la fille de Dom Louïs en desiroit avec ardeur une seconde , il n'en étoit pas de même de Daraxa. Elle avoit vû sa Rivale montrer si peu de retenue dans ce premier entretien , qu'elle avoit raison de craindre que dans la suite cette Amante emportée ne poussât les choses encore plus loin. De manière qu'elle ne put se défendre d'écrire là-dessus à Ozmin. Elle lui manda qu'elle ne souhaitoit plus de lui parler la nuit : Que ce plaisir lui coutoit trop. Le fidele More qui auroit mieux aimé mourir , que de justifier les alarmes de sa Maîtresse , éluda sous divers prétextes les nouveaux rendez-vous qui lui

furent proposez de la part d'Elvire , qui dans le fond étoit trop aimable , pour qu'elle l'agaçât toujourn infructueusement.

Cependant les Maçons acheverent leur ouvrage , & Dom Loüis ayant l'esprit en repos de ce côté-là , permit aux Dames de se promener librement dans le Jardin. Un jour que Dom Rodrigue étoit avec elles dans un cabinet de verdure , sa sœur qui ne gardoit pas de grandes mesures avec lui , & qui vouloit l'accoutumer à la voir parler à Ambroise , appella ce Jardinier qui passoit , & lui ordonna de leur aller cueillir des fleurs. Il obéit , & leur en apporta plein une corbeille. Doña Elvire pour l'arrêter , lui fit des questions sur les ennuis qu'il avoit soufferts dans sa prison à Grenade. Ce qui donna envie à Dom Rodrigue de prier Daxaxa de s'entretenir un peu en More avec lui , pour voir s'il entendoit bien cette langue. La belle More accorda volontiers cette satisfaction au fils de Dom Loüis , & lui dit , que pour un Espagnol , ce garçon ne la parloit point mal.

Dom Rodrigue , qui s'étoit déjà plus d'une fois amusé à discourir avec Ambroise , lui avoit trouvé beaucoup d'esprit , quoiqu'Ozmin eût affecté de ne lui en laisser guere paroître , & le jugeant fort propre à le servir auprès de la belle Etrangere ,

résolus de le choisir pour son confident. Dans ce dessein, il étoit le premier à l'appeler sans en demander permission aux Dames. Il le faisoit entrer dans leurs entretiens, & l'engageoit souvent à parler More avec Daraxa. Par ce moyen l'heureux Ambroise devenu bien-tôt familier avec son jeune Maître, ne le voyoit pas si-tôt dans le Jardin avec les Dames, qu'il couroit les joindre sans façon, & quand il y manquoit, Elvire se donnoit la peine de l'aller chercher elle-même, & ne revenoit point sans lui. Dom Rodrigue, qui n'avoit que ses propres affaires en tête, ne prenoit pas seulement garde à ces petits écarts, étant d'ailleurs bien éloigné de penser que sa sœur fût capable d'aimer un domestique. Mais si Elvire ne regardoit que Dom Jaymé dans Ambroise, Daraxa ne voyoit qu'Ozmin dans Dom Jaymé, & cette jalouse More souffroit impatiemment tous les témoignages de l'amoureuse fureur qui dominoit son amie.

Tandis que ces choses se passaient chez Dom Louis, le jeune Dom Alonse de Zuniga plus amoureux que jamais, & guéri de sa blessure commençoit à sortir. Il avoit appris avec douleur que sa Maîtresse étoit par ordre de la Reine entre les mains du Marquis de Padilla, tant par rapport à l'a-

version qu'il avoit naturellement pour Dom Rodrigue, qu'à cause de la jalousie qui regnoit depuis long-tems entre leurs maisons. Il sentoit pourtant qu'il falloit pour son repos qu'il reçût des nouvelles de sa Dame, & qu'il la vît même, s'il étoit possible. Pour y parvenir, il mit en campagne de très-habiles gens, qui trouverent moyen de gagner une femme de Doña Elvire, pour certaine somme qui lui fut payée d'avance. Cette Soubrette obligeante étoit cette même Clarice dont j'ai fait mention : fille née pour les intrigues d'amour, & fort propre à faire prospérer les affaires des Amans. Dom Alonse, pour son argent ne lui demandoit qu'un service : c'étoit de lui procurer par quelque stratagême le plaisir de parler à Daraxa. Clarice lui promit des merveilles, & sans que cela fût nécessaire, elle lui fit confidence des amours d'Elvire avec Dom Jaymé Vivés, qui de Seigneur Arragonois s'étoit fait Jardinier par un excès de passion pour elle.

Cette histoire que Dom Alonse écouta de toutes ses oreilles, l'étonna. Il en voulut sçavoir toutes les circonstances. Clarice les lui apprit, à la réserve de celles qu'elle ignoroit. Ainsi elle ne put lui dire la part que la belle More avoit à cette aventure. Zuniga cherchoit envain dans son esprit

quel homme c'étoit que ce Dom Jaymé Vivés, dont il n'avoit jamais entendu parler à la Cour, non plus qu'à l'Armée. Il souhaitoit de le connoître pour agir de concert avec lui & faire la partie quarrée, puisqu'ils avoient tous deux leurs Maîtresses dans la même maison. Cette pensée fut la cause d'une infinité d'autres. Il se reprochoit de n'avoir pas autant d'adresse que Dom Jaymé pour s'introduire aussi chez Dom Louïs sous quelque forme qui pût lui donner occasion d'entretenir quelquefois Daraxa. Il s'échauffoit sur cela l'imagination, & rouloit dans sa tête mille desseins qui le divertissoient.

Revenons à nos Dames. La Fille du Marquis de Padilla persuadée qu'on ne s'aimoit pas pour nourrir son amour d'éternels soupirs, & qu'il y avoit un terme à toutes les choses du monde, prit la résolution de s'unir avec son cher Dom Jaymé qui lui paroissoit si digne de la posséder. Mais elle sentoit quelque peine à faire elle-même cette proposition. C'étoit une démarche qui bleffoit trop la bienséance pour la hasarder. Elle fit réflexion qu'il valoit mieux se servir pour cela de l'entremise de son amie, dont elle se croyoit assez aimée pour attendre d'elle un pareil service. Elle s'adressa donc à la belle More, & la pria dans

les termes les plus forts de vouloir bien se charger de la commission.

Daraxa ne put apprendre qu'Elvire avoit dessein de se faire enlever, & méditoit un mariage clandestin, sans être violemment émûë : néanmoins s'étant remise de son trouble, elle dit à son amie : Je suis disposée à faire ce que vous souhaitez ; mais avant que je parle à Dom Jaymé, je ne puis, sans trahir notre amitié, me dispenser de vous demander si vous avez fait toutes vos réflexions sur ce que vous osez entreprendre : Non, non, ajouta-t-elle, vous n'avez pas songé sans doute à tous les malheurs où vous allez vous jeter. Souffrez que je vous représente ce que vous devez à votre Famille & à vous-même. Vous voulez vous livrer à un homme dont vous ne connoissez ni le bien ni la naissance. Pouvez-vous prudemment vous y fier jusqu'à lui faire des avances qui ne conviennent point du tout à une fille de qualité ; & si par malheur, ce qui n'est pas impossible, elles n'étoient pas reçues de la façon que vous le desirez, quelle honte & quels regrets ne suivroient point cette démarche indiscrète ?

Quoique ces remontrances fussent très-judicieuses, la fille de Dom Louïs ne les écouta qu'avec chagrin ; & ne pouvant les

combattre par de bonnes raisons , elle répondit en fille qui avoit pris son parti , que l'excès de son amour ne lui permettoit pas de suivre d'autres conseils que ceux de son cœur. Quand Daraxa eut perdu toute espérance de la détourner de son dessein , elle cessa de la contredire , & lui promit que dès cette nuit-là même elle feroit à Dom Jaymé la proposition dont il s'agissoit. Mais ce qui embarrassa un peu la belle More , c'est qu'Elvire , soit par défiance , soit pour juger par elle-même des sentimens de l'objet aimé , dit qu'elle vouloit à l'insçû de ce Cavalier se tenir cachée derrière un rideau pour entendre cet entretien. Il ne fut donc plus question que d'avertir Ambroise de se trouver à minuit aux fenêtres de la galerie d'en-bas. Ce que les Dames firent par une Lettre qu'elles lui écrivirent en commun , & par laquelle on lui manda qu'on avoit des choses de la dernière conséquence à lui communiquer.

Il ne manqua pas de s'y rendre à l'heure marquée , & il fut assez surpris de ne point voir là Elvire. Seigneur Dom Jaymé , lui dit Daraxa , j'ai d'abord une mauvaise nouvelle à vous annoncer , c'est que je suis seule ici. Votre Maîtresse veut que j'aye avec vous une conversation particulière d'où dépendent votre bonheur & le sien. En par-

lant de cette sorte , la fine More glissa une de ses mains entre les barrèaux , & serra fortement une de celles du Cavalier , qui comprit aussi-tôt que ce rendez-vous n'étoit pas sans mystere. Peus'en fallut même , tant il avoit la pénétration vive , qu'il ne devinât ce que c'étoit ; & dès que Daraxa eut entamé la proposition délicate qu'elle avoit à lui faire , il ne vit que trop de quoi il s'agissoit ; mais loin d'en être embarrassé , il ne fit que tourner en plaisanterie tout ce qui lui fut proposé. La belle More eut beau lui protester qu'elle parloit sérieusement , & le presser de répondre de même , il ne quitta point le ton railleur.

Ainsi se termina cette entrevûë à la satisfaction de Daraxa qui auroit été fâchée qu'elle eût fini d'une autre maniere & qui , croyant avoir fait son devoir , s'attendoit à des remercimens de la part de son amie ; Mais Elvire auroit plutôt été capable de lui faire des reproches. Dans sa mauvaise humeur elle imputoit à cette More toutes les railleries de Dom Jaymé , d'où concluant qu'en amour il y avoit de l'imprudence à se servir de Procureur , quand on pouvoit faire ses affaires soi-même , elle résolut de ne se fier désormais à personne & de tout mettre en usage pour engager Vivés à l'enlever.

Elle n'en fit pourtant pas plus mauvaise mine à Daraxa le lendemain. Elle se revint comme à l'ordinaire , sans toutefois entrer dans aucun éclaircissement , sans se dire un seul mot sur ce qui s'étoit passé. Le soir elle se promenerent ensemble , dissimulant toutes deux & chacune occupée de ses intérêts. Il arriva dans cette promenade une aventure qui eut de grandes suites , comme vous allez l'entendre.

J'ai déjà dit que Dom Rodrigue avoit jetté les yeux sur Ambroise pour en faire son confident auprès de Daraxa, qui jusqu'à ce jour n'avoit payé que d'indifférence l'amour que ce Seigneur Espagnol avoit pour elle. Cela ne le rebutoit point , grace à la froideur de son tempérament ; incapable d'aimer avec violence , il voyoit presque sans chagrin le peu de progrès qu'il faisoit dans le cœur de la belle More , ou bien il s'en consoloit par le plaisir de voir & d'entretenir cette Dame quand il vouloit , avantage qu'il avoit sur ses Rivaux & qui lui tenoit lieu du bonheur d'être le Galand cheri. Comme il ne lui avoit encore fait connoître ses sentimens que par des soins peu empressez & s'étant aperçû qu'elle se plaifoit à parler More avec Ambroise , il s'avisa de charger ce Jardinier de lui faire de sa part une déclaration d'amour en cette

langue; Ambroise accepta la commission en promettant à son jeune Maître de s'en acquitter avec tout le zele imaginable la premiere fois que l'occasion s'en présenteroit. Elle s'offrit dès ce jour-là même.

Les Dames après quelques tours d'allées, entrèrent dans le Cabinet de verdure où elles avoient coutume de s'arrêter pour se reposer. Ambroise arriva portant une corbeille de fleurs. Dom Rodrigue lui ordonna d'en faire des bouquets & fit signe en même tems à D. Elvire de le suivre, comme s'il eût eu quelque chose de particulier à lui dire. Le frere & la sœur sortirent du cabinet, où Ozmin se voyant seul avec la Maîtresse, se préparoit à lui parler d'un ton plaisant de la passion de Dom Rodrigue; mais il la trouva si triste, qu'il en fut étonné: Qu'avez-vous donc, Madame, lui dit-il d'un air attendri? Quoi! lorsque je m'apprête à vous divertir en jouant avec vous un personnage peu different de celui que vous avez fait cette nuit au rendez-vous, je vous vois dans un accablement mortel. Daraxa ne lui répondit que par un soupir, ce qui redoubla l'étonnement du Cavalier & lui causa de l'inquiétude: Parlez, ajouta-t-il, parlez Daraxa, si vous ne voulez me désespérer. Que me présagent votre silence & ce soupir qui vient de vous échapper.

per ? Ils semblent m'annoncer plus de malheurs que je n'en ai à craindre. La belle More enfin lui répondit que la bizarrerie de leur fortune & les traverses qu'ils avoient l'un & l'autre à essuyer tous les jours étoient la cause de cette tristesse où il lavoit plongée.

Il essaya de la consoler en lui représentant qu'elle ne devoit point manquer de courage , après avoir jusques-là soutenu leurs disgraces avec fermeté : que véritablement il étoit bien mortifié d'être réduit à payer de quelque complaisance la tendresse aveugle qu'Elvire avoit pour lui. Il n'eût pas achevé ces derniers mots que la belle More fondit en pleurs & lui dit d'une voix entrecoupée de sanglots : Eh ! c'est cela seul qui ébranle ma constance qui est à l'épreuve des autres persécutions. Quel supplice pour un cœur tendre & délicat d'être incessamment en butte à tout ce qui peut le déchirer ! Hélas , je suis peut-être même à la veille de me reprocher d'avoir eu trop de confiance en votre fidélité.

L'ai-je bien entendu , reprit Ozmin avec un vif sentiment de douleur ? Vous me croyez capable d'aimer une autre que vous ; Ah ! Daraxa , pouvez-vous me faire cette injustice , vous qui connoissez mon cœur ? Vous qui sçavez que je me pi-

que de quelque vertu , & sur-tout d'être ennemi de la trahison. Je veux croire , répartit la Dame en essuyant ses larmes , que j'ai tort de m'allarmer ; mais je vous aime Ozmin , & je ne puis me souvenir tranquillement des complaisances que vous avez eûes pour la fille de Dom Louïs ; vous ne les auriez pas poussées si loin si elles vous eussent autant coûté qu'à moi. Quand je pense à l'effet qu'elles ont produit , je fais mille reflexions qui me donnent la mort ; Elvire espere plus que jamais qu'elle vaincra par son opiniâreté votre résistance. Qui me répondra que vous ne vous laisserez pas à la fin toucher de l'excès de sa passion ? Moi , s'écria le Seigneur More avec transport ! fiez-vous à l'assurance que je vous. . . . Il fut interrompu en cet endroit par Elvire qui entra tout à coup dans le cabinet avec précipitation , & son frere y revint un moment après elle.

Ozmin ne les attendoit pas sitôt ; il avoit compté que Dom Rodrigue amuseroit plus long-tems sa sœur sous prétexte d'avoir à lui parler de quelque affaire sérieuse. Le fils de Dom Louïs avoit effectivement eu ce dessein , mais il n'avoit pû retenir D. Elvire qui s'étoit brusquement échappée de ses mains pour aller troubler la conversation de Daraxa & de Dom Jaymé. Il se passa

passa entre ces quatre personnes une scene muette qui leur fit penser bien des choses. Dom Rodrigue & sa sœur s'apperçurent que la Dame More étoit fort émuë. Il leur parut même qu'elle avoit répandu des pleurs, & chacun fit sur cela ses réflexions. Pour Ozmin, comme il n'avoit plus rien à faire dans ce cabinet & qu'il n'y représentoit qu'Ambroise, il lui fut facile en se retirant de sortir d'embaras.

Dom Rodrigue le suivit aussi-tôt, & plein d'impatience d'apprendre ce qui s'étoit passé entre ce Jardinier & Daraxa, qu'il commença de soupçonner d'être d'intelligence ensemble, il lui demanda s'il s'étoit acquitté de sa commission & s'il avoit de bonnes nouvelles à lui annoncer. Seigneur, lui répondit Ambroise, vous m'avez laissé si peu de tems pour entretenir la Dame More, qu'il ne m'a pas été possible de vous rendre de grands services. Je conviens, reprit le fils de Dom Loüis, que vous n'avez pas eu avec elle une longue conversation; mais qu'il faut que vous en ayez bien mis à profit tous les momens, puisque j'ai trouvé Daraxa fort agitée de vos discours; je suis même persuadé que vous lui avez fait verser des pleurs. Ces pleurs, répartit le faux Jardinier, pourroient être le fruit amer de la liberté que j'ai prise de lui

parler de votre passion , qui peut-être n'est pas de son goût.

N'avez-vous pas de meilleures raisons à me dire que celles-là , s'écria Dom Rodrigue ? Non , Seigneur , dit Ambroise ; j'ajouterai seulement que cette Dame peut avoir déjà le cœur engagé. Une fille qui a été élevée dans une Cour aussi galante que celle de Grenade , pourroit fort bien être devenuë sensible aux soupirs de quelque Seigneur de ce pays-là. Je le pense comme vous , répliqua brusquement le jaloux Dom Rodrigue ; & de plus je crois que vous êtes ici moins pour me servir que pour faire plaisir à cet heureux Rival. Vous ne me rendez pas justice , repartit le Jardinier , vous m'outragez en me soupçonnant d'être capable de vous trahir pour un infidèle. Infidèle ou Chrétien , interrompit le fils de Dom Loüis avec précipitation , vous m'êtes suspect , vous en sçavez un peu trop pour un Jardinier ; & quand je me rappelle tous vos petits entretiens Mores , cela ne bannit point ma défiance ; mais prenez-y garde , poursuivit-il d'un air menaçant , vous êtes dans une maison où les friponneries ne demeurent pas long-tems cachées. En achevant ces mots il retourna au cabinet où les Dames gardoient encore un profond silence. Dès qu'elles le virent arri-

ver, elles se leverent & se retirerent dans leurs appartemens pour y rêver en liberté à leurs affaires, chacune en son particulier.

Dom Rodrigue qui n'avoit alors guere d'envie d'entrer en conversation avec elles, les laissa s'éloigner & se mit à se promener tout seul. Il rencontra son pere qui s'amusoit à considerer des fleurs, & il s'arrêta pour lui tenir compagnie. Dom Loüis en regardant ces fleurs, s'avisa de parler d'Ambroise & de témoigner qu'il étoit très-content des soins & de l'habileté de ce valet. Il est peut-être plus habile qu'on ne voudroit, dit Dom Rodrigue, avec un souris forcé; ce garçon-là, si je ne me trompe, sçait plus d'un métier. Le vieux Marquis dont l'esprit & les yeux étoient appliquez à contempler son partere, ne saisit pas d'abord ce que son fils venoit de lui dire, & répondant avec distraction: Il est vrai, dit-il, qu'Ambroise a de l'esprit & je suis sûr que j'en serai bien servi. Je doute fort qu'il soit ici pour cela, repliqua Dom Rodrigue; du moins suis-je convaincu que d'autres auront plus de raison que vous d'être satisfaits de ses services. Vous le dirai-je? Je le crois plus attaché aux interêts de Daraxa qu'aux vôtres, ou bien c'est un Agent de quelque Amant de cette Dame.

Ah! mon fils, interrompit le Pere en

riant de toute sa force , c'est à present que je vous connois pour un homme véritablement amoureux. Si je le suis , dit Dom Rodrigue ; je puis vous assurer , que mon amour m'éclaire au lieu de m'aveugler. Je scai bien ce que j'ai vû. Eh ! qu'avez vous donc vû , interrompit le vieillard pour la seconde fois ? Parlez-moi plus clairement ; car enfin , je suis Dom Louïs de Padilla le fils de Dom Gaspard , qui passoit pour l'homme de son siecle le moins facile à tromper. On m'a cent fois fait la grace de me dire que je l'emportoïs même sur lui pour la prudence & la circonspection. Si le choix que la Reine a fait de moi pour la garde de la belle More , ne suffit pas pour vous rendre tranquille là-dessus , demandez aux personnages de la Cour les plus avisez , si je suis homme à me laisser surprendre. En un mot, mon fils, j'ai cinquante ans passés ; & si lorsque je n'en avois que la moitié , on m'eût amené non pas un Aragonois , mais l'homme de la Grece le plus fin , je n'aurois eu besoin que de le regarder un moment entre le deux yeux , pour deviner ce qu'il auroit eu dans l'ame.

Seigneur , dit Dom Rodrigue , personne au monde n'est plus persuadé que moi de cette vérité ; mais je ne puis m'empêcher d'en revenir là ; je m'imagine que cet Ambroise ne vous sert que pour avoir moyen

d'être utile à quelqu'autre. Il se familiarise un peu trop avec Daraxa, dès qu'il est avec elle il lui parle More, la Dame lui répond & elle a pour lui des complaisances qui me font juger qu'il se connoissent depuis long-tems ; enfin, pour achever de dire tout ce que je pense, je ne voudrois pas jurer qu'Ambroise ne fût toute autre chose qu'un Jardinier. Dom Loüis au lieu de demeurer d'accord qu'il pouvoit avoir été surpris dans cette occasion, s'échauffa de dépit de se voir soupçonné d'être la duppe de quelqu'un : Vous êtes un étrange homme dit-il à son fils : Pourquoi avez-vous permis vous-même à ce Jardinier ces familiaritez dont vous vous plaignez. Ne sçavez-vous pas que parmi nous c'est un crime à un Domestique de lever les yeux sur sa Maîtresse ? Croyez-moi, traitez ce Valet comme on traite les autres, & je vous réponds de sa fidélité. A l'égard de Daraxa, reposez-vous sur ma vigilance, du soin de la garder. Dormez en repos, je veille sans cesse & suis informé de tout ce qui se passe chez-moi, tant la nuit que le jour. Le respect ferma la bouche à Dom Rodrigue, qui fut obligé de quitter son pere un moment après, parce qu'on vint l'avertir qu'une personne demandoit à lui parler.

Après son départ le vieux Marquis,

malgré tout ce qu'il avoit dit , tomba dans une profonde rêverie & fit mille reflexions chagrinantes , qui remplirent son esprit de soupçon. Pour achever de troubler son repos , son Maître Jardinier vint l'aborder en lui disant : Seigneur , j'ai un avis d'importance à vous donner : j'ai entendu cette nuit dans le Jardin certain bruit qui me fait croire qu'il y a des gens qui rodent autour de cette maison ; si j'eusse osé sortir de chez-moi contre vos ordres, je serois en état de vous en rendre un meilleur compte. Des gens la nuit dans mon Jardin , s'écria Dom Louïs fort étonné ! Ils venoient donc de chez-vous ? Non, Seigneur, dit le Maître Jardinier, Ambroïse & mon valet ne sçauroient sortir de ma maison , j'en ferme la porte moi-même exactement tous les soirs & j'en garde avec soin la clef que je ne confie à personne.

Ce rapport donna beaucoup à penser au vieux Marquis. Qui peut être venu dans mon Jardin , disoit-il en lui-même ? & dans quelle intention peut-on s'y être introduit ? Je ne crains pas les voleurs , la hauteur des murailles est capable de les effrayer. Seroit-ce quelque Amant de Dara-xa , c'est ce que je ne puis m'imaginer ; il n'en est point d'assez fou pour vouloir s'exposer à un si grand péril dans la seule espe-

rance de la voir paroître à une fenêtre. Il faut que mon Jardinier se soit mis cela dans la tête, ou bien ce bruit, s'il est réel, a été fait par des Domestiques, & si j'en dois soupçonner quelqu'un, c'est ce fripon d'Ambroïse, dont mon fils, après tout, peut avoir justement pris ombrage.

Dom Louïs furieusement agité de ces pensées, ordonna au Jardinier que sans rien dire ni à son valet ni à Ambroïse, il fit bonne garde cette nuit-là; & que si par hazard il entendoit encore du bruit, il ne manquât pas de tirer un coup de fusil & de sortir en même tems bien armé. De mon côté, ajoûta le Marquis, j'en ferai autant avec tous mes autres Domestiques, & les audacieux qui cherchent ou à me voler ou à me déshonorer, seront bien fins s'ils nous échappent. Ce vieux Seigneur après avoir donné ses ordres à son Jardinier, se retira pour s'aller préparer à faire le grand coup qu'il méditoit.

Si les deux Dames, Dom Louïs & Dom Rodrigue avoient de l'inquiétude, Ozmin de son côté n'étoit pas plus tranquille qu'eux. Ce brave More ne s'allarmoît pas aisément; mais les derniers mots que son Rival lui avoit dits lui sembloient mériter quelque attention. Il crut prudemment devoir songer à prévenir les malheurs qui

pouvoient lui arriver. Il n'avoit pour toute arme qu'un poignard, avec quoi il n'étoit pas possible, supposé qu'on voulût le maltraiter, qu'il se défendît contre trente Domestiques qu'il y avoit dans cette maison. Tout lui présageoit quelque disgrâce prochaine : Il avoit vû les deux Padilla se parler avec vivacité, & Dom Louïs ensuite en conversation serieuse avec le Maître Jardinier : il ne doutoit point qu'il n'eût été question de lui dans ces deux entretiens ; de maniere qu'ayant tout lieu d'appréhender quelque lâche attentat, il résolut de disparaître aussi-tôt qu'il auroit communiqué son dessein à Daraxa & pris des mesures avec elle pour se revoir au retour de la Reine.

A peine eut-il formé cette résolution, qu'il alla visiter les endroits où les Dames faisoient porter leurs lettres. Il en trouva une dans la cache d'Elvire. Cette vive Espagnole lui mandoit qu'on l'attendoit cette nuit pour lui apprendre des choses de la dernière importance. Il ne devina point qu'Elvire lui donnoit ce rendez-vous à l'insçû de la belle More & pour avoir une conversation particuliere avec lui. Il crut que Daraxa y seroit comme à l'ordinaire, & qu'il pourroit en présence de son Amie lui dire en More ce qu'il vouloit qu'elle sçût

avant leur séparation. Mais laissons Ozmin jusqu'à cette entrevûë & venons aux terribles préparatifs que Dom Louïs faisoit pour la troubler.

Ce vieux Seigneur s'étoit fait apporter dans son appartement par deux fideles Domestiques toutes les armes offensives & défensives qu'il y avoit dans sa Maison, comme Mousquets, Mousquetons, Pistolets, Halebardes, Piques, Pertuisanes, Cuirasses, Casques & Targues; le tout mangé de la rouille: cependant il ne jugea point à propos de les faire nétoyer, le danger étoit trop pressant pour cela. L'on eut dit à voir les mouvemens qu'il se donnoit, que l'ennemi s'approchoit de sa maison pour la prendre d'assaut. Quoiqu'il n'eût jamais été à la Guerre, il ne vouloit pas, étant fils & petit-fils d'Officiers Généraux, qu'on dit de lui qu'il en ignoroit le métier. Il envoya un de ses plus zelez serviteurs acheter de la poudre & des balles, pour charger dix-sept à dix-huit armes à feu qu'il avoit & qu'il destinoit aux plus vaillans de ses Domestiques. Il faisoit tous ces apprêts sans bruit, n'ignorant pas que les plus grandes entreprises demandent du secret. Il en déroba sur-tout si bien la connoissance à son fils & à sa fille, à cause de leur affection pour Daraxa, qu'ils n'en eurent pas le moindre soupçon.

Quand il eut disposé les choses de la façon qu'il les vouloit, & qu'il eut entendu sonner onze heures, ses deux valets affidés lui amenerent tous ses autres Domestiques qu'il posta dans differens endroits, après leur avoir donné des armes selon qu'il les jugeoit capables de s'en servir. Il en envoya la plus grande partie dans les chambres hautes de la maison pour mieux découvrir & pour être moins en vûë, & il leur défendit à tous de tirer sans l'avoir auparavant averti de ce qu'ils auroient remarqué. Pour lui, il se mit dans un Cabinet vis-à-vis de l'appartement de Daraxa, il se réserva cette place, comme celle qui avoit particulièrement besoin d'un homme aussi vigilant que lui. Il étoit accompagné de son Ecuyer, vieux Domestique dont le courage égaloit le sien & qui dans le fond de son ame donnoit au Diable tous les perturbateurs de son repos. Mais enfin, le sort en étoit jetté, & puisqu'ils étoient au bioüac, ils ne pouvoient avec honneur se retirer avant que d'être assuré qu'il n'y avoit rien à craindre du côté de l'Ennemi.

Le Marquis en robe de chambre, en pantoufles & en bonnet de nuit, avec une lanterne sourde à la main, regardoit de tous ses yeux par la fenêtrre. Il faisoit une de ces nuits que dans les pays chauds le brillant

des Etoiles rend si claires, qu'on peut distinguer de deux cens pas l'ombre d'un homme. D'abord que Dom Loüis entendit sonner minuit, se souvenant que son Jardinier lui avoit dit que c'étoit à peu près à cette heure-là qu'il avoit ouï du bruit la nuit précédente, sentit un battement de cœur, & fut saisi d'un frisson violent. Cette émotion, qui répondoit si mal de la fermeté de son ame dans le péril, ne diminua point, lorsqu'il lui sembla voir quelqu'un marcher le long du mur du côté de la galerie. Pour être plus sûr qu'il ne se trompoit pas, il le fit remarquer à son Ecuyer, en lui demandant s'il ne l'appercevoit point. Mais celui-ci, soit qu'il n'eût pas la vue aussi bonne que celle de son Maître, soit que la peur la lui troublât, lui dit qu'il ne voyoit rien.

Ils furent bien-tôt tous deux tirez de leur doute par deux de leurs Sentinelles qui vinrent les avertir qu'il y avoit un homme qui s'entretenoit à une fenêtre de la galerie avec quelque personne du logis. Le Seigneur de Padilla fut d'autant plus étonné de cet avis, qu'il avoit toutes les clefs de sa maison. Tous les soirs à neuf heures on ne manquoit pas de les lui apporter. De sorte qu'il n'étoit pas en peine de sçavoir qui pouvoit être l'interlocuteur du dedans que celui du dehors. Il jugea qu'il falloit que ce

fût Daraxa que quelqu'un de ses Amans venoit voir la nuit par l'entremise de quelque valet infidele, qui lui donnoit moyen de s'introduire dans le Jardin, & que cette Dame eût fait faire une clef de la galerie par le ministere de ce même Domestique. Il s'arrête à cette conjecture: Il fait dire à tous ses gens de se tenir prêts, & forme le hardi dessein de commencer l'expédition par aller lui-même surprendre la belle More, afin qu'elle ne pût desavoüer son crime. Il est vrai que n'osant exécuter tout seul un projet si audacieux, il prit avec lui les deux plus déterminés de ses Mousquetaires, & son intrépide Ecuyer.

Pour faire moins de bruit en marchant, le Chef ôta ses pantouffles, & les autres leurs souliers. Ils arriverent en cet état à la galerie, dont ils trouverent la porte ouverte. Dom Loüis s'avança pas à pas, jusqu'à ce qu'il entendît parler. Il fit halte aussi-tôt pour écouter ce qu'on disoit; en même tems ses oreilles furent frappées des paroles suivantes: Je vous estime trop pour pouvoir me résoudre à vous rendre malheureuse. Je dois respecter votre naissance, & vous devez considérer l'état de ma fortune. Je suis un Cavalier réduit à chercher les moyens de me pousser à la Cour: j'y ai besoin de Protecteurs. Eh! qui voudroit

être le mien, si j'avois eu le malheur de m'attirer la haine d'un Seigneur aussi puissant que votre pere ? Croyez-moi, ne nous exposons point à nous repentir l'un & l'autre le reste de nos jours.

Le Marquis reconnut la voix du faux Ambroise, & malgré le dépit qu'il sentoit d'avoir été la duppe de ce prétendu Aragonois, il ne laissa pas d'admirer sa prudence & sa vertu. Comme il s'imaginait que ce discours s'adressoit à la belle More, il n'étoit pas peu curieux de sçavoir ce que cette Dame y répondroit. Mais que devint-il, lorsqu'il entendit sa fille, qu'il ne put méconnoître au son de sa voix, repartir ainsi au Cavalier : L'Amour fait-il tant de réflexions ? N'avez-vous employé pour tromper mon pere un stratagême qui vous assujettit à tant de peines ? N'êtes-vous donc venu mettre en danger ici votre vie, que pour perdre un tems si cher à me faire connoître mes devoirs ? Au lieu de vous abandonner à la joye que mes bontez devroient vous inspirer, vous voulez vous-même leur donner des bornes. Je n'attendois pas de si froides marques de votre reconnaissance. Quoi ! la considération de votre fortune vous retient, quand je fais tout mon bonheur d'être à vous ? Pouvez-vous craindre mon pere ? La Cour de Fer-

dinand est-elle votre seule retraite ? En est-il quelqu'une où un homme tel que vous puisse manquer de s'avancer ? Mais je veux que vous soyez assez malheureux pour chercher envain partout à vous établir avantageusement ; Elvire aimera toujours mieux être avec vous dans l'état le plus obscur , que de vivre avec un autre dans les grandeurs.

La Dame alloit continuer , lors qu'un coup de mousquet se fit entendre , & fut suivi dans le moment de dix à douze autres dont toute la galerie retentit. Ce bruit terrible épouvanta si fort la fille de Don Louis , que n'écoulant plus d'autre passion que la crainte , elle prit aussi-tôt la fuite. Pour comble d'infortune, son père, qui l'attendoit au passage , la saisissant tout à coup par le bras , lui dit : Ah ! misérable , c'est donc ainsi que vous deshonorerez l'illustre Sang de Padilla. A la voix & à l'action du Marquis , Doña Elvire dont les esprits n'étoient déjà que trop troublez de sa première frayeur , poussa un cri & tomba évanouïe entre ses bras. Ce vieillard jugea bien qu'elle venoit de perdre le sentiment. Il fit ouvrir la lanterne sourde pour regarder la fille , qui lui parut dans une situation si déplorable , qu'il en eut pitié. Il l'aimoit , & ne pouvant la considérer sans en être atten-

dri , il la laissa entre les mains de son Ecuyer.

Mais plus ce pere se sentoit touché de la voir en cet état , plus il avoit d'envie de se venger du téméraire Auteur de ce desordre. Il ne respiroit plus que la mort d'Ambroise, dont un moment auparavant il avoit admiré la sagesse. Il assembla tous ses gens armez , retroussa sa robe de chambre , se fit mettre une cuirasse par dessus , un casque sur son bonnet de nuit , prit une corgue à la main gauche , & une longue pique à la droite ; & ce brave Capitaine en gantelets & en pantouffles , fit ouvrir la porte du Jardin , & défilér sa troupe trois à trois : Les Mousquetaires marchoient les premiers , & les halebardiers faisoient l'arriere-garde. Il se mit à la queue de ceux-ci , & cette petite Armée , composée de Soldats dignes de leur Général , alla chercher l'Ennemi. Elle fut renforcée dans sa marche par le Jardinier , qui vint la joindre avec une rapiere au côté , une escopette sur l'épaule , & deux pistolets à la ceinture. Ce Domestique assura qu'il avoit vû les Ennemis qui étoient au nombre de deux , & que s'il eut osé tirer sans l'ordre de son Maître , il auroit déchargé sur eux ses armes à feu. Dom Louis , après avoir écouté ce rapport qui l'étonna , s'informa de quel côté ces deux

hommes avoient tourné leurs pas , & fit marcher sa troupe sur leurs traces.

Que faisoit Ozmin pendant ce tems-là ? Dès qu'il s'étoit apperçû qu'Elvire avoit pris la fuite au bruit des coups de mousquets qui avoient interrompu leur conversation , & qui pourtant n'avoient point été tirez sur lui , il s'étoit promptement éloigné de la galerie pour gagner un cabinet , où il esperoit vendre cherement sa vie , si l'on venoit l'y attaquer. Mais un homme qui le suivoit de près , l'obligea de s'arrêter avant qu'il y arrivât , en lui disant : Seigneur Dom Jaymé , vous avez besoin de secours ; recevez le mien. C'est vous qu'on cherche. Acceptez sans retardement mes services , si vous ne voulez être assassiné par une troupe de valets qui viendront bientôt fondre sur vous.

Le Seigneur More aussi surpris de s'entendre nommer Dom Jaymé , que de rencontrer là un Inconnu si obligeant , lui répondit : Je ne sçais qui vous êtes , ni pourquoi vous vous interessez à ce qui me regarde ; mais qui que vous soyez , vous ne pouvez être qu'un Cavalier très-généreux. Je ne refuserai pas quelque-une de vos armes , n'ayant qu'un poignard pour me défendre. C'est toute l'assistance que je puis recevoir de vous , sans abuser de votre bon-

ne volonté. Je serois au desespoir qu'un si brave homme exposât sa vie pour moi. Non, non, repliqua l'Inconnu ; ne prétendez pas que je vous laisse périr sans vous prêter mon secours. J'ai deux bons pistolets : Prenez-en un , & souffrez que je combatte à vos côtes ; ou si vous souhaitez que je me retire , il faut que vous veniez avec moi. Je crois , dit Ozmin , que ce dernier parti seroit le plus sage. C'est faire un mauvais usage de la valeur que de l'employer contre la canaille. Mais comment sortir de ce Jardin ? J'en sçais le moyen : répondit l'Inconnu : vous n'avez qu'à me suivre.

En même-tems ces deux Cavaliers commencerent à courir justement vers l'endroit où l'on avoit réparé le mur , contre lequel étoit dressée une bonne & longue échelle. Il y eut alors entr'eux une petite contestation ; chacun ne voulant monter que le dernier. Après quelques complimens que deux hommes si courageux ne pouvoient manquer de se faire sur cela , il fallut qu'Ozmin passât le premier , pour couronner le procedé noble de son compagnon. Ils eurent tout le loisir de monter impunément, attendu que la Gendarmerie de Dom Loüis avoit pris un chemin opposé à l'endroit où ils étoient ; & ils retirèrent l'échelle pour empêcher ce Seigneur de re-

connoître par où le faux Ambroise lui étoit échappé. Il y avoit encore une échelle de l'autre côté de la muraille pour descendre dans la rue où cinq à six grands Laquais bien armez faisoient la garde, & se tenoient prêts à se jeter dans le Jardin au premier signal. Ozmin jugeant par-là qu'il n'avoit pas obligation à un homme du commun, & souhaitant de sçavoir qui c'étoit, le pria de le lui apprendre. Mais l'Inconnu lui répondit : c'est ce que je vous dirai chez moi. Comme vous êtes Etranger, vous ne connoissez pas bien Dom Louïs. Vous ne sçauriez trop vous précautionner contre lui. Je vous offre ma maison où vous ferez à couvert de son ressentiment, & vous y demeurerez, s'il vous plaît, jusqu'à ce que nous ayons vû le parti que les Padilla prendront dans cette affaire.

Des manieres si nobles & si généreuses charmerent le Seigneur More, qui ne pouvant résister aux pressantes instances que ce Cavalier lui fit d'accepter un logement dans sa maison, l'y accompagna. Lorsqu'ils se virent l'un l'autre aux flambeaux, ils se regarderent avec une attention mêlée de surprise, comme deux personnes qui croyoient se connoître. Le Maître du logis fut le premier qui débrouïlla l'idée confuse qu'il avoit des traits d'Ozmin, & quand il fut

assuré qu'il ne se méprenoit pas, il l'embrassa avec transport en lui disant : Quel bonheur pour moi de rencontrer un homme à qui je dois la vie. Je ne me trompe point : c'est vous qui m'avez sauvé de la fureur d'un Taureau le jour des dernières courses. Seigneur, lui répondit le More en souriant d'un air modeste, vous venez de bien payer ce service en me tirant d'un danger où j'aurois infailliblement péri sans votre secours. Non, non, reprit Dom Alonso de Zuniga : je suis en reste de générosité avec vous. Dans le tems que vous vintes me dérober à une mort certaine, je ne vous avois pas donné sujet d'exposer vos jours pour conserver les miens.

Ils passèrent le reste de la nuit à s'entretenir. Dom Alonso qui s'imaginoit qu'Ozmin s'appelloit effectivement Dom Jaymé Vivés, & qu'il étoit amoureux de Doña Elvire, lui conta de quelle façon il avoit appris toutes ses affaires. Cela m'a donné envie, ajouta-t-il, de faire connoissance avec vous. Et pour la commencer, je suis entré cette nuit dans le Jardin de Dom Louïs. De plus, comme j'aime Daraxa l'intime amie de votre Maîtresse, j'ai pensé que notre liaison deviendroit utile à nos amours.

Quoique le Seigneur More eût de la ré-

pugnance à cacher ses sentimens , il ne voulut point détromper Zuniga : Il crut qu'il étoit de la prudence de passer pour Dom Jaymé. Après un long entretien , Dom Alonse conduisit son Hôte à l'Appartement qu'il lui avoit fait préparer , & l'y laissa reposer. Ensuite il se retira dans le sien pour en faire autant. Mais Ozmin ne pouvant dormir , envoya chercher Orviedo quand il fut grand jour , pour faire part à ce fidele Ecuyer de l'avanture de la derniere nuit , comme aussi pour lui ordonner de lui apporter des habits plus propres que ceux d'Ambroise à faire le personnage de Dom Jaymé.

C'est un malheur attaché aux grandes Maisons où il y a un peuple de valets , que tout ce qu'on y fait ne demeure pas long-tems secret. On sçut dès le lendemain dans la ville l'histoire du faux Ambroise. On la contoit de diverses façons ; mais toutes aux dépens de Doña Elvire : ce qui mortifioit extrêmement Ozmin.

Dom Alonse & ce Cavalier devinrent en peu de jours les meilleurs amis du monde , tant il se trouva de sympathie entr'eux , ou pour mieux dire , tant ils découvrirent l'un dans l'autre d'aimables qualitez. Ils souhaitoient tous deux ardemment d'être informez de ce qui se passoit chez le Marquis.

de Padilla. C'est ce qu'ils ne pouvoient apprendre que de Clarice, dont ils ne recevoient aucunes nouvelles. Cette Suivante étant connue de Dom Loüis pour celle qui avoit toute la confiance de Doña Elvire, étoit plus observée que les autres. Cependant, elle eut l'adresse de tromper ses Argus, & de faire tenir à Dom Jaymé chez Dom Alonse une Lettre qui contenoit un détail tel que ces deux Seigneurs pouvoient desirer. Clarice mandoit à Vivés que son vieux Patron au desespoir que le faux Ambroise lui fût échappé, le faisoit chercher soigneusement dans Seville par dix ou douze hommes, qui jusques là n'en avoient fait qu'une recherche inutile : Qu'Elvire étoit fort-malade, & que Daraxa avoit été aussi très-indisposée, tant elle avoit pris de part aux peines de son amie : Enfin, que Dom Loüis étoit si honteux & si chagrin de toute cette affaire, qu'il ne vouloit voir personne, & qu'il devoit incessamment aller demeurer à la campagne, jusqu'à ce que tous les bruits qui couroient à sa honte fussent dissipés.

La Lettre de Clarice fut un nouveau sujet d'entretien pour les deux Cavaliers, & divertit particulièrement Dom Alonse, qui n'aimant pas la maison des Padilla, ne trouvoit dans cette aventure qu'un ridicule qui

le réjouïſſoit. Ozmin ayant une ſi belle occaſion de donner de ſes nouvelles à Daraxa, lui écrivit en Langue More une longue Lettre, qu'il lui fit tenir par Clarice. La Dame More, qui ne ſçavoit ce qu'étoit devenu ſon Amant, & qui craignoit qu'il n'eût été bleſſé la nuit qu'on avoit tiré tant de coups de Mouſquets, fut ravie d'apprendre le ſort d'une perſonne qui lui étoit ſi chere, & de pouvoir lui faire réponſe par la même voye.

Quelques jours après, le vieux Marquis partit avec ſa famille & ſes Domestiques, pour ſe rendre à une maiſon de campagne qu'il avoit à une lieuë de Seville : Ce départ auroit fort affligé le Seigneur More, à cauſe de l'éloignement de Clarice, dont l'entremiſe lui étoit d'un ſi grand ſecours, ſi Dom Alonſe pour l'en conſoler, ne lui eût dit : Nous devons être bien-aiſés que Dom Loüis ſoit à la campagne. A un quart de lieuë de ſa maiſon, j'en ai une aſſez belle où je vais quelquefois. Il faut que nous y allions le plus ſecretement qu'il nous ſera poſſible. Nous aurons là plus facilement que dans cette Ville des nouvelles de nos Dames. Nous pourrons même trouver l'occaſion de les voir & de leur parler.

Vivés ne manqua pas d'applaudir à ce projet, dont ils commencerent l'exécution

son ami & lui dès le lendemain avant le jour. Ils sortirent de Seville avec Orviedo & deux Laquais seulement. Si-tôt qu'ils furent arrivez à la maison de campagne de Dom Alonse, ce jeune Seigneur chargea un Païsan rusé de remettre en main propre à Clarice un billet, par lequel cette fille étoit avertie que le jour suivant elle rencontre-
roit dans le bois, qui n'étoit qu'à deux cens pas de la maison dudit Marquis, deux jeunes Bergers qui mouroient d'envie d'avoir avec elle une petite conversation.

Clarice, qu'on observoit moins à la campagne qu'à la ville, sçut bien-tôt se dérober du logis, pour courir au rendez-vous. Elle y trouva Dom Alonse & Dom Jaymé habillez en villageois. Elle leur apprit que les Dames étoient toutes deux en bonne santé, mais si gênées, qu'elles avoient à peine la liberté de se promener dans le Jardin. Cependant, ajouta-t-elle, si le Seigneur Dom Louïs alloit demain, comme je n'en doute pas, à une Ferme qu'il a à trois lieuës d'ici, & où l'appelle une affaire de conséquence, je pourrois bien vous ménager une entrevüe avec elles. Aussi-bien Dom Rodrigue vient tout-à-l'heure de partir pour Seville, d'où il ne doit revenir que dans deux jours. Si les Cavaliers furent charmez de la douce espérance dont Clari-

ce les flatta ; Cette Soubrette ne fut pas moins contente des présens qu'ils lui firent pour reconnoître sa bonne volonté. Cette fille après avoir pris congé d'eux , regagna promptement la maison de son Maître , & alla rendre compte aux Dames de l'entretien qu'elle venoit d'avoir avec ces Seigneurs.

Le lendemain matin , tout parut seconder les desirs des Amans : Le Marquis partit pour sa Ferme , & les Dames se disposèrent à profiter d'une conjoncture si favorable. Elles s'habillèrent en Païsanes , pour se conformer au déguisement des Galands ; puis elles sortirent de la maison , suivies de Clarice & de Laïda seulement. Elles furent bien-tôt dans le bois où leurs Bergers les attendoient , pour s'entretenir & se promener avec elles. Ils commencerent de part & d'autre par laisser éclater une grande joye de se revoir. Ensuite se regardant les uns les autres , travestis comme ils étoient , ils se mirent à rire & à plaisanter. Ces sortes de parties font ordinairement beaucoup de plaisir ; mais elles finissent mal quelquefois.

Ces quatre personnes eurent d'abord une conversation générale , & d'autant plus agréable , qu'elles étoient avec ce qu'elles aimoient. Elles s'enfonçoient déjà dans les
allées

allées de ce bois en se promenant , lorsqu'elles virent entre les arbres deux véritables Payfans qui venoient de leur côté. On jugea que c'étoient des habitans d'un Bourg voisin dont le Marquis étoit Seigneur , & on ne se trompoit pas. Comme ces Villageois passoient auprès des Dames, elles leur tournerent le dos , afin qu'ils ne vissent point leurs visages ; ce que Vivés & Zuniga s'aviserent aussi de faire pour la même raison ; mais les Payfans au lieu de continuer leur chemin , s'arrêterent tout court , & l'un d'entre eux appliqua sur les bras & sur la tête de Don Alonse un si furieux coup de bâton , que ce Cavalier en fut tout étourdi. Ozmin au bruit de ce coup se retourna aussi-tôt , & reçut en même tems de l'autre Villageois un pareil traitement ; avec cette différence , que le More par son agilité détourna le coup qu'on lui vouloit porter sur la tête & le fit glisser sur ses reins. Alors ce vigoureux More levant un gros bâton qu'il avoit à la main , le laissa tomber d'une si grande roideur sur le visage de son ennemi , qu'il lui abbattit la moitié des mâchoires & le coucha par terre sans sentiment. Après quoi il vola au secours de son ami , qui avoit bon besoin de son assistance , tant il étoit mal mené par son adverfaire. Mais ce Payfan se garda

bien d'attendre un homme qui venoit de faire mordre la poussière à son camarade , & s'enfuit vers le Bourg , qu'il ne manqua pas d'allarmer en y semant la nouvelle de la mort de ce Villageois , qui pourtant n'étoit que blessé.

Pendant ce combat , les Dames prirent très-prudemment la fuite & retournerent à la maison de Don Louïs, toutes effrayées & fort en peine de sçavoir quelle en seroit la fin. Leur inquiétude n'étoit pas mal fondée ; car les Cavaliers qui auroient bien fait de se retirer chez-eux au plus vite , demeurèrent si long-tems sur le champ de bataille à se consulter sur ce qu'ils devoient faire , qu'ils donnerent le loisir à trois Braves du Bourg , de venir fondre sur eux l'épée à la main. Un de ces vaillans marchoit le premier ; il paroissoit le plus considérable des trois , comme le plus animé. Il s'avança d'un air furieux vers Ozmin pour lui passer sa rapiere au travers du corps , mais le More esquiva le coup adroitement & frappa de son bâton le Spadassin si rudement sur la tête , qu'il l'étendit sans vie sur la place. Puis s'étant brusquement saisi de l'épée dont son ennemi avoit fait un si mauvais usage , il se disposa de bonne grace à recevoir les deux autres Braves , qui eurent assez de courage pour se

présenter devant lui. Ce nouveau combat fut un peu plus long que les précédens ; attendu qu'Ozmin étant assailli par deux hommes à la fois , avoit assez d'occupation à parer les bottes qu'ils lui portoient. Ils le blessèrent même légèrement à la main. Il est vrai que de leur côté ils étoient tous deux en se battant fort incommodés par Don Alonso , qui faisoit tomber son bâton tantôt sur l'un & tantôt sur l'autre. Il en donna un coup si terrible sur le bras droit d'un de ces Spadassins , qu'il lui fit voler son épée à terre , ce qui rendit nos Cavaliers victorieux. Leurs ennemis abandonnerent la partie dans le moment & s'enfuirent vers le Bourg d'une grande vîelle , tout blessez qu'ils étoient.

Les Vainqueurs ne furent pas contents de les avoir si mal traitez : Ils eurent l'imprudence de les poursuivre jusqu'à l'entrée du Bourg , où ils trouverent à qui parler. Tous les habitans ayant sçû qu'on avoit tué un Payfan dans le bois , s'étoient armez de longs bâtons ferrez & non ferrez , & de vieilles épées pour venger sa mort. Leur fureur augmenta lorsqu'ils virent arriver les deux Spadassins fuyans , & qu'ils apprirent d'eux que le fils du Bailli venoit d'avoir le même sort que le Villageois. Les voilà qui vont en foule au devant des

meurtriers qu'ils environnent & chargent de toutes parts. Ozmin sans s'effrayer soutient leur furie ; plus il se voit d'ennemis sur les bras , moins sa valeur en est abbatuë. Il frappe à droite & à gauche ; il renverse tout ce qui lui résiste & modere un peu l'ardeur des plus échauffez. Don Alonse , quoique blessé , faisoit à son exemple de vigoureux exploits avec l'épée d'un des deux Braves de laquelle il s'étoit saisi. Neanmoins cela ne l'empêcha pas d'être pris , & bientôt après , son ami à qui l'on jettoit sans cesse de longs bâtons entre les jambes , pour le faire tomber , ayant eu le malheur de faire la culbutte , fut accablé de la multitude.

Je vous laisse à penser si dans la rage où étoit cette canaille , elle auroit épargné ces deux Cavaliers infortunez , les voyant à sa merci. Mais il passa par hazard alors deux Gentils-hommes à cheval , qui alloient à Seville avec trois ou quatre Laquais , & qui voulant sçavoir la cause de cette émotion populaire , fendirent la presse l'épée à la main , & pénétrèrent jusqu'aux deux prisonniers : Ils reconnurent Don Alonse , malgré le sang dont il avoit le visage couvert , & malgré son déguisement. Ils l'arracherent , non sans beaucoup de peine , des mains des Païsans , ce qui obligea ces

derniers à mettre au plutôt en sûreté son compagnon à qui ils en vouloient particulièrement.

Cependant Zuniga refusoit d'accompagner ses libérateurs , disant qu'il aimoit mieux demeurer avec son ami , que de l'abandonner. Mais les deux Gentilshommes lui représenterent qu'il étoit impossible alors d'enlever ce Cavalier , que le Bailli tenoit enfermé chez lui & faisoit garder par tous les habitans du Bourg qu'il excitoit à servir sa vengeance : Qu'il étoit plus à propos d'aller assembler tout ce qu'il pourroit trouver de gens de bonne volonté & de revenir avec eux la nuit le tirer de prison. Don Alonse goûta cet avis & s'assura en fort peu de tems de quarante personnes tant Maîtres que valets. Un si hardi dessein auroit été sans doute exécuté , si le Bailli ne l'eut pas prévû ; mais ce Juge qui étoit un vieux routier , se doutant bien de cette violence , eut promptement recours à la Justice de Seville , qui lui envoya un si grand nombre d'Archers & d'autres hommes armez , qu'il n'eut plus rien à craindre pour sa proye.

Les Dames n'étoient pas assez éloignées du lieu du combat pour en pouvoir ignorer long-tems les circonstances & l'évènement. Elles en furent informées par quel-

ques domestiques du Marquis, dont la plupart avoient été par curiosité au Bourg où ils avoient appris tout ce qui s'y étoit passé. Doña Elvire en chargea un d'aller dire au Bailli de prendre garde, s'il ne vouloit s'en repentir, au traitement qu'il feroit au Cavalier qu'il retenoit chez lui. Cette recommandation ne fut pas inutile, on eut plus d'égard qu'on n'auroit eu sans cela pour Don Jaymé, à qui l'on donna de la part des Dames tout ce qui lui étoit nécessaire pour panser deux ou trois legeres blessures qu'il avoit reçues.

Si le Bailli voyoit à regret traverser par Elvire le dessein qu'il avoit de venger la mort de son fils; en récompense dès le soir même il eut la consolation d'apprendre que le Marquis entroit dans son ressentiment. En effet Don Louïs en revenant de sa ferme sur la fin du jour, passa par le Bourg, où la plupart des habitans étoient encore sous les armes. Il demanda pourquoi ils s'étoient ainsi assemblez. On lui fit un détail de l'aventure qui étoit arrivée, & comme il souhaita d'en sçavoir toutes les particularitez, un des plus notables du Bourg prit la parole & lui dit : Tout ce malheur ne vient que d'une méprise du fils de notre Bailli. Ce jeune garçon étoit amoureux de la fille de votre Concierge & avoit pour

Rival le fils d'un gros fermier des environs de ce Bourg. Le Fils du Bailli étoit fort débauché de son naturel & de plus très-violent ; s'étant apperçû qu'on lui préféreroit son concurrent , jeune homme plus sage & plus riche que lui , l'envoya menacer de sa part qu'il le feroit mourir sous le bâton , s'il s'avisoit de paroître auprès de chez-vous & de chercher l'occasion de parler à sa Maîtresse. Il le faisoit observer & sur l'avis qu'on lui a donné ce matin , que deux hommes qui n'avoient point l'air Villageois , bien qu'ils fussent habillez en Payfans , s'étoient coulez dans le bois comme à la dérobee , il ne douta pas que ce ne fût le fils du Fermier avec un garçon de sa connoissance dont il a coutume de se faire accompagner quand il vient voir la fille de votre Concierge , & que ces deux hommes ne se fussent travestis de cette sorte pour éviter les coups de bâton : Dans cette erreur il a chargé deux droles des plus vigoureux de ce Bourg d'aller dans le bois exécuter son dessein , & pour les soutenir il les a suivis de près avec deux braves de ses amis.

Ce récit fit connoître au Marquis de Padilla que le fils du Bailli avoit tout le tort , & que ses meurtriers ne l'avoient tué qu'à leur corps défendant ; mais lorsque le même Notable qui venoit de parler , lui apprit

que ces deux Cavaliers étoient Don Alonse de Zuniga & le faux Ambroise, & que le Bailli tenoit celui-ci en sa puissance, il regarda cette aventure comme un moyen que le Ciel lui offroit de se venger du séducteur de sa fille. Il fit appeller le Bailli pour l'exciter à poursuivre chaudement cette affaire. Il l'assura de sa protection, de son crédit & de sa bourse. Il lui conseilla d'aller dès le lendemain à Seville se jeter aux pieds de Messieurs de la Justice avec tous les parens des morts & des blesez, ce que le Bailli résolut de faire. Effectivement il conduisit à la ville le jour suivant son prisonnier escorté des Archers & des Payfans les plus résolus du Bourg. Quand le peuple de Seville le vit arriver, & qu'il sçut de quoi il s'agissoit, il s'échauffa, & l'on n'eut pas peu de peine à sauver de sa fureur le malheureux More dont il demandoit à haute voix la mort. Outre cela, Don Louïs retourna dès le même jour à la ville où il croyoit sa présence nécessaire pour engager les Juges à condamner un homme dont il avoit juré la perte.

D'un autre côté Don Alonse se trouvoit si mal de ses blessures, qu'à peine pouvoit-il se tenir à cheval, outre qu'il n'avoit pas encore assez de gens pour entreprendre par

la force de délivrer son ami. Ainsi , réduit à solliciter pour lui , il alloit supplier chaque Juge de considerer qu'on ne pouvoit sans injustice ôter la vie à un homme qui n'avoit fait que se défendre contre des Assassins. Mais tous les Juges lui disoient qu'il devoit se contenter qu'ils fissent à son égard les aveugles & les sourds : Que le sang qui avoit été répandu demandoit justice, & que s'il étoit lui-même à la place du Prisonnier, ils ne pourroient le tirer d'affaire. La mort d'Ozmin paroissoit donc inévitable & prochaine ; cependant malgré toutes les mesures que Don Louïs pouvoit prendre pour la hâter , elle fut suspendue par un incident auquel ce Seigneur ne s'étoit nullement attendu. Il reçut un Courier que la Reine lui dépêcha : Cette Princesse lui mandoit la prise de la ville de Grenade , & lui ordonnoit de partir incessamment lui-même avec Daraxa : Que le Pere de cette Dame souhaitoit passionnément de la revoir : Que ce Seigneur More étoit dans la résolution de se faire Chrétien , & qu'on esperoit que sa fille se détermineroit à suivre son exemple.

Il y avoit aussi un paquet pour Daraxa ; mais le Marquis se garda bien de le lui remettre. Il ne jugea pas à propos non plus de lui parler des nouvelles que le sien contenoit , de peur qu'impatiente de retour-

ner auprès de ses parens , elle ne l'obligeât à partir dès le lendemain avec elle pour Grenade. Il vouloit auparavant voir finir le Procès de Don Jaymé par une Sentence de mort , & assister même à l'exécution avant son départ. Pour cet effet il redoubla ses efforts & ses sollicitations , ou plutôt il obseda si bien les Juges , qu'ils condamnerent Ozmin deux jours après à avoir la tête tranchée sous le nom de Don Jaymé Gentilhomme Arragonois.

Zuniga fut averti des premiers de ce severe jugement. Il trouva moyen de le faire sçavoir aux Dames par un billet & de les assurer qu'il périroit lui & trois cens hommes qu'il avoit assemblez , plutôt que de souffrir une pareille injustice. Qui pourroit dire dans quelle affliction ce billet plongea la belle More ? L'idée du traitement ignominieux qu'on préparoit à son cher Ozmin lui troubla peu à peu l'esprit. Elle entra dans un vif désespoir , alla chercher Don Louïs , & le rencontrant à son retour du Palais où il avoit passé toute la matinée , elle lança sur lui un regard furieux & lui dit avec un transport qui marquoit bien le désordre de son ame : Barbare , êtes-vous satisfait de votre ouvrage ? D'injustes & lâches Juges n'ont pas eu honte de servir votre ressentiment aux dépens

de l'innocence. Mais ne croyez pas verser impunément le sang du Cavalier que votre crédit opprime. C'est mon Amant, c'est mon Epoux; c'est un parent du Roi de Grenade & non un galand de votre fille; un homme tel que lui n'est pas fait pour elle. Votre tête me répondra de la sienne. Il trouvera des vengeurs parmi ses parens ou parmi les miens, ou si vous échappez à leurs coups, moi-même, je vous percerai le cœur.

A ces emportemens, qui ne faisoient que trop connoître l'intérêt que Daraxa prenoit à la vie du prisonnier, Don Loüis demeura tout interdit. Il ne sçavoit quelle réponse faire à la Dame, tant il étoit plein de trouble & de confusion. Il lui dit pourtant qu'elle avoit tort de ne l'avoir pas plutôt averti de la qualité du faux Ambroise, contre lequel il ne désavoüoit point qu'il eût sollicité, s'imaginant qu'il avoit déshonoré sa maison. La belle More alloit lui déclarer que ce n'étoit pas la faute d'Ozmin, si Elvire avoit conçu pour lui un fol amour; mais dans ce moment un Domestique vint dire tout bas au Marquis qu'il y avoit à la porte des équipages & un grand nombre de Mores qui demandoient à parler à Daraxa. Don Loüis à cette nouvelle parut un peu embarrassé. Il pria la Dame

de lui permettre de la quitter pour un instant. Comme elle n'avoit point entendu ce que le Domestique avoit dit tout bas & qu'elle vouloit tout sçavoir dans l'inquietude qui l'agitoit, elle suivit le Marquis & entra dans une salle, où par une jalousie elle aperçut dans la rue des Mores de sa connoissance, pour la plûpart serviteurs de son Pere. Leur vûë enchantâ d'abord ses ennuis, la joye s'empara de son cœur, surtout quand un Officier de son pere se presenta devant elle conduit par Don Louïs.

L'Officier après avoir rendu ses devoirs à cétte Dame, lui annonça la prise de la Ville de Grenade, & la fin de la guerre. Il lui apprit en même tems que son pere ayant obtenue leurs Majestez Catholiques la permission de la rappeler, il lui envoyoit un équipage & une suite de gens convenable à une personne de sa naissance: Qu'il ne doutoit pas qu'elle ne fût déjà informée de tout cela par le Courier que la Reine avoit dépêché au Marquis de Padilla, & par les lettres qu'elles devoit avoir reçûës. Ce fut un nouveau sujet de confusion pour ce Seigneur de se voir obligé de faire des excuses à Daraxa de ne les lui avoir pas encore remises.

La joye de la belle More ne dura qu'autant de tems que l'on en mit à lui dire des

nouvelles de son pere. Le souvenir d'Ozmin, & du danger où il se trouvoit, vint bien-tôt renouveler sa douleur. Cette Amante affligée chargea l'Officier & Orviedo dont il étoit accompagné, d'aller demander de sa part une audience publique aux Juges qui s'étoient assemblez de nouveau pour déliberer sur un avis qu'ils avoient eu. On leur étoit venu dire que la maison de Don Alonse se remplissoit de Cavaliers, qui arrivoient de la campagne pour le seconder dans le dessein qu'il avoit de sauver son ami. De sorte que les Juges, pour prévenir cette entreprise, s'étoient déjà comme résolus à faire mourir le Coupable cette nuit-là dans la Prison.

Ils furent assez surpris de la demande de Daraxa. Il n'y avoit pas d'exemple qu'une femme se fût encore avisée de venir en cérémonie parler publiquement à des Juges, & ils ne sçavoient à quoi se déterminer. Les plus-vieux ne jugeoient point à propos qu'on écoutât la belle More, mais les jeunes étoient d'un avis contraire. La curiosité de sçavoir ce qu'elle avoit à leur dire : La consideration qu'ils avoient pour une Dame que la Reine aimoit, & plus que tout le reste, le plaisir de la voir : Ces trois choses prévalurent ; & l'on décida que sur les six heures du soir on lui donneroit audience.

Daraxa , qui avoit craint qu'on ne la lui refusât , augura bien de ce qu'on la lui accordoit. Elle envoya aussi-tôt Orviedo avertir Don Alonse de la démarche qu'elle vouloit faire , & le prier de l'accompagner au Palais , s'il étoit en état de lui faire ce plaisir. Zuniga charmé de l'honneur que lui faisoit sa chere More de le choisir pour son Ecuyer , n'eut garde de le ceder à un autre ; & tout incommodé qu'il étoit , il ne songea qu'à se préparer à cette Cavalcade. Il n'eut pas à chercher bien loin les Cavaliers qu'il y vouloit employer , puisqu'ils étoient chez lui pour la plûpart , tous disposez à le suivre partout où il auroit envie de les conduire. Il les mena sur les cinq heures à la maison de Don Loüis , lequel voyant à sa porte plus de deux cens Cavaliers qui venoient chercher Daraxa , dont il n'ignoroit pas le dessein , il alla trouver cette Dame , & s'offrit à l'accompagner ; mais elle le remercia en lui disant : qu'elle étoit bien-aise de lui épargner la mortification de la voir solliciter pour un homme contre lequel il s'étoit déclaré si ouvertement , ou pour mieux dire , dont il étoit la Partie.

Le Marquis piqué jusqu'au vif de ce refus , se seroit volontiers opposé à la résolution de la Dame , ou du moins , l'auroit rendu inutile , s'il en eût eû le tems & le pou-

voir ; mais il étoit trop tard pour y mettre obstacle. Il fut donc obligé de devorer ses chagrins , qui ne laissoient pas d'être peints sur son visage , quelques efforts qu'il fît pour les cacher. Enfin Daraxa sortit de chez ce Seigneur , sans s'embarasser des déplaisirs dont il étoit la proie. Elle trouva Don Alonse , qui l'attendoit à pied à la porte avec les plus considérables Cavaliers de sa Troupe , pour lui faire compliment. Elle s'efforça de leur montrer quelque joye, malgré la profonde tristesse où son ame étoit ensevelie. Elle assura Don Alonse qu'elle n'oublieroit jamais l'obligation qu'elle lui avoit. A quoi Zuniga répondit en homme amoureux & poli , qu'il ne pouvoit assez la remercier de ce qu'elle vouloit bien se servir de lui & de ses amis , pour la conduire au Palais où elle alloit s'immortaliser par une action héroïque. Ce Cavalier , de même que les autres , croyoit pieusement que la belle More ne s'interressoit pour le prisonnier que par amitié pour D. Elvire , de maniere qu'il admiroit la générosité de cette démarche.

Après ces complimens , on vit Daraxa monter à cheval avec sa grace ordinaire. Don Alonse & ceux qui avoient mis pied à terre en firent autant , & la Cavalcade commença aussi - tôt à défilier. Quatre cens

Mores bien montez & bien équippez marchoient les premiers , ayant à leur tête Orviedo & l'Officier dont j'ai parlé. La Dame les suivoit immédiatement entre D. Alonse & Don Diego de Castro ; & toute la Noblesse venoit ensuite six à six en fort bon ordre. Quoiqu'on eût employé fort peu de tems à préparer cette Cavalcade , cela n'empêcha pas que le bruit n'en courut par toute la ville. Le Peuple aussi curieux de voir passer la belle More , que d'apprendre ce qu'elle alloit faire au Palais , se répandit à grands flots dans les ruës pour se trouver sur son passage. Elle avoit un habit magnifique à la More , & elle n'avoit rien négligé de tout ce qui pouvoit relever sa beauté dans une occasion si importante. Tous les spectateurs en furent ébloüis ; mais ce qui les surprenoit davantage, c'étoit la grace & la facilité qu'elle monroit à manier son cheval. Ce qui n'étoit pas ordinaire aux Dames d'Espagne.

La Cavalcade étant arrivée à la Place qui est devant le Palais , Don Alonse rangea ses Cavaliers tout autour , & les Juges envoyerent recevoir la belle More par deux Huissiers , qui la conduisirent jusqu'à la porte de la premiere Salle , où deux Magistrats qui l'attendoient , lui firent tous les honneurs qu'ils auroient pû faire à une

Princesse , & la menerent à l'Audience. Don Alonse & tous les principaux Cavaliers qui avoient mis pied à terre en même tems que Daraxa , la suivirent , & entrèrent aussi dans la Salle , où les Juges étoient assemblez. Ce qui surprit un peu ceux-ci , & leur causa quelque inquiétude. Néanmoins faisant bonne contenance , ils parurent donner toute leur attention à la Dame More , qui charma tout le monde par l'air libre & majestueux dont elle se presenta devant le Tribunal de la Justice. On lui avoit préparé un fauteuil avec un carreau & un tapis de pied. Elle s'assit , & après avoir attaché sa vûë pendant quelques momens sur les Juges , elle éleva la voix , & fit entendre ces paroles :

» Messieurs , il n'y a qu'une raison aussi
 » forte que celle qui m'amene ici , qui puisse
 » justifier la démarche que je fais. Je sçais
 » les régles que la bienséance prescrit aux
 » personnes de mon sexe ; mais il y a des
 » occasions où l'on doit passer par-dessus
 » ces régles. Telle est la conjoncture où je
 » me trouve. Je viens, Messieurs, implorer
 » votre justice contre vous-même. On pré-
 » tend exécuter demain une Sentence de
 » mort que vous avez renduë aujourd'hui
 » contre un homme qui a repoussé la force
 » par la force. Des Assassins vouloient lui

» ôter la vie, il s'est défendu ; voilà tout
» son crime. C'est un fait constant. J'en ai
» moi-même été témoin, ainsi que Doña
» Elvire, & deux femmes qui étoient avec
» nous dans le bois. Quoi ! deux Païsans
» viendront traîtreusement attaquer par
» derrière, & assommer de coups de bâton
» deux Cavaliers qui ne songent point à
» eux, & il ne sera pas permis à ces Cava-
» liers de chercher à se garantir par leur
» courage du sort funeste qu'on leur prépa-
» re ? Quand le fils du Bailli avec deux au-
» tres armez comme lui de longues épées,
» est venu fondre sur deux hommes qui n'a-
» voient que de simples bâtons : Quel cri-
» me ont commis ces derniers en se mettant
» en défense contre ces scelerats ? Qui d'en-
» tre vous, Messieurs, se trouvant dans le
» même danger, ne feroit pas tous ses ef-
» forts pour tuer son ennemi, s'il ne voyoit
» pas d'autre moyen de conserver sa vie.
» Mais pourquoi m'étendre là-dessus ? vous
» sçavez mieux que moi que c'est une loi
» naturelle. On dit que le fils du Bailly s'est
» mépris : Eh ! Qu'importe ? Sa méprise ne
» justifie point son action, & ne sçauroit
» rendre coupables les personnes qu'il a
» voulu assassiner.

» Je ne vous en dirai pas davantage ;
» Messieurs, de peur de vous ennuyer. Je

» vous apprendrai seulement ce qui m'obli-
 » ge à m'interresser pour votre Prisonnier.
 » Ce n'est pas un Gentilhomme d'Arragon,
 » ce n'est pas Don Jaymé Vivés ; c'est le
 » brave Ozmin , dont le nom est si connu
 » parmi vos Troupes , & qui s'est rendu si
 » recommandable par un grand nombre
 » d'exploits éclatans. C'est lui qui le jour
 » des courses tua les deux derniers Tau-
 » reaux , & sauva la vie à Don Alonse de
 » Zuniga. Mais ce qui m'engage plus que
 » toutes les grandes qualitez à vous venir
 » faire une remontrance en sa faveur ; c'est
 » qu'il est mon Epoux. Si j'ose appeller de
 » ce nom un homme , qui , de l'aveu de nos
 » Seigneurs , m'a donné sa foi , & a reçu la
 » mienne. Déliberez presentement , Mes-
 » sieurs , avant que vous fassiez exécuter la
 » sentence que vous avez prononcée con-
 » tre un Cavalier du Sang du Roi Maho-
 » met , & que vous ne deviez pas condam-
 » ner si legerement.

La belle More n'eut pas achevé de parler ,
 qu'il s'éleva dans la Salle un bruit , dont les
 Seigneurs furent effrayez. Tout le monde dit
 à haute voix que le Prisonnier étoit in-
 nocent , & qu'il falloit le relâcher. Alors le
 Seigneur de la Justice fit faire silence. Puis
 ayant la parole à la Dame , il lui dit au
 nom de sa Compagnie : » Qu'ils pouvoient

» avoir été mal informez de cette affaire :
 » Qu'ils l'examineroient de nouveau , &
 » lui rendroient réponse dès ce jour-là mê-
 » me. Mais les Assistans se récrierent sur
 » cela , & demanderent qu'on remît sur le
 » champ le Cavalier en liberté , menaçant
 » d'aller enfoncer les portes de la Prison , si
 » l'on refusoit de le faire. Le même Juge
 » qui avoit parlé , répondit aux Assistans ,
 » qu'après un Jugement rendu, il ne dépen-
 » doit pas de sa Compagnie d'élargir ainsi
 » un Prisonnier , & que tout ce qu'elle pou-
 » voit , c'étoit de surseoir l'exécution de la
 » Sentence , jusqu'à ce qu'on eût reçu les
 » ordres de Leurs Majestez , à qui seules
 » appartenoit le droit de détruire son ou-
 » vrage. Là dessus Daraxa pria les Juges
 » de lui permettre de voir Ozmin. Ce
 » qu'elle obtint d'eux sans peine , à condi-
 » tion qu'il n'entreroit avec elle que quatre
 » personnes dans la Prison , & qu'elle pro-
 » mettroit qu'il n'y seroit fait aucune vio-
 » lence.

La Cavalcade prit le chemin de la Prison
 dans le même ordre qu'elle étoit venuë au
 Palais , & la belle More choisit pour y en-
 trer avec elle , Don Alonse , Don Diego
 de Castro , Orviedo & l'Officier More.
 Concevez , s'il est possible , l'agréable sur-
 prise d'Ozmin , lorsqu'il vit paroître dans

sa chambre Don Alonse & Daraxa , & qu'il sçut ce que cette Dame venoit de faire pour lui. On ne pouvoit mesurer sa joye qu'à celle de son Amante , dont le cœur nageoit , pour ainsi dire , dans un ravissement qu'elle faisoit briller dans ses yeux. Zuniga de son côté partageoit avec ces Amans le plaisir qu'ils avoient de se revoir. Il embrassoit son ami avec des transports de tendresse , comme s'il n'eût plus été son rival. Son amour se confondoit avec son amitié. Il ne laissa pas pourtant en lui donnant des marques de son affection , de lui reprocher le peu de confiance qu'il avoit eu en lui ; & de le menacer en souïrant d'être toute sa vie amoureux de labelle More , pour se venger de la dissimulation dont il avoit payé sa franchise. Ce reproche lui attira des douceurs : Daraxa lui dit , qu'après Ozmin , il seroit toujours l'homme du monde qui auroit le plus de part à son estime , & Ozmin l'assura qu'après Daraxa , il n'aime-roit jamais personne tant que lui. Zuniga ne manqua pas de repliquer à ces discours obligeans. Ensuite il presenta son ami Don Diegue au Seigneur More , comme un Cavalier dont le mérite égaloit la naissance ; & là-dessus , il se fit des complimens sur nouveaux frais. D'où passant à la chose la plus importante , c'est-à-dire à l'affaire du

Prisonnier, il fut résolu qu'on enverroît sur le champ demander sa grace à leurs Majestez. On dépêcha Orviedo qui partit pour Grenade avec des Lettres pour les Parens d'Ozmin, & pour ceux de Daraxa.

Orviedo fit une si grande diligence, qu'au bout de trois jours il fut de retour à Seville avec la grace de son Maître, & un ordre aux Magistrats de faire à ce Seigneur tous les honneurs dûs à la noblesse de son Sang, & dignes de l'Epoux de la belle More. Aussi-tôt que cette Dame apprit qu'Ozmin étoit libre, elle se rendit à la Prison avec un Cortège encore plus nombreux que la première fois, & bien plus magnifique, attendu que les Cavaliers avoient eu un peu plus de tems pour s'y préparer. Tout ce qu'il y avoit d'hommes de distinction dans la ville étoit de la Cavalcade. Don Rodrigue de Padilla s'y faisoit remarquer par sa magnificence. Il voulut en être. Il s'empressa même de témoigner à Daraxa qu'il étoit ravi de cet événement, malgré le chagrin qu'en pouvoit avoir le vieux Marquis dont il n'approuvoit point la conduite, & quand il vit Ozmin, il lui fit toutes sortes d'honnêtetez.

Ainsi donc le Seigneur More sortit de prison avec autant d'honneur & de joye, qu'il avoit eu de honte & de tristesse en

entrant. Le même Peuple qui avoit demandé sa mort quelques jours auparavant , suivoit la Cavalcade en remplissant l'air d'acclamations , pour marquer jusqu'à quel point il étoit ravi de voir en liberté le fameux vainqueur des Taureaux. Le seul Don Louïs gardant son ressentiment & sa fierté , n'alla pas visiter Ozmin , qu'il regardoit toujours comme un homme qui avoit deshonoreré sa Maison par l'éclat qu'avoit fait l'amour de sa fille pour Don Jaymé. Mais ce qui tenoit encore plus au cœur du Vieillard , & ce qu'il ne pouvoit pardonner au faux Ambroise , c'étoit de l'avoir duppé , lui qui se croyoit incapable d'être surpris. Il s'attendoit bien qu'à la Cour on en feroit des railleries sur son compte. Ce qui fut cause qu'il feignit d'être malade , pour ne point accompagner la belle More à Grenade , & qu'il n'osa paroître à Seville qu'après son départ.

Pour Elvire , outre qu'elle eût à essuyer toute la mauvaise humeur de son pere , elle ne put se consoler d'avoir été trompée par les deux personnes qu'elle avoit le plus aimées , quoique dans le fonds elle dût moins leur imputer son malheur qu'à elle-même. Le regret qu'elle en eut lui causa une langueur qui termina bientôt ses tristes jours. Les chagrins de Don Louïs & ceux

de sa fille n'empêcherent pas qu'on ne fit de grandes réjouissances dans la maison de Don Alonse, où Ozmin & Daraxa allerent loger jusqu'au lendemain qu'ils prirent le chemin de Grenade avec Zuniga & Castro, qui voulurent absolument les accompagner pour assister à leurs Nôces. Elles furent d'une magnificence extraordinaire; leurs Majestez Catholiques les honorerent de leur présence. Il y eut des Tournois & des Courses où les Mores & les Chrétiens montrerent à l'envi leur courage & leur adresse. Enfin les deux Epoux, pour mieux mériter que le Ciel répandit les graces sur leur hymenée, embrasserent notre Religion & devinrent la noble origine d'une des plus illustres Maisons qu'il y ait aujourd'hui en Espagne.

L'Ecclésiastique qui nous racontoit cette histoire, la finit en cet endroit. Après quoi son compagnon & lui commencerent à s'entretenir des Guerres de Grenade. Pendant ce tems-là, mon Anier voyant que nous étions sur le point d'arriver à Caçalla, voulut avoir une conversation particuliere avec moi. Depuis nos dernieres aventures, il n'avoit pas dit un mot; mais comme nous approchions des portes de la ville, & que nous allions nous séparer pour ne plus nous rejoindre, il rompit le silence, & me demanda

manda trois écus , tant pour m'avoir voituré , que pour ma part de la dépense que nous avons faite à l'hôtellerie où nous avons si bien soupé le soir précédent , & déjeûné le matin. Ce fut une autre histoire pour moi que ces trois écus , que je le défiai de me faire payer , n'en ayant pas seulement la moitié dans ma bourse. Nous nous échauffâmes sur cela tous deux de façon , que je m'armai de deux cailloux , que je lui aurois fait voler à la tête , si les Ecclésiastiques par pitié ne m'eussent empêché de me faire battre. Ils prirent connoissance de notre différend , s'érigerent d'eux-mêmes en Juges ; & Parties ouïes , me condamnerent à donner à l'Anier le quart de ce qu'il demandoit. J'obéis à cet Arrêt , qui , tout favorable qu'il m'étoit , me mit si bien à sec , qu'à peine me resta-t-il de quoi faire les frais de mon souper & de mon gîte dans une hôtellerie où j'allai loger après avoir pris congé des Ecclésiastiques & du malheureux Anier , qui ne sçut pas , je crois , trop bon gré de ma rencontre à son étoile.

Fin du premier Livre.



HISTOIRE
DE GUZMAN
D'ALFARACHE,
LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

*Guzman se fait Garçon d'un Maître
d'Hôtellerie.*



Voici donc, Ami Lecteur, à douze lieues de Seville, dans la meilleure Hôtellerie de Caccia. L'on m'y donna bien à souper pour le reste de mon argent, & l'on me fit coucher dans un bon lit. Cependant au lieu de dormir d'un som-

meil-profond que les vapeurs des viandes & du vin me devoient procurer, j'eus une insomnie cruelle, & qui fut aussi longue que la nuit. L'état de mes affaires vint s'offrir à mon esprit, & lui présenter mille affligeantes images. Jusqu'ici, diso s-je: j'ai eu, & j'ai mangé. Mais présentement ce n'est plus cela. On peut avec du pain supporter toutes les afflictions de la vie. Il est bon d'avoir un pere. Il est bon d'avoir une mere; mais il vaut encore mieux avoir de quoi manger.

Je voyois déjà la nécessité avec son visage d'excommunié, & elle me faisoit peur. J'aurois volontiers pris le parti de n'aller pas plus avant, & de retourner à Seville, si je n'eusse considéré que l'argent ne me manquoit pas moins pour reparer ma sottise, que pour la pousser plus loin. Je ressemblois à un pauvre chien étranger, qui, se trouvant au milieu d'une rue, voit devant & derriere lui plusieurs Dogues qui aboyent après lui: De plus, quelle honte ne m'imaginois-je point que ce seroit pour moi de reparoître comme un miserable chez ma mere, après en être sorti avec tant de résolution. La perte de mon manteau entroit aussi dans mes réflexions. Il me sembloit qu'elle donneroit un nouveau ridicule à mon retour. Cette dernie. confi-

dération acheva de m'ôter l'envie de reprendre la route de Seville.

D'un autre côté encore, il me fâchoit fort de m'arrêter en si beau chemin ; & le point d'honneur enfin l'emporta. Je me déterminai à poursuivre mon voyage, en m'abandonnant à la Providence. Je me mis en fantaisie d'aller droit à Madrid, séjour ordinaire de nos Monarques, pour y voir un peu la Cour, que j'avois oüi dire être très-billante par le grand nombre de Seigneurs qui la composoient, & sur tout par la présence d'un jeune Roi nouvellement marié. Cela me paroissoit mériter ma curiosité. Il me vint même là-dessus de belles idées. Je bâtis des châteaux sur le sable. Je me flatai qu'un garçon de mon air & de ma figure seroit bien-tôt remarqué dans ce pais-là : qu'il s'y feroit des amis, & ne manqueroit pas de bonnes fortunes. La tête échauffée de ces visions flatteuses, j'avois peu d'envie de dormir, & j'attendis le jour avec impatience pour partir. Mais à peine fut-il venu : A peine eus-je pris le chemin de Madrid, que toutes mes agréables chimères s'évanouïrent. Il ne me resta plus devant les yeux qu'une longue & pénible traite à faire.

Je ne laissai pas de me dire pour m'encourager : Allons, Seigneur Guzman, Son-

gez que vous êtes embarqué. Contre fortune, bon cœur, mon ami. Au lieu d'avoir sur vos épaules un manteau qui ne feroit que vous embarrasser dans cette saison, vous avez à la main un bâton qui vous aide à marcher. Je passai la journée entière sans manger, & la nuit je m'étendis sur l'herbe au pied d'un gros arbre qui me couvroit de ses feuilles. J'étois si las, que je m'endormis dans cet endroit, & ne me réveillai qu'au lever du Soleil. Je sentis alors que j'aurois fort bien déjeûné si j'eusse eu quelques provisions; mais n'ayant pas seulement un morceau de pain bis, il fallut me remettre en marche à jeun avec un appetit qui croissoit de moment en moment. Vers le midi, ma faim devint telle, que je ne pouvois plus avancer tant j'étois foible. Mon ventre avoit beau crier famine, mes jambes ne le portoient qu'à regret.

Heureusement il passa près de moi deux hommes qui avoient l'air d'être de riches Marchands. Ils étoient montez sur des Mules qui alloient le grand pas. A cette vûë, le courage me revint. Dieu soit loüé, dis-je en moi-même, voici des Cavaliers qui ont bien la mine de me défrayer aujourd'hui. Suivons-les; l'esperance de faire un bon repas à leurs dépens m'inspire une nouvelle vigueur.

Effectivement un dîner étoit alors pour moi une affaire très-importante. Aussi, je les suivis de si près, que j'arrivai en même tems qu'eux à l'Hôtellerie où ils s'arrêterent. J'avois un visage de défunt. Je me mis en devoir de leur rendre service. Je m'empressai à tenir la bride de leurs Mules, pendant qu'ils en descendoient, & m'offris à porter dans leur chambre leurs valises avec un grand sac où étoient leurs vivres. Mais soit que mon empressement leur devînt suspect, soit qu'ils fussent naturellement brusques ou défiants, dès que je mis la main sur le sac, l'un des deux me cria d'une voix à me faire trembler : A quartier, l'ami, à quartier. A ces paroles terribles, je demeurai tout interdit. J'en conçûs pour mon estomac un présage funeste. Cela toutefois ne me rebuta point. Je marchai derriere eux jusqu'à leur chambre d'un air humble, & le chapeau à la main. Ils avoient, suivant l'usage d'Espagne, apporté avec eux de bonnes provisions. Je vis tirer du sac une épaule de mouton rôti, un morceau de Jambon avec du pain & du vin. Ce qui ne faisoit qu'irriter l'envie que j'avois de les servir pour capter leur bienveillance. Je m'avançai, & pris un verre dans le dessein de le rincer ; mais l'autre Marchand qui n'avoit point parlé, me l'ar-

racha des mains , en me disant encore plus brusquement que son Camarade : Non , non , laisse là ce verre. Nous n'avons pas besoin d'un serviteur comme toi.

O traîtres , dis-je alors ! ennemis de Dieu & du genre humain ! cœurs impitoyables ! Je m'apperçois que je me suis vainement mis hors d'haleine pour vous suivre jusqu'ici. Je m'obstinai pourtant à ne me pas éloigner d'eux. J'esperai qu'ils pourroient devenir plus charitables , quand ils seroient bien saouls ; & qu'ils me jetteroient par compassion un os à ronger , un morceau de pain , enfin quelque chose à mettre sous la dent. Je me trompai. Rien ne vint. Ils mangerent sans daigner me regarder seulement. J'avois beau les devorer des yeux , cela ne me rassasioit point. Pour comble d'affliction , je remarquai que ces inhumains renfermerent dans leur sac tous les restes de leur dîner , jusqu'à un morceau de pain , avec quoi ils s'en allerent. Quelle barbarie ! Quel spectacle pour un homme que la faim réduisoit aux abois. J'allois expirer de douleur & d'inanition , lorsqu'il entra dans la même chambre un Religieux de S. François.

A cette vûë , je ne conçûs pas une fort grande esperance d'être soulagé. Quel secours pouvois-je attendre d'un pauvre Moi-

ne qui voyageoit à pied ? D'un Mandiant qui paroissoit avoir besoin lui-même qu'on l'assistât ? Il suoit à grosses gouttes, & avoit l'air d'être fort fatigué. Cependant il portoit une besace, qu'il posa sur la table, & que je considérai avec beaucoup d'attention. J'en aurois pris sur l'Autel. Elle me fit venir l'eau à la bouche, avant même que je scûsse ce qu'il y avoit dedans. Quand sa Révérence en tira sa provision, qui consistoit en un assez grand pain blanc, avec un morceau de salé qui m'auroit fait envie, même chez ma mere : J'attachai mes regards dessus, & demurai la bouche ouverte de ravissement. J'aurois bien voulu être son petit frere. Je croyois avoir dans la gorge chaque morceau qu'il avaloit.

Il jeta les yeux sur moi par hazard pendant qu'il mangeoit, & remarquant que j'avois un visage parlant : Vive Dieu, s'écria-t-il animé d'une sainte ardeur, approche, mon enfant, je ne te laisserai pas languir dans la nécessité où je te vois, quand je n'aurois qu'un morceau de pain, il seroit à toi. Tiens, mon fils, ajouta-t-il, en me donnant la moitié de son pain & de sa viande, prends un peu de nourriture ; je serois indigne de vivre, si je ne te secourois pas.

O Providence qui fais subsister des bêtes dans la pierre même, ta bonté divine à soia

de tout ! A ce beau trait de charité , je prodiguai les bénédictions à ce bon Pere , & commencai à lui montrer qu'il n'avoit mal jugé de mon air affamé. M'étant un peu remis l'estomac , je rendis graces au Ciel d'une si heureuse rencontre. Qu'il m'eût été doux d'avoir une trentaine de lieües à faire avec ce Religieux. Mon sort eut été digne d'envie ; mais pour mes pechez , il alloit à Seville & nous nous quittâmes après le dîner. Il est vrai qu'avant notre séparation , il remit la main dans sa besace & me donna encore la moitié d'un petit pain qui s'y trouva , pour partager avec moi , disoit-il , tout ce qu'il avoit. J'eus grand soin de ferrer dans ma poche cette dernière piece de pain , après avoir mangé la première avec le morceau de salé ; puis ayant bû de belle eau fraîche , comme j'en avois vû boire au charitable Cordelier , je repris gayement le chemin de Madrid.

Je fis encore trois lieües ce jour-là , & j'arrivai avec la nuit à Campanario , gros Village de la Castille Nouvelle. J'entrai dans une Hôtellerie , où faute de mieux je soupai du pain que j'avois dans ma poche. C'étoit la couchée des Muletiers de Truxillo : il en vint plusieurs ce soir-là ; tous les lits furent pour ces honnêtes gens ; l'Hôte m'en voya gîter au grenier où je montai

très docilement , n'étant pas en état de faire le difficile. Je m'étendis sur la paille & dormis tranquillement jusqu'au jour, je me levai legerement en homme qui n'avoit pas l'estomac trop chargé , & j'étois hors de l'Hôtellerie , quand le maudit Hôte me vint incivilement arrêter pour me demander le payement de mon gîte. Il s'agissoit de quatre maravedis , je ne les avois pas , & je me débattois pour m'échapper de ses mains ; mais il me tenoit bien , & s'apercevant que mon habit étoit de bon drap , il se disposoit à me l'ôter pour finir la dispute ; il regardoit déjà cela comme une affaire faite , & il en seroit aisément venu à bout, si par bonheur pour moi un Muletier qui étoit présent , n'eût été touché de ma peine : Laissez là ce petit garçon , dit-il à l'Hôte , je payerai pour lui ; on voit bien que c'est un jeune homme qui a quitté la maison de son Pere ou celle de son Maître. A ces mots , l'Hôte me regarda & me proposa de le servir , en disant qu'il avoit besoin d'un valet dans son Hôtellerie.

Dans un autre tems une pareille proposition m'eut paru ridicule , je m'en serois même offensé ; mais la misere applanit les difficultez & leve les scrupules. Après y avoir rêvé quelques momens , l'idée de la faim me détermina , je répondis que je

le voulois bien. Cela étant , me dit-il , tu peux entrer dans cette maison , & je n'exige de toi que deux choses ; la premiere, que tu donnes de la paille & de l'orge aux personnes qui t'en demanderont , & la seconde , que tu m'en tienne un bon & fidele compte. Je promis de m'acquitter de ce digne emploi le mieux qu'il me seroit possible. Après cette promesse , me voilà engagé d'une maniere à ne pouvoir plus m'en dédire.

Quelque dure que fût la servitude pour moi, qui étois accoûtumé à me faire servir , je ne laissai pas d'abord d'être assez content de ma condition. Il passoit par là peu de Cavaliers dans la journée , de sorte que le plus souvent je ne faisois que boire & manger jusqu'à la nuit qui étoit le tems où les Muletiers arrivoient. J'appris bientôt toutes les manœuvres qui se font dans les Hôteleries : Comment avec de l'eau boüillante on fait enfler l'orge d'un tiers , & de quelle façon il faut qu'on la mesure , pour que l'Hôtelier y trouve son compte. Il ne fallut pas me montrer deux fois la revûe des mangeoires , j'en sçavois ôter un bon tiers de l'orge des Passagers & des Muletiers mêmes qui nous confioient le soin de leurs montures. Mais lorsqu'il nous venoit de ces jeunes Cavaliers distinguez par leurs

mouftaches & par leurs jarretieres & qu'ils n'avoient point de valets , c'étoit à ceux-là à qui nous en donnions à garder. Nous courions d'abord à eux pour les aider à descendre. Ces Messieurs , pour la plûpart , faisant les gens d'importance , ne dai- gnoient pas seulement entrer dans l'Ecu- rie; ils se contentoient de nous recomman- der leurs Chevaux , ou leurs Mules. Aussi cette recommandation étoit si puissante , que nous menions ces pauvres bêtes dans un endroit où il n'y avoit pas un brin de paille ni un grain d'orge. Nous les atta- chions au ratelier, où nous les laissions fort bien mâcher à vuide; quelquefois pourtant par pitié , nous leurs donnions un moment avant leur départ , une poignée d'orge pour leur faire la bonne bouche; encore les pou- les & les cochons du logis , en mangeoient- ils la moitié. La bourrique même quelque- fois en attrapoit sa part.

Voilà de quelle maniere ces beaux Ca- valiers qui s'en repositoient sur notre bonne foi , étoient servis ; & si nous leur faisons bien payer ce que leurs bêtes n'avoient point mangé : juge s'il leur en coûtoit bon- ne pour leur propre dépense. Je triom- phois quand c'étoit moi qui allois comp- ter avec eux , je leur disois : Il y a tant de reaux & tant de Maravedis , & j'ajoûtois à

cela d'un air gracieux : *Y haga les buen pro-recho* : compliment ordinaire qu'on fait à la fin des comptes , & qui me valoit toujours quelque chose. Tu t'imagines bien que nous demandions à ces Passagers une fois plus qu'ils ne devoient , malgré les reglemens de Police qu'il y avoit là-dessus. C'étoit de quoi notre Maître ne se soucioit guere ; quoiqu'ils fussent affichez en divers endroits de la maison , il suffisoit de les avoir & d'en payer exactement les droits à l'Alcalde & au Greffier , pour être dispensé de les observer.

Les habiles Voyageurs qui n'ignoroient pas cette pratique , donnoient sans dire mot ce qu'on leur demandoit ; mais ceux qui n'en étoient pas instruits , s'avisent souvent de faire du bruit & de vouloir compter avec l'Hôte. Alors ils tomboient de fièvre en chaud-mal ; notre Maître en faisant un nouveau compte , augmentoit , de peur de se méprendre , le prix de chaque chose , & quand une fois il avoit taxé l'écot à une certaine somme , c'étoit une Sentence sans appel , il falloit délier la bourse. Malheur à un passager qui , croyant tirer meilleur parti des Hôteliers d'Espagne , les menace & fait le méchant avec eux. Comme ils sont presque tous Officiers de la sainte Hermandad , ils le font arrêter au

premier Bourg ou Village par où il doit passer ; ils l'accusent d'avoir eu dessein de brûler leur maison , de les avoir frappez , ou d'avoir violé leurs femmes ou leurs filles , & il est trop heureux quand il peut sortir d'affaire en payant doublement son écot & en demandant pardon à son Hôte.

Nous avons aussi dans notre Hôtellerie de jolies Servantes ; mais il étoit dangereux de s'y amuser. Il étoit bon encore d'avoir l'esprit présent , quand on sortoit de cette maison ; car tout ce qu'on y pouvoit oublier , étoit autant de perdu. Que de friponneries ! Que d'infamie ! Que de méchancetez se commettent dans ces lieux-là ! L'on n'y craint nullement Dieu, & l'on s'y accommode avec les gens de Justice. Dès qu'on est Hôtelier , il semble qu'on ait permission de tout faire & un pouvoir absolu sur le bien ainsi que sur la personne de ceux qui sont obligez de s'y arrêter.



CHAPITRE II.

Il se dégoûte de sa condition , abandonne l'Hôte & l'Hôtellerie , & se rend à Madrid , où il s'associe avec des Geux.

Outre que j'avois l'esprit trop volage pour aimer long-tems la même vie , je ne trouvois pas celle que je menois convenable à un homme qui n'étoit sorti de la maison maternelle que pour voir le monde. De plus un valet d'Hotellerie me paroissoit audeffous même d'un valet d'aveugle. D'ailleurs , il passoit tous les jours devant notre porte des garçons de ma taille & de mon âge. Ils demandoient la passade ; puis ils continuoient leur chemin d'un air gai. Cela me fit honte un jour. Comment , dis-fois-je , faudra-t-il donc que la crainte de manquer de pain me retienne ici toujours ; pendant que ces jeunes gens , qui n'ont pas plus de force que moi , s'exposent courageusement à souffrir la faim & la soif ? J'ai peut-être autant d'esprit qu'eux & je ne dois pas avoir moins de cœur. Ces réflexions m'inspirerent du courage , & mon-

trant les dents à la mauvaise fortune , je repris la route de Madrid , après avoir demandé mon congé à mon Maître , qui me donna trois réaux pour les services que je lui avois rendus.

Avec cet argent & le peu que j'avois reçu de la liberalité des Passagers, je ne laissai pas d'avancer chemin jusqu'aux fameux pont d'Arcolis sur le Tage , d'où je poursuivis ma route en faisant comme les autres , je veux dire en tendant la main dans les Villages & aux Cavaliers que je rencontrois ; mais la récolte avoit été si mauvaise cette année là , que le monde faisoit peu de charitez. Je vendis mon habit , de sorte que j'étois dans un fort bel équipage quand j'arrivai à cette celebre Capitale de l'Espagne. Je n'avois plus que le haut de chausses avec une chemise noire & déchirée , une paire de bas pleins de trous , & des souliers qui avoient pour semelles la plante de mes pieds. J'avois plus l'air d'un échappé des Galeres , que d'un enfant de famille. Aussi ce fut inutilement que je cherchai à me mettre au service de quelque personne de qualité , ce qui étoit alors la plus haute fortune à laquelle je pusse aspirer. Avec un miserable habillement qui ne prévenoit point en ma faveur ; j'avois la mine si friponne qu'il falloit être bien hardi pour se résoudre

à me prendre. On ne pouvoit me regarder attentivement sans dire en soi-même : voilà un drole qui fera quelque bon coup dès qu'il en trouvera l'occasion ; enfin voyant que ma figure étoit telle , qu'on ne vouloit de moi dans aucune maison , ni pour Page , ni pour Laquais , pas même pour Marmiton , je tournai les yeux vers une troupe de Gueux que j'aperçûs à la porte d'une Eglise. Je me mis à les considerer , ils me parurent si frais & si gaillards . que je crus ne pouvoir mieux faire que de m'enroller dans leur compagnie. Je me joignis donc à eux , & ils me reçûrent comme un sujet dont l'air & l'équipage n'étoient pas indignes de leur société.

Avant que d'arriver à Madrid , j'avois eu la précaution de laisser en chemin la honte comme une charge trop pesante pour un homme à pied. Si je n'eusse pas encore été défait de cette cruelle ennemie de la faim , je n'aurois pas manqué de la perdre bientôt avec de si honnêtes gens qui étoient tous des oiseaux de proie fort adroits. Je les suivois par tout & leur servois d'assistant , en attendant que j'eusse assez d'expérience pour contribuer à faire bouillir leur marmite , qui ne se renverfoit jamais. Ils avoient deux fois le jour une copieuse soupe dont j'étois sûr de manger ma

part, pourvû que je me rendisse ponctuellement aux heures du dîner & du souper, autrement serviteur au festin, je n'aurois plus trouvé que la terrine.

Après le repas nous nous divertissions à jouer; j'appris le quinze, le trente & un, le Quinola & la Prime avec mille tours de cartes. J'avois des dispositions si heureuses, que je profitois à vûe d'œil sous ces excellens Maîtres. Je sentois que mon esprit devenoit plus subtil & plus rusé de jour en jour. Tout petit que j'étois, je voulus imiter ceux de mes confreres qui, de peur d'être châtiés comme Vagabonds, alloient dans les marchez avec des cabas pour s'offrir à porter les provisions que les Bourgeois y achetoient. Cette occupation me parut un peu rude dans les commencemens; mais je m'y accourumai si bien dans la suite, que je ne trouvois point de sort plus doux que le mien. L'agréable chose, disois-je, que d'avoir office & bénéfice, sans être obligé d'employer le fil & l'aiguille, le marteau & le villebrequin; de n'avoir besoin pour subsister que d'un cabas & d'un peu d'industrie! La vie d'un Gueux est un morceau sans os, un enchaînement de plaisirs, un emploi exempt de chagrins. Que mes parens étoient insensez de se donner tant de peines pour vivre misérablement!

Dans combien d'embarras se font-ils jettez pour soutenir leur commerce & leur réputation ! O sot honneur du monde , tu n'est qu'un pesant fardeau pour les foux qui veulent se charger de toi !

Je portois un jour dans mon cabas un quartier de Mouton que venoit d'acheter un honnête Cordonnier qui marchoit devant moi ; j'apperçûs à mes pieds dans la rue un papier que je ramassai ; c'étoient de vieux couplets de chansons , je me mis à les lire & à les chanter tout bas. Le Cordonnier surpris de m'entendre , me dit en soufflant : comment donc , petit malpaigné , tu sçais lire ? Et encore mieux écrire, lui répondis-je. Est-il possible , répliqua-t-il d'un air sérieux ? Vive Dieu , mon ami , si tu voulois m'apprendre à signer seulement mon nom , je te payerois bien. Je lui demandai à quoi lui pourroit servir sa signature toute seule ; & il me dit qu'ayant obtenu un emploi par le crédit d'un certain personnage qu'il me nomma & dont il chaussoit pour rien toute la maison , il étoit bien aise , quand l'occasion se présenteroit de mettre son nom , de n'avoir pas la honte d'être obligé de déclarer qu'il ne sçavoit pas signer.

Aussi-tôt que nous fûmes arrivez chez-lui , on nous apporta par son ordre du pa-

pier & de l'encre. Je commençai à tran-
 cher du Maître Ecrivain , je montrai à
 mon Ecolier à tenir la plume , & lui con-
 duisant la main , je lui fis tant de fois for-
 mer les lettres qui composoient son nom ,
 qu'il crut déjà posséder les élémens de l'art
 d'écrire. Après qu'il eut barboüillé cinq
 ou six feuilles de papier , il fut si content
 de moi , qu'il me fit essayer une paire de
 souliers nœufs qui sembloient avoir été
 faits pour moi & qu'il me laissa. Je pris en-
 suite congé de lui en l'assurant que toutes
 les fois qu'il me faudroit des souliers, je
 viendrois lui donner de nouvelles leçons
 pour perfectionner son écriture.

CHAPITRE III.

Il s'engage au service d'un Cuisinier.

J'Etois fort satisfait de ce nouveau gen-
 re de vie , je jouïssois de la liberté si dé-
 sirée de tant de monde , si vantée par les
 Philosophes & tant de fois chantée par les
 Poëtes : Je possédois ce précieux trésor qui
 est préférable à l'or & à l'argent ; mais
 par malheur je ne le conservai pas long-
 tems ; un traître de Cuisinier me l'enleva
 bientôt. Ce Cuisinier étoit de mes chalans ,

il m'avoit souvent employé : Mon ami , me dit-il un jour , tu m'as plû , je veux faire ta fortune ; quitte la faineantise & vient remplir une place de martmiton chez le Seigneur que je sers ; je t'apprendrai par amitié la Cuisine & te mettrai en état de devenir Cuisinier du Roi même. En tout cas , le moindre fruit que tu puisse recueillir de ce bel Art , c'est de t'en retourner riche dans ton Pays. En un mot , il m'enjolla si bien par ses beaux discours , que j'acceptai la proposition.

Il me mena donc à l'Hôtel du Seigneur qu'il servoit , & là je pris mes grades & le bonnet de Marmiton , c'est-à-dire un bonnet de nuit avec un tablier blanc , & l'on me donna d'abord du percil à hacher , ce qui est comme l'Alphaber de ceux qui vivent au Doctorat de la Cuisine. Le Cuisinier mon Maître étoit marié. Il avoit dans le voisinage une maison où sa femme demuroit & où nous allions coucher toutes les nuits ; mais je passois presque toute la journée à l'Hôtel , où je m'attachois à rendre service à tout le monde. Je me montrai si officieux & si rempli de bonne volonté , que tous les Domestiques tant mâles que femelles , conçurent de l'amitié pour moi. Chacun me chargeoit de quelque commission & je m'en acquittois avec

tant d'exactitude , de secret & de fidélité ; que je m'attirois de petits presens des uns & des autres. Quant à la Cuisine , je faisois mon devoir à ravir ; & mon Maître étoit si content de moi , qu'il disoit souvent que j'étois né pour marcher sur ses traces.

Je conviens que je n'avois pas peu de peine à servir si bien ; mais si cela me coûtoit , j'en étois assez récompensé par les douceurs dont mes travaux étoient mêlez. Après la geuserie , qui sans contredit est la premiere condition de la société civile , je ne pouvois être mieux que dans cette maison pour faire grand-chere ; moi principalement qui avois été nourri dans l'abondance , je me sentoiss là dans mon élément. Il n'y avoit point de plat où je ne misse la main , point de sauce dont je ne goûtasse , & je puis dire que mon Maître faisoit des ragouts exquis. Que les Traiteurs de Saint Gilles , de Saint Dominique , de la Porte du Soleil , de la grande Place & de la rue de Toledé , me pardonnent si je l'éleve au-dessus d'eux , malgré la réputation qu'ils se sont faite par leurs fricassées de foyes gras & par leurs tranches de Jambon frit.

Mon bonheur auroit été parfait , si je ne me fusse point abandonné au jeu ; mais en voyant les Pages & les Laquais battre la carte toute la journée , je me sentis tenter

violamment de me mettre quelquefois de la partie, & je cedai enfin à la tentation. Je ne m'amusois d'abord qu'un quart d'heure, ou tout au plus une demi-heure à jouer avec eux; puis m'abandonnant à cette maudite inclination, & ne pouvant la satisfaire pendant le jour autant que je l'aurois désiré, je me dérobois la nuit de la maison de mon Maître, sitôt que je le croyois endormi, pour aller joindre à l'Hôtel quelques Domestiques de mon humeur, avec lesquels je m'en donnois jusqu'au lever du Soleil. Si le Cuisinier eut été informé de ma conduite, il m'auroit sans doute étrillé de la bonne façon; mais personne ne vouloit l'en avertir, de peur de me faire de la peine. Cependant je perdis tout l'argent que j'avois amassé en faisant des Commissions, sans perdre le goût du jeu. Au contraire, je n'en eus que plus d'envie de jouer, & cela me jetta dans la nécessité de voler pour avoir des fonds. Ce que je n'avois point fait encore, quoique je sçusse bien qu'à commencer par mon Maître, tout le monde à l'Hôtel pilloît, & faisoit tout ce qu'il pouvoit attraper. Chacun y faisoit ses affaires de son mieux. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que les uns n'ignoroient pas ce que les autres faisoient, & que tous, par un intérêt commun, se gardoient le secret.

Quand je n'aurois pas été jouëur , & que je n'eusse pas un penchant naturel à m'approprier le bien d'autrui , je me serois laissé corrompre par les mauvais exemples qu'ils me donnoient. Je commençai donc à hurler avec ces loups , je regardois , je furetois dans la maison , & tout ce que je pouvois prendre sans qu'on s'en apperçût , étoit autant de rafflé ; Mais par malheur pour moi , je n'en avois pas plutôt fait de l'argent , que j'allois le perdre au jeu.

Outre l'Hôtel où j'exerçois la subtilité de mes mains , & qui étoit comme une Mer ouverte à tous les Pêcheurs , j'avois encore la maison particuliere du Cuisinier mon Maître, laquelle, à la vérité, n'étoit qu'une petite Riviere où l'on ne pouvoit pêcher de gros Poisson. Je ne laissai pas toutefois d'y faire un jour un bon coup de filet. Le Cuisinier donna la collation à quelques-uns de ses Amis , tous gens gaillards , & nés pour la table. Ils mangerent des Andoüilles & des tranches de Jambon qui les firent boire à triple mesure. Pendant ce tems-là , j'étois à l'Hôtel, d'où , après avoir achevé ce que j'avois à faire dans la cuisine , je revins au logis , pour voir si l'on n'y auroit pas besoin de moi. Les Convives étoient déjà partis. Je trouvai la Salle du festin encore échauffée & pleine de poussiere , le couvert
fur

sur la table , & la terre jonchée de bouteilles vuides & cassées pour la plûpart. Le Patron qu'on ne voyoit point , mais qui se faisoit entendre , ronfloit sur son lit d'une si grande force que toute la maison en trembloit , & la Patronne , qui se portoit aussi-bien que son mari , dormoit auprès de lui comme un sabot.

Je considèrai quelques momens les débris de cette débauche. Ensuite ayant jetté les yeux sur un gobelet d'argent qui étoit sur la table , il me prit envie de le voler. Je fis réflexion que personne ne m'avoit vû entrer , & que je pouvois sortir de même. Il ne m'en fallut pas davantage pour céder au desir qui me pressoit : Allons , Monsieur le gobelet , dis-je tout bas en le fourrant dans ma poche , vous payerez , s'il vous plaît , les pots cassés. J'enfilai aussi-tôt la porte , & après avoir mis en lieu de sûreté mon larcin , je retournai froidement à l'Hôtel. Vers le soir , le Cuisinier , après avoir cuvé son vin , arriva dans la cuisine avec une migraine qui le rendoit de si mauvaise humeur , qu'il me fit d'abord une querelle d'Allemand. Il me gronda pour avoir fait un feu où il y avoit peut-être une buche de trop. Je le laissai dire tout ce qu'il voulut sans lui répondre , & je l'accompagnai après le souper , lorsqu'il se retira chez lui. Il se

coucha dès que nous fûmes au logis. Pour sa femme, elle s'étoit si bien reposée, qu'il ne sembloit pas qu'elle eût tenu tête à cinq ou six yvrognes. Elle avoit seulement l'air un peu triste & mortifié. Je lui en demandai la cause aussi effrontément que si je l'eusse ignorée. Elle m'apprit la perte du gobelet, & me dit qu'elle s'affligeoit moins pour la conséquence de l'argent, que pour le vacarme que son Epoux feroit, lorsqu'il viendroit à s'en appercevoir : Qu'elle n'en seroit pas quitte pour des reproches, ayant affaire, comme il étoit vrai, à un brutal qui ne manqueroit pas de la roüer de coups.

Je la consolai, non du mieux qu'il me fut possible, car personne ne le pouvoit si bien que moi ; mais en lui représentant que le gobelet perdu n'étoit pas une pièce si singulière, qu'il ne s'en pût trouver une pareille à Madrid : Que la Ville étoit bonne, & qu'il n'y avoit dès le lendemain matin qu'à faire emplette d'un autre gobelet à peu près de la même façon, & dire à son Mari que c'étoit le même, qu'elle avoit fait reblanchir, ou bien un neuf qu'elle avoit acheté en donnant avec le vieux quelques réaux de retour. La Dame approuva l'invention, & je me chargeai du soin de la faire réüssir. En effet, dès le jour suivant, je portai le gobelet volé dans un quartier

éloigné du nôtre , & le donnai à blanchir à un Orfèvre , qui m'assura qu'il feroit en peu de tems ce que je demandois , & de maniere que le gobelet paroîtroit tout neuf.

J'allai porter cette bonne nouvelle à ma Maîtresse : Madame , lui dis-je , j'ai eu le bonheur de trouver chez un Orfèvre un gobelet qui ressemble parfaitement à celui qu'on vous a pris. Mais le Marchand le veut vendre au dernier mot cinquante-six réaux , tant pour la matiere que pour la façon. La Patronne impatiente d'avoir de quoi prévenir les coups qui la menaçoient , me compta cette somme sans balancer , & me donna même un demi-réal pour ma peine. Je lui portai sur la fin du jour ledit gobelet , qui lui parut si semblable à l'autre , qu'elle ne doutoit point , disoit-elle , que son Epoux n'y fût trompé.

L'argent qui me revint de cette aventure me remit en état de jouër sur nouveaux frais. C'étoit effectivement une assez belle ressource pour un marmiton ; mais , hélas ! tous ces réaux allerent bien-tôt tomber dans le gouffre qui avoit englouti le produit de mes larcins précédens. Les Gens avec qui je m'embarquois au jeu , en sçavoient plus long que moi , quoique j'eusse appris parmi les gueux à filer la carte , à faire de fausses coupes , & plusieurs autres tours de filoux.

Il arriva dans ce tems-là qu'il y eut un festin à préparer , pour un Prince étranger qui étoit depuis peu à Madrid. C'étoit un dîner. La veille du jour de ce repas , le Cuisinier me mena de grand matin avec lui dans la cuisine , où le Pourvoyeur venoit de faire apporter les viandes destinées pour le festin. Mon Maître & moi , pendant que nous étions seuls , nous commençâmes à mettre à part ce que nous jugions devoir nous appartenir pour nos menus droits. Nous remplîmes un grand sac de longes de Veaux , de Jambons , de langues de Bœuf , & de toute sorte de volailles , & nous le cachâmes dans un endroit où il demeura toute la journée. Quand la nuit fut venue , il me le mit sur les épaules , & m'ordonna de le porter secrètement chez lui. Ce que je ne fis pas sans suer à grosses gouttes , tant la charge étoit pesante. Je revins ensuite à la cuisine , où il m'occupa jusqu'à minuit à plumer & à larder. Alors , me chargeant d'un second sac dans lequel il y avoit quelques Levraux , des Faisans & des Perdrix , il me dit : Tien , Guzman , emporte encore cela au logis , & va te reposer , mon ami. Tu diras à ma femme que je ne sçais quand je pourrai l'aller trouver. Le menteur ? Il sçavoit bien qu'il devoit passer la nuit à l'Hôtel , où sa présence étoit né-

cessaire , ayant des ordres à donner à tant d'autres Cuisiniers qui travailloient sous sa direction. Mais il étoit un peu jaloux, quoique sa femme fût assez laide , & il ne parloit ainsi que pour la tenir en respect. Il craignoit apparemment , qu'elle ne laissât remplir sa place par quelque bon voisin. Office que l'on rend quelquefois aux Cuisiniers , comme aux autres maris absens.

Etant revenu dans notre maison, j'étalai dans une galerie toutes nos viandes , que je pendis à des clous le long du mur. Ce qui formoit une tapisserie très-agréable à la vûe. Après cela , je songeai à prendre le repos dont j'avois besoin. Ma Maîtresse qui couchoit dans une Salle basse étoit déjà au lit. Je montai dans mon appartement qui étoit un grenier où il ne faisoit pas moins chaud la nuit que le jour , à cause que le Soleil y donnoit depuis le matin jusqu'au soir. J'ôtai ma chemise pour être plus fraîchement , & je m'étendis tout nud sur mon grabat où je m'endormis. Mais mon sommeil , quoique des plus profonds , fut dissipé une heure après par un bruit épouventable de chats qui se battoient à outrance , & il me sembla que la galerie leur servoit de champ de bataille. Cela m'inquiéta : Ce seroit bien le diable , dis-je en moi-même , si ces Animaux hargneux en vouloient à

notre tapissierie ! Il faut que j'aie vu de quoi il s'agit, & quel peut être le sujet de leur différent. Là-dessus me voilà debout ; & sans perdre un tems si cher à remettre ma chemise, je m'empressai à descendre dans la galerie ; mais à peine eus-je posé le pied sur mon échelle, car je n'avois pas d'autre escalier, que mes yeux furent frappés d'une grande lumière qui me surprit & m'arrêta tout court. Je tournai la tête pour découvrir la cause de cette clarté ; je vis une figure toute nue comme la mienne, & si noire que je m'imaginai que c'étoit le Diable. J'en tressaillis de peur. Ce phantôme étoit ma Maîtresse, qui, s'étant éveillée au bruit du combat des matous, venoit avec une lampe à la main au secours de nos Faifans & de nos Perdrix. Comme elle s'étoit aussi couchée *in puris naturalibus* ; elle avoit dans son empressement, négligé aussi-bien que moi, de reprendre sa chemise. Nous croyant l'un l'autre endormis, cette précaution nous avoit paru superflue. Nous nous aperçûmes tous deux en même-tems. Si je la pris pour un démon, elle me prit de son côté pour un lutin. Je poussai un cri horrible. Elle y répondit par un autre de la même force, & s'enfuit dans sa chambre avec effroi. Je voulus à son exemple regagner mon galetas ; mais je glissai par malheur le



J. B. Scotin Sculp.



long de l'échelle, & tombai dans la galerie si rudement, que je me fis quelques meurtrissures.

Je me relevai avec assez de peine, & cherchant à tâtons un endroit où je sçavois bien qu'il y avoit un petit fusil, de la mèche d'Allemagne, des allumettes & plusieurs bouts de chandelles; j'en allumai un, avec quoi je parcourus la galerie, pour voir si les combattans n'y étoient point encore. Mais nos cris les avoient épouvantés & mis en fuite. Nous voyant délivrés de nos ennemis, j'examinai toutes les piéces de notre tapifferie l'une après l'autre, & en ayant fait un exact examen, je trouvai que la bataille sanglante dont le bruit nous avoit réveillés la Patronne & moi, venoit de se donner pour un Levrau tout lardé, que les chats s'étoient disputés avec tant de rage, qu'il n'en restoit plus que les os.

Cela fut cause que je plaçai nos Longes, nos Faisans & nos Perdrix de manière que les croyant hors d'insulte, j'allai me recoucher. Mais je ne pûs fermer l'œil. Outre que je me sentoís incommodé de ma chute, l'image de ma Maîtresse s'offroit à mon esprit à chaque instant. Je m'imaginois avoir encore devant les yeux sa peau bazanée. L'effroyable Créature qu'une pareille femme toute nuë ! Enfin, le jour étant venu chas-

fer les ombres d'une si defagréable nuit , & devant être par ordre de mon Maître de grand matin à la cuisine , je me levai & m'habillai pour m'y rendre. D'abord que j'y fus arrivé , le Cuisinier me demanda des nouvelles de sa femme & de sa maison. Je lui dis que la Sēnora se portoit à merveille , & que tout étoit chez lui en bon ordre. Je ne jugeai point à propos de lui parler du démêlé des matous , de peur qu'il ne s'avifât de m'imputer la triste destinée du Levrau , & de punir ma négligence.

C'étoit un beau Tableau à voir que les préparatifs qui se faisoient à l'Hôtel pour régaler le Prince qu'on y attendoit , & les divers mouvemens , tant des gens occupez dans la cuisine , que de ceux qui alloient & venoient. Il n'y avoit qu'à demander tout ce qu'on souhaitoit , pour l'avoir ; & c'est ce que tout le monde faisoit fort librement. C'étoit une dissipation de biens qu'on ne peut exprimer. Les provisions fondoient , pour ainsi dire , à vûë d'œil. L'un disoit : Donnez-moi du sucre pour les tourtes , & l'autre crioit : A moi pour les tourtes , du sucre ! Et ainsi du reste. Il ne falloit seulement que changer un peu la façon de demander quelque chose , pour l'obtenir deux ou trois fois. Nous appellions ces grands repas des Jubilez , comme si nous eussions

crû gagner des Indulgences en volant le Seigneur dont nous mangions le pain. Il est constant que la Riviere débordoit alors de tous côtez , & que les Poissons nâgeoient en grande eau. Pour moi , petit Epervier , j'attendois , pour jouïr de la griffe , que les gros Milans eussent leurs serres pleines. Je sentis pourtant une si forte démangeaison dans les mains , que je ne pus me défendre de les mettre dans un panier d'œufs , & d'en glisser doucement dans ma poche une demi-douzaine.

Le malheur me suivoit encore ce jour-là. Mon Maître remarqua cette action , & s'avifant à mes dépens de vouloir faire l'honnête homme & le serviteur zélé , pour jeter de la poudre aux yeux de plusieurs Domestiques qui étoient presens , il vint à moi d'un air furieux , & me renversa par terre d'un coup de pied. Je tombai justement du côté de la poche où étoient mes œufs , qui se cassèrent tous , & firent une omelette , qu'on vit bien-tôt couler le long de ma jambe , & qui fournit à la compagnie une occasion de rire. Le Cuisinier seul garda son sérieux , & joignant à l'affront qu'il m'avoit fait les injures & les reproches , il me dit qu'il m'apprendroit à voler dans l'Hôtel d'un Seigneur tel que celui qu'il servoit. Dans la fureur où j'étois contre ce

traître de Cuisinier, je fus tenté de lui répondre, que personne en effet ne pouvoit mieux m'enseigner cela que lui : & que ces œufs pour lesquels il me châtioit, venoient des Poules qu'il m'avoit fait porter dans sa maison le soir précédent. Mais je retins ma langue, & par-là, j'évitai de nouveaux coups de pied, qui n'auroient pas manqué d'être le prix d'une réponse si caustique. Belle leçon pour toi, Lecteur, si tu as le bonheur de t'en souvenir, quand tu auras envie de lâcher quelque bon mot qui pourroit avoir de mauvaises suites.

Malgré la confusion que me causa ce triste événement, je ne laissai pas de fourrer dans mes chausses deux Perdrix, quatre Cailles, & la moitié d'un Faisan rôti avec quelques ris de veau. Ce que je fis moins par intérêt que par gaillardise. Je ne voulois pas qu'on dît que j'avois été à la Cour sans avoir vû le Roi, ou bien à la noce, sans avoir baisé la Mariée. Le Banquet fini, comme nous nous en retournions le soir au logis mon Maître & moi, il me dit : Guzman, mon ami, ne sois plus fâché de ce qui s'est passé ce matin dans la cuisine. Oublie le coup que je t'ai donné. Il m'importoit plus que tu ne penses de te maltraiter. Je l'ai dû faire par politique. J'en étois mortifié dans le fond. Mais écoute, mon

enfant : Pour te consoler de cet accident , je t'acheterai demain une paire de souliers tous neufs. C'étoit une chose dont j'avois un très-grand besoin. Aussi devins-je si sensible à cette promesse, que je ne gardai plus aucun ressentiment contre lui. Cependant , il ne tint pas sa parole. Un incident désagréable pour moi , & que je vais te dire , me priva de ce présent.

Ma Maîtresse , ce soir-là , me fit très-mauvaise mine. Je jugeai que depuis l'aventure de la nuit dernière , elle m'avoit pris en aversion, & je ne me trompois point dans mes soupçons ; elle n'osoit soutenir mes regards, & il me sembloit qu'elle avoit un air honteux. Mais je suis sûr qu'elle étoit moins picquée de ce que j'avois vû ses secrets appas , que du bel éloge que j'en pouvois faire. Quoiqu'il en soit , je m'allai coucher sans me mettre fort en peine de ses sentimens , & dans la résolution de vendre le jour suivant le gibier & les ris de veau que j'avois escamotez. Je me levai de si bon matin , que mon Maître étoit encore au lit quand je sortis. Je courus au marché , comptant que j'aurois tout le loisir de me défaire de ma Marchandise , & de me trouver à l'Hôtel avant lui. Effectivement , aussi-tôt que je fus arrivé dans la grande place , un vieil Ecuyer , que je maudis tou-

tes les fois que j'y pense , se presenta pour acheter tout ce que j'avois à vendre. J'étois si pressé que nous fûmes bien-tôt d'accord. Je convins de lui donner pour six reaux ce qu'il marchandait , & je n'attendois que l'argent pour partir de là comme un Dain. Mais autant que j'avois d'impatience & de vivacité, autant le vieil Ecuyer montrait de flegme & de lenteur. Il fallut d'abord qu'il mit sous son bras un petit Registre qu'il avoit à la main avec un grand Chapelet dont il étoit entortillé , puis il ôta ses gands crasseux pour les attacher à sa ceinture ; ensuite ayant tiré ses lunettes , il passa plus d'une demi-heure à les nettoyer , pour mieux voir la monnoye qu'il me donneroit.

J'avois beau le prier de se dépêcher , & lui dire qu'une affaire importante m'appelloit ailleurs , il étoit sourd à ma priere. Combien employa-t-il de tems à délier sa bourse , & quelles pieces en tira-t-il l'une après l'autre ? Dès quarts , des demi-quarts de réal & même des Maravedis ; encore les miroit-il deux ou trois fois chacun , en me les comptant dans la main. Tout cela me faisoit mourir : Ah ! vieux Roquentin , dis-je entre mes dents , chien de lambin , veux-tu donc me faire enrager ou m'amuser ici jusqu'à ce que mon Maître , qui dé-

ja se défie de moi , & qui peut-être me cherche par tout , vienne me surprendre ?

C'est ce que je n'avois pas tort d'appréhender. Le Cuisinier m'avoit entendu le matin sortir de chez-lui , ma diligence lui avoit paru assez extraordinaire , & me soupçonant d'avoir en tête quelque nouvelle espiéglerie , il s'étoit levé & habillé à la hâte pour se mettre à mes trouffes. De sorte qu'il se trouva derrière moi dans le moment que le vieil Ecuyer après toutes ses lenteurs achevoit de me payer. Ho , ho ! Garçon , s'écria mon Maître en me saisissant la main & l'argent , quel marché faites-vous donc ici ? A ces mots , je demeurai plus sot qu'un Contrebandier qui se voit pris sur le fait. Je ne répondis rien , j'eus même la patience d'essuyer un coup de pied au cul avec un million d'injures , & il ne se retira qu'après m'avoir interdit sa maison & menacé de m'assommer si j'avois la hardiesse de passer jamais devant la porte de l'Hôtel. Mon Marchand , pour ses péchez , demeura là jusqu'à la fin de la scène qui ne fut guere moins triste pour lui que pour moi ; car m'en prenant à ce vieux forcier du mauvais succès qu'avoit eu la vente de ma marchandise , je me jettai sur lui de rage & lui arrachai mes Perdrix & mes Cailles , en disant que je voulois avoir mon

bien, & qu'il n'avoit qu'à courir après le fripon qui emportoit son argent. En même tems je disparus aussi promptement qu'un éclair pour aller vendre mon Gibier dans un autre marché, laissant dans celui-là mon flegmatique Ecuyer penser ce qu'il lui plairoit de cette aventure, qu'il regarda peut-être comme un tour que le Cuisinier & moi, nous avions concerté tous deux.

CHAPITRE IV.

*Du service du Cuisinier il repasse au
métier de Gueux & vole un
Apotiquaire.*

IL vaut mieux posséder un talent utile que des richesses, puisque la fortune n'est qu'une inconstante qui nous donne aujourd'hui une chose qu'elle nous ôtera demain. Pendant le cours de notre vie, elle nous rend semblables aux Comédiens, qui paroissent sans cesse sous de nouvelles figures. Qui m'eût dit qu'après avoir si bien servi le Cuisinier, il me chasseroit de chez lui pour une bagatelle. Il est vrai qu'ainsi va le monde, & que les plus honnêtes gens, pour prix d'avoir rendu mille servi-

ces à de grands Seigneurs, sont traitez de la même maniere à la moindre faute qu'ils font.

Arrête, Guzman, me dira quelqu'un, tu vas te perdre dans tes reflexions morales. Où cela nous menera-t-il ? A mon Cabas, lui répondrai-je aussi-tôt ; oui, mon ami, à mon Cabas, lequel, étant devenu pour moi ce que l'éloquence étoit pour Démosthenes, & les stratagêmes pour Ulysse, m'empêcha de sentir vivement ma situation présente. Vive le Cabas ; il en est de lui comme des Bignets, il faut y revenir, quand on en a tâté une fois. J'avoüerai qu'en le reprenant je n'étois pas plus riche que lorsqu'il m'avoit sottement pris fantaisie de le quitter ; car je n'avois pas mis en rente ce que j'avois friponné dans mon emploi de Marmiton. Tout ce qui m'étoit venu s'en étoit allé, à la réserve d'un habit qui valoit un peu mieux que celui que j'avois auparavant.

Pour qu'on n'eut point à me reprocher que je ne retournois à mon premier métier que par pure faineantise, avant que d'acheter un nouveau Cabas, je crus devoir aller offrir mes services à quelques Cuisiniers qui étoient amis de mon Maître, & que je connoissois. S'ils les eussent acceptez, j'aurois achevé de me rendre sçavant

dans leur art dont j'avois déjà de bons principes , & pour lequel je pouvois me vanter d'avoir d'heureuses dispositions ; mais ils sçavoient que j'aimois le jeu , & qu'il n'y avoit chez mes Maîtres rien de sacré pour ma griffe , lorsque j'étois sans argent. Ainsi me voyant sans esperance d'entrer dans les Cuisines des grandes maisons, je repris mon premier métier. J'endossai le Cabas & recommençai à servir le Bourgeois. Si je ne faisois pas si bonne chere avec mes camarades qu'à l'Hôtel d'où je venois d'être congédié , je redevenois en récompense indépendant & maître de mes actions ; & cette sorte de vie étoit sans doute préférable à l'autre. Outre qu'étant naturellement assez sobre , je devois peu regretter une maison où regnoit l'intemperance.

Nous avons dans la Place auprès de sainte Croix une habitation qui nous appartenoit en propre : C'étoit un petit corps de logis que nous avons acheté des deniers du Public. Nous tenions-là nos Juntas & nous y faisons nos festins. Je me levois avec le Soleil. Je parcourois les boutiques, j'allois chez les Boulangers & chez les Bouchers ; je faisois ma récolte pour toute la journée. Ceux de nos voisins qui n'avoient point de valets pour porter les provisions qu'ils achetoient , prenoient plaisir

à m'employer & je les servois avec une fidélité qui me mit en réputation dans les Marchez. C'étoit à qui m'auroit & m'occuperoit.

On donna dans ce tems-là des commissions à quelques Officiers pour faire des levées. Quand cela arrive, le bruit s'en répand par tout ; le peuple émû s'assemble par pelotons pour raisonner là-dessus, & il n'y a point de maison où il ne se tienne un Conseil d'Etat. Dans la nôtre, comme de raison, l'on ne fut pas muet sur les desseins de la Cour. Nous avions parmi nous des Spéculatifs dont les conjectures, n'étoient pas toujours éloignées de la vérité. Le bon sens est de toute condition. Quand nous étions tous rassemblez le soir, & que chacun rapportoit ce qu'il avoit vû ou entendu pendant la journée dans les principales maisons de la ville, nous nous entretenions de tout cela ; & je t'assure que s'il y en avoit parmi nous qui disoient des impertinences, il y en avoit d'autres qui formoient des raisonnemens dont la justesse & la solidité se trouvoient justifiées dans la suite par les événemens. Je me souviens que nous avions entr'autres un certain Gueux qui avoit deux jambes de bois & qui se tenoit tout le jour sur un Pont qu'il avoit choisi pour son poste : Ce drôle-là raison-

noit d'une maniere qui auroit étonné un Ministre d'Etat.

Il fut décidé dans notre Conseil que les levées qu'on faisoit & dont on cachoit la destination , devoient être pour l'Italie. Ce qui se trouva véritable , ainsi que je le dirai cy-après. La premiere fois que j'entendis parler de ces Troupes , cela fit une forte impression sur mon esprit, que je n'eus dormir de toute la nuit. Pour comble de tourment , je me remis dans la tête mon voyage de Genes. Me voilà plus que jamais pressé de l'envie de voir mes parens, auprès de qui je ne doutois pas qu'une fortune brillante ne m'attendît , puisqu'ils étoient tous puissamment riches , & quelques-uns même sans enfans. Je m'imaginois sur-tout que ces derniers seroient charmez d'avoir un heritier de mon merite. Il est vrai qu'à cette agréable pensée , j'en faisois succeder de tristes : Pourrai-je bien , disois-je , avoir le front de m'aller presenter devant de nobles Genoïs , sous un miserable habillage ? Et quand je leur apprendrai que je suis leur parent , ajoûteront-ils foi à mes discours ? je veux qu'il soient assez simples pour le croire : Ils ne manqueront pas de me traiter de fourbe & d'imposteur , pour garder le *decorum* de leurs Excellences. Peut-être même n'en serois-je pas quitte à si bon

marché. Mon pere à qui le genie de sa Nation étoit bien connu , disoit souvent qu'on ne devoit point se fier aux Genoïs , quand il s'agissoit de leur interêt ou de leur réputation. Mais un moment après , je jugeois plus favorablement de mes parens. Ils me paroissoient d'honnêtes gens comme feu mon pere , dont j'étois persuadé que la mémoire leur étoit en trop grande vénération pour me refuser leur assistance dans l'état où ils me verroient. Ils n'oseront dire , ajoûtois-je , que je suis un menteur , ils sont trop prudens pour me traiter de la sorte , sans m'avoir auparavant interrogé sur les affaires de notre famille , & c'est où je les attends. Je leur en dirai des particularitez qui leur feront bien connoître qu'il n'y a qu'un fils de mon pere qui puisse les sçavoir. De plus , ces choses particulieres sont telles qu'il ne seroit pas honorable pour eux que je les allasse rendre publiques. Ce qui les obligera sans doute à me ménager.

Je flotfois de cette maniere entre la crainte & l'esperance. Tantôt il me sembloit que je me flattois trop , & tantôt que je m'allarmoïs mal-à-propos. Je m'arrêtai à cette derniere pensée , à laquelle mon esprit trouvoit le mieux son compte , & verifiant le Proverbe qui dit : si tu veux être Pa-

pe , mets-toi-le bien dans la tête , je resolu de profiter de l'occasion favorable que m'offroient ces nouvelles levées , de faire le voyage d'Italie. Un jour que j'étois assis près d'une boutique dans mon poste ordinaire , & que je rêvois aux plaisirs infinis que j'aurois à Genes , j'entendis une voix qui me tira de ma rêverie en m'appellant deux ou trois fois. Je jettai les yeux de toutes parts pour voir qui sçavoit si bien mon nom , & je remarquai que c'étoit un vénérable Apotiquaire que j'avois déjà servi. Il me fit signe d'aller à lui , j'y courus ; mais deux de mes camarades qui en étoient plus proches , me prévinrent & s'empresserent à lui faire agréer leurs services avant que j'arrivasse. Cependant il les repoussa d'un air brusque en leur disant : Non non , tirez , Oiseaux de mauvais augure , ce n'est pas viande pour vous , c'est pour mon fidele Guzman. Il ne croyoit pas si bien dire ; puis m'adressant la parole , quand je fus auprès de lui : *Ouvre ton Cabas* , ajouta-t-il. Je l'ouvris , & aussitôt il jetta trois sacs d'argent qu'il tenoit enveloppez dans un coin de son manteau. A quel Chaudronnier faut-il porter ce cuivre , lui dis-je alors avec un souris ? Ce cuivre , répondit l'Apotiquaire en souriant à son tour ! Voyez ce Gueux , qui prend cela pour du cuivre. Allons , l'a-

mi, continua-t-il, marchons, je suis pressé, il faut que j'aie payer un Marchand étranger qui m'a vendu des drogues.

C'étoit bien là son dessein ; mais j'en formai un autre dès que j'eus entendus prononcer ces mots charmans : *Ouvre ton Cabas*. La nouvelle de la naissance d'un fils unique cause moins de joye à un tendre pere, que je n'en ressentis à ces douces paroles, qui se graverent en lettres d'or dans mon cœur, si l'on peut parler ainsi. Je regardai trois sacs comme un présent que la fortune me faisoit pour me mettre en état de jouir un beau rôle à Genes. Je croyois déjà les tenir en ma possession. Mon homme qui ne se défoit point de moi ayant fait plus d'une épreuve de ma fidelité, prit les devans & je commençai à le suivre, feignant de tems en tems d'avoir besoin de m'arrêter un instant pour me reposer, comme si j'eusse trouvé la charge un peu trop forte, au lieu que dans le fond je l'aurois voulu encore plus pesante. Je mourois d'envie de rencontrer une foule de peuple ou bien quelque détour qui me donnât moyen de disparoître subitement aux yeux de l'Apotiquaire, lorsque nous passames justement devant une maison que je connoissois & qui avoit une porte de derriere. J'entrai dedans avec précipitation, & après

l'avoir traversée sans trouver personne sur mon passage , j'enfilai deux ou trois rues en moins d'une minute , avec autant de legereté que si j'eusse eu des aîles aux pieds. Mais quand j'e jugeai que mon homme avoit perdu mes traces , je ne marchai plus qu'au petit pas , & d'un air tranquille en apparence , afin de ne donner aucun soupçon du coup que je venois de faire.

J'allai de cette façon jusqu'à la porte *la Vega* , c'est-à-dire de la Plaine , d'où faisant toujours bonne contenance , je gagnai le bord du *Mançanarés*. De-là , traversant la *Maison del Campo* , je fis une bonne lieue au travers des buissons & des ronces. A l'entrée de la nuit je me glissai parmi des Peupliers , & m'arrêtai dans un endroit des plus couverts , & fort voisin de la Riviere , pour penser meurement au parti que j'avois à prendre ; car il ne suffit pas , disois-je , d'avoir bien commencé , il faut continuer & finir de même. De quoi me serviroit d'avoir fait une si bonne prise , si je ne pouvois la conserver ? Si je venois à être pincé , je serois obligé de rendre gorge , & de perdre avec cela mes deux oreilles. Cherchons donc autour d'ici quelque lieu où ma proye puisse être en sûreté.

Après avoir rêvé long-tems à cela , je m'avisai de faire un trou de deux pieds de

profondeur au fond de la Riviere , & d'y mettre mon cabas avec mes trois sacs dedans. Puis l'ayant couvert de deux grosses pierres , j'enfonçai tout auprès dans le sable un long bâton , pour mieux me faire reconnoître l'endroit qui receloit mon cher Trésor. Cette grande opération finie , je me couchai au pied d'un arbre , vis-à-vis de la balise , & j'y passai la nuit , non sans inquiétude , quoique fort satisfait de me voir si bien dans mes affaires. Le jour étant venu , je me cachai dans un hallier où j'eus la patience de demeurer jusques au soir. Alors , la faim , qui chasse le loup hors du bois , me fit sortir de mon gîte pour aller acheter des vivres , non dans les villages des environs où l'Apotiquaire pouvoit avoir envoyé des Alguazils & des Archers pour me chercher , mais à Madrid même. Comme en effet c'étoit le plus sûr. Indépendamment de mon magot , j'avois dans ma poche assez d'argent pour faire cette dépense. Je retournai donc le long du Mançanarés à la ville , d'où je revins trois heures après par le même chemin avec un panier où il y avoit des provisions pour huit jours. J'employai en homme affamé la meilleure partie de cette nuit à me bourrer l'estomac de pain & de viande , & le reste à dormir.

Le lendemain en me réveillant au lever

de l'Aurore , je me sentis violemment agiter du desir curieux de sçavoir ce qu'il y avoit dans les trois sacs. J'eus beau faire réflexion que c'étoit le Diable qui me tentoit , & que je ne pouvois contenter ma curiosité sans m'exposer à être vû de quelqu'un , il n'y eut pas moyen d'y résister. J'étois comme cela : Je ne triomphois de mes tentations qu'en m'y abandonnant. Il fallut pour mon repos me donner ce plaisir , qui sans doute étoit le plus grand que j'eusse eu depuis que j'étois au monde. Je m'approchai de la Riviere , & après avoir regardé à droite & à gauche pour voir si je n'apercevrais personne : Je tirai de l'eau mon Cabas , que j'emportai tout moüillé dans ma cage ; & là , j'ouvris mes sacs. Il y avoit dedans deux mille cinq cens réaux ; le tout en bon argent , à la réserve de trente pistoles d'or , que je trouvai enveloppées d'un petit linge dans un des sacs. Je passai la journée entiere à compter & a recompter mes especes avec une extrême satisfaction , & lorsque la nuit fut arrivée , je les remis dans mon Cabas que j'allai reporter dans son trou.

N'ayant pas dessein de faire un Journal : Je te dirai , Lecteur , qu'après avoir été caché de cette sorte dans le bois du *Pardo* deux semaines entieres, je m'imaginai qu'il
n'y

n'y avoit plus rien à craindre pour moi , & que tous les Lévriers de la Justice s'étoient lassés de me poursuivre. J'allai repêcher mes sacs , que je mis au fond de mon panier sous de nouvelles provisions que j'avois été encore acheter à Madrid. Pour mon Cabas, je le laissai dans l'eau sous les deux pierres. Je coupai ensuite deux bâtons , dont l'un me servit à porter mon panier sur mon cou , & je fis de l'autre une maniere de bourdon ; avec quoi, nouveau Pelerin, je pris la route de Toledé tout au travers des champs , croyant devoir par précaution m'éloigner des grands chemins.

CHAPITRE V.

De la rencontre qu'il fit d'un jeune homme en allant à Toledé ; & de ce qui se passa entr'eux.

J'Allois de si bon pied, qu'après une marche de deux nuits , je me trouvai le matin au milieu de la *Sagra* , près d'un bois que l'on appelle *Açuqueyca* , & qui n'est qu'à deux petites lieues de Toledé. J'entrai dans ce bois , pour m'y reposer presque toute la journée , ne voulant point arriver dans la ville avant la nuit. Je m'assis à l'ombre

d'un arbre fort touffu , & je commençai à rêver aux emplettes que je ferois. Il m'eût fallu quatre fois plus d'argent que je n'en avois , pour acheter toutes les choses que je me proposois d'avoir. Il me seroit impossible de dire toutes les visions qui me passeroient par l'esprit. Je ne craignois plus de paroître comme un gueux devant mes parens , car je ne songeois uniquement qu'à Genes , & je ne faisois tant d'achats que pour y briller par ma magnificence.

En me repaissant l'imagination de toutes ces chimeres , je ne pûs voir couler à mes pieds un ruisseau d'une onde pure & nette , sans être tenté de me rafraîchir un peu. Avec cela , comme je commençois à me sentir de l'appetit , je mis la main dans mon panier , & j'étalai sur l'herbe le reste de mes provisions pour déjeûner. A peine eûs-je mangé quelques morceaux , que j'entendis du bruit. Je tournai aussi-tôt la tête , & vis avec une frayeur mortelle un homme à quatre pas de moi , appuyé contre un arbre au pied duquel il étoit assis. Mais l'ayant considéré avec attention , je me rassurai. C'étoit un garçon à peu près de mon âge. Il paroissoit si neuf , qu'il avoit encore , comme on dit , le lait sur les lèvres. Quoiqu'il fût fort bien vêtu , & qu'il eût à côté de lui un gros paquet où j'entrevois des

habits & du linge, il avoit un air piteux qui ne prévenoit pas les yeux en faveur de sa bourse. Je jugeai que ce devoit être un Chevalier errant de mon espece, lequel avoit aussi fait la sottise de quitter sa famille pour voir le pais. Nous nous envisageâmes l'un l'autre pendant quelques momens, sans nous rien dire. Mais comme je remarquai qu'il attachoit ses regards sur mes provisions d'une maniere à me persuader qu'elles lui faisoient envie, j'eus pitié de ce pauvre enfant. Sa mine me rappella celle que j'avois devant ce Moine qui me fit part de son dîner dans une Hôtellerie, & je ne fus pas moins charitable que sa Révérence. Je demandai à ce jeune garçon fort poliment s'il vouloit me faire l'honneur de déjeûner avec moi. La honte l'empêcha de se rendre d'abord. Cependant, lorsque je l'eus prié une seconde fois de se mettre de la partie, il ne fit plus de façons; & alors il m'avoïa qu'il y avoit près de vingt-quatre heures qu'il n'avoit mangé. Ce que je n'eus pas de peine à croire quand je vis de quelle maniere il expédioit les morceaux de pain, de viande & de fromage que je lui servois.

Nous nous fîmes pendant le repas des questions reciproques sur nos voyages. Il me dit qu'il venoit de Toledé, & qu'il al-

loit à Madrid ; & moi , je lui dis que je venois de Burgos , & que j'allois à Cordoüe. Il me fit un Roman du sujet de son pelerinage , & je ne fus pas plus sincere que lui. Pour un Novice , il sçavoit assez bien mentir , & il ne démentoit point la réputation que les gens de Toledé ont d'avoir de l'esprit. Je lui demandai pourquoi il se mettoit en chemin sans munitions de bouche. Il me répondit qu'il n'avoit pas eu le tems de s'en pourvoir , ayant été obligé de partir avec précipitation , & qu'il étoit plus chargé de bagage que d'argent. Tant pis , lui dis-je , tant pis. L'argent est la meilleure pièce du sac d'un Voyageur. Quand vous iriez à S. Jacques en Galice par dévotion , je ne vous conseillerois pas de compter sur la charité du monde , car elle s'est fort refroidie. Il faut au Pelerin une autre ressource que son bourdon. J'en demeure d'accord , repartit le Toledan. Je sçais bien que c'est une imprudence que de s'embarquer sans biscuit. Mais je n'ai pû faire autrement , & il est inutile de parler de cela davantage.

Il ne tiendra pourtant qu'à vous , repris-je , de reparer votre faute , en vous défaisant d'une partie de vos hardes. Aussi-bien je crois que ce gros paquet doit vous charger. L'argent est plus portatif. J'en conviens , dit le jeune garçon , & vous vous

imaginez bien que je vendrai la moitié de mes nippes , si-tôt que je ferai dans un endroit où je pourrai trouver des acheteurs. Peut-être, lui repliquai-je, que sans aller plus loin, vous avez rencontré un homme disposé à vous décharger de la meilleure partie, & à vous compter des especes sonnantes. Montrez-moi ce qu'il y a dans votre paquet, & je mettrai à part ce qui m'accommodera. Mon petit homme pâlit à ces paroles. Il me prit pour un fripon qui avoit envie de lui faire payer son écot en lui enlevant quelques-unes de ses hardes, ou du moins, pour un gaillard qui vouloit s'égayer ; car mon habit, dont il n'auroit pas donné quatre Maravedis, ne lui permettoit pas de croire que j'eusse parlé sérieusement. C'est ainsi que le monde juge aujourd'hui. L'habillement nous fait bien ou mal penser des personnes que nous ne connoissons point. Tel je te vois, tel je te crois.

Je remarquai bien à son trouble, ou pour mieux dire, je lûs dans son ame que mes intentions lui étoient suspectes ; & comme il ne me répondoit pas, je tirai froidement de mon panier un dé mes sacs ; je le déliai, mis la main dedans, & faisant briller à ses yeux une poignée de réaux : Mon petit Seigneur, lui dis-je, il me semble qu'en voilà

bien assez pour payer quelque'une de vos nippes. Il changea de visage à mon action. Il cessa de manger, courut d'un air gai à son paquet, & me l'apporta en me disant, que tout ce qu'il avoit étoit à mon service. En même tems il voulut me montrer ses plus belles hardes; mais je m'y opposai. Attendez, lui dis-je; cela ne presse pas. Achevons de déjeûner auparavant. Ces mots furent une nouvelle fausse pour son appetit. Il se remit à manger, comme s'il n'eût pas déjà fait honneur à mes provisions; & de tems en tems il laissoit éclater des transports de joye qu'il ne pouvoit retenir.

Pour détruire la mauvaise opinion qu'il avoit de ma figure, & l'empêcher de soupçonner que l'argent qu'il venoit de me voir fût un bien mal acquis; je lui tins ce discours: » Seigneur Cavalier; Tel que je » vous paroiss, je ne laisse pas d'être d'aussi » bonne Famille que vous. C'est ce que je » veux vous apprendre pour vous faire con- » noître que les apparences nous trompent » souvent. J'avois en partant de Burgos un » habit & des hardes aussi propres que les » vôtres. Je les vendis à la première ville » par où je passai, pour me débarrasser d'un » fardeau incommode, & je me couvris de » ces haillons pour faire peur ou du moins

» compassion aux voleurs , qu'un riche ha-
 » billement auroit tentez. Si je n'eusse pas
 » eu l'esprit d'en user ainsi , j'aurois été volé
 » cent fois pour une , & je serois à l'heure
 » qu'il est sans argent. Comme j'ai dessein
 » de m'arrêter à Toledé , & d'y faire même
 » un assez long séjour avant que de me ren-
 » dre à Cordoüe , j'ai besoin presentement
 » d'un bon habit ; & si vous en avez un qui
 » me convienne , je suis prêt à l'acheter.

Le Toledan brulant d'impatience de faire affaire avec moi , la bouche encore pleine , étala sur le gazon un habit complet avec le manteau d'un bel & bon drap gris-musc , qu'il accompagna de deux chemises fines & d'une paire de bas de soye. J'essayai le tout , qui sembloit avoir été fait pour moi. Le jeune homme ne cessoit de me le dire , pour m'en donner plus d'envie. On eût dit qu'il apprehendoit que mon argent ne lui échappât , ou que je ne vinsse à changer de sentiment. Ce qu'il ne devoit pas craindre. Il vouloit vendre ; je voulois acheter ; nôtre marché fut bien-tôt conclu. Il me demanda cent réaux. Je les lui comptai. Ensuite , nous fîmes un troc : Il me donna pour mon panier un sac de cheval où étoient quelques hardes , & dans lequel je mis mon argent avec les deux chemises & les bas de soye. Pour l'habit , je le laissai sur mon

corps , & je pendis le vieux à un arbre avec tout le reste de mes guenilles , comme un monument de ma gueuserie. Le Toledan de son côté remplit le panier de nippes & des vivres qui restoient ; car je les lui donnai de bon cœur. Pendant que nous étions occupez de tous ces soins , le Soleil baissoit insensiblement. Enfin , l'heure de notre séparation arriva. Nous nous embrassâmes avec mille démonstrations d'amitié ; après quoi chacun continua sa route , tous deux également satisfaits de notre rencontre. Nous tournâmes même la tête l'un vers l'autre , après nous être quittez , pour nous dire encore adieu par signes , & nous souhaiter un heureux voyage.

CHAPITRE VI.

Il arrive à Toledé. Il y fait le personnage d'un homme à bonnes fortunes. Détail de ses Aventures galantes.

IL étoit plus de neuf heures, lorsque j'entrai dans la celebre Ville de Toledé. Je me donnai deux coups de peigne , & surtout j'eus grand soin d'essuyer mes pieds poudreux , afin de pouvoir dire effronté-

ment que je venois d'arriver en carosse. Je me fis enseigner la meilleure Hôtellerie , où j'allai demander à souper & à coucher en jeune homme qui paroïssoit en état , & dans la disposition de faire de la dépense. Voilà les gens qu'on aime dans ces sortes d'endroits. On me donna une belle chambre où il y avoit un bon lit , & l'on me servit comme un Prince. Je soupai parfaitement bien , & dormis encore mieux.

Le lendemain , après m'être fait donner mon chocolat , afin que l'on crut par-là que je n'étois pas un homme du commun : J'ordonnai qu'on envoyât chercher un Chapelier , un Cordonnier & un Fourbisseur , pour avoir un chapeau , des souliers & une épée qui répondissent au reste de mon équipage. Mais l'essentiel étoit de faire venir un Tailleur pour déguiser autant qu'il seroit possible l'habit que j'avois acheté ; de peur que si par hazard je venois à rencontrer dans la rue quelque parens du jeune garçon qui me l'avoit vendu , je ne donnasse matière à des soupçons dangereux pour moi. Comme en effet , je devois craindre que cet habit ne fût reconnu , & que l'on ne m'accusât de l'avoir volé , & peut-être assassiné le jeune homme qui le portoit. La Justice sur cela s'en feroit mêlée , & il n'en auroit pas fallu davantage

pour me perdre. Je demandai donc un Tailleur. On m'en amena un qui me servit à souhait. En moins de quatre ou cinq heures, il déguisa si bien l'habit, en couvrant les manches de taffetas, en changeant les boutons, & en mettant un collet de velours au manteau, que le Diable lui-même y auroit été trompé.

Je contentai mon Tailleur ; & ravi de pouvoir sortir sans que mon habillement me fît des affaires, j'allai vers le soir me promener au *Zocodover* où il y a ordinairement de fort beau monde. Tout métamorphosé que j'étois, je ne laissois pas d'appréhender de rencontrer quelqu'un de ma connoissance. Cette crainte toutefois ne m'empêcha pas de prendre plaisir à me voir agacer par de jolies Dames de moyenne vertu, qui me regardant comme un Jouvenceau qui n'avoit point encore été à Cythere, vouloient m'en montrer le chemin ; mais j'eus la force de me défendre contre leurs œillades séduisantes.

Ce qui m'étonna dans cette promenade, ce fut la propreté des Cavaliers. Mon habit, malgré la peine que mon Tailleur s'étoit donnée pour l'ajuster & l'enjoliver, paroissoit si vilain en comparaison des leurs, que je résolus d'en avoir un autre. Dans le tems que je formois cette résolu-

tion, un Gentilhomme monté sur une belle mule traversa le *Zocodover*. L'habit qu'il portoit me charma : Je le rrouvai d'un goût si galant, que je me proposai d'en faire faire un semblable. Peu s'en fallut que dès le soir même je n'envoyasse chercher mon Tailleur pour cela. Je gagnai pourtant sur mon impatience d'attendre jusqu'au lendemain. Il est vrai que sans pouvoir fermer l'œil de toute la nuit, je ne fis que penser à la bonne mine que j'aurois sous cet habit nouveau. Néanmoins quelque envie que j'eusse de m'en voir revêtu, des réflexions sensées venoient la combattre, lorsque je songeois à combien pourroit monter cette dépense.

Hé bien, Monsieur Guzman, me disois-je, vous prétendez donc vous habiller magnifiquement, & damer le pion aux Galands de Toledé ! C'est fort bien fait à vous. Courage, mon ami. Dépensez vos réaux sans considérer que vous avez joiué gros jeu pour les gagner. Cela ne mérite pas votre attention. Vous voulez que votre argent s'en aille, il s'en ira. Faites faire ce bel habit que vous avez dans la tête, & vous jettez dans le commerce des femmes : vous ferez bien-tôt obligé de reprendre le Cabas. Comptez là-dessus. Mais on ne rencontre pas tous les jours des Apotiquaires qui se laissent purger.

Toutes ces réflexions ne firent que se présenter à mon esprit sans le frapper. Il ne fut pas si-tôt jour que j'envoyai chercher mon Tailleur , à qui je dis mes intentions , après lui avoir dépeint fidèlement l'habit que j'avois vû ; & il promit de m'en faire un tout pareil. Il se chargea du soin d'acheter tout ce qui étoit nécessaire pour cela , m'assurant que je serois servi promptement ; car je lui demandai sur-tout de la diligence , comme si je n'eusse attendu que cet habit pour m'aller marier. Il ne manqua pas de me l'apporter au bout de deux jours. Jamais habit ne fut plus galant ni plus magnifique. L'or y brilloit de toutes parts. Quand je l'eus sur le corps , je fus ébloüi de ma bonne mine & de ma taille , qui étoit déjà bien marquée , quoique j'eusse à peine quinze ans. Je crois que j'étois alors la vivante image de mon Pere dans sa jeunesse , ayant ainsi que lui le teint blanc & vermeil , & les cheveux d'un blond roux. Je me regardois sans cesse dans le miroir ; & bien-tôt il me prit envie de sortir pour aller me faire admirer dans la ville. Il falloit être aussi enchanté que je l'étois de ma figure pour satisfaire mon Tailleur sans le chicaner sur son mémoire que j'aurois pû en conscience réduire aux deux tiers ; mais je m'imaginois qu'un habit de si bon goût ne

pouvoit trop se payer. Mon Hôteſſe me voyant ſi bien vêtu , me dit qu'il me manquoit tout au moins un Laquais. J'en arrêtai ſur le champ un qui avoit l'air d'un Page , & je le fis habiller de neuf , afin qu'il parût plus digne d'un Maître tel que moi.

Dès le premier Dimanche , je me rendis à la grande Eglise avec mon Laquais, à qui j'avois donné des leçons ſur la maniere dont il devoit me ſuivre pour me faire honneur. J'y trouvai beaucoup d'hommes & de femmes du bel air ; je fendis fierement la preſſe & viſitai les Chapelles l'une après l'autre , ce qui fit penſer à bien du monde que ce n'étoit pas ſans deſſein ; & toutefois je n'en avois point d'autre que de me montrer. Je me plaçai entre les deux Chœurs , ayant obſervé que les principales Dames ſe mettoient dans cet endroit.

C'eſt-là que je jouai le rôle que j'avois vû faire à quelques jeunes foux de Madrid , & que j'avois repeté vingt-fois ce matin-là dans mon miroir. Je choiſis d'abord une place d'où je pouvois être examiné depuis les pieds juſqu'à la tête. Enſuite j'avança l'eſtomac & me ſoutins ſur une jambe, pendant que je tendois l'autre avec tant de roideur qu'elle ne touchoit preſque point à terre : Affectant avec cela de faire voir que j'étois bien chauſſé & que j'avois des jarre-

tieres à la mode de ce tems-là , c'est-à-dire à l'Allemande. Comme cette posture me gênoit fort , j'étois obligé d'en changer à tout moment , & je faisois diverses grimaces aux Dames qui me regardoient. Je souriois à l'une , j'envifageois l'autre d'un air froid , j'avois des yeux languissans pour celle-ci & des yeux ébloüis pour celle-là. Enfin , j'en fis tant que les femmes & les hommes , dont mon visage inconnu attira les regards , s'en étant apperçûs , commencerent à rire à mes dépens. Mais c'est ce que je n'eus garde de remarquer , j'avois trop bonne opinion de moi , pour m'imaginer qu'on pût trouver du ridicule dans mes manieres.

Cependant toutes les Dames ne se moquerent point de mes airs extravagans ; il y en eut même parmi elles qui en furent charmées ; car sans vouloir offenser les femmes en general , on peut dire qu'il y en a pour qui les hommes les plus impertinens semblent être faits. J'eus entr'autres le bonheur de plaire à deux jolies personnes qui ne purent se défendre de me le témoigner. La passion de l'une fut l'ouvrage de mes regards & de mes grimaces , mais pour les sentimens de l'autre , je ne les dûs qu'à mon étoile. La premiere de mes deux conquêtes étoit une éveillée qui avoit l'œil

frippon & le visage piquant. Je la lorgnai en novice ; ce qui ne lui déplut point , les femmes aimant beaucoup mieux les Apprentifs que les Maîtres. Elle répondit à mes mines & cela me suffit pour me croire en droit de la suivre après la Messe pour ſçavoir ſa demeure. Elle marchoit fort lentement , comme pour m'avertir que ce ſeroit ma faute ſi elle m'échappoit. J'allois derriere elle du même pas , en lui diſant de tems en tems des choſes flateuſes , le plus ſpirituellement que je le pouvois à mon âge. Elle gardoit le ſilence & ſe contentoit de tourner quelquefois la tête pour me regarder d'une façon qui me perſuadoit qu'elle n'oſoit me rien dire à cauſe de la Duegne dont elle étoit accompagnée.

Nous arrivâmes auprès de Saint Cyprien dans une petite rue détournée où elle demouroit. Elle me fit en entrant chez-elle un ſigne de tête , pour me témoigner qu'elle ne trouvoit pas mauvais que je l'euffe ſuivie , & elle n'oublia pas de me lancer une œillade qui me remplit d'amour & de joye. Je remarquai bien ſa maiſon , & me propoſant de venir dès ce jour-là même me préſenter devant ſes fenêtres , je repris d'un pied leger le chemin de mon Hôtellerie.

Je fus à peine dans une autre rue , qu'une eſpece de Soubrette couverte d'une

épaisse mante , me dit en passant près de moi assez vîte : Seigneur Cavalier , je vous prie de vouloir bien suivre mes pas , j'ai à vous parler d'une affaire très-importante. Je ne balançai point , je marchai sur ces talons , & nous nous arrêtames tous deux à l'entrée d'une porte cochere que nous rencontrames ouverte. Là , voyant que personne ne pouvoit nous entendre , elle m'adressa ce discours : Charmant Inconnu , vous êtes si bien fait , & si aimable , que vous ne serez pas surpris sans doute quand je vous dirai qu'une femme de qualité qui vient de vous voir dans une Eglise est enchantée de votre air noble & galant. Elle voudroit avoir avec vous une entretien secret. C'est une Dame nouvellement mariée & si belle que. . . . Mais ajouta-t-elle en s'interrompant elle-même , je ne vous en dirai pas davantage ; il faut vous laisser le plaisir de la surprise que sa vûe doit vous causer.

J'avalois tout cela doux comme lait & je ne me possédois pas , tant j'étois enivré de mon mérite. J'affectai pourtant de me montrer modeste : Je répondis à cette intrigante que sa Maîtresse me faisoit trop d'honneur , que j'en étois confus , que je ne doutois pas que ce ne fût une Dame de la première volée , & qu'enfin j'avois une

grande impatience d'aller chez-elle me jeter à ses genoux pour la remercier de ses bontez. Seigneur, me répliqua la Confidente, vous ne sçauriez la voir dans sa maison, ce seroit trop risquer; elle a un mari des plus jaloux; mais enseignez moi où vous logez, & je vous promets que dès demain matin vous aurez avec elle chez-vous une conversation particuliere. Je parus très-sensible à cette promesse, j'appris ma demeure à l'officieuse Suivante, qui sur le champ me quitta d'un air empressé, pour aller rejoindre sa Maîtresse, qui l'attendoit impatiemment, disoit-elle, pour sçavoir si elle avoit des graces à rendre à l'amour ou des reproches à lui faire.

Me voilà donc occupé de deux affaires; mais je crus devoir donner toute mon attention à la premiere; ce n'est pas que la seconde ne me fit plaisir, elle flattoit infiniment ma vanité. Qu'il est agréable, disois-je d'être un joli homme! A peine suis-je arrivé à Toledé, que j'enchante deux femmes, qui selon toutes les apparences sont des plus qualifiées. Que sera-ce donc si je demeure long-tems dans cette ville? J'y enflâmerai toutes les Dames. Je retournai à mon Hôtellerie l'esprit tout plein de ces charmantes chimeres, qui pourtant ne m'empêcherent pas de bien dîner, après

quoï je me remis en campagne sitôt que je le pûs sans être incommodé du Soleil. Je volai vers Saint Cyprien , je passai & repassai devant les jalousies de la maison où j'avois vû entrer la Dame qui m'avoit regardé favorablement. Point de nouvelles , aucune femme ne se montra ; cependant je ne me rebutai point , je fis le pied de grue jusqu'au soir & ma persévérance fut enfin récompensée : une petite fenêtre basse s'entr'ouvrit , je m'en approchai , & dans une Nymphé qui vint s'offrir à mes yeux comme à la dérobée , je reconnus ma Princesse qui me dit d'un air inquiet , qu'elle avoit pour voisins des gens fort médifans , qu'elle me prioit de ne plus paroître dans la rue & de me retirer pour quelques tems , que je revinssé dans deux heures ; qu'elle étoit seule au logis avec ses Domestiques & que si je voulois nous souperions ensemble. Je fis le pâmé à cette ravissante proposition , que j'acceptai en baisant tendrement une main de la belle. En même tems je demandai qu'il me fût permis de faire apporter mon plat. Cela n'est pas nécessaire , me répondit la Dame , mais comme les choses que j'ai à vous donner pourroient n'être pas de votre goût , vous ferez ce qu'il vous plaira.

Dès que nous fumes convenus de nos

faits , je disparus de peur de faire jaser les voisins & d'abuser des bontez qu'on avoit pour moi. Je rejoignis mon Page qui m'attendoit par mon ordre au bout de la rue. Je lui donnai de l'argent pour aller chez un Traiteur faire préparer une poularde fine , deux Perdreaux , une tourte de Lapins avec quatre bouteilles d'un vin délicieux, du pain & des fruits excellens. Tout cela fut prêt & envoyé à neuf heures précises chez la Dame où je me rendis en même tems. Elle me reçut d'un air gracieux, me prit par la main & me conduisit dans une chambre assez bien meublée. C'étoit-là qu'elle couchoit dans un lit de brocard jaune à fleurs d'argent , & je remarquai que dans la ruelle sous un pavillon de taffetas couleur de rose , il y avoit une cuve où la *Señora* se baignoit quelquefois. Je trouvai dans cette chambre une table dressée , un couvert propre avec un buffet paré de mes bouteilles & de mes fruits. Je considérai avec plaisir ces préparatifs qui me promettoient quelques heures agréables. J'aurois seulement souhaité que mon aimable Hôtesse eût paru d'une humeur plus gaye. Elle avoit beau s'efforcer de me faire bonne mine , je m'appercevois qu'elle avoit quelque peine secrète.

Mon Infante , lui dis-je , souffrez que

je m'informe du sujet de cette tristesse qui est peinte sur votre visage & que vous voulez envain me cacher. Bel Inconnu , me répondit-elle en soupirant , puisque je n'ai pû empêcher ma douleur de se découvrir à vos yeux , je vous avoüerai que je suis mortifiée d'un contretems qui est arrivé depuis tantôt. Mon frere de qui je dépends & que je croyois encore occupé à la Cour à solliciter une Charge considerable , est de retour à Toledé depuis une heure ; je vous en aurois fait avertir si j'eusse sçû votre demeure : néanmoins , ajouta-t-elle , comme il est allé souper en ville chez une Dame dont il est amoureux , je ne crois pas qu'il revienne au logis avant minuit. Nous aurons du moins la satisfaction de souper & de nous entretenir ensemble ; & ce qui doit achever de nous consoler , c'est qu'il retournera dans deux jours à Madrid où il demeurera trois mois. Je vous jure que sans cela je serois inconsolable de son arrivée ; c'est un homme des plus violens qu'il y ait au monde , & d'une délicatesse outrée en matiere d'honneur. Je ne puis vous dire jusqu'à quel point je suis gênée quand il est ici ; mais nous en ferons , s'il plaît à Dieu , bientôt délivrez pour long-tems.

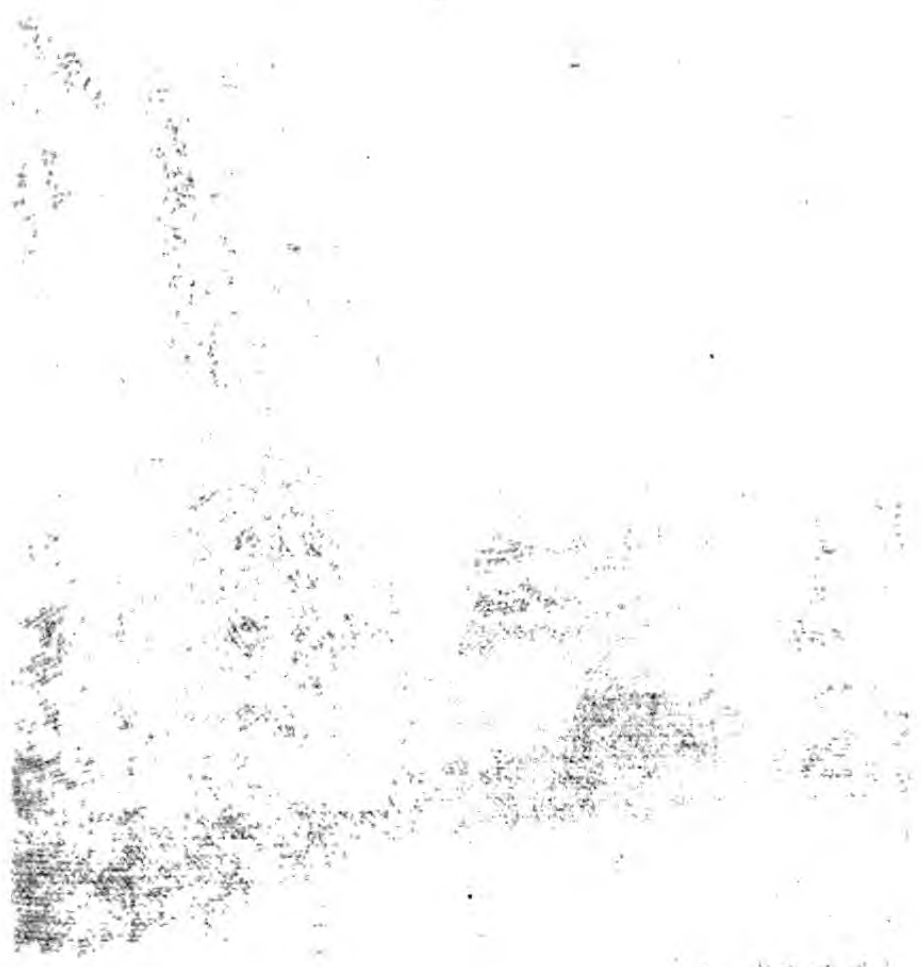
Cette confiance modera bien ma joye , le retour imprévu d'un Frere & d'un Frere

violent , ne présenta pas à mon esprit une image riante. J'en tirai un très-mauvais augure ; j'enrageois entre cuir & chair de n'avoir pas plutôt reçu cet avis. Quoique je ne fusse pas des plus poltrons , j'aimois mieux me battre dans une rue que dans une maison où il falloit nécessairement se défendre ou bien se laisser couper les oreilles. Je crus toutefois , puisque le mal étoit sans remede , devoir marquer du courage & de la fermeté. Je priai la Dame de faire toujours servir à bon compte , en lui disant d'un air d'intrepidité , que si son frere venoit nous troubler , quelque parti qu'il voulût prendre , il auroit affaire à un gail- lard qui lui feroit voir du pays. On apporta les viandes & nous nous assimes tous deux à table. Nous n'avions pas encore mis la main au plat , que nous entendimes frapper rudement à la porte. O Ciel ! s'écria la Dame en se levant avec toutes les démonstrations d'une fille éperduë , voici mon frere , que vais-je devenir ?

Tu crois peut-être que pour soutenir l'opinion de bravoure que ma fanfaronade pouvoit avoir donnée à la belle, je me préparai à recevoir courageusement le perturbateur de nos plaisirs , comme je m'en étois fait fort. Tout au contraire , je fus si étourdi , si effrayé de ce qu'il s'avisoit de

revenir si-tôt, que je ne songeai qu'à chercher un asile contre sa fureur. J'avois envie de me mettre sous le lit ; mais la sœur jugeant que je serois mieux dans la cuve, m'y fit entrer & me couvrit d'un tapis. Malheureusement pour mon habit doré, la cuve étoit fort sale & encore toute mouillée ; de plus, je n'y étois pas trop à mon aise.

On ouvrit la porte pendant ce tems-là à ce diable de frere, qui ne fut pas si-tôt dans la chambre, qu'étonné ou faisant semblant de l'être, d'y trouver une table & un buffet si bien garnis, il demeura quelques momens sans parler ; puis tout à coup rompant le silence : Que vois-je, ma sœur, dit-il d'un air de Maître ? Pourquoi toutes ces viandes ? Qui de nous deux se marie aujourd'hui ? Quelle nouveauté est-ce donc que ceci ? Pour qui ce Festin ? Pour vous, répondit la tremblante sœur, je vous attendois. A d'autres, répliqua-t-il, est-ce que vous avez coutume de me traiter si magnifiquement ? vous ne sçauriez me faire accroire que c'est pour célébrer mon retour de Madrid, puisque je vous ai dit tantôt que je soupois en ville. Je conviens de cela, mon frere, repartit la Dame ; mais vous sçavez bien qu'il vous arrive assez souvent après m'avoir dit la même chose,



1922



J. B. Scotin Sculp.

devenir me surprendre , & s'il vous en souvient , vous vous êtes quelquefois mis en colere contre moi à cause que vous n'avez pas trouvé votre souper prêt. Je ne suis pas satisfait de vos raisons , reprit le frere , & je crains fort que les médifances de nos voisins ne soient que trop bien fondées. Pour une fille de qualité , vous n'avez point assez de circonspection dans vos démarches. Ecoutez : vous connoissez ma délicatesse sur la réputation , gardez-vous de faire quelque pas qui puisse la blesser ; mais ajouta-t-il , soupçons ; je veux bien , pour ce soir , penser que vous n'avez pas eu de mauvaises intentions.

A ces mots , il se mit à table ; sa sœur s'y assit aussi & ils commencerent tous deux à manger , à gruger mon pauvre souper. Ce Matamore faisoit le grondeur en se bourrant l'estomac à mes dépens. La Dame ne disoit pas une parole qu'il ne s'emportât. Il juroit , il blasphémoit , & quand elle osoit le contredire , il se débattoit comme un possédé , l'accabloit d'injures & sembloit vouloir l'assommer. Je levai doucement deux ou trois fois un coin du tapis qui me cachoit , pour voir la mine de ce méchant homme , mais l'appréhension que j'avois qu'il ne m'apperçût , ne me permettoit guere de le considerer attentivement.

Le tems lui duroit moins à table qu'à moi dans la cuve. Je ne comprenois pas comment un homme si colere & si emporté pouvoit avoir tant de patience à manger. Il fut plus d'une heure à jouïr des machoires , & cette heure me parut un siecle. S'il mangeoit bien , il buvoit encore mieux. Il vuida trois de mes bouteilles pendant le repas , & quand on eut desservi , il se fit apporter des pipes & du tabac pour expedier disoit-il , la quatrième. Alors la Dame , pour me persuader qu'elle ne demandoit pas mieux que de se défaire de cet incommode , le pria d'aller fumer dans sa chambre & de la laisser en liberté dans la sienne ; mais il lui répondit brusquement qu'elle n'avoit qu'à se retirer où il lui plairoit , que pour lui , il prétendoit passer la nuit dans l'endroit où il se trouvoit.

Ces terribles & dernieres paroles acheverent de me désoler. Jusques-là j'avois compté que cet abominable homme , lorsqu'il auroit bû & mangé tout son saoul , s'en iroit dans sa chambre , & que je demeurerois dans celle de sa sœur à ronger les os qu'il auroit laissez. J'esperois du moins que la fin de la nuit seroit plus agréable pour moi que le commencement ; mais je ne pouvois plus me flatter de cette esperance. La Dame , comme si elle eut partagé
mes

mes peines , essaya de le détourner de sa résolution , & n'ayant pû en venir à bout ni par ses prieres ni par ses pleurs , elle sortit en faisant toutes les grimaces d'une personne fort affligée. Elle ne fut pas hors de la chambre , qu'il se mit à faire les actions d'un homme yvre ou privé de jugement. Tantôt il se tenoit assis & tantôt il se promenoit la pipe à la bouche ; ensuite il dansoit , puis prenant son épée , il s'escrimoit contre la muraille. Enfin il sifflait , il chantoit , il parloit tout seul , en jurant comme un Juif , en menaçant d'exterminer tous ceux qui oseroient le regarder entre deux yeux.

Après avoir employé la moitié de la nuit à faire ce que je viens de dire , il posa par précaution son épée nuë avec deux pistolets auprès du lit , sur lequel il se jetta sans se déshabiller , & s'étendit sur le dos tout de son long. Dieu soit beni , dis-je alors en moi-même , je crois que pour s'endormir il n'a pas besoin qu'on le berce. Il va bientôt joüer des narines de la belle maniere. Je me trompai encore dans mon calcul. Son vin n'étoit pas de la nature des autres. Cet enragé , au lieu de s'abandonner au sommeil , ne fit pendant deux heures que s'assoupir & se réveiller de moment en moment , en criant de toute sa force :

Qui va là ? comme s'il eût entendu du bruit dans la chambre. Je n'en faisois pourtant point d'autre dans ma cuve que celui que je pouvois faire en levant le tapis pour mieux entendre s'il dormoit, ce qui m'arrivoit assez souvent dans l'impatience où j'étois de sortir de cette maudite maison. Enfin le Ciel eut pitié de moi : Ce Rodomont à la pointe du jour se mit à ronfler. Alors m'exposant à tout événement, je sortis de la cuve le plus adroitement qu'il me fut possible : Je gagnai la porte de la chambre en marchant sur la pointe du pied, & mes souliers à la main, je levai tout doucement le loquet. Puis ayant eu le bonheur de trouver la clef attachée à la porte de la rue, je pris le large & me sauvai vers mon Hôtellerie.

Tout le monde y dormoit encore & particulièrement mon Page, qui s'imaginant que je devois passer la nuit dans les bras de l'Amour, s'étoit couché tranquillement sans se mettre en peine de moi. Je ne voulus réveiller personne, & remarquant que l'on ouvroit chez un Patissier du voisinage, j'entrai dans la boutique en disant au Maître qu'il voyoit en moi un Gentilhomme mourant de faim, & qu'il me feroit plaisir de me donner quelque chose à manger. Il me répondit qu'il y avoit dans son four

des petits pâtez dignes d'être présentés à l'Archevêque de Tolède , & qu'ils seroient cuits dans un instant. Je ne jugeai point à propos de perdre une si belle occasion de me refaire un peu , & en attendant que l'on tirât les pâtez du four , je m'occupai l'esprit de ma cruelle aventure , à laquelle plus je pensois & plus je m'estimois heureux d'en être quitte à si bon marché.

Le Patissier n'avoit pas eu tort de me vanter sa marchandise : Je trouvai ses pâtez excellens , ou bien mon appetit leur prêta un goût exquis qu'ils n'avoient point. Quand je sortis de la boutique il étoit jour dans mon Hôtellerie ; je montai dans ma chambre & me mis au lit où je m'endormis profondément : après avoir été plus d'une heure agité du souvenir du frere & de la sœur & des rolles differens qu'ils avoient jouéz tous deux.



CHAPITRE VII.

Suite des galanteries de Guzman , & quelle en fut la fin.

J'Aurois fort bien dormi la grasse matinée, si deux Dames ne me fussent pas venu demander à l'Hôtellerie. Il y en avoit une si richement vêtue , que mon Laquais ébloüi de la magnificence de ses habits , ne crut pas pouvoir se dispenser de venir troubler mon repos. Il me réveilla donc pour m'annoncer cette visite. Je jugeai bien d'abord que c'étoit la Soubrette à qui j'avois parlé le jour précédent , & qui pour me faire connoître qu'elle aimoit à tenir sa parole , m'amenoit chez-moi sa Maîtresse.

Je n'eus pas si-tôt dit qu'on les fît entrer , que je vis paroître une grande Dame fort bien faite & de très-bon air. A sa démarche noble & à ses manieres aisées , je m'imaginai que ce devoit être quelque Dame titrée. Elle s'avança aussi-tôt & s'assit sur une chaise dans la ruelle de mon lit. Je me mis en mon seant , & tenant mon bonnet de nuit à la main , je lui fis cinq ou six inclinations de tête très respectueuses. En-

suite je la priaï de m'excuser si je la recevois de cette sorte, en lui disant que j'aimois mieux pécher contre la bienfiance, que de laisser attendre à la porte une Dame de son merite & de sa qualité. Passons là-dessus, me répondit-elle, & venons d'abord au fait. Contentez ma curiosité: depuis quand êtes-vous à Toledé ! Quelle affaire vous y amene ? Y serez-vous long-tems ?

Ces questions n'embarrasserent point du tout un homme qui sçavoit composer sur le champ des Fables ; & je lui en fis de si belles sur ma naissance & sur les vûes de fortune que j'avois, qu'elle demeura persuadée que j'étois un illustre Seigneur. Mais il m'échappa une verité qui gâta tous mes mensonges : Au lieu de lui dire que j'étois à Toledé du moins pour trois ou quatre mois, je dis que j'y venois seulement pour me divertir quelques jours. Je m'apperçus que cela ne produisoit pas un fort bon effet. Elle avoit apparemment formé sur moi quelque dessein que ces paroles déconcertoient, & me regardant comme un Oiseau de passage qu'elle alloit incessamment perdre de vûe, elle résolut de m'arracher quelque plume auparavant.

Pour en venir à bout, elle commença par ôter sa mante d'un air libre & gracieux, découvrant un visage d'un beauté parfaite,

des mains plus blanche que la neige avec une partie de sa gorge qui me charma. Elle leva sa robe qui étoit du plus beau taffetas d'Italie, & sans affectation tira de sa poche un grand Rosaire de Coral où étoient attachés quelques Reliquaires avec plusieurs croix d'or & autres bijoux. Elle sembloit n'avoir aucun dessein & badinoit avec ce Rosaire en me parlant, comme si elle n'eut pas pris garde à ce qu'elle faisoit, lorsque tout à coup elle affecta une extrême surprise en le regardant ; elle n'acheva pas un discours qu'elle avoit commencé & elle se mit à fouïller dans sa poche avec une inquiétude qui augmentoit de moment en moment. Je lui demandai de quoi elle paroissoit être en peine. Au lieu de me répondre, elle ne fit que chercher à terre devant, derrière & autour d'elle ; puis appellant sa suivante qui se tenoit à la porte de la chambre : Marcie, lui dit-elle, ma chere Marcie, j'ai perdu la grande croix de mon Chapelet, cette grande croix que mon mari m'a donnée ! Que je suis malheureuse ! Il croira que j'en aurai fait présent à quelqu'un. Madame, répondit la Soubrette, vous vous affligez peut-être mal-à-propos. Que sçavez-vous si elle n'est point au logis ? Je crois même l'avoir remarquée dans votre cabinet. C'est de quoi je veux tout-à-

l'heure être éclaircie , reprit la Dame. Retournons sur nos pas. Je ne puis vivre dans cette incertitude.

Je fis inutilement tous mes efforts pour la retenir en lui représentant qu'il y avoit de pareilles croix chez les Orphèvres , & que si elle vouloit bien y consentir , je lui en acheterois une. Elle rejetta mon offre & me dit d'un air engageant : De grace , Seigneur Cavalier , ne vous opposez pas au dessein que j'ai de m'en aller. Que je retrouve au logis ma croix ou qu'elle soit perdue , je ne manquerai pas de me rendre ici demain à la même heure. En achevant ces mots , elle sortit de ma chambre où elle me laissa fort content de sa figure & fort affligé de son départ précipité.

Il n'y eut plus moyen de dormir après cela , je ne fis que rêver à ma bonne fortune & aux plaisirs qu'elle me promettoit , jusqu'à ce qu'il fut tems de me lever pour dîner. Alors m'étant habillé , je m'assis à une petite table sur laquelle on me servit plus de mets que six personnes n'en pouvoient manger. Au milieu du repas je vis revenir Marcie , qui m'apprit d'un air triste que la croix d'or ne s'étoit point trouvée. Ce qu'il y a de chagrinant pour moi , ajouta-t-elle , c'est que ma Maîtresse m'accuse d'en être la cause. Je l'ai dit-elle trop

pressée ce matin pour l'obliger à s'habiller vite pour venir ici. J'ai été par curiosité chez un Orfèvre, pour voir s'il n'auroit point de croix d'or à peu près semblable, & par bonheur il m'en a montré une qui lui ressemble on ne peut pas davantage. Je compris ce que Marcie vouloit dire par là & tranchant aussi-tôt du genereux, je lui dis que si elle avoit le tems d'attendre que j'eusse dîné, j'irois avec elle chez l'Orfèvre acheter la croix qu'elle y avoit vûë. Comme c'étoit justement ce qu'elle demandoit, elle me répondit qu'elle feroit tout ce qu'il me plairoit; puis se mettant à louer sa Maîtresse, elle m'en dit tous les biens du monde.

Après le repas nous allâmes chez l'Orfèvre où je fis l'emplette que je donnai à la Suivante en la priant de dire à sa Dame, qu'étant en quelque maniere la cause de la perte qu'elle avoit faite, il étoit de mon devoir de la réparer. La Soubrette ravie d'avoir son compte, disparut après m'avoir assuré qu'elle alloit bien faire valoir mon procédé galant, & que sa Maîtresse ne manqueroit pas le lendemain de m'en venir témoigner sa reconnoissance.

Lorsque Marcie se fut éloignée de moi, il me prit envie de chercher l'occasion de revoir la Dame du quartier S. Cyprien;

quoique j'eusse tout lieu de m'imaginer que c'étoit une friponne & son frere un spadassin, j'aimois à me tromper moi-même, & oubliant le tour qu'ils m'avoient joué, je retournai dans leur ruë. J'aperçus la Dame à une jalousie & j'en fus bientôt remarqué. Elle me fit signe du doigt qu'elle avoit quelqu'un avec elle, mais que je n'en allasse point. Je demurai, & peut-être un quart d'heure après, je la vis sortir de chez-elle. Je la suivis de loin. Elle se rendit à la grande Eglise, y entra, & l'ayant traversée pour gagner la ruë des Patins, & de là celle des Merciers, elle se glissa dans une boutique d'où elle m'appela par signe. Je m'approchai d'elle & la saluai. Que la matoïse joua bien son personnage ! Elle fondit tout-à-coup en larmes de commandé, & se plaignant au Ciel d'avoir un si méchant frere, elle me témoigna la vive douleur qu'elle avoit eüe pour l'amour de moi. Elle me jura cent & cent fois que ce n'étoit pas sa faute s'il m'étoit arrivé une si triste aventure. Elle me dit ensuite que pour me consoler de la mauvaise nuit que j'avois passée, elle m'en préparoit une meilleure : Que son frere alloit partir dans un moment pour la campagne, où il seroit du moins deux jours, & que je n'avois ce soir-là qu'à retourner chez-elle. Enfin elle

me parla de façon qu'elle m'attendrit de nouveau. J'eus la foiblesse de lui promettre que je me rendrois à sa maison d'abord que la nuit seroit venuë.

Comme la Dame étoit entrée dans cette boutique , elle n'en voulut pas sortir sans marchander quelques bagatelles à l'usage des femmes , & elle en acheta pour cent cinquante réaux ; mais lorsqu'il fut question de payer , elle dit au Marchand : vous voulez bien me laisser emporter cette marchandise & me faire crédit jusqu'à demain. Je vous enverrai de l'argent par ma femme de chambre. Le Marchand qui ne la connoissoit point du tout , ou qui peut-être ne la connoissoit que trop, refusa de se fier à elle ; sur quoi le Seigneur Guzman prompt à saisir l'occasion de faire plaisir aux Dames , dit au Marchand : Mon ami , ne voyez-vous pas bien que Madame veut rire. Elle n'est pas à cette somme près. Je porte sa bourse & j'ai l'honneur d'être son Intendant. En achevant ces paroles , je tirai de ma poche de la meilleure grace du monde de beaux & bons écus & je satisfis le Marchand. Après cela , nous nous séparâmes la Dame & moi. Adieu , mon poulet , me dit-elle tendrement , souvenez-vous que je vous attends à neuf heures du soir. Mais je vous défends absolument de

faire préparer à souper , je prétends vous régaler à mon tour.

Après un ennui mortel & de vives impatiences de ma part , l'heure du rendez-vous étant arrivée , je pris le chemin de la maison de cette Dame , au hazard d'y passer une seconde nuit dans la cuve. Je m'approchai de la porte avec autant d'empressement que je m'en étois éloigné le matin. Je fais le signal dont nous sommes convenus. Point de réponse. Je recommence, je ne vois nin'entends personne. J'en suis surpris, & je m'imagine que le frere averti du dessein de sa sœur , n'est point parti pour la campagne. Un moment après, croyant que j'avois mal fait le signal qui étoit de frapper avec une pierre au dessous d'une fenêtre basse , je redoublai mes coups & c'étoit comme si je les eusse donnez au Pont d'Alcantara. Je frappai même plusieurs fois à la porte. J'y prétaï l'oreille , & n'entendant pas le moindre bruit dans la maison , je demurai dans la ruë jusqu'à minuit, sans sçavoir ce que je devois penser d'un silence si extraordinaire.

La patience enfin commençoit à m'échapper , & j'étois prêt à me retirer quand j'apperçus une troupe de gens armez qui venoient de mon côté. Je gagnai par provision le bout de la ruë & me mis à les obser-

ver. Ils s'arrêterent à la porte de ma Nym-
phe, y frapperent rudement, & comme
on s'obstinoit dans la maison à ne vouloir
pas leur répondre, ils appliquèrent sur la
porte de si grands coups de bâtons qu'ils
l'auroient bientôt mise en pieces, s'il n'eut
pas paru à une fenêtre une servante qui
leur demanda ce qu'ils souhaitoient. Ou-
vrez, ouvrez, lui répondit un Alguazil,
c'est la Justice. A ce mot terrible, je sen-
tis quelque frayeur, & je fus tenté de pren-
dre la fuite, ne sçachant si ce n'étoit pas
moi que ces Archers cherchoient. Lors-
qu'on se sent coupable, on ne voit pas ces
gens-là sans émotion. Je me rassurai tou-
tefois en faisant réflexion que j'avois bien
la mine d'être la duppe de ma Princesse &
de son prétendu frere, qui selon toutes les
apparences s'étoient attirés par leur bonne
conduite l'attention de la Justice.

Je m'avançai même vers la maison, dès
que l'Alguazil & ses Archers y furent en-
trez, & me mêlant parmi les voisins qui
étoient descendus dans la rue pour voir les
choses de plus près, j'en entendis un qui
disoit aux autres : ils se disent frere & sœur,
mais ils ne le sont que du côté d'Adam.
C'est un Avanturier de Cordoüe, qui de-
puis quelques mois tient ménage à Toledé
avec une Drôlesse de Seville aux dépens des
jeunes fots qu'ils attrapent ; mais pour leur

malheur ces deux fripons se sont jouiez à un Greffier, qui pour se venger d'eux, leur fait le tour que vous voyez,

A ce discours, tous les voisins se mirent à rire aux dépens du Greffier, d'autant plus qu'ils le connoissoient pour un homme nouvellement marié ; mais quoiqu'ils fussent bien-aîsés qu'on l'eût duppé, ils ne laissoient pas d'applaudir à la vengeance ; tant il est vrai que personne ne plaint les mal-honnêtes gens. On peut même dire que ce fut une Comedie pour les témoins de cette aventure, quand ils virent l'Alguazil & ses Archers mener en prison la Dame toute en désordre avec son Galant bien lié & garotté. Pour moi, malgré le souvenir de la cuve, je pris peu de plaisir à voir cette miserable femme dans l'état où elle se trouvoit. Je fus le seul des spectateurs qui en eut quelque pitié, quoique je fusse celui qui devoit en avoir le moins. Ravi pourtant de n'être plus dans l'erreur sur son compte, je retournai à mon Hôtellerie, assez sot encore pour me flatter que l'autre Dame étoit de meilleure foi ; mais je l'attendis inutilement le lendemain presque toute la journée. Je ne revis pas même la Suivante. De sorte que ne pouvant plus douter que je ne fusse aussi la duppe de ce côté-là, je me promis bien que désormais je serois en garde contre le beau sexe.

 CHAPITRE VIII

Guzman prend une fausse allarme & sort brusquement de Toledé. Autre aventure galante. Origine de ce Proverbe : A Malagon , dans chaque maison un Larron , & dans celle de l'Alcalde le pere & le fils.

TElle fut la fin de mes galanteries de Toledé , & pour surcroît d'infortune je rencontrai en arrivant dans mon Hôtel-lerie un Alguazil que l'on me dit être de Madrid , & l'on ajoûta qu'il s'informoit de l'Hôte avec beaucoup de soin d'un certain Quidam qu'il cherchoit. Je n'appris point cela sans alteration. Néanmoins tout troublé que j'étois , je tins une assez bonne contenance ; mais je fus agité toute la nuit d'une inquiétude qui ne me laissa prendre aucun repos. Je me levai de grand matin , & l'esprit toujours occupé de ce maudit Alguazil , j'allai me promener au *Zocodover*. Je n'eus pas fait le tour de la place , que j'entendis crier : *Deux Mules de retour pour Almagro.*

J'employai plus de tems à écouter ce cri qu'à en profiter. Je me déterminai dans le moment à louer ces deux Mules ; comme si j'eusse pressenti que je trouverois à Almagro une Compagnie de Soldats prêts à partir pour l'Italie. Je parlai au Crieur. Nous convînmes de prix. Après quoi j'envoyai mon Laquais payer mon Hôte & chercher mon bagage, qui consistoit en une valise dans laquelle étoit mon habit d'homme à bonnes fortunes, avec de beau linge & le reste de mon argent. Aussi-tôt qu'il fut venu me rejoindre, je lui donnai une des Mules, je montai sur l'autre, & charmé de trouver si promptement l'occasion de sortir de Toledé dont le séjour ne pouvoit plus m'être agréable, je pris la route d'Orgaz, où j'allai coucher ce jour-là.

Il y avoit dans l'Hôtellerie une jolie Servante, qui sembloit s'élever au-dessus de sa condition par son esprit & par des manières gracieuses. Je liai conversation avec elle, & dans cet entretien je sentis naître des desirs que je lui témoignai. Ce qui ne l'effaroucha point : Elle eut même la bonté de me promettre qu'elle viendroit me trouver pendant la nuit. Mais, ma Mignonne, lui dis-je, ne me trompez-vous point ? Puis-je compter sur votre parole ? Sans doute, me répondit-elle. Vous êtes un trop joli Sei-

gneur, pour qu'on vous en fasse accroire. Vous verrez si j'y manque.

On me fit coucher dans une chambre basse où il y avoit de l'orge, & dont j'eus soin de laisser la porte ouverte, afin que la Servante y pût entrer à l'heure qu'elle jugeroit la plus commode. Je m'endormis en attendant ma Belle, quoiqu'on ne dorme guères ordinairement dans une si agréable attente; mais l'inquiétude que l'Huissier m'avoit causée la nuit précédente, ne m'ayant pas permis de goûter la douceur du sommeil, j'avois encore plus d'envie de me reposer que de faire l'amour. Cependant un petit bruit que j'entendis dans la chambre eut le pouvoir de me réveiller. Je ne doutai point que ce ne fût la Servante, & voulant la recevoir avec toute la reconnaissance que son exactitude à tenir sa parole me sembloit mériter: Venez, lui dis-je tout bas: Approchez mon aimable. Je vous attends avec impatience. On ne me répondit point. Je m'imaginai que la friponne en usoit ainsi pour mieux irriter mes desirs. Dans cette confiance, la moitié du corps hors du lit, j'étendis mes bras pour la saisir. Je sentis sous ma main quelque chose de doüillet, mais d'un doüillet qui révolta mon imagination. Comme en effet, c'étoit l'oreille d'un âne, lequel étant sorti de l'é-

curie , avoit été attiré dans ma chambre par l'odeur de l'orge qui y étoit. L'animal , qui dans le tems que je le touchai , avoit la tête baissée , la releva tout à coup pour mes péchez , & m'en donna sous le menton un coup qui m'ébranla les mâchoires , & mit ma bouche toute en sang. Je me levai en jurant , & dans l'intention de percer de mon épée les entrailles de cette maudite bête , qui par bonheur pour elle , fut effrayée du bruit que je fis , & prit aussi-tôt la fuite. Je me recouchai en pestant contre l'amour , & en renouvelant le serment que j'avois déjà fait de me défier de ses pièges.

Un moment avant le jour , je commençois à m'assoupir ; mais le Muletier vint m'avertir que le déjeûner étoit prêt , & que si je voulois arriver ce jour-là de bonne heure à Malagon , je n'avois point de tems à perdre. Je fus bien-tôt debout , & après avoir mangé quelques morceaux de ce qu'il plût à l'Hôte de me servir , je voulus monter sur ma Mule , qui me lança une ruade dont j'aurois été peut-être estropié toute ma vie , si j'eusse reçu le coup de plus loin ; mais j'étois si près de la quinteuse bête , qu'elle ne put me faire un grand mal. Au diable toute sorte de femelles , m'écriai-je dans le moment ! Je suis né pour en être maltraité. Pour divertir mes Compagnons

de voyage, & me defennuyer moi-même; je leur contai en chemin toute l'aventure de l'âne. Ce qui fut un recit bien interressant pour le Muletier, qui nous dit après avoir ri tout son saoul, que Luzia (c'étoit le nom de la Servante) en avoit agi de meilleure foi avec lui : Qu'elle lui avoit tenu compagnie une bonne partie de la nuit; & qu'enfin, il vouloit bien m'apprendre que les Servantes d'Hôtelleries appartenoient de droit aux Muletiers, pour le bien qu'ils faisoient gagner aux Hôtes en leur menant des Passagers.

Nous arrivâmes sur le soir à Malagon; d'où, graces au Ciel, je partis le lendemain sans que la fortune m'eût joué quelque nouveau tour; si ce n'est que je m'aperçûs, quand nous eûmes fait trois ou quatre lieues, qu'on m'avoit volé une bouteille d'excellent vin. Vive Dieu, dis-je alors en riant : Ce vol justifie bien le Proverbe qui dit : *A Malagon, dans chaque maison un larron, & dans celle de l'Alcalde le pere & le fils.* Là-dessus le Muletier me demanda si je sçavois l'origine de ce Proverbe. Je répondis que non, & qu'il me feroit plaisir de me l'apprendre. La voici, reprit-il, s'il en faut croire un bon vieillard de qui je la tiens.

En 1236. Don Fernand surnommé le Saint, Roi de Castille & de Leon, étant à

Benévente , eut avis un jour que les Chrétiens venoient d'entrer dans Cordoüe , & qu'ils s'étoient déjà rendus Maîtres du Fauxbourg qu'on appelle Axarquia ; mais que les Mores à qui cette Place appartenoit alors , & qui se trouvoient fort supérieurs en nombre , se préparoient à les en chasser. Ce Monarque zélé pour sa Religion , résolut de voler au secours des Chrétiens. Il manda son dessein à Don Alvar Perez de Castro , qui étoit alors à Martos & à Don Ordogno Alvarez. Ces deux Seigneurs , des Principaux de Castille , se rendirent en diligence auprès du Roi , qui se mit aussitôt en chemin avec eux. Comme il n'avoit que cent Cavaliers , il envoya ordre à tous ses Vassaux & à tous les Gens de guerre qui pouvoient être dans les Villes , Bourgs & Villages de sa domination, de marcher vers Cordouë. Ses ordres auroient été suivis d'une prompte exécution , si le tems l'eût permis : Mais on étoit alors dans le mois de Janvier , & les pluyes avec la neige avoient partout grossi les ruisseaux & fait déborder les Rivieres : De maniere que les Troupes ne pouvant avancer , se trouverent dans la nécessité de s'arrêter tantôt dans un endroit & tantôt dans un autre.

Il en arriva un si grand nombre à Malagon , que l'on fut obligé de loger un soldat



dans chaque Maison, & deux chez les Bourgeois les plus aisez. Le Commandant de ces Troupes & son fils qui en étoit aussi Officier, tomberent en partage à l'Alcalde. Quoique le Bourg fut assez gros, il y avoit tant de monde, que les vivres devinrent d'autant plus chers que le tems continuoit d'être rude. Les soldats se voyant hors d'état d'en acheter au prix qu'ils se vendoient, commencerent à voler pour subsister. Tandis que ces choses se passoient, un Païsan de bonne humeur allant à Toledé, rencontra près d'Orgaz une troupe de Cavaliers qui lui demanderent d'où il étoit. Il répondit qu'il étoit de Malagon. Surquoi l'un des Cavaliers lui dit : Apprends-nous, mon ami, ce qu'il y a de nouveau à Malagon. Le Païsan lui fit cette réponse, qui depuis est devenuë un Proverbe. *A Malagon, dans chaque Maison un Larron, & dans celle de l'Alcalde, le pere & le fils.*

C'est donc mal-à-propos, poursuivit le Muletier, qu'on explique ce Proverbe au desavantage des Habitans de Malagon, puisqu'ils furent les volez & non pas les voleurs. On peut dire même à leur gloire, que depuis Madrid jusqu'à Seville, il n'y a point de gîte, point d'Hôtellerie où l'on soit mieux traité & moins écorché qu'on l'est à Malagon. Au reste, je ne prétends

pas soutenir qu'il ne s'y fait point de friponneries comme ailleurs. Mais je vous assure que ce ne sont pas les plus mal-honnêtes gens de ce País.

Comme le Muletier achevoit ces paroles, il passa près de nous un Asnier de sa connoissance, auquel nous demandâmes des nouvelles d'Almagro d'où il venoit. Il nous dit qu'il y avoit une Compagnie de Soldats nouvellement levez, & destinez, à ce qu'on croyoit pour l'Italie. Je tressaillis de joye à ce rapport, & pardonnai à la fortune tout ce qu'elle m'avoit fait souffrir; en faveur de la belle occasion qu'elle m'offroit de contenter le desir violent que j'avois d'être à Genes.

CHAPITRE IX.

Guzman se presente, pour servir dans une Compagnie de nouvelles Levées. Comment il est reçu du Capitaine, & de quelle façon ils vivent ensemble.

Toute ma crainte étoit que l'Asnier n'eût menti, mais je fus persuadé en entrant dans Almagro qu'il avoit dit vrai :

J'apperçûs un drapeau à la fenêtre d'une maison, où je jugeai que le Capitaine demuroit. J'allai descendre à une Hôtellerie tout auprès, & je ne songeai qu'à me reposer jusqu'au lendemain matin.

Alors m'étant paré de mon bel habit & de mon linge le plus fin, je me rendis à la première Eglise où j'entendis la Messe, & de-là chez le Capitaine, que je saluai d'un air à lui faire croire que je ne pouvois être qu'un jeune homme de qualité. Je lui dis que je venois exprès à Almagro pour y prendre parti dans sa Compagnie; ne respirant que l'honneur de servir le Roi. Mon ajustement ne manqua pas de jeter de la poudre aux yeux de cet Officier, qui sçavoit fort bien vivre. Il me reçut le plus poliment du monde. Il commença par me témoigner la joye qu'il avoit de me voir dans la disposition d'entrer de si bonne heure dans la carrière de la gloire. Puis il me remercia de la préférence que je donnois à sa Compagnie, qui se trouvoit fort honorée de posséder un Cavalier de noble race, comme il étoit aisé de connoître que j'en étois un. Ce qui me fâche, ajouta-t-il, c'est que tous les emplois sont remplis; mais si je ne puis vous en offrir un, du moins je pourrai partager le mien avec vous, & nous vivrons ensemble de même que si vous étiez Capitaine comme moi.

Pour me prouver que des discours si honnêtes n'étoient pas des complimens en l'air, il me retint à dîner, & me régala fort bien. Il ne laissa pas, sans faire semblant de rien, de charger un de ses valets de s'informer du mien, qui j'étois. Mon Page qui m'avoit entendu dire plus d'une fois que je me nommois Don Juan de Guzman de la Maison de Toral, assura que je portois ce nom, avouant au reste qu'il n'en sçavoit pas davantage. Cela fut rapporté au Capitaine, qui crut pieusement que j'étois un jeune Cadet de cette illustre race. De mon côté, dès le jour suivant je lui donnai à manger dans mon Hôtellerie, & je n'épargnai rien pour rendre le repas digne d'un Cavalier qui auroit effectivement été ce que mon Valet avoit dit que j'étois. Je ne m'en tins pas à ce dîner. J'en donnai tant d'autres au Capitaine & aux principaux Officiers de la Compagnie, que ce n'est pas merveille s'ils m'aimoient tous, & me regardoient comme un Sujet qui faisoit honneur à leur Corps. Le Capitaine sur-tout avoit tant d'attention pour moi, que j'en étois quelquefois tout honteux. Il est vrai que pour entretenir son amitié, je lui envoyois presque tous les jours par mon Page quelque petit présent, qu'il vouloit bien recevoir pour me marquer son affection.

Cependant ma bourse , qui n'avoit pas comme la Mer un flux & un reflux , se désemplissoit à vûe d'œil sans se remplir. J'avois déjà dissipé plus de la moitié de mes réaux , tant en habits , en galanteries & en frais de voyage , qu'en festins & en présens ; sans compter ce que j'avois perdu en joüant avec les Officiers , dont la plûpart sçavoient encore mieux que moi se rendre au jeu la fortune favorable. J'étois pourtant assez en fond pour soutenir quelque tems le beau personnage que je faisois , lorsque le temps de nous mettre en marche arriva. Je suivis la Compagnie en qualité de Volontaire jusques sur la côte où elle avoit ordre de s'arrêter en attendant que les Galeres qui devoient la transporter en Italie avec d'autres Troupes , fussent arrivées à Barcelone où elle alloit s'embarquer. Mais il plût à Dieu que cet embarquement ne se fît que trois mois après. Ce qui acheva de me ruiner ; car voulant continuer de vivre avec le Capitaine & les autres Officiers , ainsi que j'avois commencé , je me trouvai bien-tôt réduit à me servir de mon corps de réserve : Je veux dire de mes trente pistoles d'or , auxquelles je n'avois point touché jusques là , & que je dépensai avec aussi peu de ménagement que mes réaux. Quand je me vis au bout de mes dernieres pièces , je vendis

vendis mon bel habit, ensuite mon linge; puis je me défis de mon valet, qui alla chercher fortune ailleurs; & n'ayant plus d'argent pour jouïr, je cessai de fréquenter les Officiers, qui ne devinèrent que trop bien les raisons qui m'obligeoient à changer de conduite.

Les réflexions vinrent alors en foule se présenter à l'Enfant prodigue. Si j'étois incapable d'en faire quand j'avois de l'argent, en récompense, j'en faisois des millions lorsque je n'avois plus rien. Je rappelai mes folies passées, & je me fis tous les reproches qu'un Pédagogue de profession m'auroit pû faire: Je pris la résolution d'être à l'avenir bon ménager, comme si j'eusse encore eû des sacs de réaux dans ma valise. Je me repentois principalement d'avoir donné tant de grands repas au Capitaine, qui remarquant que j'étois mal en espèces, ne m'invitoit plus depuis quelque tems à dîner avec lui: Les autres Officiers jugeant que je n'avois plus rien à perdre, me tournoient le dos: Les Sergens qui venoient auparavant me rendre visite comme à un Capitaine en second, & qui se faisoient honneur de mon entretien, ne me recherchoient plus. Il n'y avoit pas jusqu'aux Soldats qui ne m'évitassent. Je ne sçais même si les Goujats n'auroient pas

dédaigné ma compagnie , si j'eusse voulu devenir leur camarade. Mais il étoit juste , après avoir fait tant d'extravagance , que j'en fusse si bien puni.

Si quelque chose pouvoit me consoler dans un état si malheureux , c'est que pendant le cours de ma prospérité je n'avois pas fait la moindre friponnerie. Cela donna fort bonne opinion de moi à mon Capitaine , qui me croyant plus que jamais un Garçon de naissance , conserva toujours pour moi de l'estime malgré ma misere. Il avoit trop profité de ma mauvaise conduite , pour ne me la point pardonner dans le fond de son ame. Il me recevoit assez bien quand je l'allois voir , sans faire semblant de prendre garde à la situation de mes affaires. Il ne laissoit pas d'en être touché , & il ne put s'empêcher de me dire un jour que je lui parus plus triste qu'à l'ordinaire : Mon cher Guzman , il faudroit que je fusse bien dur & bien ingrat , si j'étois insensible à vos peines , après tous les témoignages d'amitié que vous m'avez donnez. Mais apprenez que ma fortune n'est guere meilleure que la vôtre , & que je suis vivement affligé de ne pouvoir vous marquer par mes actions jusqu'où va pour vous ma bonne volonté. Tout ce que je puis vous offrir dans le pressant besoin où vous vous trouvez

d'être secouru , c'est un logement dans ma maison, & la table de mes gens, car j'ai cessé par nécessité de manger chez moi , étant dans l'impuissance de recevoir mes amis.

Cette proposition , qu'il ne me fit pas sans rougir , fut accompagnée de tant de manieres obligeantes , que je l'acceptai. Il ne sied à personne de faire le fier , encore moins à un homme qui n'a pas le sou , & qui ne sçait où donner de la tête. C'est un Cameleon qui ne se nourrit que de vent. Me voilà donc devenu en quelque sorte domestique du Capitaine , après avoir été son Compagnon. Mais , je lui dois cette justice : bien loin de me traiter comme un valet , il avoit des considerations particulieres pour moi. S'agissoit-il de faire quelque chose pour son service , il m'en prioit , au lieu de me le commander. De mon côté , pour conserver son amitié , & gagner le pain qu'il me donnoit , je me montrois plus ardent que ses Domestiques à le servir. Je prévenois ses desirs. Comme il me croyoit autant de discrétion que de fidelité , & même beaucoup de prudence , quoique j'eusse assez prouvé le contraire par la dissipation que j'avois faite de mon argent , il voulut achever de m'instruire de l'état present de ses affaires , pour me faire connoître , disoit-il , qu'il avoit une entiere confiance en moi.

Il m'apprit donc qu'il étoit tellement à sec, que quelques bijoux qu'il avoit encore faisoient son unique ressource. Sçavez-vous bien, ajouta-t-il, ce qui m'a réduit à cette extrémité ? C'est le tems que j'ai été obligé de consumer à solliciter mon emploi, & les presens qu'il m'a fallu faire pour l'obtenir. Oüi, j'y renoncerois si j'étois à recommencer, quelque envie qu'ait naturellement un Gentilhomme Espagnol d'acquérir de la gloire par la voye des armes. Effectivement outre l'argent qu'il m'en a couté pour cela, je ne puis y penser encore sans une extrême confusion, combien ai-je passé de journées le chapeau à la main, à prier, à flatter, à faire des révérences jusqu'à terre, à traverser des Cours, tantôt pour parler à celui-ci, & tantôt en accompagnant celui-là : enfin à valeter, à ramper, à faire mille bassesses. Mais le trait le plus piquant & le plus sensible pour moi, c'est ce qui m'arriva la veille du jour auquel on m'avoit promis ma Commission. Après plus de huit mois de sollicitations & de démarches comme celles que je viens de vous dire : J'accompagnois le Ministre dont j'avois besoin, & qui sortoit du Palais. Je le conduisis avec le plus profond respect jusqu'à son carosse. Il monta dedans, & je me couvris par malheur un moment devant

que le carosse partît. Le Ministre s'en aperçut. Il me lança un regard furieux , & me fit bien sentir que mon action lui avoit déplu , puisque ma Commission ne me fut délivrée que quatre mois après. Je courus même risque d'être renvoyé aux Calendes grecques , pour ma peine & pour mon argent.

Dieu préserve , continua-t-il en levant les yeux au Ciel ! Dieu préserve tout honnête homme d'avoir affaire aux personnes qui ont le pouvoir & la mauvaise volonté tout ensemble ! Dans quel aveuglement sont ces Idoles de Cour qui veulent qu'on les adore comme des Divinitez. Ils ont apparemment oublié qu'ils ne sont que de misérables Comédiens qui jouent de beaux rolles , & qu'à la fin de la pièce , c'est-à-dire de leur vie , ils disparaîtront aussi-bien que nous.

Mon Capitaine m'attendrit par ce discours , & je me sentis plus pénétré de son malheur que du mien. Je lui témoignai dans les termes les plus forts que mon cœur & mon esprit me purent fournir , qu'il n'y avoit rien que je ne fusse capable d'entreprendre pour le tirer de l'embarras où je le voyois : En un mot , que j'exposerois volontiers ma vie pour son service. Il me remercia de ma bonne volonté ; mais

quel secours, poursuivit-il en souriant puis-je attendre de vous dans la situation où vous êtes ? Je verrai ce que je pourrai faire, lui répondis-je. Si je suis jeune, en récompense, la nécessité aiguise l'esprit, & peut suppléer à l'expérience. Laissez-moi seulement rêver aux moyens de vous faire passer doucement la vie jusqu'à notre embarquement. Le Capitaine sourit encore à ces paroles, & sans me repliquer, branla la tête, pour me marquer qu'il faisoit peu de fond sur des discours qu'un zèle indiscret m'inspiroit. S'il eût connu mes talens, il auroit mieux jugé de moi ; mais je le forçai bien-tôt à me rendre justice.

Comme les Galeres tarديوient à venir ; nous étions obligés de changer souvent de quartier, & nous logions par étape dans les villages. A chaque logement, je donnois une douzaine de billets qui nous rapportoient pour le moins douze réaux chacun, & quelques-uns jusqu'à cinquante chez les riches Laboureurs. Pour moi, j'avois mon entrée franche dans toutes les maisons sans loger dans aucune ; & il n'y en avoit point où je ne jouasse de la griffe. J'aurois, je crois, emporté de l'eau du puits, plutôt que de sortir sans rien prendre. Par ce moyen, je relevai la marmite renversée de mon Capitaine. Il se remit à

tenir table, & la subtilité de mes mains lui fournissoit abondamment de quoi faire grand'chère à bon marché. Les poules, les chapons, les oyes, les poulets & les pigeons tomboient dru comme grêle dans sa cuisine, & je ne le laissois point manquer de jambons.

Si par hazard il arrivoit que le Maître d'une maison me prît sur le fait, si le vol n'étoit pas considérable, on n'en faisoit que rire, & s'il étoit de conséquence, j'en étois quitte pour être mené devant mon Capitaine, qui me reprenoit d'un air severe, & m'envoyoit en prison dans une chambre, où je recevois par son ordre cent coups de foüet que je ne sentois point, quoique je les accompagnasse de cris si perçans que toute la maison en retentissoit. Il sembloit qu'on me mît en pièces, quoique l'on ne me touchât point du tout. Cela contentoit les Personnes volées, & sauvoit l'honneur de l'Officier. Quelquefois aussi les Plaignans intercèdoient eux-mêmes pour moi, & par pitié conjuroient le Capitaine de me pardonner ma faute.

Du badinage on passe au sérieux. Après ces petits coups, j'en voulus faire de plus importans. Je choisis pour cela cinq ou six déterminez de la Compagnie, avec lesquels je me déguisai pour aller exploiter sur les

grands chemins. Nous arretâmes quelques passans qui nous donnerent leur bourse avec une docilité qui nous épargna des crimes que leur résistance nous auroit pû faire commettre. Mais notre Capitaine ne fut pas si-tôt informé d'une affaire si délicate, qu'il en craignit les suites tant pour moi que pour lui. Il me défendit ce jeu là, & il fallut m'en tenir à de plus innocens : comme à trouver des Passe-volans, quand il étoit question de passer montre. C'est ce que j'entendois à merveilles. Je sçavois si bien faire changer de figure au même Soldat, soit par une barbe postiche, soit par une emplâtre sur l'œil, qu'il recevoit trois fois la paye, sans que l'on reconnût la supercherie. Enfin, je devins si utile au Capitaine, qu'il m'avoüa que mon industrie lui valoit mieux toute seule que les revenans-bons de sa Compagnie.



CHAPITRE X.

Guzman se rend avec la Compagnie à Barcelone. Il y joue un tour à un Orphèvre , & s'embarque pour l'Italie.

Les Galeres arriverent enfin à Barcelone. Dès que nous en eûmes avis , nous nous y rendîmes pour nous embarquer ; mais le tems ne se trouva point favorable pour cela , & nous fûmes obligez de faire un assez long séjour dans cette Ville. Ce n'étoit plus là ce pays de ressource où l'on pouvoit avec un peu d'adresse vivre grassément à bon marché. Je vis bien-tôt mon Capitaine tomber dans une mélancolie dont je pénétrai facilement la cause. Je devois bien connoître sa maladie , puisque j'étois le Médecin qui l'en avoit déjà guéri.

Pour cette fois-là , je sentoîs mon habileté en défaut , ignorant la carte de Barcelone , & le génie de ses Habitans. Je ne laissai pas à tout événement d'offrir mon spécifique à mon malade , qui me dit là-dessus d'un air très-sérieux , que nous n'avions plus affaire à des Païsans , & qu'il falloit

aller la sonde à la main. Les difficultez ne firent qu'irriter mon esprit, & il me vint une idée que je résolus de suivre. J'ai déjà dit que le Capitaine avoit des bijoux qu'il gardoit comme une poire pour la soif. Parmi ces bijoux, étoit un Reliquaire d'or, garnie de quelques pierreries, & dont il parloit de se défaire pour subsister jusqu'à l'embarquement. Je le priai de me montrer ce bijou, & je lui demandai s'il avoit assez de confiance en moi pour vouloir bien me le laisser entre les mains pendant un jour ou deux; ajoutant que je le lui rendrois avec usure. A ces mots, il prit un air gai, & me répondit en souriant: Oh, oh! mon petit ami Guzman, méditeriez-vous par hazard quelque un de ces tours de passe-passe que vous sçavez si bien faire? Vous n'avez seulement, repris-je, qu'à me donner le Reliquaire, & tenez-vous gaillard. Si malgré toutes les mesures que je pourrai prendre pour faire sûrement le coup que j'ai dans la tête, j'ai le malheur d'avoir quelque démêlé avec la Justice, du moins je vous promets de sauver votre honneur, & de porter toute l'iniquité.

Mon Capitaine se rendit à cela. Il m'abandonna le Reliquaire en me disant, qu'il souhaitoit que je vinsse heureusement à bout de mon entreprise. Personne n'y avoit

plus d'intérêt que lui , puisque tout le profit lui en devoit revenir. Je mis le bijou dans une bourse que je cachai dans mon sein , & dont je passai les cordons à une boutonniere de mon jupon. Après quoi j'entrai chez le premier Orfèvre qu'on m'enseigna , & qui , par bonheur pour moi étoit connu dans la ville pour un insigne Usurier. Je lui demandai s'il vouloit acheter un beau Reliquaire , & en même-tems je lui montrai celui que j'avois. Je m'apperçûs qu'il en fut très content , quoi qu'il affectât de ne le point paroître. Je n'attendis pas qu'il me fît des questions : Je lui dis que j'étois Soldat dans une Compagnie de nouvelles levées , laquelle devoit passer en Italie : Que j'avois mangé tout l'argent que je possédois , & que n'en ayant plus , je me trouvois réduit à vendre ce bijou , pour n'être pas sans especes. Allez , poursuivis-je , allez vous informer de mon Capitaine , des autres Officiers & des Soldats même , qui je suis. Ils vous apprendront que je me nomme Don Juan de Guzman. Sur le rapport qu'ils vous feront de moi , vous verrez si vous pouvez acheter mon Reliquaire en sûreté. Pendant que vous ferez vos informations , je vais vous attendre sur le Port où une affaire m'appelle.

L'Orfèvre qui ne vouloit pas laisser

échapper ce bijou , prit son manteau , & courut sur le champ vers le quartier où je lui dis que nous logions. Il ne manqua pas d'interroger quelques Officiers & des Soldats même , pour sçavoir ce que c'étoit qu'un certain Don Juan de Guzman qui se disoit de leur Compagnie. Les uns & les autres (car j'étois généralement aimé) l'assurèrent que j'étois un jeune homme de qualité , qui avoit dessein de passer avec eux en Italie , & qu'ils m'avoient vû faire une figure des plus brillantes. Enfin , ils lui rendirent un si bon témoignage de moi , qu'il vint promptement me chercher sur le Port où il n'eût garde de ne me pas trouver , puisque je n'étois là que pour l'attendre & le friponner. Il me dit en m'abordant qu'il me prioit de lui faire voir encore le Reliquaire , & qu'il l'acheteroit. Je le veux bien , lui répondis-je ; mais tirons-nous un peu à l'écart. Nous n'avons pas besoin que le monde s'assemble autour de nous.

Je tirai le bijou de la bourse , & le lui donnai à considérer de nouveau. Il le regarda de tous côtez , & après l'avoir bien examiné , il me demanda ce que j'en voulois. Je lui dis deux cens écus d'or , & ce n'étoit pas la moitié de ce qu'il valoit. Le vieil Usurier feignit d'être étonné de ce prix , & commença de dire que l'or n'étoit pas du

plus fin. Outre cela , il trouva de grands défauts dans le travail , comme dans les pierreries. Néanmoins il m'en offrit cent écus. Je fis le surpris à mon tour. Ce n'est pas assez , m'écriai-je ! c'est se moquer. Vous abusez de ma situation. Mais quelque besoin que j'aye d'argent , je vous déclare que vous ne l'aurez pas à moins de cent cinquante écus d'or.

Il fit pourtant si bien encore que j'en rabattis trente , de sorte que le marché fut conclu à cent vingt. Il me pria d'aller avec lui à sa boutique pour les recevoir. Ce que je refusai de faire en lui disant que j'attendois un homme , & que je ne pouvois m'éloigner du port : Qu'il n'avoit qu'à retourner chez lui chercher la somme dont nous étions convenus , & qu'il me retrouveroit au même lieu où il me laissoit. L'Orfèvre voyant que je m'obstinois à ne vouloir pas l'accompagner , & craignant que la Personne qui devoit me venir joindre ne fût un de ses Confreres auquel j'avois peut-être donné rendez-vous pour le même sujet , courut au logis avec d'autant plus d'empressement qu'il avoit plus d'envie d'avoir le Reliquaire.

J'apperçûs bien-tôt ce vieux fripon qui revenoit tout essouffé. Il portoit dans un petit sac les cent vingt écus d'or , qu'il me

compta dans la main. Je lui demandai le petit sac dans lequel je remis l'or, & lui offris à la place la bourse où avoit été le bijou ; mais faisant semblant de ne pouvoir défaire les cordons que j'avois exprès bien attachez, je tirai comme par impatience d'un étui qu'il avoit à sa ceinture, un couteau pour les couper. Quoique cette action le surprît un peu, il étoit si éloigné d'en pénétrer la cause, qu'il reprit le chemin de sa maison, très-satisfait d'avoir profité d'une bonne occasion, & ne se doutant nullement du piège que je lui avois tendu.

Je le laissai faire quelque pas. Puis je fis signe à un de mes Camarades qui ne valoit pas mieux que moi, & que j'avois posté dans un endroit avec ordre d'accourir quand je l'appellerois. Je le chargeai des écus d'or que je lui dis de porter à notre Capitaine. Ensuite courant après mon Orfèvre que je n'avois pas perdu de vûe, je l'atteignis dans un Carrefour, où il y avoit par hazard une troupe de Soldats assemblez, & le montrant du doigt, je me mis à crier : Au voleur, Seigneurs Soldats, au voleur. Pour l'amour de Dieu, arrêtez ce vieux fripon qui m'a volé. Ne le laissez point échapper. Les Soldats dont il y en avoit quelques-uns de notre Compagnie, arrêterent aussi-tôt l'Orfèvre en lui deman-

dant pourquoi il me donnoit sujet de me plaindre ainsi de lui. Il fut d'abord si troublé, si saisi de crainte & d'étonnement, qu'il n'eut pas la force de prononcer une parole. D'ailleurs, quand il auroit parlé, cela eut été inutile, la voix de son accusateur eut étouffé la sienne. On n'entendoit que moi, je criois sans cesse, & pour faire plus d'impression sur les Soldats, je me jettai à genoux devant eux en implorant leurs secours avec de fausses larmes.

Mes Seigneurs, leur disois-je, vous voyez dans ce vieux Scélerat le plus grand hypocrite qu'il y ait en Espagne. J'étois tout-à-l'heure avec lui sur le port. Il a remarqué une bourse dans mon sein, il m'a demandé ce qu'il y avoit dedans. C'est, lui ai-je répondu, un reliquaire que mon Capitaine mon Maître a oublié ce matin sur le chevet de son lit & que j'ai pris pour le lui rendre. Ce voleur que vous tenez m'a prié d'un air honnête de le lui montrer en me disant qu'il étoit Orfèvre & qu'il se connoissoit en bijoux. J'ai contenté sa curiosité. Après quoi il m'a proposé de lui vendre ce Reliquaire. Cela ne se peut pas, lui ai-je dit, puisqu'il est à mon Maître. En même tems je l'ai remis dans ma bourse qui étoit attachée à mon jupon. Là-dessus mon voleur en m'amufant de paroles, a ti-

ré de l'étui qu'il porte à sa ceinture un couteau dont il s'est servi pour couper les cordons dont vous pouvez encore voir les bouts. Donnez-vous s'il vous plaît la peine de le fouiller & vous lui trouverez la bourse avec le bijou dont il n'a pas eu le loisir de se défaire, tant je l'ai suivi de près.

Les Soldats le fouillèrent aussi-tôt, ils tirèrent la bourse & le Reliquaire qu'il avoit mis dans son sein, & s'appercevant qu'en effet les cordons avoient été coupez, ils demeurèrent convaincus que l'Orfèvre étoit un fripon. Il avoit beau protester & jurer que je lui avois vendu ce bijou, ils refusèrent de le croire, ne pouvant se persuader qu'un vieil Orfèvre eût été capable d'acheter d'un jeune Soldat un Reliquaire si riche, sans le soupçonner de l'avoir dérobé. Encore une fois, Seigneurs Soldats, s'écria l'accusé, j'ai payé le Reliquaire à ce jeune homme à telles enseignes qu'il doit avoir actuellement sur lui cent vingt écus d'or que je lui ai comptez dans la main. Vous n'avez qu'à le fouiller à son tour, vous lui trouverez ces piéces d'or qu'il vient de recevoir de moi il n'y a qu'un moment. Les Soldats pour le contenter se mirent à me visiter par tout, & voyant que je n'avois point d'argent, ils commencerent à l'accabler d'injures & même à le





battre. Néanmoins comme il ne cessoit de les prier de nous mener l'un & l'autre devant le Juge, ils nous y conduisirent tous deux.

Là, je rapportai l'affaire de la même façon que je l'avois contée aux grivois, lesquels ayant été interrogez par le Juge, en dirent plus qu'il n'en falloit pour faire croire que l'Orfèvre m'avoit effectivement pris de force le Reliquaire. D'ailleurs, ce Bourgeois étant connu pour un homme fort intéressé & très-peu scrupuleux, on n'étoit que trop disposé à le croire coupable. Le Magistrat toutefois voulant avoir quelque considération pour sa famille qui étoit des meilleurs de la Bourgeoisie, se contenta de lui faire une forte réprimande & me remit le bijou entre les mains avec ordre de le reporter à mon Maître, ce qui fut exécuté sur le champ.

Le Capitaine, quand je lui fis le récit de cette aventure, rendit grace au Ciel dans le fond de son ame de ce qu'elle avoit eu une si heureuse fin. Il avoit craint avec beaucoup de raison que je ne me tirasse plus mal d'une affaire si scabreuse & ma hardiesse le fit trembler. Quoiqu'il eut seul profité de la friponnerie, il résolut de se défaire du fripon; il eut peur que je ne le perdusse à la fin par quelques-uns de mes tours. Il attendoit avec impatience le jour de notre embarquement.

Ce jour si désiré de lui arriva peu de tems après. Les Galeres sortirent du Port de Barcelonne & nous transporterent heureusement à Genes. Nous n'eûmes pas plutôt mis pied à terre, que mon Capitaine me dit en particulier : Mon cher Guzman, nous voici enfin dans le Pays où vous avez tant souhaité d'être ; car je lui avois fait confidence du dessein que j'avois d'aller voir mes parens ; il faut, s'il vous plaît, que nous nous séparions. J'appréhende comme tous les Diabes vos petits coups de main. Ils pourroient un jour me porter malheur. Adieu mon ami, poursuivit-il en me mettant dans la main une pistole, je suis fâché de n'être pas en état de mieux reconnoître vos services. En achevant ces paroles il s'éloigna de moi me laissant si étourdi du compliment qu'il venoit de me faire, que je ne pus lui dire un seul mot. Mais que lui aurois-je dit ? Falloit-il lui représenter tous les perils que j'avois affronté pour lui ? Il ne les ignoroit pas. C'étoit même à cause de cela qu'il me chassoit. Je ne devois pas être si surpris de son procedé. J'avois le destin que les méchans ont d'ordinaire. On se sert d'eux tant qu'ils sont utiles, comme des Viperes & des Scorpions, on en tire la substance pour en composer des remedes, & l'on en jette le reste.

Fin du second Livre.



HISTOIRE

DE GUZMAN

D'ALFARACHE;

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

Guzman arrivé à Genes , prend la résolution d'aller se présenter devant ses parens. De quelle maniere ils le reçoivent.



USSI-TÔT que j'eus quitté mon Capitaine , ou pour mieux dire quand je vis qu'il m'abandonnoit , je ne songai qu'à me consoler de ce malheur. Rien n'étoit plus propre à me

le faire oublier , que de penser qu'enfin j'étois à Genes , après avoir si long-tems souhaité de m'y voir. J'allai d'abord faire un tour dans la ville où je demandai des nouvelles de mes parens. J'appris qu'ils étoient hauts & puissants Seigneurs , & des plus riches de la République. Cela me causa bien de la joye & me fit juger que je recevrais d'eux de grands secours , lorsqu'ils sçauroient que j'étois un extrait de leur noble famille.

En attendant que je fusse en état de les aller saluer chez-eux , je jugeai à propos de chercher une petite Hôtellerie où je pusse vivre à peu de frais. Ma pistole ne pouvoit me mener loin. Encore fallut-il en employer une partie en souliers dont j'avois un extrême besoin. Mon habit étoit déjà bien usé aussi-bien que mes bas & mon chapeau. Tout mon équipage commençoit à menacer ruine. Tant mieux , disois-je ; mes parens ne souffriront pas que je demeure comme je suis , ils ne voudront pas que je leur fasse deshonneur. Ne perdons point de tems , hâtons nous de nous faire connoître , pour sortir promptement de misere.

Me voilà donc à chercher mes parens & à demander le chemin de leur maison , en me vantant publiquement d'être de leur

famille, ce qui leur fut bientôt rapporté par des gens qui ne les aimoient guere, & qui jugeant que la vûë d'un jeune homme si mal équipé ne leur feroit pas grand plaisir, s'étoient empressez à leur porter cette agréable nouvelle. Mes genereux parens en furent au désespoir. Il leur sembloit que ma pauvreté les couvroit d'infamie; & je ne voudrois pas jurer que s'ils eussent pû sans se commettre me faire poignarder, ils n'y auroient pas manqué. Outre qu'ils n'eussent fait en cela que suivre l'usage de ce pays-là. Mais comme on s'entretenoit déjà de moi dans toute la ville & que l'on s'y souvenoit encore de mon pere, si l'on m'eut vû tout à coup disparoître, on n'en auroit pas demandé la cause.

Ne sois pas scandalisé, Lecteur, de la mauvaise opinion que j'ai de mes parens. Je m'imagine qu'à leur place tu ne ferois pas autrement qu'eux. Suppose toi pour un moment aussi riche qu'ils l'étoient, & me dis de quelle façon tu recevrais un Gueux, qui tout à coup tombé des nuës viendroit te saluer au milieu d'une rue en te disant : Bon jour mon Oncle, je suis fils de votre frere ou de votre mere. Tu trouverois cela bien mortifiant. J'eus l'imprudence de me présenter publiquement devant eux. Aussi je n'en abordai pas un qui ne me trai-

tât d'imposteur & de fripon. ils accompagnerent même de menaces ces deux épithètes : Croyez-nous , me dirent-ils , ne vous arrêtez point à Genes , de peur d'y passer fort mal votre tems. J'avois beau nommer mon pere & protester qu'il avoit tenu son rang parmi les nobles Genoïis ; tous les mauvais parens l'avoient oublié.

Je rencontraï pourtant un soir certain vieillard qui sans se découvrir , m'aborda d'un air doux & honnête : Mon fils , me dit-il , n'est-ce pas vous qui avez sujet de vous plaindre de quelques personnes titrées qui ne veulent pas vous reconnoître pour un homme de leur sang ? Je répondis que oui , & je lui dis qui étoit mon pere. Vous me parlez , reprit le vieillard , d'un Noble que j'ai vû autrefois. Il est constant qu'il a dans cette ville des parens qui sont des gens considerables. Je vous dirai même que je connois un Banquier qui doit avoir été des amis de votre pere , & qui demain , car il est trop tard aujourd'hui , vous mettra au fait de toute votre famille. En attendant que je vous mene chez lui , continua-t-il , venez loger dans ma maison ; je suis indigné de l'accueil que vos Cousins vous ont fait. Ils devoient plutôt vous recevoir avec affection. Mais suivez-moi & comptez que le Banquier vous vengera bien de leur dureté.

J'acceptai l'offre que ce bon vieillard me faisoit de me donner un logement , en rendant grace au Ciel d'avoir fait une si heureuse rencontre. Je n'avois garde de me défier d'un pareil personnage. Il avoit l'air grave & debonnaire , sa tête chauve & sa barbe blanche rendoient sa mine venerable. Il s'appuyoit sur un bâton & portoit une longue robe ; je le regardois comme un autre S. Paul. Lorsque nous fûmes dans sa maison qui me parut un Hôtel magnifique , il vint un valet qui voulut lui ôter sa robe ; mais le vieillard ne la quitta point par un excès de politesse , & renvoya le valet , après lui avoir dit quelques paroles Italiennes , qui furent pour moi de l'Hebreu. Ensuite il me fit entrer dans une Salle où pendant une heure entiere , il m'entretint des affaires d'Espagne. Puis venant insensiblement à celles de ma famille , il me fit force questions , particulièrement sur ma mere , & je n'y répondis point en sot. L'entretien commençoit à m'ennuyer , quand le valet revint. Ils eurent encore ensemble une petite conversation en Italien , à laquelle je ne compris rien non plus qu'à la premiere. Mais immédiatement après le bonhomme s'adressant à moi , me dit en Espagnol : Je suppose que vous avez soupé , il est tems de s'aller coucher , vous devez

avoir besoin de repos. Nous nous reverrons demain. Puis se retournant vers le Domestique : Antonio-Maria , poursuivit-il , conduisez ce Gentilhomme au plus bel appartement de ma maison.

J'avois plus d'envie de manger que de dormir , ou plutôt je mourois de faim ; ayant par malheur dîné ce jour-là fort sobrement à mon Auberge , pour mieux ménager ma pistole qui tiroit à sa fin. Néanmoins de peur d'abuser des bontez d'un Hôte qui paroissoit si disposé à me rendre service , je suivis son valet , comme si j'eusse eu le ventre plein. Ce Domestique me fit d'abord traverser une enfilade de sept à huit pieces pavées d'albâtre & routes plus propres les unes que les autres. De-là nous entrâmes dans une galerie pour aller gagner une très-belle chambre où il y avoit un lit fort riche & bien garni avec une tapisserie magnifique. Vous voyez votre chambre , me dit Antonio-Maria , & le lit qui vous est destiné. Il n'y couche jamais que des Princes ou des Parens de mon Maître.

Ce valet , après m'avoir laissé considerer un peu la richesse des ameublemens , s'offrit à me déshabiller , mais je m'en défendis pour cause. Outre que je n'étois pas bien-aisé qu'il vit une chemise toute déchirée ,

rée, mon habit avoit besoin d'une main plus interressée que la sienne à me l'ôter délicatement. Cependant soit par malice, soit qu'il crût que je ne m'opposois à sa bonne volonté que par politesse, il revint à la charge; & se mettant en devoir de me servir malgré moi, il me prit & me tira si brusquement une manche, que si je n'eusse pas eu la précaution de la tenir de l'autre main, il me l'auroit sans doute arrachée. Alors le priant d'un air chagrin de me laisser en repos, j'allois tout de bon me fâcher contre lui, s'il ne se fût point arrêté pour prévenir ma colere. Je me retirai dans la ruelle, où m'étant promptement défait de mes guenilles qui ne tenoient qu'à deux lacets, je me fourrai vîte dans le lit, dont je sentis que les draps étoient propres & parfumez. Après quoi, je dîs au valet qu'il pouvoit emporter la chandelle. Je n'ai garde, me répondit-il; ce seroit le moyen de vous faire passer une très-mauvaise nuit. Il se cache dans cette chambre, dont le plat-fond est fort élevé, de grandes Chauves-Souris qui sont assez communes dans ce pays-ci, & dont vous seriez incommodé si vous demeuriez sans lumiere. Ajoûtez à cela, poursuivit-il, qu'il revient dans les principales maisons de cette Ville certains Esprits mal-faisans, dont on seroit infailli-

blement tourmenté, si l'on négligeoit d'avoir dans les chambres des chandelles allumées dont ces Lutins, à ce qu'on dit, fuient la clarté. Il me faisoit tous ces contes d'un air ingénu, & je les écoutois avec toute la crédulité d'un enfant, au lieu de me défier de cet Antonio-Maria dont la mine fourbe me devoit être suspecte.

Il ne fut pas si-tôt hors de ma chambre, que je me levai pour aller fermer la porte aux verroux, moins dans la crainte d'être volé, que dans l'espérance d'empêcher par-là les Esprits de m'y venir persécuter. Après cela, me croyant en seureté, je me recouchai, & me mis à faire des réflexions sur les bontez du respectable Vieillard chez qui je me trouvois. Bien loin de le soupçonner de quelque mauvais dessein, ce que je n'aurois pas manqué de faire si j'eusse eu un peu plus d'expérience, je me representai qu'il falloit que ce fût quelqu'un de mes plus proches parens, lequel n'avoit pas voulu se faire connoître ce soir là, pour me surprendre plus agréablement le lendemain matin. Je gagerois bien, disois-je, qu'à mon réveil, je verrai venir un Tailleur qui me prendra la mesure d'un habit. Je puis compter que j'aurai bien-tôt toutes mes petites commoditez. Je n'ai pas perdu ma peine d'avoir passé la mer pour venir en Italie. C'est

ainsi qu'en me berçant des plus agréables pensées , je livrai peu à peu mes sens au sommeil le plus profond.

Quoiqu'Antonio-Maria m'eût dit que les Esprits mal-faisans étoient ennemis de la lumière , ma chandelle allumée ne put me garantir des persécutions de quatre figures de Diabes qui entrèrent dans ma chambre. Je n'entendis pas d'abord le bruit que firent ces Démons ; mais leur intention n'étant pas de respecter mon repos , ils s'approcherent de mon lit , tirèrent les rideaux , me saisirent tous quatre , deux par les mains , deux par les pieds , & m'enlevèrent. Je me réveillai enfin , & me voyant suspendu en l'air entre les griffes de ces quatre Diabes , je demeurai tellement épouvanté , qu'on peut dire que j'étois plus mort que vif. Ils avoient la forme sous laquelle on représente un Démon : De grandes queües , des masques effroyables & des cornes à la tête. Je perdis l'usage de la voix. A peine me restoit-il quelque sentiment. J'en eus pourtant encore assez pour invoquer quelques Saints dont les noms se présenterent à mon esprit. Mais quand j'aurois recité des Oraisons , c'eût été autant de bien perdu. Je n'aurois pû chasser ces Lutins. Les exorcismes même auroient été inutiles. J'avois affaire à des Diabes bap-

tifez. Ils me mirent dans une de mes couvertures , en prirent chacun un coin , & commencerent à me berner avec tant de vigueur , qu'ils me lançoient jusqu'au plafond , contre lequel je m'imaginois à tout moment que j'allois me casser la tête ou quelqu'un de mes bras. J'en fus quitte toutefois pour des contusions & des meurtrissures. Ils cessèrent enfin de me faire voltiger , soit par fatigue , soit qu'ils sentissent que ma peur étoit laxative. Ils me couchèrent tout rompu. Puis m'ayant recouvert , ils éteignirent la lumière , & s'en retournerent par où ils étoient venus.

Je demurai dans ce pitoyable état jusqu'au lever du Soleil , & la frayeur dont j'avois été saisi m'agitoit encore , lorsque je fis un effort pour me lever dans le dessein de sortir au plus vite d'une maison où l'on remplissoit si mal les devoirs de l'hospitalité. Mais je ne me levai ni ne m'habillai point sans ressentir de vives douleurs , dont je ne pouvois me rappeler la cause , sans donner mille maledictions au Vieillard qui m'avoit fait traiter si cruellement. Ce n'étoit plus pour moi ce personnage si digne de vénération , cet homme de bien que je m'applaudissois d'avoir rencontré. C'étoit alors un vieux Sorcier , damné dès ce monde.



Avant que de sortir de la chambre, je fus curieux de sçavoir par où les Esprits malins y étoient entrez. J'examinai d'abord la porte, & la trouvant au même état où je l'avois laissée en me couchant, c'est-à-dire fermée aux verroux, je ne pouvois croire raisonnablement qu'ils se fussent introduits par-là. Mais ayant levé une tapisserie, j'apperçûs une grande fenêtre qu'elle couvroit, & qui donnoit sur le corridor. Elle étoit même encore ouverte, les Lutins ne s'étant pas mis fort en peine de la fermer. Je ne fis point de bruit, de peur que les battus ne payassent encore l'amende; & je n'aspirois qu'à me tirer de ce maudit endroit. J'étois déjà dans la galerie, lorsqu'Antonio-Maria vint au devant de moi pour me dire que son Maître m'attendoit dans une Eglise à deux pas de là. Je ne lui répondis qu'en le priant de me conduire à la porte de la rue. Ce qu'il fit d'un aussi grand sang froid, que s'il n'eût pas été un des Démons qui m'avoient si bien berné. Dès que j'eûs la clef des champs, je ne demandai pas mon reste. Je m'enfuis tout à coup comme si je n'eusse pas eu le moindre mal. Que la frayeur prête de force! J'allois comme la pensée.

D'abord que je me vis en liberté, ma faim, que la crainte avoit suspendue, re-

commença de se faire sentir , & devint telle , qu'il me fallut pour la satisfaire , acheter un peu de viande cuite & un morceau de pain , que je mangeai en marchant toujours. Je ne m'arrêtai point que je ne fusse hors de la ville. Mais alors appercevant une taverne , j'entrai dedans pour boire un coup. Le vin , que je trouvai bon , ranima mon courage. De maniere qu'après un petit repas , je pris la route de Rome en m'occupant du gracieux accueil que mes parens m'avoient fait , & sur tout de celui du Vieillard. Je fis serment de ne jamais oublier la détestable nuit que ce vieux loup gris m'avoit procurée en me menant loger chez lui , & d'en tirer vengeance , si la Fortune m'en fournissoit l'occasion.

CHAPITRE II.

Du parti qu'il prit en sortant de Genes

JE m'éloignois de Genes , sans tourner la tête pour regarder cette ville , comme si j'eusse craint d'être changé en pierre. Je ressemblois à un échappé de la bataille de Roncevaux , & je marchois toujours sans tenir de route assurée , quoique j'eusse dessein d'aller à Rome. Enfin , j'arrivai à un

Bourg à dix mille de Genes , & je m'y arrêtai pour me délasser pendant quelques heures. J'achevai là de dépenser ma pistole. Ensuite m'abandonnant à la Providence, je poursuivis mon chemin.

Je me trouvai bien-heureux d'être accoutumé à la mauvaise fortune , & d'avoir déjà quelques principes de l'art de gueuser. Sans cela que serois-je devenu ? J'aurois été fort à plaindre ; au lieu qu'avec le talent d'exciter la charité du prochain , on peut sans argent voyager en Italie. Il faut rendre cette justice aux Italiens , qu'il n'y a point dans le monde de Nation plus charitable que la leur. Pour preuve de cela , c'est que je pouffai jusqu'à Rome sans dépenser même un sou de tout l'argent que je reçûs en chemin & que je gardai. On me donnoit dans les Villages plus de viande & de pain que je n'en pouvois manger. La gueuserie en ce pays-là est donc d'une grande ressource pour les gens d'esprit mal-aisez qui veulent sacrifier à la paresse. Aussi je m'acquainai si fort à ce métier , que je n'en cherchai plus d'autre. Il est vrai que me voyant dans la Capitale du monde Catholique avec assez d'argent pour m'habiller , je fus au commencement un peu tenté de le faire , pour me mettre en état d'aller présenter mes services à quelque grand Seigneur ;

mais je résistai courageusement à ce desir, qui me parut une tentation du Diable.

Oh ! oh ! Guzman , me dis-je à moi-même , avez-vous envie de vous donner ici les mêmes airs qu'à Toledé ? Si par malheur , quand vous aurez employé tout votre magot à vous habiller , vous ne trouvez point de condition , qui vous nourrira , mon ami ? D'ailleurs , pensez-vous qu'un bel habit neuf soit propre à rendre le monde charitable ? Détrompez-vous. Vous ferez beaucoup mieux vos orges vêtu comme vous êtes. Croyez-moi , profitez de vos vieilles folies au lieu d'en vouloir faire de nouvelles. Demeurez tranquille , & n'ayez point de vanité. En me parlant de cette sorte , je tirai ma bourse & lui fis un nouveau nœud. Puis apostrofant les espèces qui étoient dedans : Demeurez enfermées là , leur dis-je , jusqu'à ce qu'il s'offre une meilleure occasion de sortir.

Je commençai donc à promener mes haillons dans les ruës de Rome , & à demander l'aumône en gueux , qui déjà se croyoit un Maître , & qui pourtant n'étoit encore qu'un Apprenti en comparaison des Mandians de ce Pays-là. Il y en eut entr'autres un jeune , qui remarquant de quelle façon je m'y prenois , jugea que j'avois besoin de leçons , & voulut bien m'en donner.

Nous nous associâmes tous deux , & pour me rendre plus utile à la société , il m'apprit les différentes manières , & les tons divers dont il falloit demander aux uns & aux autres , sans parler de la variété des discours qu'on leur devoit tenir. Les hommes , me dit-il , ne sont point touchez de ces voix plaintives & lamentables dont les gueux font retentir les airs : Ils mettent plus volontiers la main à la poche , quand on leur demande simplement pour l'amour de Dieu. Quant aux femmes , continua-t-il , comme les unes sont dévotes à la Sainte Vierge , les autres à Notre-Dame du Rosaire , c'est par-là que nous les empaumons. Il est bon aussi de leur souhaiter qu'elles soient préservées de tout péché mortel , de faux témoignages , du pouvoir des traîtres & des méchantes langues. Ces sortes de vœux faits en termes énergiques & d'une voix forte , leur arrachent l'argent du fond de l'ame.

Il m'enseigna de plus de quelle manière on pouvoit inspirer de la compassion aux riches , & ce qui est encore plus difficile , aux Dévots de profession. En un mot , je reçûs de lui de si bonnes instructions , que je m'en trouvai fort bien. Je ne sçavois que faire de tout ce qu'on me donnoit. Je connoissois déjà Rome , depuis le Pape jusqu'au

dernier de ses Marmitons. De peur de fatiguer mes pratiques à force de leur demander, j'avois divisé la ville en sept quartiers, dont j'en visitois régulièrement un chaque jour. Je n'étois pas moins exact à parcourir les Eglises, quand on y célébroit des Fêtes, & je faisois alors dans ces endroits-là de copieuses recettes de menuës monnoyes. A l'égard des morceaux de pain qui m'étoient ordinairement donnez aux portes des maisons, j'en vendois le superflus aux pauvres honteux, qui, par la secrète assistance des fidelles, étoient en état de les payer comptant. Des Villageois & d'autres gens qui engraissoient de la volaille & des cochons, en achetoient aussi; mais les faiseurs de pain d'épices étoient ceux de mes chalands avec qui je trouvois le mieux mon compte. Je faisois encore de l'argent de toutes les vieilles hardes que m'apportoient pour me couvrir la peau les personnes charitables qui ne pouvoient sans pitié voir un garçon de mon âge presque nud, sur tout pendant l'hyver.

Depuis ce tems-là, ayant fait connoissance avec les premiers Docteurs de notre faculté de gueuserie, j'achevai de me perfectionner par leurs conseils, & par leur exemple. J'allois avec eux dans les grandes maisons, quand on y faisoit des aumônes

publiques. Un jour que nous étions une trentaine pour le moins à la porte de l'Hôtel de l'Ambassadeur de France, j'entendis un de mes Confreres qui disoit derriere moi : Regardez ce vilain gourmand d'Espagnol. Il gâte le métier. S'il arrive le ventre plein dans un endroit où quelqu'un lui présente de la soupe où de la viande, il n'en veut point. Cela nous perd. On juge par-là que les pauvres, pour la plûpart, en ont plus qu'il ne leur en faut. Un de nos anciens qui me connoissoit, ayant oüi ces paroles, dit au Gueux qui venoit de les prononcer : Paix camarade. Ne voyez-vous pas bien que c'est un Etranger qui n'est pas encore instruit de nos régles. Laissez-moi faire. Je veux l'endoctriner. Il n'a pas la tête dure, & je puis vous assurer que dans peu il en vaudra bien un autre.

Après avoir ainsi pris mon parti, il m'appella tout bas, & me tirant à l'écart, il me fit plusieurs questions. Il me demanda de quel endroit d'Espagne j'étois, comment je me nommois, depuis quel tems je demourois à Rome, & quand j'eus répondu à tout cela très-laconiquement, il me representa, mais avec beaucoup de douceur les considérations mutuelles que les Pauvres se devoient les uns aux autres, pour le *decorum* de la Gueuserie : Qu'ils étoient obligez d'être

tre unis & de s'entendre comme des freres en foire. De-là s'engageant dans un grand détail , il me révéla des secrets qui me firent bien connoître que j'étois encore fort au dessous de ces grands hommes. Il m'apprit entr'autres choses dont je n'avois de ma vie entendu parler , de quelle façon je pouvois élargir mon estomac , & manger quatre fois plus qu'à mon ordinaire sans en être incommodé. Il n'oublia pas de me remontrer que je devois , lorsque je mangerois devant le monde , faire paroître une extrême avidité. Ce qui étoit essentiel , disoit-il , pour persuader que les Pauvres mouroient de faim. Après cela , il finit en me disant à quelles heures il falloit que j'eusse soin de me rendre à tels & tels endroits : Dans quelles maisons il m'étoit permis d'entrer dans la cuisine , & même jusques dans la chambre , & il me marqua celles dont il m'étoit défendu de passer la porte.

Je m'imaginois qu'il avoit épuisé la matière , & cependant toutes ces choses n'étoient encore rien au prix des Loix de la Gueuserie. Il me les fit lire chez lui où il me mena , dès que l'aumône de l'Ambassadeur de France eût été distribuée. Il ne se contenta pas de me donner la lecture de ces Loix admirables , il m'en laissa prendre une

copie , afin , me dit-il , que cessant d'y contrevenir par ignorance , je ne commisſe plus d'actions ſcandaleuſes. Je n'ai pas crû , Lecteur , devoir ſupprimer ces Statuts. Je vais te les rapporter tels qu'ils me furent communiquez. S'il y a des perſonnes qui n'aiment point les peintures dans les mœurs baſſes , eſt-il juſte que pour m'accommoder à l'excès de leur délicateſſe , je ne te montre pas un tableau qui peut te faire plaiſir.

CHAPITRE III.

Les Loix de la Gueuſerie.

Comme les Gueux de chaque Nation ſe font diſtinguer par la manière dont ils demandent l'aumône : Que les Allemands mandient par troupes & en chantant , les François en priant , les Flamands en faiſant des révérences , les Bohémiens en diſant la bonne aventure , les Portugais en pleurant , les Italiens en haranguant , les Anglois en injuriant , & les Eſpagnols en grondant d'un air orgueilleux : Nous leur ordonnons à tous d'observer les Statuts ſuivans , ſous peine de deſobéiſſance.

1°. Nous défendons à tout Mandiant bleſſé ou eſtropié , de quelque Nation qu'il

soit , de paroître dans les endroits où seront d'autres Gueux pleins de vigueur & de fanté , à cause de l'avantage qu'il auroit sur eux. Comme aussi nous faisons défense à ceux qui n'ont aucune incommodité , de faire aucune liaison de quelque façon que ce puisse être avec des Aveugles , Diseurs d'Oraisons , Saltinbanques , Poètes , Musiciens , Captifs rachetez , ni même avec de vieux Soldats échappés d'une déroute , non plus qu'avec des Matelots sauvés d'un naufrage. Quoiqu'ils demeurent tous d'accord qu'il faut demander la charité pour subsister , leurs maniere de gueuser étant différentes , il est nécessaire que chaque Société s'en tienne à ses réglemens.

2°. Nous ordonnons que dans chaque Pays les Mandians aient des tavernes fixes , où puissent présider trois ou quatre de leurs anciens avec leurs bâtons à la main pour marque de leur autorité. Auxquels dits Anciens nous donnons pouvoir de s'entretenir dans lesdites tavernes de toutes les affaires du monde , & de dire avec liberté tout ce qu'ils en pensent. Permettons en même tems aux autres Gueux de conter leurs faits héroïques , ainsi que les exploits de leurs prédecesseurs & de parler de batailles où ils ne se seront point trouvés.

3°. Que tout pauvre Mandiant soit re-

nu de porter à la main un bâton , ferré même s'il peut , pour s'en servir dans l'occasion , à peine de s'en repentir.

4°. Qu'il prenne garde sur-tout , d'avoir sur lui quelque chose de neuf ; que tous ses vêtemens soient usez , déchirez ou rapiécetez ; rien ne produisant un plus mauvais effet que de gueuser avec un habit neuf. Bien entendu toutefois que si en demandant l'aumône , un Mandiant reçoit quelque hardes neuve , il pourra s'en parer le jour qu'il l'aura reçûe , mais non pas plus long-tems. Nous voulons qu'il s'en défasse dès le lendemain.

5°. Pour prévenir toute dispute qui pourroit naître entre les Confreres pour les postes , nous entendons que l'ancienneté de la possession prévale , & qu'on n'ait aucun égard pour les Personnes.

6°. Que deux Mandians infirmes ou estropiez gueusent ensemble s'ils veulent & se traitent de freres ; mais qu'ils affectent de demander l'aumône tour à tour d'un ton de voix différent , & de façon que l'un ne commence que quand l'autre aura fini. Qu'ils marchent sur la même ligne des deux côtez d'une rue en chantant chacun ses disgraces , & qu'ils partagent ensuite ce qu'ils auront gagné.

7°. Qu'il soit permis à un Gueux de

porter pendant l'Hyver un vieux torchon sur sa tête en guise de bonnet , tant pour se garantir du froid que pour faire le malade. De plus , il pourra se servir de deux potences & avoir un pied attaché au derriere.

8°. Tout Mandiant peut avoir bourse & bourson ; mais il ne doit recevoir l'aumône que dans son chapeau.

9°. Qu'aucun de nos Confreres n'ait l'indiscretion de découvrir les mysteres de notre Societé aux personnes qui n'y seront pas initiées.

10°. Si quelqu'un de nos Pauvres est assez heureux pour faire une découverte dans l'art de gueuser , il faut qu'il la communique à la Compagnie ; afin qu'elle puisse s'en servir , les biens de l'esprit devant êtres communs entre tous les Freres gueusants. Cependant pour récompenser l'Inventeur & mieux exciter son genie à découvrir de nouvelles ruses , nous lui accordons un privilege exclusif pour jouir trois mois de son travail , & pendant ce tems-là nous défendons à tous les autres Confreres de le contrefaire , à peine de confiscation à son profit de tout ce qu'ils pourroient avoir gagné par ce moyen.

11°. Nous exhortons les Freres à s'indiquer franchement & de bonne foi les uns

aux autres les maisons où ils auroient appris que l'on doit faire la charité publiquement ou en particulier; spécialement les maisons où l'on jouë & celles où les Galands vont courtiser leurs Dames, les aumônes étant certaines dans ces endroits-là.

12°. Que nos Gueux soient avertis de ne pas mener avec eux des chiens de chasse comme chiens couchans & levriers, ni même des roquets; les Aveugles seuls ayant droit de se faire accompagner dans la ville par un petit chien attaché à une ficelle. Cette défense pourtant ne regarde pas ceux de nos freres qui ont des chiens à talens. Nous permettons à ces derniers de continuer à leur faire faire leurs exercices ordinaires: Qu'ils les fassent danser ou sauter dans les cerceaux; mais qu'ils ne s'avisent pas de s'arrêter devant la porte d'une Eglise où il y aura d'autres Gueux de la Société, attendu que cela porteroit à ceux-ci un notable préjudice.

13°. Qu'un Mandiant se garde bien d'aller acheter au marché de la viande ou du poisson pour son compte, à moins que la nécessité ne l'y oblige; car cette action est d'une très-dangereuse conséquence.

14°. Nous permettons aux Gueux qui n'ont point d'enfans, d'en louer jusqu'à quatre pour les mener avec eux dans les

Eglises les jours de Fêtes ; mais qu'ils n'en prennent pas audessus de cinq ans , & s'il se peut que ces enfans paroissent jumeaux. Si c'est une femme qui les mene , qu'elle ne manque pas d'en avoir un pendu à la mammelle , & si c'est un homme qu'il ait soin d'en porter toujours un entre ses bras , il tiendra les autres par la main.

15°. Que ceux qui auront des enfans les dressent jusqu'à l'âge de six ans à bien quester dans les Eglises : qu'ils les laissent aller seuls , sans pourtant les perdre de vûe , après leur avoir appris à demander l'aumône pour leurs peres & meres qui sont dans leur lit malade à l'extrémité. Mais sitôt que ces mêmes enfans auront attrapé leur septième année , nous ordonnons qu'on les abandonne à leur propre conduite , comme déjà majeurs , & qu'on se contente de les assujettir à se rendre au logis aux heures réglées.

16°. Les Gueux de la vieille roche ; ceux qui se font un point d'honneur de marcher sur les pas de leurs Ancêtres qui les ont élevez dans la Gueuserie , ne consentiront jamais que leurs enfans embrassent une autre profession que la leur , ni qu'ils s'abaissent à servir quelqu'un ; & si ces enfans veulent se montrer dignes de leurs peres , ils auront en horreur toute autre condition.

17°. Quoique la Sainte Paresse soit la premiere Divinité dont nous encensions les Autels, nous jugeons à propos de prescrire à nos Mandians les heures auxquelles ils doivent se lever. Qu'ils soient habillez & même sortis de chez-eux à sept heures en Hyver, & à cinq en Eté, qu'ils se mettent encore plutôt en campagne s'ils se sentent le cœur au métier; & qu'ils se retirent dans leurs gîtes une demi-heure avant la nuit, si ce n'est dans les cas extraordinaires & qui leur seront annoncez par les Anciens de la Societé.

18°. Seront déclarez infâmes & bannis de la Compagnie tous ceux qui seront assez hardis pour escamoter, receller, dépouiller les petits enfans ou faire d'autres friponneries.

19°. Voulant traiter favorablement les jeunes gens qui s'engagent avec ferveur dans notre état, nous statuons & ordonnons qu'à l'avenir un frere qui aura douze ans accomplis, ne sera plus obligé de faire que trois années de Noviciat au lieu de cinq; & nous prétendons qu'après ledit tems de trois années, il soit tenu pour Profez & reconnu pour un sujet qui a dûment satisfait à l'institution.

20°. Nous exigeons en même tems dudit Frere qu'il fasse ferment d'être fidele à

la Société, de ne la point quitter, & de ne songer jamais à se soustraire à notre obéissance sans notre congé spécial; promettant encore de garder religieusement nos Statuts sous les peines portées par eux.

CHAPITRE IV.

De l'aventure désagréable qui arriva au pauvre Guzman en gueusant dans la ville de Rome pendant le tems de la meridienne.

Outre ces Loix, le Docteur qui venoit de me les communiquer m'en apprit encore d'autres qu'il me dit avoir été établies par les plus fameux Mandians d'Italie & particulièrement par le celebre Albert surnommé par excellence, Messer Morcon, c'est-à-dire Grand boyau, que l'on regardoit à Rome comme le Generalissime des Gueux. Il meritoit veritablement ce titre & même celui de Prince de la Gueuserie, ou si vous voulez, d'Archi-Gueux de la Chrétienté.

Il étoit digne de gouverner l'Empire des faineans, tant à cause de sa bonne mine,

que de ses mœurs & de son esprit. Il mangeoit dans un seul repas deux fressures entières de mouton avec les pieds , une tetine de vache & dix livres de pain , sans parler des graillons dont il étoit rarement dépourvû. Ajoutez à cela qu'il buvoit à proportion. Il est vrai qu'il recevoit en récompense plus d'aumônes lui seul que dix pauvres des plus estropiez. Aussi avoit-il besoin d'une plus grande assistance que les autres. Quoiqu'il mangeât toutes les provisions qu'on lui donnoit & qu'il employât tout son argent à boire , il se trouvoit souvent obligé d'avoir recours à la cuisine des autres Gueux, qui comme ses vassaux , se faisoient un plaisir de contribuer à sa subsistance. Il ne parut jamais sou ni de vin ni de viande. Il alloit ordinairement en Hyver comme en Eté l'estomac & le ventre nuds. Point de chemise , point de bas. Il avoit la tête découverte en tout tems , le menton bien rasé & la peau si luisante qu'elle sembloit avoir été frottée de lard.

Entr'autres reglemens que fit ce Messer Morcon pendant son regne , il y en a un qui merite bien d'être rapporté : Il ordonna aux Mandians de sa société de coucher sur la terre sans matelats ni oreillers , & de cesser de gueuser dans la journée dès qu'ils auroient gagné de quoi vivre tout le jour , di-

fant qu'un véritable Gueux devoit être entièrement abandonné à la Providence & ne songer jamais au lendemain.

J'appris par cœur toutes les Loix de Gueulerie que mon Docteur m'avoit enseignées ; mais je me contentois d'observer les plus essentielles. Néanmoins comme j'avois l'ambition de vouloir me distinguer dans toutes les professions que j'embrassois, il m'arrivoit souvent de hazarder des démarches qui ne tournoient ni à mon honneur ni à mon profit. Telle fut entr'autres celle que je fis un jour du mois de Septembre. Il faisoit une chaleur excessive ; je m'avivai l'après dînée entre une heure & deux, d'aller dans les ruës de Rome demander l'aumône de porte en porte. Je m'étois mis dans la tête qu'on ne manqueroit pas de croire qu'il falloit que je fusse bien pressé par la faim pour gueuser à pareille heure par un tems si chaud. Je comptois que ce seroit à qui m'apporteroit des vivres ou de l'argent, néanmoins je parcourus tout un quartier sans recueillir d'autres fruits des lamentations d'ont je faisois retentir l'air, que des rebuffades & des injures.

Je gagnai un autre quartier dans l'espérance d'y trouver des cœurs plus sensibles à mes cris. Je frappai à une porte avec mon bâton, personne ne me répondit. Je re-

commençai jusqu'à trois ou quatre fois très-rudement ; mais dans le tems que je m'obstinois à vouloir que quelqu'un de la maison me fit connoître qu'on m'y entendoit, il parut à une fenêtre un garçon de cuisine, qui lavoit apparemment la vaisselle, & qui pour prix de mon opiniâtreté me versa sur la tête une chaudronnée d'eau bouillante ; après quoi il se mit à crier : *Garre l'eau là-bas.*

Si-tôt que je me sentis baptiser si chaudement, je poussai un cri si effroyable & fis mille grimaces, comme si j'eusse souffert de cuisantes douleurs. Dans un moment je me vis entourré d'une grande quantité de monde. Les uns blâmerent le garçon de cuisine ; mais tous les autres me dirent que j'avois tort d'aller ainsi réveiller les honnêtes-gens qui dormoient, & que si je n'avois point envie de prendre du repos, je ne devois pas du moins troubler celui des autres. Il y en eut pourtant quelques-uns qui furent touchez de compassion, & qui pour me consoler de ce triste accident, me mirent dans la main quelque monnoye avec quoi je me retirai pour aller m'essuyer au logis. C'est fort bien fait, me disois-je en chemin. Ne te contenteras-tu jamais du nécessaire ? Quel Demon t'a trompé en te poussant à faire ce que les autres ne font point.

J'étois déjà fort près de chez-moi , lorsqu'un des plus anciens de notre Société & mon voisin , m'appella. J'entrai dans une cave où il faisoit la résidence. Il me présenta un vieux tabouret boiteux, & quand je fus assis il me demanda d'où je venois, de quel bain je sortois , & qui m'avoit si bien ajusté ? Je lui contai mon aventure. Il en rit de tout son cœur. C'étoit un vieillard originaire de Cordoüe , né , élevé & destiné à mourir dans la gueuserie. Mon pauvre Guzman , me dit-il , je crains fort que tu ne sois jamais qu'un benest. Il coule dans tes veines un sang trop chaud. Tu veux être maître avant que d'avoir été disciple. Ne vois-tu pas bien que tu as mal fait de t'écarter de nos coutumes ? Mais puisque nous sommes tous deux du même Pays , & que ta jeunesse te rend excusable , je veux t'enseigner tous tes devoirs. Premièrement , mon ami , apprends qu'on ne donne point l'aumône à Rome l'après-midi. Les Bourgeois aussi bien que les personnes de qualité font dans ce tems-là ce que nous appellons la sieste en Espagne , & c'est leur faire de la peine que de les éveiller ou les empêcher de s'endormir. Quand un Pauvre a demandé deux fois d'un ton élevé l'aumône à une porte , & qu'on ne lui répond rien , c'est une marque qu'il n'y a personne au logis ou qu'on n'y

n'y veut pas être ; & par conséquent il doit alors passer son chemin , sans s'arrêter à perdre là son tems. Ne sois pas assez imprudent pour ouvrir une porte fermée , encore moins pour entrer dans la maison ; demande de la ruë ; de peur des chiens du logis , qui sçavent bien nous distinguer des autres hommes , & qui nous regardant comme leurs Rivaux , nous haïssent naturellement.

Un des meilleurs avis que je puisse te donner , poursuivit-il , c'est de t'avertir que tu es Espagnol. Ce qui suppose en toi une disposition prochaine à brusquer ceux qui te refuseront la charité. Ainsi quand tu t'adresseras à quelqu'un de ces mauvais riches , qui non seulement ne nous assistent jamais , mais qui nous reprochent même avec aigreur notre faineantise , songe qu'il ne faut répondre à ses discours durs que par des paroles pleines de douceur & d'humilité. Autre conseil très-important : Si par hazard, ce qui m'est arrivé cent fois en ma vie , tu t'approches d'un Cavalier , qui dans le moment que tu lui demande l'aumône , ôte son gand & met sa main dans sa poche , je ne te défends pas de sentir de la joye à cette action ; mais si tu t'aperçois qu'il n'a fouillé dans sa poche que pour en tirer son mouchoir , n'en témoigne aucun

chagrin & ne gronde pas entre tes dents ; car peut-être a-t-il près de lui un autre Cavalier qui veut te faire l'aumône , & que tes murmures détourneraient de son dessein.

Après que le vieux Cordoüan m'eut donné ces préceptes politiques, il m'apprit de quelle maniere on pouvoit faire naître une fausse lepre & des ulceres ; comme on faisoit enfler une jambe ; par quelle adresse un bras paroïssoit tout disloqué , & avec quoi l'on rendoit un visage plus pâle que celui d'un mort. Il possédoit enfin mille secrets curieux qu'il eut la bonté de me communiquer , tant par amitié pour moi que de crainte de s'en aller dans l'autre monde sans les avoir laissez à personne. En effet il cessa de vivre peu de jours après.



CHAPITRE V.

De l'agréable vie que Guzman me voit avec ses Confreres. Relation du voyage qu'il fit à Gaëte. Histoire d'un Gueux qui mourut à Florence.

M Algré la disposition textuelle du dixième Statut de la Gueuserie, je ne jugeai point à propos de faire part à mes Confreres des secrets du Cordoüan, qui ne les avoit revelez qu'à moi. Cependant nous vivions tous ensemble dans une union parfaite. Nous nous assemblions quelquefois le soir jusqu'à dix ou douze & nous passions le temps à disputer sur les exclamations nouvelles que chacun de nous inventoit. Il y avoit même des Gueux qui découvroient des manieres de benedictions dont ils faisoient trafic & qu'ils vendoient aux autres qui les achetoient à cause de la nouveauté.

Les jours de Fêtes nous étions de grand matin dans les Eglises où il y avoit Indulgence pleniere. Nous nous empresseions à occuper les meilleures places. C'étoit à qui seroit auprès du bénitier ou à l'entrée de

la Chapelle de la Station. Nous y demeurions toute la matinée , & le plus souvent nous sortions de la ville le soir pour courir les Villages des environs , aussi-bien que les fermes & les maisons de plaisance , d'où nous ne revenions guere sans être chargez de pieces de lard , de pain , d'œufs & de fromages ; quelquefois même de vieilles hardes , tant nous scävions exciter la pitié des bonnes gens de la campagne. Si quelque personne de consideration venoit à paroître sur notre chemin , du plus loin que nous l'apercevions , nous commencions à former un concert de voix plaintives & à demander l'aumône pour lui donner tout le tems de mettre la main à la poche , autrement elle auroit pû passer sans vouloir s'arrêter.

Lorsque nous rencontrions plusieurs Bourgeois ensemble & que nous avions le loisir de nous préparer à les aborder , chacun de nous jouoit son rôle : l'un faisoit le boiteux , l'autre l'aveugle ; celui-ci le manchot , celui-là le muet , un autre se tordoit la bouche ou marchoit les jambes renversées , un autre marchoit avec des potences ; nous faisons enfin toute sortes de figures , ayant soin que les plus habiles de notre bande fussent à la tête pour rendre la scene plus touchante.

Il falloit entendre les vœux que nous faisons pour tirer la moëlle de leur bourse. Nous souhaitions que Dieu leur voulût donner des enfans , benir leur commerce & leur conserver la santé ; par de semblables souhaits nous les engagions à remplir les nôtres. Il ne se faisoit pas une partie de plaisir , pas un festin dont nous ne tirassions pied ou aîle. Nous étions pour cela des animaux de haut nez. Nous ne manquions pas de nous rendre en petit nombre à l'endroit où se donnoit la fête & d'y trouver nos franchises lippées. Hôtels d'Evêques , de Cardinaux , d'Ambassadeurs , toutes les grandes Maisons nous étoient ouvertes ; nous les occupions l'une après l'autre. Ainsi nous possédions tout , quoique nous n'eussions rien.

Je ne sçai comment mes camarades se trouvoient affectez quand ils recevoient la charité des mains d'une Dame jolie ; pour moi , miserable pecheur , lorsque je me présentois devant une jeune personne qui m'enchantoit par sa figure , je lui demandois l'aumône en face & la regardois fixement entre deux yeux. Si elle me donnoit elle-même de l'argent , je pressois tendrement sa main entre les miennes & la baisois ayant qu'elle m'échappât. Mais je faisois cette action téméraire d'un air si respec-

tueux, ou pour mieux dire si hipocrite, que la Dame n'étant point en garde contre mon plaisir, prenoit ce trait insolent pour un transport de reconnoissance.

Les plaisirs de la vie que l'on croit faits pour les Grands du monde & pour les riches, sont plutôt le partage des Gueux, qui en favourent la douceur avec plus de licence, plus de goût & plus de tranquillité qu'eux. Quand les Pauvres n'auroient pas d'autres avantages que celui de pouvoir demander & recevoir sans peine & sans honte, c'est un privilege que le reste des hommes n'a pas, si nous en exceptons les Souverains qui peuvent aussi sans rougir demander à leurs peuples: Mais la difference qu'il y a entre les Souverains & les Gueux, c'est que les premiers demandent souvent de l'argent à des gens pauvres, & qu'au contraire les autres n'en demandent guere qu'à des personnes plus riches qu'eux. Il n'est donc point d'état plus heureux que celui des Mandians, mais tous ne connoissent pas leur bonheur. La plûpart uniquement occupés des délices de la vie animale, ne jouissent que d'une partie de leur félicité. Ils ne sentent pas combien il est doux de vivre dans l'indépendance, sans procès & sans crainte d'avoir mal placé son argent: D'être audeffus des intrigues d'Etat, des

affaires , du négoce & de tous les embar-
ras où les autres sont plongez jusqu'à leur
mort. Certes , le premier qui embrassa ce
genre de vie devoit être un grand Philoso-
phe !

Je croirois volontiers les Gueux affran-
chis du pouvoir de la fortune , si de tems
en tems cette malicieuse Déesse ne prenoit
plaisir à l'exercer sur eux en leur faisant
éprouver de petites disgraces, comme celle
qui m'arriva dans la ville de Gaëte , où je
voulus aller par curiosité , m'imaginant
qu'un homme , qui pouvoit déjà se donner
pour habile dans le métier , ne seroit pas
plutôt dans ce pays-là , qu'il tomberoit sur
lui une grêle d'aumônes. Je n'y fus pas si-
tôt rendu , que me couvrant la tête d'une
fausse tigne que je sçavois admirablement
bien faire , je me plaçai à la porte d'une
Eglise. Le Gouverneur de la ville passa
près de moi par hazard & après m'avoir
regardé avec quelque attention , me fit la
charité. Un assez grand nombre d'habitans
des deux sexes suivirent son exemple, & ce
fut une bénédiction pendant cinq ou six
jours , mais l'avidité comme l'on dit , fait
crever le sac. Un jour de Fête , ma tigne
me paroissant une invention usée , il me
prit envie d'avoir un ulcere à la jambe , &
je m'en fis bientôt venir un en me servant

du secret que le vieux Cordoüan m'avoit enseigné.

Ayant donc mis ma jambe dans un état à me rapporter, à ce qui me sembloit, autant qu'une bonne vigne, j'allai me poster avantageusement à la porte d'une autre Eglise. Là commençant d'une voix dolente à vouloir exprimer les douleurs que me caufoit mon ulcere, je m'attirai les yeux des personnes qui passaient. Il me parut même que j'excitois leur compassion, quoique mon visage vermeil, car j'avois negligé de le rendre pâle, démentit mes plaintes & dût inspirer de la défiance; mais les bonnes gens n'y regardent pas de si près, & je recevois plus d'aumônes seul que tous les autres Gueux qui étoient là & qui m'auroient voulu au Diable avec mon ulcere.

Le Gouverneur, pour mes pechez, s'avisa de venir entendre la Messe dans cette Eglise. Il jetta la vûë sur moi & me reconnut à la voix. Il lui auroit été impossible de me démêler autrement, puisque j'avois alors la tête enveloppée d'une serviette qui me descendoit jusques sur le nez. C'étoit un homme qui avoit de l'esprit & beaucoup d'experience. Dès qu'il m'eut remis, je m'imagine qu'il dit en lui-même: Depuis quatre jours que j'ai vû ce drôle-là, se peut-il qu'il lui soit venu un ulcere à la

jambe : Il y a quelque chose là-dessous , approfondissons un peu cela : Mon ami , me dit-il ; en m'adressant la parole , vous êtes tout nud , votre misere me touche , suivez-moi , je veux vous faire donner une chemise.

J'eus l'imprudence de lui obéir sans le soupçonner d'aucun mauvais dessein ; car pour peu que je me fusse douté de celui qu'il avoit , je te réponds que malgré les gens de sa suite je me serois dérobé au châ-timent qu'il me préparoit. Lorsque nous fûmes arrivez chez lui , il m'envifagea d'un air si froid & si severe que j'en conçus un malheureux présage ; puis il me deman-da si ce n'étoit pas moi qu'il avoit vû à la porte d'une Eglise la tête couverte de tigne. Je pâlis à cete question & n'eus pas la hardiesse de répondre que non. Là-dessus il voulut voir ma tête & n'y remarquant pas la moindre apparence de tigne , il me dit : Apprends-moi par quel remede singulier tu t'es guéri si parfaitement du mal que tu avois il y a quatre jours. De plus, ajouta-t-il , je ne conçois pas comment , avec le visage rubicond que je te vois , tu peux avoir un ulcere à la jambe : Seigneur , lui répondis-je , tout déconcerté , & ne sçachant ce que je disois , Je l'ignore. Mais c'est Dieu qui le veut ainsi.

Je fus encore plus troublé quand je l'entendis ordonner à un de ses Laquais d'aller chercher un Chirurgien. Je compris ce que cela signifioit, & j'aurois fait une tentative pour me sauver si la porte n'eut pas été fermée ; mais elle l'étoit, & il n'y avoit pas moyen de m'échapper. Enfin le Chirurgien arriva. Il examina ma jambe & tout habile homme qu'il étoit, il y auroit peut être été trompé, si le Gouverneur ne lui eut dit tout bas les raisons qu'il avoit pour me croire un fourbe. Après cela le Chirurgien eut peu de peine à découvrir la vérité. Il observa de nouveau l'ulcere & dit d'un air de capacité. Ce Mandiant n'a pas plus de mal à la jambe que j'en ai à l'œil. Qu'on m'apporte de l'eau chaude & je vous prouverai ce que j'avance. On fit aussitôt chauffer de l'eau, avec quoi le Chirurgien me lava & frotta la jambe, qui devint en un instant si nette & si saine, que je n'eus pas le petit mot à dire pour m'excuser.

Alors le Gouverneur jugeant qu'il étoit de son devoir de récompenser mon adresse, me fit donner la chemise qu'il avoit eu la bonté de me promettre. Elle me fut appliquée sur la peau dans le moment par un vigoureux Domestique qui me compta trente bons coups de fouet pour les frais

de mon voyage , Après quoi l'on me pria de sortir de la ville sur le champ, en m'assurant que j'en recevrois bien davantage si je m'avisois d'y revenir. Il y avoit du superflus à me défendre de remettre le pied dans Gaëte , il suffisoit pour m'en ôter l'envie que j'y eusse été si bien traité. Je m'éloignai donc promptement de cette maudite ville en serrant les épaules , & je regagnai le plutôt qu'il me fut possible les terres du Pape. Je donnai mille bénédictions à ma chere Rome dès que je l'apperçus. Je pleurai de joye en la revoyant & souhaitai d'avoir les bras assez longs pour l'embrasser.

J'allai rejoindre mes camarades à qui je me gardai bien de faire part de mon équipée. S'ils l'eussent sçûë ils se seroient longtems moqué de moi , d'avoir été de gayeté de cœur me faire fouïetter à Gaëte. Je leur dis seulement que j'avois parcouru par curiosité quelques Villages voisins ; mais qu'il me sembloit que hors de Rome il n'y avoit point de salut pour les gens de notre espece. J'avois effectivement fait une grande folie de quitter cette Ville de benediction, où nous étions si bien nourris & où nous recevions tous les jours quelques menües monnoyes. Grain à grain la Poule remplit son ventre. Nous amassions notre

argent, & après l'avoir converti en or, nous le portions cousu à nos vêtemens sous des pieces qui cachotent quelquefois de quoi acheter un habit neuf. On pouvoit dire que nous étions tout cousus d'or. Il y avoit parmi nous de vieux coquins qui portoient sur eux des trésors. Les Pauvres sont avarés & cruels; ils possèdent ces deux vices au suprême degré. Je puis te citer un exemple fort singulier de leur avarice & de leur cruauté, en t'apprenant l'Histoire d'un Gueux que j'ai connu; elle est assez curieuse pour mériter d'être racontée.

Un pauvre Mandiant Genoïse, nommé Pantalón Castelleto, s'étant marié à Florence, eut de son mariage un fils qu'il se proposa de mettre en état de vivre sans être obligé de travailler ni de servir. Pour cet effet abusant de la facilité qu'il y a de disloquer & de rompre les membres délicats d'un enfant nouveau né, il eut la barbarie d'estropier le sien. Peut-être, Lecteur, vas-tu m'arrêter dans cet endroit pour me dire que ce n'est pas une chose fort extraordinaire aux Gueux. J'en demeure d'accord, les Mandians de toutes les Nations du monde sont sujets à cette inhumanité pour exciter la compassion des peuples. Mais notre Pantalón, comme Genoïse, voulut surpasser tous les peres là-

dessus ; il défigura son fils de telle façon , qu'il en fit un monstre sans pareil. Ce malheureux enfant , en qui tout étoit contrefait , à l'exception de la langue & des bras auxquels on n'avoit pas touché , étant sorti de l'enfance , alloit par les ruës dans une espece de cage sur un petit Asne qu'il conduisoit lui-même avec ses mains.

Si son corps n'avoit pas la forme humaine , en récompense son esprit étoit excellent. Il en donnoit des marques à mesure qu'il avançoit en âge. Il faisoit sur tout des reparties si plaisantes & si spirituelles , que tout le monde en étoit charmé. Il recevoit de grandes aumônes , qu'il ne devoit pas moins à la gentillesse de son esprit qu'à la pitié que sa personne inspiroit. Fait comme il étoit , il ne laissa pas de vivre soixantedouze ans , après lesquels il tomba malade , & sentant bien qu'il mourroit de sa maladie , il rentra en lui-même , demanda pour Confesseur un habile & bon Religieux qu'il connoissoit ; & s'étant entretenu avec lui de ses affaires tant spirituelles que temporelles , il fit venir un Notaire , & lui dicta son Testament dans ces termes : *Je laisse mon Ame à Dieu qui l'a créée , mon corps à la terre , & je veux être enterré dans ma Paroisse. Item , J'ordonne que mon Asne soit vendu , & que l'argent qui proviendra de cette vente soit employé à*

payer les frais de mon Enterrement. Pour le Bast, je le lègue au Grand Duc mon Seigneur, à qui il appartient de droit, & que je nomme Exécuteur testamentaire, & mon héritier universel.

Ce Gueux mourut peu de jours après, & son Testament rendu public devint le sujet de tous les entretiens de la ville de Florence. Tout le monde ayant connu le défunt pour un homme qui avoit été toute sa vie un plaisant & un rieur, s'imaginoit qu'il n'avoit fait cet acte qui paroissoit burlesque, qu'afin de faire encore après sa mort rire le Public. Mais le Grand Duc en jugea tout autrement. Comme il avoit cent fois entendu parler du Testateur & de son bon esprit, il soupçonna que le Testament n'étoit pas sans mystere. Pour s'en éclaircir, il se fit apporter dans son Palais le Bast dont il avoit hérité. Il ordonna qu'on le défît en présence de toute la Cour, qui ne fut pas peu surprise d'en voir sortir diverses pièces d'or jusqu'à la valeur de trois mille six cens écus de quatre cens maravedis chacun. On scût après cela que c'étoit par l'avis de son Confesseur qu'il avoit ainsi disposé de son bien, dont le Grand Duc en Prince juste & pieux, fit un très-bon usage, puisqu'il l'employa tout entier à fonder quelques Messes à perpétuité pour le Testateur.

CHAPITRE VI.

De la Compassion que Guzman fit à un Cardinal, & quelle en fut la suite.

UN beau jour m'étant levé de grand matin suivant ma coutume, j'allai m'asseoir à la porte d'un Cardinal qui passoit pour un des plus charitables de Rome. J'avois pris la peine de faire enfler une de mes jambes, sur laquelle on voyoit un ulcere à braver l'examen des plus clairvoyans Chirurgiens. Je n'avois pas oublié pour le coup de rendre mon visage pâle. Je n'aurois pas été excusable de faire deux fois la même faute. Je frappai bien-tôt l'air des plus tristes accens que ma voix pouvoit former, & demandant douloureusement l'aumône, j'attendris plusieurs Domestiques qui entrèrent ou sortirent. Ils me donnerent quelque chose. Mais je ne faisois que pelotter en attendant partie. C'étoit au Maître que j'en voulois. Il parut enfin. Sitôt que je l'apperçûs, je redoublai mes cris, mes plaintes, mes démonstrations de douleur, & je l'apostrophai dans ces termes: » O noble Chrétien, ami de JESUS-CHRIST, ayez pitié de ce pauvre pécheur

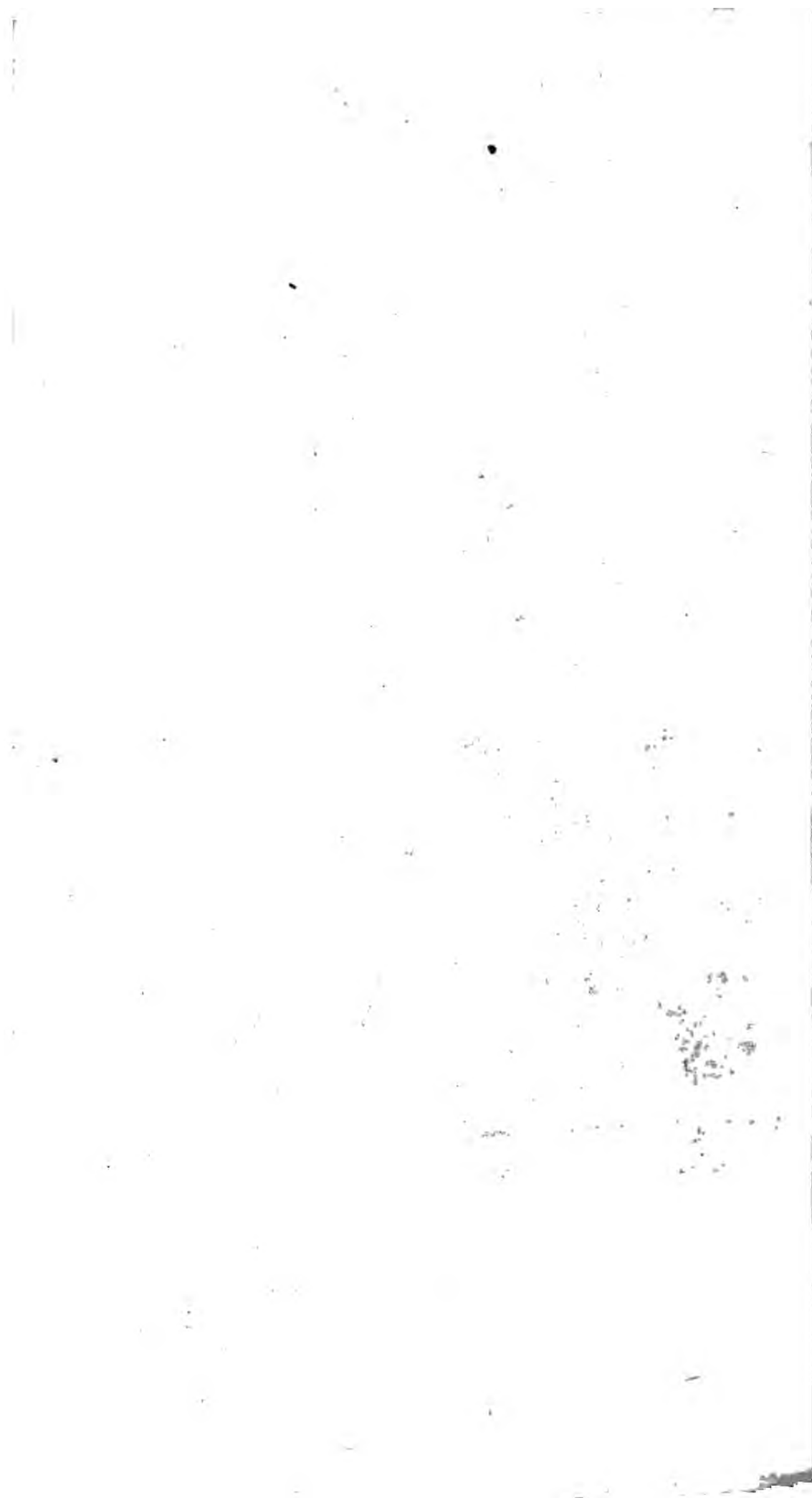
» affligé , qui se trouve estropié à la fleur de
 » son âge. Que votre Eminence, Monsei-
 » gneur , soit touchée de ma misere , &
 » louïée soit la Passion de notre Rédem-
 » pteur.

Le Cardinal , qui étoit un saint homme , s'arrêta devant moi pour m'entendre , & ne regardant que JESUS - CHRIST dans ma personne , il dit aux Domestiques qui le suivoient : Prenez ce Pauvre entre vos bras , emportez - le dans mon appartement. Qu'on lui ôte ces vieux haillons qui le couvrent : Qu'on lui donne du linge blanc : Qu'on le mette dans mon propre lit , & qu'on m'en dresse un autre dans la chambre prochaine. Ce qui fut exécuté sur le champ. O charité qui dois faire honte à tant de Prélats qui croient que le Ciel leur doit encore du reste , quand ils font la moindre attention à la misere d'un Pauvre ! Mon Cardinal ne se contenta point de cela : Il fit venir les deux plus fameux Chirurgiens de Rome , leur recommanda d'examiner ma jambe , de faire tout leur possible pour me guérir , & après leur avoir promis de les bien récompenser , il sortit pour aller où ses affaires l'appelloient.

Sur la foi de cette promesse , les Chirurgiens commencerent à considerer mon ulcere , qui leur parut d'abord un mal incurable.



J. B. Scotin Sculp.



ble. Il sembloit effectivement que la gangrene y fût déjà. Néanmoins, cela n'étoit que l'effet de quelques herbes, & ne duroit qu'un certain espace de tems, après quoi, si l'on n'avoit soin de renouveler le secret, la jambe redevenoit dans son état naturel. Mes examinateurs quitterent leurs manteaux, tirerent leurs étuis, demanderent du feu dans un réchaud, du linge blanc & fin, du lait & des œufs. Pendant qu'on se dispofoit dans la maison à leur donner ce qu'ils fouhaitoient, ils se mirent à me questionner fur mon mal, à s'informer depuis quand je l'avois, & si je ne ſçavois point quelle en pouvoit être la cause, si je buvois du vin, & quelle étoit ma nourriture ordinaire. En un mot, ils me firent toutes les questions que ces gens-là ont coutume de faire en pareille occasion, & aufquelles je ne répondis rien, tant j'avois l'esprit troublé & effrayé du terrible appareil qui se présentoit à ma vûë. J'étois dans une grande perplexité, ne ſçachant à quel Saint me voïer; car je ne croyois pas qu'il y en eût au Ciel qui vouluffent interceder pour un fripon. Je me ſouvins alors de ce qui m'étoit arrivé à Gaëte, & je craignis même de n'en être pas quitte à ſi bon marché.

Les Chirurgiens après avoir tourné & retourné vingt fois ma jambe, ſe retirèrent

dans une autre chambre , pour s'entretenir plus en particulier , & se communiquer leurs observations. J'eus un affreux presentiment de cet entretien. J'apprehendai qu'il ne leur prît fantaisie de me couper la jambe. Je sautai du lit en bas pour les suivre & les écouter , bien résolu de confesser la vérité , si je les voyois déterminer à l'amputation. Je me tins donc à la porte , & prêtant une oreille très-attentive à leurs discours, j'entendis un de ces Messieurs qui disoit à l'autre : Confrere , voilà de quoi nous occuper long-tems , pour peu que nous voulions nous entendre : Le feu est à cette jambe , & nous pouvons mener cela bien loin. Vous mocquez-vous , répondit l'autre , il n'y a non plus de feu que j'en ai sur la main. C'est un mal que nous emporterions en moins de deux jours. Vous n'y pensez pas , reprit celui qui avoit parlé le premier ; Par S. Côme , je me connois en ulceres , & je soutiens qu'en voici un gangrené. Non , non , mon ami , repartit l'autre. Croyez - moi , notre patient est un fourbe. Il n'a point de mal véritable. Je sçai bien de quelle façon , il s'est fait venir ce faux ulcere. J'en ai déjà vû de semblables , & je connois les herbes dont cet imposteur s'est servi pour se mettre dans l'état où il est.

A ces mots, le Chirurgien qui avoit été ma duppe, en fut tout honteux ; mais s'imaginant qu'il y alloit de son honneur de persister dans son sentiment, il ne se rendit point à celui de son camarade. Ce qui fit naître entr'eux une dispute, qui seroit devenue très-vive, si le plus habile des deux n'eût eu l'adresse de la terminer en priant son Confrere de vouloir examiner de nouveau ma jambe : Faites-y, lui dit-il, plus d'attention ; vous ne douterez plus de la friponnerie. Très-volontiers, répondit l'autre Chirurgien, je vais y regarder de plus près, & si je trouve en effet l'ulcere tel que vous le dites, j'en demeurerai d'accord de bonne foi. Ce n'est pas assez, repliqua le premier ; en reconnoissant votre erreur, il faut encore que vous conveniez que je mérite d'avoir un tiers plus que vous. Cela n'est pas juste, s'écria son compagnon. Ne vous applaudissez pas tant d'une pareille découverte. Je la pouvois faire aussi-bien que vous ; & je prétends que nous partagions également l'honoraire que son Eminence nous donnera. Ils s'échauffèrent tous deux là-dessus, & plutôt que de céder l'un à l'autre, ils résolurent de déclarer tout au Cardinal.

Quand je vis qu'ils s'arrêtoient à cette résolution, je ne balançai point à prendre

la mienne : J'entrai brusquement dans la chambre où ils étoient ; Je me jettai à leurs pieds , & pleurant à chaudes larmes , car j'avois un talent tout particulier pour cela , je leur adressai ces paroles : » Mes chers » Seigneurs , ayez pitié de votre semblable. » Je suis un homme comme vos Seigneu- » ries. Vous sçavez qu'aujourd'hui les ri- » ches sont si durs , que les Pauvres , pour » les attendrir , sont obligez de se couvrir » le corps de playes , & de se martyriser. » Encore nous arrive-t-il souvent de nous » mettre sans fruit dans un état de souffran- » ce , ou du moins pour une misérable au- » mône qui nous en revient. Au reste , que » gagnerez-vous à découvrir ma trompe- » rie ? vous perdrez la récompense qui » vous a été promise , & qui ne peut vous » échapper , si vous voulez que nous agis- » sions tous trois de concert. Vous pouvez » hardiment vous fier à moi. La crainte du » châtement vous répond de ma discrétion.

Mes Chirurgiens , après avoir fait leurs réflexions , se déterminèrent à profiter de l'occasion qui se présentoit d'attraper l'argent du Cardinal. Dès que nos flûtes furent d'accord , nous repassâmes dans la chambre de son Eminence , où ces deux Messieurs m'ayant fait asseoir sur le lit , recommencent à considérer ma jambe. Ils y mirent

des emplâtres avec les drogues qu'ils jugerent les plus propres à l'entretenir dans l'état où elle étoit. Ils la banderent ensuite, l'envelopperent d'une serviette, puis voyant revenir le Cardinal dans ce moment-là, ils me prirent entre leurs bras, comme si j'eusse été véritablement incommodé, & me recoucherent. Son Eminence inquiète & très-impatiente d'apprendre des nouvelles de mon ulcere, qui lui avoit paru fort dangereux, en demanda d'un air empressé. Monseigneur, lui dit gravement un des Chirurgiens, ce pauvre garçon est dans une situation déplorable. Il a déjà la gangrene à la jambe; Nous espérons pourtant le tirer d'affaire, s'il plaît à Dieu. Mais il nous faudra du tems pour en venir à bout. Il est bien heureux, dit alors l'autre Chirurgien, d'être tombé aujourd'hui entre nos mains. Un jour plus tard il étoit mort; Et c'est sans doute pour lui sauver la vie que le Ciel l'a envoyé à la porte de votre Eminence.

Ce rapport fit plaisir à Monseigneur, qui leur dit qu'ils pouvoient employer tout le tems qu'ils voudroient, pourvû qu'ils me guérissent. Il les pria de nouveau de ne rien négliger pour y réussir, pendant que de son côté il auroit soin que je fusse bien traité dans sa maison. Ils lui promirent de répon-

dre à la confiance qu'il avoit en eux , & l'assurèrent qu'ils ne manqueroient pas de me venir voir l'un & l'autre deux fois le jour , attendu qu'il leur faudroit , disoient-ils , raisonner ensemble sur chaque observation qu'ils pourroient faire sur mon mal. Ils se retirèrent après avoir parlé de cette sorte. Ce qui me rendit l'esprit plus tranquille ; car jusqu'à ce moment je m'étois toujours défié de ces deux bourreaux. J'avois craint qu'ils ne découvriissent ma fourberie , quoiqu'ils parussent en vouloir être les complices. Les fripons me firent garder la chambre pendant trois mois , que je trouvais plus longs que trois siècles , tant il est difficile de perdre l'habitude de joüer & de gueuser. J'avois beau être couché & nourri comme Monseigneur même , tout cela ne m'empêchoit point de m'ennuyer d'être renfermé. Enfin , je pressai , je tourmentai si fort mes Chirurgiens pour les obliger à finir cette Comédie , qu'ils céderent à mes importunités. Ils cessèrent d'entretenir l'ulcère , & quand ils virent ma jambe dans son état naturel , ils en avertirent le bon Cardinal , qui admira une si belle cure , & renvoya ces Charlatans après les avoir aussi bien payez que s'ils l'eussent mérité. Son Eminence pendant le cours de ma fausse maladie m'étoit venu visiter fort souvent.

J'avois eu plusieurs entretiens avec ce saint Prélat, qui m'ayant trouvé une sorte d'esprit qui le réjouïssoit, m'avoit pris en amitié. Pour m'en donner une marque éclatante ; il voulut m'attacher à son service, & me mettre au nombre de ses Pages. Honneur dont je fus trop ébloüi pour le refuser.

CHAPITRE VII.

*Il devient Page de son Eminence,
& fait mille Espiègeries.*

ME voici donc tout à coup devenu Page. C'étoit avoir fait un grand saut, quoique de fripon à Page il n'y ait que la main, ou pour mieux dire, quoiqu'à l'habit près ce soit la même chose. Mais c'étoit tirer un poisson hors de l'eau, que de m'arracher à la mollesse. La gueuserie étoit mon élément. Accoutumé aux soupes d'Egypte, je n'aimois que la taverne ; c'étoit-là mon centre. Je trouvois bien à déchanter dans une maison où tout ne se faisoit que par compas & par mesure ; où tantôt le flambeau à la main j'étois occupé à monter ou à descendre, pour éclairer les personnes qui entroient ou qui sortoient, & tantôt j'étois obligé de faire le pié de grüe dans une chambre où je demeurois

debout deux heures entières en attendant les ordres qu'on me voudroit donner. Toujours prêt à suivre les carosses la nuit comme le jour , ou bien à servir à table & à devorer des yeux tous les plats que je voyois dessus. En un mot , il falloit que je fusse dans une attention continuelle à rendre toutes sortes de services , & cela depuis le premier jour de Janvier jusqu'au dernier de Décembre.

Ah misérable esclave ! me diras-tu. Quel profit tirois-tu de tant de peines pendant l'année ? hélas ! te répondrai-je , j'étois valet de tout le monde. On me donnoit un habit , mais c'étoit moins pour m'en couvrir que pour faire honneur à mon Maître. Je ne gagnois que de la galle & des rhumes avec quelques bouts de bougies que je dérobois & vendois à des Savetiers. Encore avois-je besoin d'une grande adresse pour faire impunément ces petits larcins. Malheur à nous si nous étions pris sur le fait ; Nous étions sûrs d'avoir les écrivies. Outre les morceaux de cire que nous détachions des flambeaux , nous mettions quelquefois la main sur des friandises que nous mangions à la dérobée. Mais ces sortes de larcins demandoient une subtilité que tous mes camarades n'avoient pas ; & je me souviens qu'un jour il arriva un accident désagréable

gréable à un Page des moins déniaisez : Le sot en desservant s'avisa d'escamoter quelques rayons de miel , qu'il enveloppa dans son mouchoir à la hâte & fourra dans sa poche. Comme il faisoit alors une chaleur excessive , le miel se fondit , & commença de couler le long de la jambe du Page. Le hazard voulut que le Cardinal s'en aperçût , & se doutant bien de ce que c'étoit , il se prit à rire de toute sa force. Ensuite s'adressant à ce nigaud : Page , lui dit-il , Je vois sortir du sang de votre jambe. Quelle blessure y avez-vous ? A cette question , tous les convives qui étoient en assez grand nombre , jetterent les yeux sur la jambe du voleur , ainsi que les autres domestiques de son Eminence , & le pauvre diable de Page eut la confusion de remarquer que son crime étoit découvert. Trop heureux s'il en eût été quitte pour la honte d'essuyer toutes les risées qu'il excita , mais il paya bien plus cher ses rayons dont le miel fut pour lui fort amer.

La plupart de ses Confreres étoient aussi neufs que lui quand je fus reçu parmi eux ; & comme je ne pouvois m'empêcher de suivre mes anciennes habitudes , je m'occupois à les redresser. Je leur volois ce qu'ils avoient de meilleur , quelque soin qu'ils prissent de se garantir de mes griffes. Ce

qui les dégourdit en peu de tems. Monseigneur avoit dans un cabinet voisin de sa chambre une grande caisse de bois blanc remplie de toute sorte de confitures séchées, qu'il aimoit beaucoup. Il y avoit entr'autres choses de la Bergamotte d'Aranjuez, des Pruneaux de Genes, des Melons de Grenade, des Citrons de Seville, des Oranges de Plaffentia, des Limons de Murcie, des Concombres de Valence, des Pommes d'amour de Toledé, des Pêches d'Arragon, & des racines de Malaga. En un mot, tout ce qu'il y a de plus exquis & de plus vanté en fait de confitures se trouvoit dans cette bien-heureuse caisse, qui me faisoit venir l'eau à la bouche toutes les fois que son Eminence m'en donnoit la clef pour en tirer ce qu'il desiroit. Mais ce qui me fâchoit fort, c'est qu'elle affectoit toujours d'être presente, comme si ma fidelité lui eût été suspecte. Je fus piqué de sa défiance, qui ne manqua pas d'irriter l'envie que j'avois déjà de tâter de ces beaux fruits confits. Enfin, la tentation devint telle, que n'y pouvant plus résister, je ne songeai plus qu'au moyen de me satisfaire. La caisse large d'une aune & longue de deux & demie avoit une serrure au milieu. Je m'avisai de me servir d'un bâton plat pour lever un coin du couvercle; puis fourrant d'autres

bâtons plus gros de distance en distance jusqu'à la serrure : Je fis de cette manière au coin par lequel j'avois commencé une ouverture assez grande pour y passer mon petit bras ; mais comme je ne pouvois choisir que partout où ma main s'étendoit , j'eus l'industrie d'attacher un crochet au bout d'un bâton pour attirer à moi les fruits les plus éloignez. C'est ainsi que je me rendis maître de la caisse sans en avoir la clef.

Quoiqu'il y eût dedans une grande quantité de fruits , j'employai si souvent mes bâtons qu'il y parut. Le Cardinal apperçut par-ci par-là des creux qui lui donnerent bien à penser ; & un jour entr'autres qu'il eut envie de goûter d'un très-beau Citron de Seville qu'il avoit remarqué la veille , ne l'y trouvant plus , il en fut fort étonné. Il appella ses principaux Officiers : il leur dit d'un air irrité qu'il vouloit sçavoir lequel de ses Domestiques avoit eu l'insolence d'ouvrir la caisse & de toucher à des fruits qu'il conservoit avec tant de soin. Il chargea le *Mayor-domo* , qui étoit un Prêtre severe & mélancolique, de faire une exacte recherche de l'Auteur d'un coup si hardi. Le Majordome fit tomber ses soupçons sur les Pages. Il nous ordonna de nous assembler dans une salle pour nous fouiller tous l'un après l'autre ; mais il eut beau visiter

nos peches & nous faire des menaces , il n'en fut pas plus avancé. J'avois mangé & déjà digéré le citron.

Cette affaire enfin s'assoupit ; on n'en parla plus. Cependant Monseigneur ne l'oublia point , & moi de mon côté je me tins sur mes gardes. Je n'osai pendant quelques jours retourner à la caisse , pas même la regarder. Cela ne laissoit pas de me faire de la peine. J'avois pris goût aux confitures , & loin d'y renoncer , je n'attendois que l'occasion d'en pouvoir dérober encore impunément. Je crus qu'elle s'offroit une après-dînée que mon Maître jouoit avec d'autres Cardinaux. Je m'imaginai que tandis qu'il seroit occupé du jeu j'aurois tout le loisir de faire ce que je desirois. Dans cette confiance , j'allai chercher mes outils que j'avois bien cachez , & je me glissai dans le cabinet sans que personne m'apperçût. J'avois déjà levé le couvercle & fourré mon bras dans la caisse , lorsque Monseigneur attiré par un besoin pressant vint dans la chambre où il couchoit , & n'y rencontrant aucun Page , il prit lui-même un pot de chambre qui étoit sous son lit. Je l'entendis , & voulant aussi-tôt retirer mon bras , j'agis avec tant de trouble & de précipitation que je fis sauter en l'air un de mes bâtons & tomber le couvercle sur mon

bras. De maniere que je demeurai pris comme un moineau au trébuchet. Le Cardinal ayant ouï le bruit de la chute du bâton, trembla pour ses confitures. Il entra dans le cabinet, & me trouvant dans l'état où j'étois : Ah ! ah ! mon ami Guzman, s'écria-t-il, c'est donc vous qui volez mes fruits ! Les grimaces que je faisois & le chagrin que j'avois de me voir surpris, lui donnerent une si grande envie de rire, qu'il ne pût s'empêcher d'éclater. Il appella même les autres Cardinaux pour les faire jouir de ma confusion. Ils quitterent le jeu, accoururent à sa voix, & après qu'ils se furent bien épanouï la ratte à mes dépens, ils le prièrent de me pardonner pour cette fois, en lui disant que je n'y retournerois plus. Mais mon Maître fut inexorable. Il accorda seulement à leurs prieres, qu'au lieu de vingt-quatre coups de fouet que je lui semblois bien mériter, je n'en recevrois que la moitié. Il en fallut passer par-là & le Dominé Nicolao, mon ennemi mortel ayant été chargé de me les donner dans son appartement, s'acquitta de si bon cœur de cette commission, que je m'en sentoïis encore quinze jours après.

Mais s'il satisfit en cela sa haine, je te proteste que je contentai bien-tôt mon ressentiment. Voici de quelle maniere : Nous

étions alors dans le tems des Cousins , & il y en avoit cette année à Rome une prodigieuse quantité. Le Majordome qui aimoit les aïses , se plaignant un jour devant moi de ces maudites bêtes , dit qu'il en étoit fort incommodé dans sa chambre. Sur cela je pris la parole : Seigneur , lui dis-je , il ne tiendra qu'à vous d'en être délivré pour toujours. Nous avons en Espagne un secret infailible pour nous garantir de l'incommodité de ces animaux là. Je vous l'enseignerai , si vous le souhaitez. Vous me ferez plaisir , répondit Nicolao , de m'apprendre ce qu'il faut faire pour cela. Vous n'avez , repris-je froidement , qu'à mettre au chevet de votre lit un gros paquet de persil trempé dans du vinagre. Ils ne l'auront pas si-tôt senti qu'ils viendront se jeter dessus , & un moment après ils tomberont tous roides morts.

Il me crut , & dès la première nuit il voulut faire l'expérience de mon secret. Mais il ne fit par-là qu'irriter les cousins , qui l'assaillirent plus cruellement qu'à l'ordinaire. Ils penserent lui manger le nez & lui arracher les yeux. Il se donna mille soufflets en voulant tuër ces petites bêtes , à mesure qu'il les sentoit sur son visage. Enfin , il combattit contre elles jusqu'au jour dont la clarté lui fit connoître qu'il n'étoit pas sorti.

victorieux de son combat, & que ses ennemis, qu'il croyoit avoir écrasés, lui étoient presque tous échappés. Je ne manquai pas de l'aller voir le matin dans son appartement, & je jugeai bien à ses yeux bouffis que les Cousins l'avoient tourmenté. Il me l'avoüa d'abord en me disant que mon secret ne valoit rien. Je feignis d'être étonné. Il faut donc, lui répondis-je, que vous n'avez pas laissé assez long-tems le persil dans le vinaigre, ou que le vinaigre dont vous vous êtes servi n'ait point de force; car je vous assure qu'en portant tous les soirs dans ma chambre un bouquet de persil bien trempé dans le vinaigre, j'en ai chassé les Cousins qui y venoient auparavant en très-grand nombre. Le Majordome fut assez sot pour me croire encore. Il mit une botte de persil dans le vinaigre le plus fort qu'il pût trouver. Il l'y laissa tremper pendant six heures entières. Puis il en parfuma non-seulement son lit, mais toute sa chambre même. Aussi Dieu sçait ce qu'il en arriva: Je crois que tous les Cousins du voisinage vinrent fondre sur le misérable pour le dévorer. Ils le défigurèrent tellement qu'il avoit l'air d'un Lépreux. Il m'auroit volontiers assommé le jour suivant s'il m'eût rencontré. Mais son Eminence, pour prévenir tout accident, nous ayant fait ap-

pellier tous deux , lui défendit de me maltraiter , & me fit une legere remontrance en homme qui avoit plus d'envie de rire du tour que j'avois joié , que de m'en faire un crime. Pourquoi , me dit ce bon Prelat , avez-vous fait cette piéce au Dominé Nicolao ? Monseigneur , lui répondis - je : Pourquoi , lorsqu'il n'avoit ordre que de me donner douze coups de foüet pour les confitures , m'en a-t-il appliqué plus de vingt pour son compte ? J'ai vangé mes meurtrissures par les siennes.

Cela se passa de cette façon. Cependant depuis l'avanture de la caisse , je n'étois plus de la chambre des Pages. On n'avoit pas borné au foüet mon châtiment ; on m'avoit de plus fait passer au quartier du Chambellan , pour y servir parmi les Laquais en attendant qu'on me rappellât à mon premier poste. Le Chambellan pouvoit passer pour un bon homme plein d'honneur & de bonne foi , mais il étoit un peu trop scrupuleux & même un peu visionnaire. Il avoit aux environs de nôtre Hôtel des parentes , qui étoient de très-honnêtes filles , & si pauvres , qu'il leur envoyoit tous les jours les deux tiers de sa portion pour les aider à subsister. Il alloit aussi quelquefois dîner ou souper avec elles. Ce qui donnoit souvent occasion aux Officiers du logis & par-

ticuliérement au Majordome de le railler devant son Eminence pour la divertir.

Un soir le Chambellan étant revenu de chez ses parentes un peu indisposé, se retira dans son appartement, & se coucha. Le Cardinal ne le voyant point paroître au souper, demanda de ses nouvelles : Monseigneur, lui dit un de ses Officiers, il ne se porte pas trop bien. Aussi-tôt son Eminence voulut sçavoir quel mal il pouvoit avoir, & pour en être instruit, il ordonna à un de ses Gentilshommes de l'aller voir sur le champ. L'Officier s'acquitta de sa commission fort exactement, & vint dire que l'indisposition du malade étoit si legere qu'il n'avoit besoin que de repos pour se rétablir. Cela se passa de cette sorte ; mais le Secrétaire Nicolao toujours prêt à faire quelque pièce au bon Chambellan, ayant appris le lendemain matin qu'il se portoit beaucoup mieux, & qu'il dormoit, eut la malice d'introduire doucement dans sa chambre, par le ministere d'un Laquais qu'il gagna, un de nos Pages déguisé en femme. Le Page, à qui l'on avoit bien fait sa leçon, se coula dans la ruelle du lit où il se cacha derriere une tapisserie. Le Secrétaire sortit ensuite pour se rendre auprès du Cardinal, qui lui demanda des nouvelles du malade. Monseigneur, lui répondit Nicolao, l'on m'a

dit qu'il a passé la nuit assez mal, mais qu'il est mieux présentement. S. E. qui aimoit tous ses Domestiques, comme un pere aime ses Enfans, prit sur ce rapport la charitable résolution d'aller visiter notre Chambellan, que l'on ne manqua pas de réveiller pour l'avertir de l'honneur que son Maître lui vouloit faire.

Monseigneur se rendit donc à la chambre du malade, & s'assit sur une chaise auprès de son lit, mais à peine fut-il assis, qu'on vit tout-à-coup sortir de la ruelle le Page travesti, lequel contrefaisant à merveille une femme embarrassée & qui cherche à s'enfuir, se sauva en disant : Ah bon Dieu, je suis perdu ! Que va penser de moi son Eminence. Le Cardinal qui n'avoit point été préparé à cette scene, & qui croyoit son Chambellan un saint personnage, parut extrêmement surpris de cette vûë ; mais quel que fût son étonnement, il n'approchoit point encore de celui du scrupuleux Chambellan, qui comme frappé d'une horrible vision, s'écria que c'étoit assurément le Diable qui étoit venu pour le tenter. Cela lui causa une si grande agitation, que dans le trouble où étoient ses esprits, peu s'en fallut qu'il ne sortît de son lit tout en chemise devant Monseigneur & ne prît la fuite. Comme tous les

Domestiques qui étoient presens s'entendoient avec le Secrétaire , ils ne pûrent s'empêcher de rire ; ce qui fit juger au Cardinal que c'étoit un tour qu'on jouoit au Chambellan. S. E. eut pitié de ce pauvre homme , & se donna la peine elle-même de le desabuser. Après quoi , elle se retira.

Tout cela venoit de se passer lorsque j'arrivai. Je revenois de faire une commission dont j'avois été chargé dès le grand matin. Je trouvai le Chambellan fort triste. Je le priai de m'apprendre le sujet de sa tristesse. Il me conta l'aventure , en me disant qu'il ne doutoit point que le Dominé Nicolao n'en fut l'auteur. Je voudrois , mon cher Guzman , ajouta-t-il , je voudrois pour un de mes yeux en tirer vengeance & faire quelque bon tour au Secrétaire ; mais j'ai besoin pour cela de tes conseils. Un maître espiegle comme toi , trouvera bientôt quelque malice qui vaudra bien la sienne. Effectivement , lui répondis-je , si j'étois à votre place , le Secrétaire n'iroit point au Pape en demander l'absolution , je lui en ferois bien faire penitence. Mais songez qu'il est mon supérieur , & qu'il ne me convient pas de me mêler des affaires des Officiers qui sont au dessus de moi. Si l'on m'a pardonné la piece que j'ai faite au Dominé Nicolao , C'est qu'on a considéré qu'il est naturel de

se venger soi-même, & que d'ailleurs il m'avoit traité trop rudement.

J'eus beau représenter au Chambellan irrité que je n'osois épouser sa querelle de peur de m'en repentir, il n'y eut pas moyen de m'en défendre. Ses prières, l'amitié que j'avois pour lui, la haine que je sentoiss pour Nicolao, & enfin mon penchant à faire le mal, me déterminèrent à servir son ressentiment. Hé bien, lui dis-je, reposez-vous sur moi. Je me charge de vous rendre le petit service que vous attendez de mes talens. De mon côté j'exige de vous que vous viviez avec le Secrétaire comme si vous ne le soupçonniez nullement de l'espièglerie qu'il vous a faite. Le Chambellan, tout simple qu'il étoit, joua si bien son rôle, que tous les Domestiques y furent trompez. On crut qu'il ne se souvenoit plus d'une scène qui avoit été si désagréable pour lui.

Cependant je me préparois secrètement à lui tenir parole ; j'achetai de la poix résine, du mastic & de l'encens. Je réduisis le tout en poudre & le mis dans un papier que je ferrai dans ma poche pour l'employer quand j'en trouverois l'occasion. Elle s'offrit peu de tems après telle que je la pouvois désirer. Un jour que la poste partoit pour l'Espagne, & que M. le Secrétaire étoit fort occupé, je me rendis le matin à son

quartier & j'entrai dans sa garde-robe où étoit son valet. Jacques, lui dis-je, mon cher ami Jacques, j'ai là-bas du pain & un morceau de jambon grillé, il ne faudroit avec cela qu'une bouteille de bon vin pour bien déjeuner. Si tu peux me la fournir, tu seras mon compagnon, autrement j'en vais chercher un autre. Seigneur Guzman, me répondit aussitôt Jacques, vous avez trouvé votre homme, je sçai bien où aller prendre une bouteille d'excellent vin, vous n'avez qu'à m'attendre ici, je serai à vous dans un moment. A ces mots il disparut & me laissa maître de la garde-robe. Alors cherchant des yeux le haut de chausses de Nicolao, car je sçavois que ce Secrétaire n'en mettoit pas le matin & n'avoit sur sa chemise qu'une robe de chambre légère pour écrire plus à son aise; cherchant dis-je, des yeux son haut de chausses, je l'apperçus sur une chaise. Je le pris, je le retournai & après en avoir parfumé toute la doublure de la poudre dont j'ai parlé, je le remis à sa place, de manière qu'il ne sembloit pas qu'on y eut touché. Jacques ne tarda guère à revenir avec du vin, mais dans le tems que nous nous disposions à déjeuner, son Maître l'appella pour l'aider à s'habiller & le retint dans sa chambre, de sorte que je fus obligé d'aller vider sa bou-

teille avec un autre que lui , en attendant que j'eusse le plaisir de voir ma poudre operer.

Elle fit son effet au dîner du Cardinal où il y avoit un grand nombre de convives. Nous étions alors dans la Canicule & il faisoit une chaleur très-favorable à mon dessein. Le Dominé Nicolao étoit dans la salle avec les autres Officiers. Je remarquai bien-tôt à son action qu'il sentoît dans son haut de chausses une demangeaison où par respect il n'osoit porter la main. Il ne sçavoit quelle contenance tenir ; & par malheur pour lui à mesure qu'il s'agitoit il augmentoit son tourment. La poudre s'attachant au poil & à la peau , l'incommodoit à un point qu'il lui sembloit sentir mille pointes d'aiguilles. Ce n'est pas tout : Le Cardinal ayant quelque ordre à lui donner, l'appella , & pendant qu'il lui parloit à l'oreille S. E. se boucha le nez tout à coup en disant : Qu'avez-vous donc sur vous , Dominé Nicolao ? Vous puez l'encens & la poix resine. Le Secrétaire rougit à ces paroles & s'éloigna de Monseigneur , qui s'apercevant que presque tous mes camarades que le Chambellan avoit mis au fait , s'entrenoient tout bas les uns les autres en riant , me soupçonna d'avoir fait quelque nouveau tour. Comme j'étois assez près de

lui & que je gardois mon sérieux : Guzman, me dit-il , quel sujet vos confreres ont-ils donc de rire ? C'est , lui répondis-je , que M. le Secretaire s'est avisé aujourd'hui de se purger avec de la Terebentine. Le Cardinal à cette réponse éclata de rire & toute la table suivit son exemple. Nicolao jugea bien par là qu'on lui avoit fait quelque malice , & ne pouvant soutenir les ris moqueurs dont toute la salle retentissoit à ses dépens , il s'enfuit avec une précipitation qui redoubla le plaisir de la compagnie. Quand il fut sorti Monseigneur impatient de sçavoir quelle piece avoit été faite au Secretaire , s'adressa au Chambellan qui ne lui en cacha aucune circonstance. Cette dernière aventure acheva de me faire passer dans le Palais pour un homme bien redoutable.

Enfin après deux mois d'exil on me rappella. Je retournai à la chambre des Pages où l'on me rétablit dans mes premières fonctions. Je m'en acquittai avec autant d'effronterie que s'il ne me fut rien arrivé. Ce qui me fait souvenir de la Fable de la honte , de l'air & de l'eau qui voyageoient de compagnie. En se séparant ils se demanderent où ils pouroient se revoir. L'air dit : On me trouve toujours sur le sommet des Montagnes. Moi , dit l'eau , on me rencon-

tre à coup sûr dans les entrailles de la terre. Oh ! Pour moi , dit à son tour la honte , Quand une fois on m'a perdue , on ne peut plus me retrouver. Rien n'est si vrai : je n'étois plus capable d'avoir honte de commettre une mauvaise action ; je ne me sentois honteux que d'être pris sur le fait. Enfin j'étois si enclin à la friponnerie , que je me ferois , je crois , laissé tomber du haut du Château S. Ange , si j'eusse vû en bas quelque chose à prendre.

Comme le bon Cardinal aimoit les confitures , & particulièrement celles qui venoient des Canaries dans des barils , il en faisoit acheter assez souvent ; & lorsque les barils étoient vuides , ils appartenoient au premier Domestique qui s'en saisissoit. J'en avois un qui m'étoit venu de cette maniere & dans lequel je ferrois des mouchoirs , des cartes , des dez & autres effets d'un pauvre Page. On avertit un jour Monseigneur qu'il étoit fraîchement arrivé à un Marchand douze petits barils de ces sortes de confitures. Son Eminence chargea son Majordome de les aller acheter pour elle. J'entendis donner cet ordre & je dis aussi-tôt en moi-même : Il y aura bien du malheur si je ne me rends pas maître de quelqu'un de ces barils. Je me retirai dans ma chambre pour rêver en liberté aux moyens d'en venir à

bout , & je m'arrêtai à celui-cy : Je vuidai promptement le baril où étoient mes guenilles , puis l'ayant rempli de terre & de paille , j'y mis les fonds , ainsi que les cerceaux & le refermai si proprement que l'on eut dit qu'il étoit tout neuf. Après quoi j'allai attendre dans la cour ceux qu'on devoit apporter. Je ne tardai guere à les voir arriver avec le Majordome qui les conduisoit & qui nous commanda de les porter dans le cabinet où S. E. avoit coutume d'enfermer ses confitures.

Chacun de mes camarades se chargea d'un baril. J'affectai d'être le dernier à prendre le mien pour marcher après tous les autres , j'avois mes raisons pour cela. Il falloit passer devant ma chambre ; de sorte que ne me voyant suivi de personne , j'entrai dedans , & changeant de baril en un clin d'œil , je portai celui où il n'y avoit que de la terre & de la paille & le mis effrontément avec les autres en présence de Monseigneur que le plaisir de les voir avoit attiré là. Quand ce Prélat les eut regardez , il m'envisagea d'un air railleur & me dit : Hé bien , Guzman , que penses-tu de ces barils ? On ne peut y fourrer les bras , & les coings me paroissent ici des instrumens fort inutiles. Au défaut des coings , lui répondis-je froidement , on peut employer les

ongles, & la main fait quelquefois l'office du bras. Oh ! Je te défie, répliqua S. E. de défaire ces barils, cela n'est pas si aisé qu'un couvercle de caisse à lever. D'accord, lui repartis-je ; mais de grace, Monseigneur, ne me défiez de rien ; car le Diable pourroit me suggerer l'envie de vous détromper. Ah ! volontiers, mon enfant, s'écria le Cardinal, je te permets de voler, si tu le peux, de ces confitures, & je te donne huit jours pour en imaginer le moyen. Si tu es assez subtil pour y réüssir, non seulement je te laisserai les fruits que tu m'auras dérobez, mais je t'en promets encore autant ; à condition que de ton côté tu te soumettras à quelque châtiment, si ton genie est obligé de céder à la difficulté de l'entreprise.

Cela est juste, lui dis-je, Monseigneur, & je tope à l'alternative. Oüi, si je n'ai pas fait mon coup dans vingt-quatre heures, car je ne demande pas huit jours pour si peu de chose, je veux bien souffrir la peine qu'il plaira au Dominé Nicolao d'ordonner ; vous jugez bien qu'après l'affaire des Cousins & celle de la Terebentine, je ne puis avoir en lui un Juge trop doux. Le Cardinal sourit à ces derniers mots, & enfin il fut arrêté que le jour suivant je serois puni ou récompensé.

Quelles précautions S. E. ne prit-elle pas pour mettre ses barils à couvert de mes griffes ! Outre qu'elle avoit la clef du cabinet où ils étoient , il fit faire la garde à la porte par ceux de ses Domestiques qui avoient le plus de part à sa confiance. Le lendemain à son dîner ce bon Prélat attachâ sa vûë sur moi , & me trouvant un peu rêveur , il me dit avec un souris : Guzman , je devine bien le sujet de ta rêverie. Tu songe tristement que tu recevras bientôt cent coups de foïet du bras vigoureux du Seigneur Nicolao. C'est à quoi je ne pense nullement , lui répondis-je ; les confitures sont déjà entre mes mains.

Monseigneur persuadé que personne n'étoit entré dans le cabinet , ni ne pouvoit avoir touché aux barils , admiroit mon effronterie. Il me railla sur les étrivieres qui m'étoient , disoit-il , si justement dûës. Je le laissai s'égayer tant qu'il voulut , & quand je vis qu'on se dispoisoit à servir les fruits , je me dérobai subtilement de la salle pour me rendre à ma chambre , où étant arrivé je tirai de mon baril des confitures dont je remplis un bassin que j'avois pris au buffet dans cette intention , & que je me hâtai de porter sur la table devant son Eminence. Elle fut étrangement surprise de voir ces confitures. A peine pouvoit-elle croire ses

yeux. Tenez, dit-elle au Chambellan en lui confiant la clef du cabinet, allez compter les barrils & les examinez bien, il faut qu'il y en ait quelqu'un de défait. Le Chambellan qui les avoit rangez lui-même, les ayant trouvez bien fermez, revint & assura qu'ils étoient tous en bon état.

Ah ! voici l'encloûre, dit alors le Cardinal : Mon pauvre Guzman, j'ai découvert ta finesse. Tu auras sans doute été acheter ces fruits confits chez le même Marchand qui m'a vendu mes barils ; & tu prétends me faire accroire que tu me les a volés. Oh ! non pas s'il vous plaît, Monsieur Guzman ; il faut que vous ayez l'adresse d'ouvrir ou d'escamoter quelqu'un de mes barils & d'en ôter des confitures ; voilà notre gageure, qu'il vous en souviennne ; vous serez châtié. Allons, Dominé Nicolao, poursuivit-il, saisissez-vous de ce téméraire & le punissez comme vous le jugerez à propos. Doucement, Monseigneur, repris-je à ces dernières paroles ; je conviens que je suis digne de punition si les confitures que je viens de servir sur votre table ne sont pas parties de celle que V. E. fit acheter hier ; mais convenez aussi que j'ai gagné, si je vous prouve le contraire en vous faisant voir que j'ai dans ma chambre actuellement un des douze barils qui ont été apportez dans ce Palais.

Prenez garde à ce que vous avancez , Page , interrompit le Chambellan , il y a douze barils dans le Cabinet de Monseigneur , je viens de les compter & recompter. Cela se peut , dis-je au Chambellan ; mais vous sçavez que le loup mange les brebis comptées. Le Prélat impatient d'apprendre la vérité du fait , acheva promptement de dîner pour aller au cabinet où il se rendit avec tous ses convives de ce jour-là, lesquels à mon air assuré jugeoient que la chose pouroit bien ne pas tourner à ma confusion.

S. E. elle-même compta les barils & trouvant qu'il y en avoit douze : Guzman , me dit-elle , tu vois qu'il n'en manque pas un , & qu'ils sont tous tels que je les ai fait acheter. Monseigneur , lui répondis-je , il y en a là douze assurément , mais ils ne sont pas tous pleins de confitures. Le Cardinal perdant patience , vouloit les faire ouvrir. Non , non , m'écriai-je , il faut que je vous épargne cette peine. En disant ces mots , je montrai le baril que j'avois rempli de terre & de paille , & pendant qu'on le défonçoit je courus dans ma chambre , d'où je revins avec l'autre qui étoit à demi plein de confitures , & je racontai de quelle façon je l'avois escamoté.

Toutes les personnes qui étoient présen-

tes loüerent fort ma subtilité & rirent bien de l'avanture. Monseigneur, comme sa parole l'y obligeoit, me fit donner un second baril, que j'abandonnai à mes camarades, pour témoigner que ce que j'en faisois n'étoit que pour divertir mon Maître. Dans le fonds S. E. peu contente de mes tours de main & du mauvais exemple que je donnois à toute sa maison, m'auroit indubitablement chassé, si elle n'eut pas considéré que c'étoit m'exposer à faire quelque coup qui me perdrait entièrement. Ainsi ce charitable Prélat ayant pitié de moi, me gardoit chez lui malgré tous mes défauts, pour m'ôter les occasions de commettre des actions plus criminelles.







